

David
Nicholls



Pour une fois
roman

belfond 3

Un jour, Belfond, 2011 ; 10/18, 2012

Pourquoi pas ?, Belfond, 2012 ; 10/18, 2013

Vous pouvez consulter le site de l'auteur à l'adresse suivante :

www.davidnichollswriter.com

DAVID NICHOLLS

POUR UNE FOIS

*Traduit de l'anglais
par Valérie Bourgeois*

belfond

*À Roanna Benn, Matthew Warchus et Hannah Weaver, pour les
pauses.*

*« Le Prince Hamlet ? Non pas, je n'ai jamais dû l'être ;
Mais un seigneur de la suite, quelqu'un
Qui peut servir à enfler un cortège
À déclencher une ou deux scènes, à conseiller
Le prince ; assurément un instrument commode,
Défèrent, enchanté de se montrer utile,
Politique, méticuleux et circonspect ;
Hautement soucieux, mais quelque peu obtus ;
Parfois, en vérité, presque grotesque,
Parfois, presque, le Fou. »*

T. S. ELIOT

« La Chanson d'amour de J. Alfred Prufrock^{[1](#)} »

Apprends ton texte et ne te cogne pas dans les meubles.

Spencer TRACY

^{[1](#)}. In *Poésies*, de T.S. Eliot, traduction de P. Leyris, Paris, Seuil, 1974. (N.d.T.)

Acte 1

EN ATTENDANT DE CONTINUER

« — Ce n'est pas la vraie vie, mon garçon. On fait juste semblant.

— Mais la “vraie vie”, c'est précisément le talent avec lequel on fait semblant, non ? Vous. Moi. Tout le monde... »

Jack ROSENTHAL

Ready when you are, Mr McGill

SUNSET BOULEVARD

Summers and Snow épis. 3, version 4 du scénario

INSPECTEUR PRINCIPAL GARRETT (SUITE)

... ou je vous réaffecte à la circulation en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « mesure disciplinaire ».

INSPECTEUR SUMMERS

Mais il joue juste avec nous, monsieur, comme un chat avec une...

INSPECTEUR PRINCIPAL GARRETT

Je vous le répète. N'EN FAITES PAS UNE AFFAIRE PERSONNELLE . Je veux des résultats, et vite, sinon je vous retire cette enquête, Summers.

(SNOW veut prendre la parole)

Je ne plaisante pas. Maintenant, fichez-moi le camp – tous les deux.

MORGUE. INTÉRIEUR JOUR.

BOB « BONES » THOMPSON, le médecin légiste, teint blafard et sens de l'humour macabre, se penche sur le corps à moitié nu et gonflé d'un JEUNE HOMME, la petite trentaine, étendu raide mort sur la table d'autopsie, aux premiers stades de la décomposition. L'agent Snow plaque un mouchoir sur sa bouche.

INSPECTEUR SUMMERS

Bien, faites-moi votre topo, Thompson. Depuis combien de temps est-il mort, selon vous ?

THOMPSON

Difficile à déterminer. Vu la puanteur qu'il dégage, on peut dire que ce n'est pas un poisson des plus frais...

INSPECTEUR SUMMERS (*sans sourire*)

Le temps presse, Bones...

THOMPSON

Bon, d'accord. À en juger par l'état de décomposition, le gonflement du corps et la décoloration de la peau, je dirais... qu'il était dans l'eau depuis une semaine environ, à une journée près. L'examen préliminaire suggère une mort par strangulation. Les marques autour du cou me font penser que l'assassin a utilisé une corde rêche et épaisse, ou peut-être une chaîne...

INSPECTEUR SUMMERS

Une chaîne ? Putain, le pauvre gars...

Qui a découvert le corps ?

(SUMMERS *lui jette un regard, genre : « C'est moi qui pose les questions, ici. »*)

THOMPSON

Une mamie qui promenait son chien. Une dame charmante, quatre-vingt-deux ans au compteur. Je ne crois pas trop m'avancer en vous suggérant de chercher ailleurs votre serial ki...

— Attendez... Non. Non, désolé, les gars, il faut qu'on arrête.

— Pourquoi, qu'y a-t-il ? demande sèchement l'inspecteur Summers.

— On a un parasite.

— Sur l'objectif ?

— Les narines du cadavre. On le voit respirer. Il faut qu'on la refasse.

— Oh, merde, tu déconnes...

— Désolé ! Désolé, désolé, tout le monde, dit le JEUNE HOMME MORT en se redressant et en croisant les bras d'un air gêné sur son torse peint en bleu.

Pendant que l'équipe se remet en place, le réalisateur, un homme soucieux au visage oblong, coiffé d'une invraisemblable casquette de baseball repoussée très en arrière sur son front brillant, se passe les mains sur la figure en soupirant. Il s'extirpe de son siège en toile, s'avance à grands pas vers le JEUNE HOMME MORT et s'agenouille d'un air bienveillant à côté de la table d'autopsie.

— Bon. Dis-moi, le ressuscité, y a un problème ?

— Non, Chris. Tout va bien...

— Parce que... comment te dire... là, tu en fais un peu trop.

— Ouais, je suis désolé.

Le réalisateur regarde sa montre et frotte les marques rouges que sa casquette a imprimées sur son crâne.

— Il sera bientôt 14 h 30 et... comment tu t'appelles, déjà ?

— Stephen. Stephen McQueen. Avec un *p* et un *h*.

— Aucun lien avec... ?

— Aucun.

— Bon, Stephen avec un *p* et un *h*, il sera bientôt 14 h 30 et on n'a même pas commencé l'autopsie...

— Oui, bien sûr. Seulement... tu vois, entre les lumières, la nervosité et tout et tout...

— Ce n'est pas comme si tu devais *jouer*. Merde, tu n'as rien à faire qu'à rester allongé là.

— J'en ai bien conscience, Chris. Mais c'est un peu compliqué, tu sais, de ne pas montrer qu'on respire pendant aussi longtemps.

— Personne ne te demande de ne pas respirer...

— Non, je m'en doute, dit Stephen en affectant un rire complice.

— Arrête juste d'inspirer comme si tu venais de courir un deux cents mètres, OK ?

— OK.

— Et ne grimace pas. Contente-toi de prendre un air... neutre.

— OK. Neutre. Mais sinon... ?

— Sinon, tu fais du *super*-boulot, vraiment.

— Tu penses qu'on aura fini à 18 heures ? Parce que je dois aller...

— Eh bien ça dépend de toi, hein, Steve ? réplique le réalisateur en remettant sa casquette, avant de retourner vers son siège en toile. Oh, j'oubliais, ajoute-t-il en criant depuis l'autre bout du plateau. Ne rentre pas le ventre, s'il te plaît. Tu es censé être gonflé.

— Gonflé. OK. Gonflé.

— Bon, tout le monde en place ! lance le premier assistant réalisateur.

Stephen s'installe une fois de plus sur sa table d'autopsie en marbre, ajuste son slip mouillé, ferme les yeux et fait de son mieux pour avoir l'air le plus mort possible.

Le secret d'un jeu d'acteur magistral est d'en faire le moins possible, surtout lorsqu'on interprète un cadavre.

Au cours d'une carrière professionnelle longue de onze ans, Stephen C. McQueen en a déjà incarné six, tous mûrement réfléchis et subtilement définis, et tous exprimant avec finesse le pathos d'un être qui vient de passer de vie à trépas. Soucieux de ne pas être catalogué, il a minimisé cette expérience sur son CV en attribuant à ces personnages des noms intrigants et charismatiques, des noms de premier rôle comme MAX ou OLIVIER, au lieu des termes plus précis et moins évocateurs de CORPS ou VICTIME. Mais, à l'évidence, l'info a circulé dans le milieu : Stephen C. McQueen ne fait jamais rien comme personne. Si vous cherchez quelqu'un prêt à être repêché à l'aube dans Grand Union Canal ou à rester étendu sans se plaindre sur le capot d'une voiture, inerte et brisé, ou avachi au fond d'une tranchée boueuse de la Première Guerre mondiale, il est votre homme. Son tout premier boulot à la fin de ses études d'art dramatique a été le JEUNE PROSTITUÉ 2 de *Vice City*, une série policière choc pour adultes. Une réplique :

JEUNE PROSTITUÉ 2

(avec l'accent des bords de la Tyne)

Hey, z'avez envie d'une p'tite gâterie, m'sieur ?

et après ça, un long après-midi étouffant passé le bras pendant hors d'un sac-poubelle noir. Évidemment, à trente-deux ans maintenant, ses années de jeune prostitué sont derrière lui, mais Stephen C. McQueen fait en général l'affaire pour la plupart des autres dépouilles.

Cependant, allez savoir pourquoi, sa technique le trahit aujourd'hui. Ça tombe mal, parce que *Summers and Snow* est une institution, et dans quelques mois, plus de neuf millions de personnes s'installeront devant leur télé un dimanche soir pour le regarder se faire étrangler en deux temps, trois mouvements, puis rester allongé là, inanimé, vêtu du slip d'un inconnu. Parler d'un *tournant* dans sa carrière serait exagéré, mais pour peu que le réalisateur aime la manière dont il interprète – ou n'interprète pas – son personnage, et pour peu que lui-même s'entende bien avec ses partenaires, peut-être qu'ils s'adresseront de nouveau à lui, cette fois pour jouer quelqu'un au visage expressif, qui marcherait et parlerait à voix haute. Règle n° 1 du show-biz : ce qui compte n'est pas ce qu'on connaît, mais qui on connaît. Demeurer professionnel. Être positif. S'impliquer. Avoir toujours un objectif. Le truc, c'est de *faire bonne impression*. De veiller sans cesse à ce que les gens vous *apprécient*, du moins jusqu'à ce que vous soyez assez célèbre pour vous en moquer.

En attendant la prise suivante, Stephen s'assoit sur la table froide et étire ses bras en arrière jusqu'à ce qu'il sente ses épaules craquer. Surtout ne pas se raidir. Il balaie le plateau du regard dans l'espoir d'entamer la conversation avec ses collègues. L'inspecteur Tony Summers – Ancien Alcoolique, Sévère, Solitaire, les Traits Anguleux – et l'agent Sally Snow – Personnalité Vive et Libre d'Esprit – tiennent un conciliabule à quelques pas de là en buvant du thé dans des gobelets en plastique et en avalant sans vergogne tous les meilleurs biscuits. Stephen a toujours eu un faible pour Abigail Edwards, l'actrice qui interprète l'agent Snow, et il a même pensé à une petite blague qu'il pourrait lancer mine de rien dans la conversation au sujet de son propre rôle. « Faire le mort, c'est vraiment pas une vie, Abi ! » lâcherait-il, plein d'autodérision, avant de hausser un sourcil. Là, elle éclaterait de rire, les yeux pétillants, et peut-être échangeraient-ils leurs numéros à la fin du tournage et iraient-ils boire un verre. Mais l'occasion ne s'est jamais présentée. Entre les prises, elle semble à peine s'apercevoir de sa présence et, à dire vrai, on dirait bien qu'Abigail Edwards le considère... eh bien... comme mort.

Une maquilleuse enjouée surgit près de lui, l'asperge d'eau et tapote son visage et ses lèvres avec de la vaseline. Comment s'appelle-t-elle, déjà ? Deborah ? Autre Règle du show-biz : toujours, *toujours* appeler les gens par leur prénom...

— Alors, de quoi ai-je l'air, Deborah ? demande-t-il.

— Moi, c'est Janet. Tu es magnifique ! Drôle de boulot, hein ?

— Ah oui, faire le mort, c'est vraiment pas une vie ! plaisante-t-il.

Mais déjà, elle est repartie s'asseoir.

— On se dépêche, s'il vous plaît ! aboie le premier assistant réalisateur.

Stephen s'allonge de nouveau sur la table d'autopsie, tel un gros poisson mouillé.

Ne bouge pas.

Ne montre pas que tu respirez.

Rappelle-toi : tu es mort.

Mon objectif est de ne pas être vivant.

Souffler n'est pas jouer.

Le C de Stephen C. McQueen, soit dit en passant, est là sur les instances de son agent, pour éviter toute confusion avec la star internationale.

Une erreur que personne n'a encore jamais commise.

Le Nouveau Romantique

Lucy Chatterton, cette veinarde, lance un regard aguicheur au jeune acteur sexy qui embrase actuellement le West End de Londres, et jusqu'à Hollywood.

Lorsque je leur ai annoncé que j'allais interviewer Josh Harper, mes amies ont toutes failli en crever de jalousie. « Tu en as, de la chance, ont-elles soupiré. Tu crois que tu pourras récupérer son numéro de portable ? » Assise en face de lui dans un club privé très sélect du West End, je comprends maintenant pourquoi.

À seulement vingt-huit ans, Josh Harper est l'acteur le plus canon d'Angleterre. Récemment élu 12^e Homme le Plus Sexy du Monde par les lectrices d'un célèbre magazine féminin, il s'est fait connaître du grand public il y a quatre ans en devenant le plus jeune acteur à remporter un BAFTA pour son interprétation poignante de Clarence, un jeune handicapé mental luttant contre une maladie en phase terminale, dans la série télé *Carpe diem*. Depuis, il a rencontré un énorme succès sur scène dans le rôle d'un Roméo incroyablement sensuel, et sur grand écran en incarnant le gangster travesti et psychotique de *Stiletto*, un film policier ultra-violent – tout ça en trouvant le temps de sauver le monde dans le thriller futuriste *TomorrowCrime*. À Noël sortira *Mercury Rain*, un film d'aventures et d'anticipation – sa plus grosse production américaine à ce jour –, mais pour l'heure, il résiste aux sirènes de Hollywood afin de remonter sur les planches du West End et de jouer un nouveau dépravé flamboyant, lord Byron, dans le très acclamé *Fou, mauvais et dangereux*.

— C'est la vie de Byron racontée avec ses propres mots – ses lettres, ses poèmes et ses journaux intimes, m'explique-t-il en sirotant un espresso allongé et en posant sur moi ses yeux bleu clair si troublants. Son histoire est incroyable. D'une certaine façon, Byron a été la première rock star – une gloire internationale, des femmes qui s'offraient à lui, etc. –, mais il était assez radical aussi, et très investi en politique, comme moi. Ajoutez à ça sa bisexualité, sa relation incestueuse avec sa sœur et son pied-bot... ce type était vraiment dingue !

Je lui demande s'il s'identifie un tant soit peu au personnage.

— Quoi, en dehors de son pied bot ? réplique-t-il en riant. Eh bien, disons qu'on est tous les deux passionnés. Je m'intéresse beaucoup à la politique, en particulier aux questions environnementales. Je suis un homme marié et heureux de l'être, bien sûr. Et ma sœur est une fille géniale, mais bon, vous voyez... il y a des limites !

Sur ce, Josh Harper rejette la tête en arrière et éclate encore de rire – un rire chaleureux et cordial. À la table voisine, deux femmes nous jettent un regard. Ne serait-ce pas de l'envie que je lis dans leurs yeux ?

Josh enchaîne en me disant combien il aime alterner les pièces de théâtre et les films à gros budget. Hollywood le fascine toujours, même s'il n'est pas encore prêt à vivre là-bas à plein temps.

— Sur le tournage de *Mercury Rain*, j'ai trouvé amusant de courir en combinaison spatiale et de manier des flingues, mais le problème avec ces films de science-fiction, c'est qu'on joue la

plupart du temps suspendu dans les airs pour que les effets spéciaux puissent être intégrés plus tard. Enfin, j'espère que celui-là sera un peu plus fin que les autres. En gros, il s'agit d'une transposition futuriste du vieux poème anglo-saxon *Beowulf*. Et ce qui est bien aussi avec ces grosses productions, c'est que financièrement elles me permettent de faire les trucs 52 que j'aime vraiment – du théâtre, comme *Fou, mauvais...* ou des petits films indépendants. La gloire et la célébrité, ça va quand on veut obtenir une table au restaurant, mais je ne me suis pas lancé dans ce métier pour cette raison. Ce que j'aime, moi, c'est l'odeur de la sueur, celle du véritable jeu d'acteur.

Tournera-t-il alors d'autres grands films hollywoodiens ?

— Bien sûr ! Comment dire... ça m'éclate de tout faire sauter ! Et sinon, oui, j'ai reçu des propositions, mais rien dont je puisse parler. Je ne crois pas que je pourrais m'installer un jour à L.A. Je tiens trop à ma bière, à mes clopes et à mes matches de foot !

Les rumeurs concernant James Bond seraient donc vraies ?

— Ce n'est qu'une rumeur, je le crains, répond Josh d'un air timide. Il y a eu des discussions, mais tout ça reste un rêve pour le moment. De toute façon, je suis bien trop jeune. Mais un jour, peut-être. Évidemment que j'adorerais jouer Bond – aucun acteur au monde ne pourrait dire le contraire.

L'agent tapote sa montre, signe que j'ai juste le temps de lui poser rapidement quelques questions. Je lui demande quel est le plus grand amour de sa vie.

— Ma femme, bien sûr, réplique-t-il sans hésiter, tandis que son regard s'illumine.

Josh est marié depuis deux ans à une ex-chanteuse, Nora Harper. Désolée, mesdames !

— Faites-vous souvent l'amour ?

J'ai pris le risque de pousser le bouchon un peu trop loin. Par chance, cela le fait rire.

— Pour être franc... aussi souvent que possible.

— Comment vous détendez-vous ?

— Voir ci-dessus !

— Où et quand avez-vous été le plus heureux ?

— Voir ci-dessus !

— Votre odeur préférée ?

Il réfléchit un instant.

— Celle de l'herbe fraîchement coupée, ou bien celle du crâne d'un nourrisson.

— Votre film préféré ?

— *L'Empire contre-attaque*.

— Et votre mot préféré ?

Nouvelle pause.

— Un que ma femme m'a appris : « oblatif ».

... Stephen C. McQueen se dit qu'il est temps d'arrêter sa lecture. Il jette le journal sur le siège en face du sien. Qu'est-ce que l'odeur du crâne d'un bébé a de si génial ? Josh n'est même pas père. Quelle tête a-t-il renflée ? En face de lui, l'acteur sourit avec une barbe de trois jours impeccable, les mains dans les cheveux, la chemise déboutonnée jusqu'à la taille. Stephen retourne la photo et regarde de nouveau les barres d'immeubles et les maisons mitoyennes de Stockwell et Vauxhall défiler derrière la vitre du train.

Tout en contemplant son reflet, il se demande comment lui-même interpréterait le rôle de James Bond. Certes, il faudrait d'abord qu'on le lui propose, mais rien n'empêche une petite audition privée. Il hausse un sourcil, esquisse un petit sourire suave à la 007 et essaie très, très fort de s'imaginer en smoking blanc près d'une table de jeu, entouré de femmes aussi belles que dangereuses.

Un bref instant, il se revoit dans la peau du TECHNICIEN DE LA SALLE DE CONTRÔLE 4 trébuchant en arrière et fracassant une fausse vitre avant de tomber sur le pont du sous-marin en dessous, sa blouse blanche en feu.

STEPHEN C. MCQUEEN A DEUX CV.

En plus du CV authentique résumant toutes les choses qu'il a vraiment accomplies, il y a le Quasi-CV. Celui-là, c'est la version plus optimiste de l'original, celle où les grosses frayeurs, les ratés de peu et les pis-aller ont tous abouti à quelque chose ; celle où il n'a pas été renversé en se rendant à vélo à une audition ; celle où il n'a pas souffert d'un zona durant la première semaine de répétitions ; celle où le rôle n'a pas été confié à ce salaud de la télé.

Cette extraordinaire carrière fantôme a débuté lorsqu'il s'est presque-mais-pas-tout-à-fait attiré des critiques dithyrambiques pour son interprétation éblouissante de Malcolm dans *Macbeth*, à Sheffield, puis lorsqu'il s'en est fallu d'un cheveu qu'il joue un Biff bouleversant dans *Mort d'un commis voyageur* à l'occasion d'une tournée nationale. Peu après, les commentaires hypothétiques que lui aurait sans doute valus son rôle manqué du roi Richard II se sont révélés si élogieux qu'il aurait fallu les lire pour les croire. Soucieux de se diversifier, il a failli faire chavirer le cœur du pays tout entier en incarnant Todd Francis, l'avocat impertinent aux méthodes peu orthodoxes de la célèbre série télé *Justice for All*, à la suite de quoi il a tout naturellement enchaîné un certain nombre de rôles dans des films à succès, tant en Angleterre qu'à l'étranger.

Hélas, tous ces triomphes éclatants ont eu lieu dans des mondes parallèles, imaginaires, et des règles professionnelles strictes s'imposent à qui veut présenter ses expériences ainsi acquises. Conséquence de cette incapacité collective à prendre en compte des faits survenus dans d'autres dimensions spatio-temporelles, il ne reste à Stephen que son CV authentique, un document qui reflète à la fois la répugnance de son agent à dire non et l'extraordinaire aptitude de Stephen à jouer de malchance – on pourrait presque parler d'un don, à ce niveau-là. C'est cette version ultra-réaliste des événements qui l'a conduit ici, à Londres, dans le quartier clinquant du West End.

À huit ans, alors qu'il visitait la capitale pour la première fois avec sa maman et son papa, il a cru que Piccadilly Circus était le centre de l'univers, un paysage venu d'ailleurs, incroyablement glamour, le genre d'endroit où, comme dans une vieille comédie musicale des années 1960, on pouvait à tout instant se mettre à chanter ou à danser. Cela remonte à vingt-quatre ans. Depuis, Piccadilly Circus est devenu son lieu de travail, et lorsqu'il quitte l'air lourd et étouffant de la station de métro pour émerger dans le soir humide de la fin octobre, il ne voit qu'une espèce de manège criard et dangereux. Non loin de là, un musicien à la voix nasillarde débite vaille que vaille le répertoire de Radiohead et les chances d'assister à un numéro de danse impromptu semblent vraiment très faibles. Ces jours-ci, Stephen remarque à peine la statue d'Éros – sûrement le lieu de rendez-vous le plus décevant qui soit. Et s'il se donne la peine de lever les yeux, ce n'est que pour regarder l'horloge numérique sous le panneau Coca-Cola lorsqu'il craint d'être en retard.

19 h 01.

Il *est* en retard, constate-t-il en pressant le pas.

Le théâtre Hypérion se dresse sur Shaftesbury Avenue entre un magasin de meubles et ustensiles de cuisine et un grill « cent pour cent américain » – le genre de restaurant qu'on ne trouve jamais nulle part en Amérique et où il y a toujours au moins une femme en train de pleurer. Jouant des coudes pour fendre la foule, le teint encore un peu gris-bleu après son autopsie, Stephen se fond étonnamment bien parmi les groupes de touristes désorientés, les vendeurs assommés et pâlots

rentrant chez eux d'un pas lourd et les étudiants espagnols tristes et malheureux loin de leur pays qui lui tendent des prospectus pour des cours d'anglais. Il passe très vite devant une flopée de bureaux de change et des fast-foods peu recommandables où des montagnes collantes et orange fluo de porc à la sauce aigre-douce voisinent avec des « pizzas » – en fait, des parts épaisses de pâte grise barbouillée de purée de tomates et de fromage semblable à de la cire de bougie. Tiens, d'ailleurs, peut-être devrait-il manger quelque chose. Une part de pizza aux poivrons, par exemple ? Il jette un coup d'œil aux portions qui transpirent sous des ampoules puissantes, aux rondelles de saucisson luisant d'une sueur rouge huileuse. Peut-être pas, finalement. Peut-être qu'il ferait mieux d'attendre d'avoir fini son travail. 19 h 03. Techniquement, cela signifie qu'il est en retard pour l'appel lancé aux comédiens une demi-heure avant le lever de rideau. Il arrive maintenant en vue du théâtre, et en se tournant vers l'est il distingue Josh Harper sur un immense panneau érigé trois étages au-dessus de la foule de Shaftesbury Avenue.

Le 12^e Homme le Plus Sexy du Monde y pose dans une chemise blanche bouffante ouverte jusqu'à la taille et un pantalon de cuir noir moulant à l'authenticité historique tout à fait discutable. Une rapière à la main, il effectue une fente en direction des passants tout en brandissant un livre au-dessus de sa tête, comme pour dire : « J'en termine avec ce duel et après, je me replonge dans *Don Juan*. » Les mots *Fou, mauvais et dangereux* lui barrent le ventre, dans une écriture aux déliés extravagants destinée à dénoter la distinction littéraire et la véracité historique. « Un tour de force ! Josh Harper *est* lord Byron », proclame l'affiche, tandis que l'italique rend ce verdict définitif. « Nombre de représentations *strictement limité* ! » Quand, trois mois plus tôt, il a remarqué le panneau pour la première fois, Stephen s'est plu à imaginer que « strictement limité » s'appliquait au jeu d'acteur de Josh Harper, mais il n'est pas sûr que cette observation paraisse drôle ou fondée aux yeux de qui que ce soit, et de toute façon il n'a personne à qui en faire part.

Il consulte une nouvelle fois sa montre. 19 h 04 à présent, soit un retard de neuf minutes très peu professionnel et impardonnable pour une doublure. Il a tout de même une chance de s'en tirer, mais pour ça, il faut que Donna ne soit pas postée près de l'entrée des artistes. Il fonce, silhouette anonyme, devant le groupe compact des chasseurs d'autographes qui attendent Josh – huit aujourd'hui, pas si mal...

— Vous avez dix minutes de retard, monsieur McQueen, dit Donna, postée près de l'entrée des artistes.

Donna est la régisseuse, une petite femme trapue avec une grosse tête aux traits épais, des cheveux cassants d'ex-gothique et l'allure hargneuse de prof de sport aigrie. Elle porte son éternel jean noir délavé et son éternel gros trousseau de clés, qu'elle fait tourner à la manière d'un colt autour de son doigt.

— Pfiou ! lâche Stephen. On se croirait à Piccadilly Circus, dehors !

— Toujours aussi drôle, Stephen.

— Désolé, Donna. C'est le métro...

— Excuse inacceptable, marmonne-t-elle en composant un numéro sur son portable.

— Vous êtes bien joyeuse, aujourd'hui. Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Il n'est pas là, lance Kenny, le portier, depuis son bureau.

— Il n'est pas là ? Qui n'est pas là ?

— Lui, gronde Donna.

— Josh ?

— Oui, Josh.

— Josh n'est pas là ?

— Josh n'est pas là.

Stephen prend soudain conscience du tumulte qui agite son cerveau.

— Mais c'est presque l'heure du lever de rideau, Donna !

— Oui, je sais.

— Eh bien... eh bien... vous l'avez appelé ?

— Quelle *brillante* idée, réplique Donna, qui écarte le téléphone de son oreille pour l'agiter devant lui.

Elle humecte ses lèvres et repousse sa frange hirsute en se préparant à laisser un message au grand homme. L'espace d'un instant, on dirait une ado de quatorze ans sur le point de proposer à un garçon d'aller faire du patin à glace avec elle.

— Josh, mon chou, c'est votre tatie Donna, au théâtre. Vous êtes en retard, jeune homme ! Je vais devoir vous donner la fessée, roucoule-t-elle effrontément en triturant ses clous d'oreilles. Enfin bref, nous sommes très, très inquiets. J'espère que vous allez arriver d'une seconde à l'autre, mais dans le cas contraire, passez-nous un coup de fil. Sinon, nous devons envoyer le jeune Stephen...

Mais Stephen n'entend plus rien. Il se balance légèrement d'avant en arrière en émettant le bourdonnement aigu qui le caractérise dans les moments de stress. Ça y est, pense-t-il. Le grand soir, enfin. Après tout, un tel événement ne s'est jamais produit avant. Le 12^e Homme le Plus Sexy du Monde a *toujours* été ponctuel. Jusqu'ici, Stephen a accepté son destin en silence, condamné à vivre dans l'ombre de l'acteur le plus couronné de succès, le plus populaire, et peut-être le plus talentueux de sa génération, mais surtout le plus en forme et le plus chanceux. Quels que soient les excès auxquels il s'est adonné la nuit précédente, quelle que soit l'heure à laquelle il est sorti en titubant d'un bar de Soho ou d'une fête organisée à l'occasion d'une première, Josh est là à 18 h 50 précises pour signer des autographes près de l'entrée des artistes, flirter avec les costumières et rire à gorge déployée en rejetant ses cheveux en arrière. Josh Harper est invincible. Si – Dieu les en préserve – quelqu'un venait à lui tirer dessus, il se contenterait sans doute de sourire, la balle délicatement coincée entre ses dents blanches.

Mais pas aujourd'hui. Pendant que Donna continue à susurrer son message à la boîte vocale de l'acteur, Stephen imagine tout un tas de scénarios macabres.

Josh Harper tombe sur les marches en fer forgé du redoutable escalier en colimaçon de son luxueux loft...

Josh Harper lutte pour libérer sa jambe brisée coincée sous son appareil de musculation défectueux, le téléphone gisant par terre à seulement quelques centimètres de lui...

Josh Harper agrippe son ventre et s'effondre sous la table en bois blond d'un restaurant japonais très sélect, son beau visage soudain verdâtre...

Josh Harper sourit bravement tandis que de courageux secouristes se précipitent pour l'extraire de sous les roues du bus 19 qui vient de le renverser...

— Je... je ne sens plus... mes orteils...

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Harper, nous allons vous sortir de là en un rien de temps.

— Mais vous ne comprenez pas, je dois être au théâtre dans cinq minutes.

— Désolé, mais ce soir, c'est le chirurgien qui va devoir entrer en scène...

— Bon, Stephen, soupire Donna en regardant sa montre et en officialisant l'impensable. Vous

feriez mieux d'enfiler le costume. Juste au cas où.

Stephen traverse le couloir jusqu'à la loge numéro 1 dans un état second. Il a la vague impression de flotter, comme si Donna le poussait sur un brancard. Ainsi, se dit-il, voilà à quoi ça ressemble, d'avoir de la chance. Toute malveillance mise à part, cela fait trois mois maintenant qu'il rêve d'une aussi glorieuse catastrophe six jours par semaine, deux fois le samedi et le mercredi. Il était sérieux lorsqu'il a souhaité à Josh de se casser une jambe. Une double fracture, s'il vous plaît. Et ouverte. Après tout, tel est le dur lot des doublures : leur réussite passe par la souffrance de l'acteur titulaire. Une maladie invalidante ou une plaie quelconque, quelque chose entre la grippe et un petit empalement, un truc de nature à clouer Josh au lit durant, disons, quarante-huit ou soixante-douze heures. Juste le temps pour Stephen d'assurer le spectacle de ce soir, de peaufiner son jeu le lendemain et de faire revenir Terence, le metteur en scène, ainsi que des responsables de casting, des producteurs, éventuellement un critique ou deux, et peut-être aussi, en les prévenant discrètement, quelques personnes de plus, des agents meilleurs que le sien – des grosses pointures, quoi. Il n'est pas très exigeant : une rupture du tendon d'Achille suffira, ou l'appendice qui éclate avec un bruit mouillé, ou la rate même – enfin bref, tout ce qui le sépare d'un tournant majeur dans son existence.

Arrivé dans la loge de Josh, il enlève son manteau et ses chaussures. Debs, la costumière, se tient près de lui avec sa tenue de scène lavée, repassée, immaculée. Donna, elle, reste en communication avec l'entrée des artistes.

— Toujours aucun signe de lui ?... OK, on se donne encore cinq minutes avant de faire une annonce... Il est là, il se prépare... Oui, je sais... Bon, tenez-moi au courant...

Dieu merci, pense Stephen, il ne va pas bien.

Debs lui tend le pantalon en cuir de lord Byron. Il le prend d'un air solennel et commence à l'enfiler. Il n'a jamais été boxeur professionnel et il est peu probable qu'il le devienne un jour, mais il imagine que l'on éprouve cette impression avant un combat important. Cette déférence. Ce sentiment de respecter un cérémonial. Il essaie de s'éclaircir les idées, de trouver en lui une sorte de calme intérieur propice à la concentration, mais dans sa tête il se représente déjà le rappel...

Les lumières s'éteignent à la fin de la pièce et le silence se fait. Quelques instants s'écoulent. Soudain, un tonnerre d'applaudissements éclate et déferle sur la salle. Donna et le reste de l'équipe sont dans les coulisses. Des machinistes taillés comme des armoires à glace battent des mains, les larmes aux yeux, et poussent sur scène un Stephen C. McQueen modeste et embarrassé. Le rugissement des spectateurs retentit à ses oreilles lorsqu'ils se lèvent d'un même mouvement, et des bouquets de fleurs volent à ses pieds. De grandes vagues d'amour, de respect et de consécration se déversent sur lui, manquant de le faire tomber. Une main face aux projecteurs, il scrute le public pour repérer les visages de ceux qu'il aime : Alison, son ex-femme. Sophie, sa fille. Ses parents. Ses amis. Tous exultent, rient et crient. Il croise le regard d'Alison, dont les yeux se sont écarquillés sous le coup d'une admiration et d'un respect retrouvés. « Tu avais raison depuis le début, semble-t-elle dire. Tu avais raison de t'accrocher, tu avais raison de ne pas renoncer. Tu es un acteur à la profondeur d'esprit et au talent rares et exquis, et quand on y croît fort, les rêves deviennent vraiment... »

— Putain de merde, bordel, salut, tout le monde, désolé-désolé-désolé, je suis en retard...

... et, soufflant fort et rejetant ses cheveux en arrière, le 12^e Homme le Plus Sexy du Monde entre précipitamment dans la loge, un grand sourire aux lèvres comme toujours.

Stephen se fige.

— Josh ! Votre tatie a failli avoir une crise cardiaque à cause de vous ! s'exclame Donna, rayonnante, en bondissant vers lui pour ébouriffer sa formidable chevelure. M. McQueen ici présent s'apprêtait à enfiler votre costume.

— Désolé, vieux, dit Josh avec une moue d'excuse, la tête inclinée sur le côté. Tu as dû croire que c'était enfin le grand jour pour toi.

— Eh bien...

Josh lui frotte le bras pour le réconforter.

— Ah, Steve, mon ami, ce ne sera pas pour aujourd'hui, malheureusement. Eh non.

Stephen se force à esquisser un vague sourire et commence à enlever le pantalon en cuir. C'est comme arriver sur la lune et s'entendre demander si ça ne vous ennuerait pas de rester dans la navette pour la surveiller.

Donna réprimande Josh avec indulgence :

— Alors, petit garnement, quelle est votre excuse ?

— Je n'en ai aucune. J'ai juste eu un petit problème domestique... si vous voyez ce que je veux dire.

Stephen rend le pantalon à Debs, qui lui sourit avec compassion et raccroche le vêtement sur son portant, prêt pour son légitime propriétaire. Entre-temps, Donna s'est assise sur le pantalon de Stephen.

— Excusez-moi, Donna..., dit-il, un peu en retrait derrière elle.

— Ah, Josh, vous êtes incorrigible, ronronne-t-elle, extatique.

— Je sais, je sais ! s'écrie Josh, qui lui saisit les mains pour embrasser galamment les jointures de ses doigts boudinés. Si vous voulez, vous n'aurez qu'à venir me donner la fessée après le spectacle.

— *Pourrais-je juste récupérer mon pan... ?* demande Stephen.

— Je risque de vous prendre au mot.

— Vous auriez bien raison.

— *Vous êtes assise sur...*

— Je n'y manquerai pas, alors.

— Rejoignez-moi dans ma loge.

— *Si vous pouviez juste...*

— Je suis impatiente !

— ... *me laisser...*

— Et moi donc. Apportez une bouteille, aussi. Et amenez une amie !

— Ooooooh, petit coquin...

— Pourrais-je récupérer ça, s'il vous plaît ? les interrompt Stephen en tirant sur son pantalon.

Donna se lève et le foudroie du regard pour avoir ainsi brisé le charme de cet instant. Un silence s'ensuit.

— Bon, je ferais bien de me maquiller, maintenant, déclare Josh en rejetant une fois de plus sa chevelure en arrière. Je ne peux pas faire attendre mon public.

Il prend la tête de Donna entre ses mains comme s'il s'agissait d'un ballon de basket et l'embrasse avec un « mmmmmouah » sonore avant de s'installer devant son miroir.

— *Je-veux-et-j'exige-d'exquises-excuses, je-veux-et-j'exige-d'exquises-excuses...*

Dans le couloir, Donna toise Stephen avec colère.

— Vous avez une sale mine, au fait. Vous êtes tout gris.

Stephen passe les doigts sur son front et les examine en quête d'éventuelles traces de maquillage. Il note de petites traînées gris-bleu. Impossible pour autant d'avouer à Donna qu'il a un autre boulot à côté.

— C'est juste... euh... un petit problème de ganglions, rien de plus, dit-il en frottant ses mâchoires du bout des doigts pour avoir l'air plus convaincant.

— Franchement, Stephen, vous avez *toujours* un pet de travers. Quand ce ne sont pas vos ganglions, c'est une pleurésie, ou une grippe intestinale, ou votre foutu coccyx qui est déplacé.

Sur ce, elle le plante là pour aller se préparer au lever de rideau, ses clés de gardienne de prison s'entrechoquant sur sa hanche au rythme de ses pas.

Stephen reste un moment immobile à la regarder s'éloigner. Une fois de plus, un vague soupçon le tenaille – cette idée qu'être la doublure d'un acteur de la trempe de Josh Harper présente des similitudes avec la fonction du gilet de sauvetage dans un avion. Tout le monde est content que vous soyez là, en souhaitant n'avoir jamais besoin de vous !

L'HOMME EN COMBINAISON LAINE ET LYCRA NOIRE

STEPHEN C. MCQUEEN ADORE JOUER. Certaines personnes ont une passion pour le football, les chansons pop archiformatées, les fringues, la nourriture ou les vieilles locomotives à vapeur, lui, ce qu'il aime, c'est regarder les acteurs. Toutes les années qu'il a passées à mater des films, soit l'après-midi devant la télé, les rideaux tirés face au soleil estival, soit au premier rang d'un cinéma de quartier infesté de puce n'ont pas été sans conséquence, et pendant que d'autres adolescents accrochaient des posters de footballeurs ou de pop stars sur les murs de leur chambre, il en avait de ces gens qui faisaient semblant.

Au fil des ans, William Shatner, Doug McClure, Peter Cushing et Jon Pertwee ont perdu leur place dans son panthéon au profit d'Al Pacino, de Dustin Hoffman, Paul Newman et Laurence Olivier. Puis il a commencé à s'intéresser aux filles – Julie Christie, Jean Seberg et Eva Marie Saint, qu'il trahissait de temps à autre avec une succession de James Bond Girls.

Et voilà qu'aujourd'hui lui aussi fait semblant pour gagner sa vie et, lorsqu'il en a l'occasion, il adore ça également. Il n'ignore pas bien sûr que, en tant que catégorie professionnelle, les acteurs ont tous les défauts, la plupart d'entre eux commençant par le préfixe « égo », et il y a des moments où il se sent gêné, voire honteux, d'être lié à un monde aussi idiot, frivole et fantasmatique. Mais il lui semble aussi percevoir une sorte d'intégrité dans les meilleures interprétations, comme un talent, un art même. Oui, les acteurs sont parfois vains et prétentieux, précieux et pompeux, sentimentaux et superficiels, affectés, paresseux et arrogants, mais rien ne les y oblige, n'est-ce pas ? Il lui suffit de penser à la silhouette d'Alec Guinness se découpant dans l'encadrement d'une porte dans le film *Tueurs de dames*, au magnifique sourire qui éclaire lentement le visage de Shirley MacLaine à la fin de *La Garçonnière*, à Brando et Steiger à l'arrière d'une voiture dans *Sur les quais*, à Peter Sellers dans *Docteur Folamour*, ou encore à Walter Matthau dans presque tous ses films, pour retrouver l'enthousiasme de ses débuts. Cette capacité à pousser de parfaits inconnus à se tordre de rire, se tortiller d'angoisse, serrer les poings d'indignation, crier, pleurer, grimacer ou soupirer rien qu'en *faisant semblant*... Ma foi, si on peut être payé pour ça, alors il n'y a sûrement pas de meilleur job au monde.

Quant à la célébrité, il n'y aspire pas, du moins pas à une célébrité internationale comme celle de Josh Harper. Il n'espère pas se retrouver un jour sur un magnet ou sur l'emballage d'un Happy Meal. Il ne souhaite pas que ses vieux mégots de cigarette soient vendus sur eBay, il n'éprouve pas le besoin impérieux d'obtenir les meilleures tables au restaurant et ne nourrit pas non plus le désir secret d'être photographié au téléobjectif, tout bedonnant et en maillot de bain sur une île privée. La gloire ne l'intéresse que dans la mesure où elle est un effet secondaire inévitable et pas franchement déplaisant d'un travail bien fait. Tout ce qu'il veut, c'est la célébrité d'un acteur à temps plein. Des signes de tête prouvant qu'on le reconnaît.

D'où sa frustration d'être cantonné dans des rôles pour lesquels quasiment aucun jeu n'est requis.

Quittant la loge de Josh, Stephen longe en sens inverse le couloir peint dans les années 1950 de deux teintes de vert sombre laqué qui lui donnent un air vieillot, institutionnel, comme un luxueux sanatorium. Il récolte au passage des petits gestes de consolation, les « Ce n'est pas grave » de Debs

la costumière, de Chrissy l'assistante metteur en scène, de Sam l'éclairagiste.

— Tu y étais presque, mon vieux. Presque, dit Michael, le régisseur adjoint, d'un ton réconfortant. La prochaine fois peut-être, hein ?

— Peut-être, oui.

Stephen pousse une lourde porte coupe-feu et monte à l'étage. Parvenu à la moitié de l'escalier mal éclairé, il passe devant la loge de Maxine Cole – une loge plus proche du plateau que la sienne, donc de catégorie supérieure. À peine sortie du lycée, Maxine a été recrutée pour le rôle mineur mais mémorable de la Prostituée vénitienne, d'où la perruque élaborée de style début XIX^e qu'elle porte à cet instant. Elle a de jolis traits un peu durs, un visage large et bronzé en permanence et des sourcils de poupée en accent circonflexe. Assise en peignoir blanc devant sa coiffeuse, sur laquelle elle a posé ses pieds chaussés de bottes noires à lacets, elle écoute *Les Meilleures BO romantiques de tous les temps* sur une chaîne hi-fi portable tout en lisant le magazine *Heat* avec une ferveur quasi religieuse.

— Hé, Maxine, lance Stephen avec entrain. Tu connais la dernière ?

— Raconte toujours, marmonne-t-elle.

— Numéro 12 vient seulement d'arriver. Quelques minutes de plus et je montais sur scène.

— Ah ouais ? dit Maxine, complètement absorbée dans un article sur les actrices qui portent des strings et celles qui préfèrent les culottes. Et pourquoi était-il en retard ?

— Je ne sais pas. Il semblerait qu'il y ait eu de l'eau dans le gaz au paradis.

— Vraiment ?

Maxine lève les yeux de son magazine. Elle adore les disputes conjugales, surtout si elles impliquent une personne de sa connaissance, ou une célébrité, ou, encore mieux, les deux.

— Qu'a-t-il dit ? demande-t-elle.

— Pas grand-chose, mais il s'est pointé il y a cinq minutes seulement. Normalement, selon le règlement syndical, j'aurais dû le remplacer.

— Ouais, j'aurais adoré t'entendre lui dire ça, Steve : « Désolé, Josh, ça ne t'ennuie pas de rester dans ta loge, ce soir ?... »

— Mais quand même... un jour, hein, Maxy ? Un jour, ce sera notre tour.

Avec un reniflement méprisant, elle tourne la page de son magazine. De toute évidence, elle déteste qu'il s'associe à elle de la sorte. D'abord parce qu'elle est visible sur scène, elle. Elle parle, et elle se déplace, et elle fait ce qui s'appelle vraiment *jouer* en interprétant tous les soirs un certain nombre de personnages secondaires importants. Elle apparaît dans l'ouverture d'une porte en hauteur pour figurer la silhouette de la demi-sœur adorée de Byron, Augusta Leigh, et lorsque le poète récite « Elle marche tout en beauté comme la nuit¹ », c'est son boulot à elle de marcher véritablement tout en beauté comme la nuit. Certes, le rôle de la Prostituée vénitienne se résume à rester allongée à demi nue sur un grand lit à baldaquin pendant que lord Byron rédige *Don Juan* en prenant appui sur ses fesses, mais au moins les gens la remarquent. On les voit, les hommes qui s'agitent et se redressent sur leur siège. Elle a aussi quelques répliques à bafouiller en italien, essentiellement dans un but comique, mais il n'empêche, un rôle parlant est un rôle parlant. Sur l'affiche de la pièce à l'extérieur, son nom est mentionné. Oui, Maxine Cole est l'Actrice à Suivre, un Jeune Talent Prometteur, la Fille de la Publicité pour les Chips Piment-Fromage (« Les plonger ou ne pas les plonger dans la sauce, telle est la question »). Stephen, lui, est un Partenaire Agréable – ce qui n'est pas négatif en soi, mais pas mieux qu'une Bonne Paire de Mains, un Petit Utilitaire Fiable ou des Chaussures Confortables.

Un haut-parleur crépite et bourdonne : « Mesdames et messieurs, en scène dans cinq minutes, s’il vous plaît. Cinq minutes ! » Maxine commence à appliquer une lotion coûteuse sur ses longues jambes au bronzage carotte. La regarder, c’est comme regarder quelqu’un huiler un revolver avec amour, aussi Stephen fait-il discrètement demi-tour pour monter d’un pas lourd les dernières marches menant à sa loge, au dernier étage.

Olivier, Richardson, Gielgud, Guinness et Burton ont tous gravi cet escalier à un moment ou à un autre, et la pièce minuscule vers laquelle il se dirige a été autrefois le placard à chaussures de Dame Peggy Ashcroft. L’odeur des fards utilisés par les comédiens et le rugissement du public ne s’élèvent jamais vraiment aussi haut. Ici, il n’y a d’autre rugissement que celui de la chaudière sous le toit et la seule odeur qui flotte est un mélange de cigarette, de vieux journaux et de doublure de moquette en train de moisir. Cette odeur qu’ont certaines friperies. Stephen se laisse tomber dans le vieux fauteuil de bureau devant son miroir – lequel, ironie du sort, est entouré de spots. Un tiers d’entre eux fonctionnent et la seule autre source de lumière est une lucarne sale, noircie par la suie et la merde de pigeon, ce qui donne à la pièce une atmosphère souterraine alors même qu’elle se trouve dans une tourelle au sommet du bâtiment. Il allume les lampes, humecte une boule de coton et tente d’ôter les dernières traces de son grimage cadavérique, non sans laisser de petits brins blancs accrochés à sa barbe de deux jours. Puis il grille une cigarette et reste assis un moment face au miroir, à s’examiner. Pas par vanité, loin de là, mais par une sorte d’obligation professionnelle, comme un chauffeur de poids lourds qui regarderait ses pneus lisses en se demandant s’il peut quand même continuer à rouler avec.

Ce n’est pas qu’il ait une sale tête – après tout, il a été retenu pour jouer les Byron de secours –, mais son visage pâle manque d’expressivité. Cela lui vaut d’être très prisé pour les reconstitutions de crimes et les films pédagogiques commandés par des entreprises, mais à part ça pas grand-chose. Bref, il possède un charme banal qui le rend invisible aux yeux des barmen, des chauffeurs de bus et des directeurs de casting. Dans le cas peu probable où sa vie ferait un jour l’objet d’une adaptation cinématographique, son rôle pourrait être joué par un Tom Courtenay jeune, ou, si l’action était transposée aux États-Unis, par un acteur comparable à Jack Lemmon à ses débuts, quelqu’un avec ce côté Monsieur Tout-le-Monde. Bien sûr, le mieux placé pour interpréter Stephen McQueen serait Stephen McQueen lui-même, mais à supposer que son agent réussisse à lui obtenir une audition, il serait bien capable de se planter. Après tout, c’est ce qu’il fait depuis quelques années déjà.

Quant à sa prétendue ressemblance avec la vedette du spectacle, le mieux qu’il puisse en dire, c’est qu’il évoque un polaroïd brouillé de Josh Harper. Un polaroïd brouillé, en noir et blanc, légèrement plus âgé et rondouillard. La coupe de cheveux qui donne à Josh l’air d’un prince de la Renaissance (et que l’on pourrait peut-être même qualifier ainsi – « J’aimerais une coupe “prince Renaissance”, s’il vous plaît ») lui confère à lui, pour il ne sait quelle raison, le style d’un joueur de synthé dans un groupe de soft metal provincial des années 1980. Il a le nez un peu trop gros, les yeux un peu trop petits, la peau un peu trop pâle, et la combinaison de tous ces petits défauts rend son visage ordinaire, invisible. Seule sa mère, ou peut-être son agent, le dirait vraiment beau. Stephen fronce les sourcils, tire sur sa cigarette et ébouriffe sa propre coupe Renaissance. Vivement le jour, dans huit semaines pile, où il pourra s’en débarrasser.

La voix grave de Donna gronde dans le haut-parleur :

— Dernier appel avant la représentation, s’il vous plaît. Monsieur Harper, c’est bientôt à vous.

Stephen s’étire et baisse le son. Pas ce soir, donc. Pour la chance de sa vie, il faudra repasser.

Ce n'est sans doute pas plus mal, il ne se sentait pas vraiment prêt. Il appuie les doigts sur son cou, palpe ses ganglions et déglutit. Peut-être est-il bel et bien en train de tomber malade. Il enroule la langue pour tenter de toucher le fond de sa gorge. Une angine, dirait-on. Il met la bouilloire en plastique à chauffer, verse trois cuillères de café instantané dans un mug écaillé et avale un biscuit.

Dans le haut-parleur, le brouhaha du public faiblit lorsque les lumières s'éteignent et que les premières notes de musique retentissent – un synthétiseur pastichant un quatuor à cordes de Haydn. Pendant un moment, Stephen alterne biscuits et cigarettes tout en articulant en silence les répliques de Josh et en mimant ses gestes et ses déplacements.

Le rideau se lève sur lord Byron qui, assis à un bureau, une plume à la main, écrit avec constance à la lueur d'un chandelier. Lentement, il prend conscience de la présence du public. Il scrute l'auditoire à loisir, sourit et commence à parler d'une voix traînante teintée d'autodérision.

LORD BYRON

Fou, mauvais et dangereux !
(Il sourit d'un air désabusé.)

C'est ce qu'on dit de moi en Angleterre, maintenant – enfin, à ce qu'il paraît. Et, je dois l'avouer, c'est une réputation que je n'ai guère cherché à faire mentir.

(Il repose sa plume, prend le chandelier et s'avance vers le milieu de la scène en boitant légèrement du pied gauche – son pied-bot. Là, il examine les spectateurs.)

Comme toute réputation, elle est à la fois juste et fantaisiste. Peut-être aimeriez-vous un autre point de vue ? Cela ne prendra que quatre-vingt-dix minutes de votre temps...

(Il sourit de nouveau, lentement, d'un air complice.)

Ou peut-être pas. Peut-être préférez-vous en fait la légende à la vérité ! Je ne vous en ferai pas le reproche, je vous assure. Telle est la nature humaine, après tout...

Je suis né en l'an de grâce 1788...

... en général, à cet instant de la pièce, Stephen commence à mourir d'ennui.

Il se penche vers le bouton réglant le volume du haut-parleur. Comme dans 1984 avec les écrans de télévision, on ne peut jamais couper complètement le son, mais il est tout de même possible de réduire la voix de Josh à une sorte de léger acouphène. Il lit un moment, jusqu'à ce que, à 20 h 48 précises, comme il l'a fait quatre-vingt-seize fois déjà, et comme il le fera encore quarante-huit fois, il enfile en se tortillant la combinaison moulante en laine et lycra noire opaque qu'il doit porter afin de jouer le rôle de la Silhouette Fantomatique. Très peu d'hommes, dont peut-être même Josh Harper, pourraient prétendre avoir un tant soit peu de classe dans cette tenue. Ainsi vêtu, Stephen a l'air d'un mime depuis longtemps décédé. Le moral à zéro, il accroche rapidement une lourde cape noire sur ses épaules, saisit son masque vénitien blanc et son tricorne, puis se dirige vers l'escalier traître qui mène à la scène côté cour.

Byron se rapproche maintenant de sa mort tragique et prématurée, conséquence d'une fièvre contractée pendant qu'il défendait courageusement la cause de l'indépendance grecque. Sur scène, Josh rejoue les débuts de la maladie. Il crache ses poumons, ce soir. Est-il bon pour autant ? En tout

cas, il faut bien avouer qu'il est d'une beauté presque surnaturelle – un physique qui lui permet de porter aussi bien une armure qu'une toge ou une combinaison spatiale, féminin sans être efféminé, masculin sans être rustre, mais avec quelque chose de cruel aussi, comme une dureté au niveau des yeux et de la bouche, de sorte qu'il pourrait interpréter aussi bien un premier rôle romantique qu'un nazi étrangement séduisant. Et tandis que lord Byron entonne avec solennité son « Ainsi, nous n'irons plus errer », Stephen observe son jeu avec un mélange déplaisant, mais ô combien familier, d'admiration et d'envie sourde et lancinante.

Dans la coulisse, une lumière rouge passe au vert – le signal pour qu'il entre en scène. Stephen roule les épaules, s'éclaircit la voix et s'avance face au public. Il fut un temps où apparaître devant une salle comble le faisait frissonner mais là, franchement, après tant de représentations, il éprouve une plus grande poussée d'adrénaline lorsqu'il tente de traverser Shaftesbury Avenue. De plus, l'éclairage est délibérément assombri, il y a de la neige carbonique partout et il se déplace au fond du plateau avec un masque qui lui recouvre tout le visage. Enfin, quitte à faire ce boulot, autant le faire bien...

Pense comme un fantôme. Mon but est d'ouvrir la porte comme un fantôme.

Il accomplit sa mission, puis effectue une profonde et lugubre révérence lorsque Josh passe près de lui, les yeux rivés sur un point au loin.

À présent, referme la porte, mais pas trop vite, se dit-il en tirant lentement le battant. Durant dix longues secondes, tandis que les lumières faiblissent, il ne bouge pas d'un pouce. En revanche, dès que les applaudissements éclatent, il tourne les talons et s'empresse de quitter la scène afin de ne pas gêner Josh. Et c'est tout. S'avancer (d'une démarche spectrale), ouvrir la porte (lentement), s'incliner (lugubrement), refermer la porte (lentement) et sortir (rapidement). Cela laisse peu de place à l'interprétation. Un vieux dicton court dans le milieu du théâtre, selon lequel il n'y a pas de petit rôle. Le sien doit être l'exception qui confirme la règle.

Comme toujours, Josh Harper attend en coulisse, les yeux pétillants, radieux et en nage, tel un super-héros.

— Hé, Steevy, mon vieux ! crie-t-il par-dessus les acclamations des spectateurs en retrouvant sa voix naturelle teintée d'un léger accent londonien semi-authentique.

Encore un aspect de sa personnalité qui ne le rend pas si sympathique que ça : Josh est incapable d'appeler quiconque par son prénom, si bien que Donna devient pour lui « Madonna », Michael, le régisseur adjoint, « Mickey » et Maxine « Maximillius ». Stephen a eu droit pour sa part à Steevy, Stevester, Bullitt et, peut-être le sobriquet le plus contrariant de tous, « Stéphanie ». Tout porte à croire que s'il venait à rencontrer, disons, le dalaï-lama ou Nelson Mandela, Josh les appellerait dalaï-l'ami et Nelsonito Mandolito. Et sans doute qu'ils ne lui en voudraient même pas.

— ... *vraiment* désolé de t'avoir donné de faux espoirs tout à l'heure, Steve. Tu sais, quand tu as failli monter sur scène...

— Oh, ce n'est rien, Josh. C'est le boulot qui veut ça...

— Encore ! Encore ! Encore ! crie le public.

Seule sur scène, Maxine fait une révérence, mais uniquement pour la forme. Elle sait bien que les gens réclament Josh.

— Non, ce n'est pas rien. C'est même impardonnable et anti-professionnel au possible, répond Josh, avant d'attraper Stephen par l'épaule. Écoute, j'aimerais me racheter. Tu as prévu quelque chose, dimanche soir ?

— Non, rien, pourquoi ?

— J’organise une grosse fête et je me demandais si tu serais dispo.

— En-core ! En-core ! En-core !

— Tu m’excuses, j’en ai pour une seconde, soupire Josh.

Presque à contrecœur – à croire que s’incliner devant une foule en délire est aussi pénible que de sortir les poubelles –, il exécute un petit saut de cabri avant de s’éloigner en trotinant vers la lumière blanche aveuglante de la scène. Là, il incline le buste en avant et reste plié en deux, la tête et les mains pendant mollement vers le sol, comme pour signifier que tout ce cirque a été absolument éreintant. Mais Stephen a déjà la tête ailleurs. Une soirée. Chez Josh Harper. Une soirée chez une star. Il n’est guère attiré par la célébrité, bien sûr, et il s’efforce de ne pas se laisser impressionner, mais quand même, une vraie fête digne de ce nom, une fête chic avec des tas de gens importants, beaux, séduisants et auréolés de succès. *Et à laquelle il est invité !*

— Bravo ! Encore ! crie toujours le public.

Josh revient près de lui.

— Il y aura beaucoup de monde et ça commence à 19 heures. Qu’est-ce que tu en dis ? Ça me ferait vraiment plaisir...

— Volontiers, Josh.

— Encore ! Encore ! Encore !

— Nickel, vieux ! Je t’envoierai l’adresse par texto, dit Josh en tapant un message avec ses pouces sur un petit téléphone portable imaginaire.

Encore un de ses talents. Josh est un mime prodigieux capable de faire surgir des objets du néant : une bière, un téléphone, une balle envoyée dans le filet, tout ça d’un simple geste de la main.

— Viens en costard-cravate, au fait. Mais n’en parle pas aux autres, hein ? Ni à Maxine, ni à Donna, ni à personne. Je les vois déjà assez comme ça. Ce sera notre petit secret, OK ?

Je suis le seul qu’il a invité, pense Stephen, rayonnant.

— Pas de problème, Josh, ça reste entre nous.

— Bravo ! En-core ! En-core !

Les acclamations retombent un peu, mais demeurent assez enthousiastes pour justifier un nouveau rappel, si toutefois Josh veut bien se donner cette peine.

— À ton avis ? Tu crois que je peux leur en arracher un de plus ? demande-t-il avec amusement.

— Vas-y ! répond Stephen, désormais très bien disposé envers son vieil ami.

Josh se dirige lentement vers l’avant de la scène en s’essuyant le front avec la manche de sa chemise trempée de sueur. Les ovations résonnent de plus belle tandis que, balayant la salle du regard, le paradis tout en haut, puis les fauteuils d’orchestre à ses pieds, il applaudit le public en retour pour le remercier, le flatter.

En coulisse, invisible et en nage dans sa combinaison noire, Stephen C. McQueen baisse les yeux sur ses mains, surpris de constater que lui aussi applaudit.

1. « Elle marche tout en beauté... », de lord Byron, trad. par Claude Dandréa, in *Anthologie bilingue de la poésie anglaise*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2005. (N.d.T.)

DRAME EN CUISINE

LORSQUE, ADOLESCENT, il s'entichait de vieux films britanniques des années 1950 et 1960 diffusés à la télé, Stephen était toujours fasciné par le concept de « chambre meublée ». Il aimait se projeter dans la peau d'un Albert Finney occupant un appartement miteux et romantique à deux shillings et six pence la semaine avec vue sur des voies de chemin de fer, le tout en noir et blanc bien sûr. Il y aurait fumé des Woodbine, écouté du jazz classique et tapé avec rage sur sa machine à écrire pendant que Julie Christie aurait déambulé dans la pièce, vêtue de l'une de ses vieilles chemises. La belle vie, quoi. Un jour, pensait-il, captivé, un jour j'aurai mon propre meublé. Il était loin de se douter que c'était le seul de ses rêves qu'il réaliserait.

Les agents immobiliers n'ont pas vraiment appelé ça un meublé, bien sûr. Ils ont parlé de « studio », impliquant par là qu'il pouvait soit y loger, soit y enregistrer un nouvel album – à lui de choisir. Le « studio », donc, se situe dans un coin sans âme entre Battersea et Wandsworth, le genre de quartier où chaque réverbère porte en couronne un cadre de vélo rouillé. Une petite rangée de boutiques offrent tous les services nécessaires : un traiteur chinois, un magasin de spiritueux, un pressing, une épicerie tout droit sortie de l'ère soviétique, bonne à transmettre le scorbut et baptisée L'Économe, mais où il faut déboursier trois livres et quatre-vingt-douze pence pour un paquet de Weetabix, et enfin un pub sinistre, le Lady Macbeth, aménagé dans un ancien quartier de haute sécurité qui, sans qu'on sache pourquoi, a obtenu une licence de débit de boissons.

Pour rentrer chez lui Stephen doit d'abord se rendre en métro à la gare Victoria, puis changer à Green Park, puis prendre un train pour Clapham Junction, puis un minibus avant de terminer par un quart d'heure stressant de marche à vive allure le long d'une série de fast-foods spécialisés dans le poulet frit : un Chicken Cottage, un Chicken Village, un World of Chicken'n'Ribs et un Idaho Fried Chicken, l'Idaho étant le dernier État américain à s'être vu attribuer sa propre franchise avicole au sud de Londres. Là, Stephen affronte la marmaille hostile qui, plantée à l'entrée de ces enseignes, salue son retour tardif aux cris de « branleur », « pauv' tache » ou « loser ». Et lorsqu'il ouvre la porte anonyme à la peinture jaune moutarde écaillée de son immeuble, une odeur suspecte de viande frite l'accompagne jusque dans l'étroite cage d'escalier grise.

Parvenu au premier étage, il se fait alpaguer par Mme Dollis, sa voisine, une vieille dame agressive qui n'est visiblement pas allée assez souvent chez le dentiste. Lorsqu'elle tend le cou hors de son appartement le palier prend pour Stephen des allures de train fantôme.

— Les renards ont encore fouiné dans les poubelles, ronchonne-t-elle.

— Ah oui ?

— Il y a des peaux de poulet plein par terre. Dégoûtant.

— Le fast-food est responsable, non ?

— Ce n'est pas moi, en tout cas !

— Je m'occuperai de ça demain matin, madame Dollis, d'accord ?

Elle pousse un grognement, comme si Stephen avait participé à un programme secret visant à apprendre aux renards à piller les poubelles. Puis elle disparaît, le laissant enfin monter chez lui. Là, il ferme sa porte à double tour et baisse les stores vieillissants, un peu trop petits pour la fenêtre, afin d'atténuer la lumière éblouissante des néons de la rue.

L'« appartement » se compose de trois pièces. La première – la fameuse chambre

meublée – permet à peine de se retourner, et il faut bien avouer que Stephen a traversé des périodes où il aurait aimé avoir plus de temps pour le faire, justement. Sans trop y croire, il presse le bouton de son répondeur, un ancien modèle couleur chair qui affiche un symbole triomphant. « Vous avez (à l'évidence) *UN* (seul) nouveau message », l'informe la machine de sa voix étrange et sardonique.

Il appuie sur Play.

« Salut, papa, c'est Sophie... »

Stephen sourit.

— Hey, hey, salut, Soph ! dit-il d'une voix sentimentale un peu bête qui gênerait sa fille si elle était là.

« C'est juste pour te dire que j'ai hâte de te voir la semaine prochaine, continue-t-elle de ce ton guindé de jeune horloge parlante qu'elle a au téléphone. Et... et c'est tout, en fait. Maman est là. Elle veut te dire un mot... »

« Un mot. » Stephen fronce les sourcils et, d'instinct, recule d'un pas. Un bruissement retentit tandis que le combiné change de main, puis la voix de son ex-femme s'élève de la machine, une voix basse à l'accent du Yorkshire :

« Salut. Tu dois être sur scène en ce moment, en train de te donner à fond, et j'imagine que tu iras ensuite chez Dame Judi Dench disputer une partie de Pictionary et interpréter des chansons de ton spectacle, mais n'oublie pas. Lundi. J'espère que tu as prévu quelque chose de sympa cette fois, pas seulement une nouvelle sortie au ciné. Et, juste pour info, ajoute-t-elle un ton plus bas, Colin a posé des congés pendant les vacances scolaires, alors il risque d'être là lui aussi. »

Il montre les dents et agite le poing en direction du répondeur.

« ... je ne veux pas de bagarre, pas de cris, rien. Essayez d'être sympas l'un envers l'autre. Pour Sophie. Tu veux bien ? »

Il efface le message avec un peu plus de fiel que nécessaire et, sans cesser de froncer le nez, de montrer les dents et de frapper des objets autour de lui – mais pas trop fort –, il passe dans la deuxième pièce meublée : la kitchenette, avec un accent sur le « ette » où une petite table en formica se dispute le peu d'espace de lino avec un évier, un chauffe-eau qui gronde aussi fort qu'un turboréacteur et une gazinière meurtrière. Malgré ses efforts constants pour maintenir la pièce propre et aérée, celle-ci dégage sans cesse une curieuse odeur de fermentation, comme l'intérieur des boîtes où les enfants rangent leur casse-croûte du midi. La cause en reste mystérieuse. Stephen ne possède pas de frigo pour l'instant, le dernier s'étant récemment suicidé – à moins qu'il n'ait été assassiné par le four –, et compense son absence en mettant son lait sur le rebord de la fenêtre, ce qui fait l'affaire pour le moment. Le studio n'a pas franchement été conçu pour recevoir beaucoup de monde, mais plutôt comme un lieu où se soûler, manger des hamburgers et pleurer seul dans son coin.

Toujours grimaçant, Stephen se rend dans la salle de bains, ou plus exactement la « salle d'eau », qui accueille des W.-C., un lavabo et une douche capricieuse si serrés les uns contre les autres qu'il serait techniquement possible de se laver tout en étant assis sur les toilettes et en se brossant les dents. Il pisse avec colère et, dans le même temps, se penche vers son armoire à pharmacie en quête d'antibiotiques pour contrer l'angine qui le guette. Dans un accès de folie parfaitement compréhensible, l'ancien occupant des lieux a repeint la pièce d'un rouge sang profond, et Stephen se dit qu'un jour, lorsqu'il en aura le courage, il s'attellera à la tâche épique consistant à tout recouvrir d'une couleur moins agressive. Un rose magnolia, par exemple. En attendant, ce décor lui donne un peu l'impression de se doucher sur une scène de crime.

Bien sûr, il y a des limites à l'effet d'une nouvelle couche de peinture. L'appartement, il faut le reconnaître, a été une erreur, une terrible erreur. Il l'a acheté dans l'urgence, pendant les semaines excessivement alcoolisées et brouillées par le chagrin qui ont suivi la fin de son mariage, afin d'avoir un endroit où être seul pour réfléchir. Ce devait être un abri, un lieu de dépannage, une solution temporaire jusqu'à ce que les choses se calment et que sa vie reprenne un meilleur cours. Avec le temps, peut-être, qu'il le rénoverait, le transformerait en garçonnière cool et branchée et c'est avec cette idée en tête qu'il l'a équipé de la sainte trinité de l'homme célibataire : la console de jeu, la connexion Internet haut débit et le lecteur de DVD. Il a ensuite passé la plupart de ses soirées à regarder de vieux films et à boire trop en luttant pour ne pas appeler Alison. La bande-son qui a dominé cette période a été le bruit sec de la fourchette perçant le film alimentaire d'un plat tout préparé, et il en a tiré une leçon, dure mais limpide : ne jamais investir dans l'immobilier lorsqu'on est bourré et/ou dépressif. Lentement, les mois sont devenus des années, deux à présent, mais il habite toujours ici, naufragé et sans frigo. Une miss Havisham¹ dotée d'une Playstation 2.

Enfin, pas la peine de ruminer ça. Sois optimiste. Garde le moral. La roue va forcément tourner. Il déniché enfin les antibiotiques mystères qu'il cherchait : de vieux cachets énormes, jaune et noir, semblables à des frelons. Lors de leur divorce, Alison lui a laissé la garde de tous leurs médicaments. Il ne se rappelle pas très bien ce qu'ils étaient censés soigner au départ, mais un antibiotique reste un antibiotique. Il se sert un gobelet de vin rouge dans la cuisine, avale l'un des comprimés et, déjà plus en forme, décide de regarder un film. Pour cela, il retourne dans la pièce principale et sort de sous le lit son bien le plus précieux : son vidéoprojecteur numérique Toshiba TX 500.

Certes, on ne peut comparer ça à l'expérience vécue dans une véritable salle de cinéma, mais Stephen a eu une rentrée d'argent imprévue à Noël précédent grâce à un DVD pédagogique à petit budget, *Sammy l'Écureuil chante les comptines les plus populaires*, dans lequel il a joué le rôle du rongeur éponyme. Si cela a marqué un creux dans sa vie personnelle et professionnelle, il en a été récompensé par ce projecteur numérique qui, lorsqu'il le connecte à son lecteur DVD, projette au mur des films dont l'image de $2,40 \times 1,80$ m est à peine brouillée, transformant ainsi son petit meublé en salle de projection privée. Si ce n'est pas tout à fait comme au cinéma, ça y ressemble beaucoup. Tout juste manque-t-il l'odeur du pop-corn, le froissement des papiers de bonbon et la présence d'un autre être humain.

Le mur blanc en face du canapé fait office d'écran. Trois grandes affiches de film encadrées, *Serpico*, *Sueurs froides* et *Le Parrain II*, apportent une touche hollywoodienne à ce coin du sud-ouest londonien. Il les décroche et les appuie avec précaution contre le mur, puis pose une pile de livres en équilibre sur une chaise de cuisine, relie le lecteur DVD au projecteur et allume ce dernier. Aussitôt, une lueur bleu-blanc irréaliste illumine la pièce, pareille à celle qui émane du cœur d'un réacteur nucléaire.

Il se tourne ensuite vers ses rangées de DVD et de cassettes vidéo. De ses propres apparitions à l'écran, il conserve un épisode d'*Emergency Ward* (le rôle muet mais physique d'un Coursier à Vélo Asthmatique), son Jeune Prostitué 2 poignant et condamné de *Vice City*, une participation à un court-métrage qui semble pourtant interminable et un programme sur les mathématiques produit par un établissement d'enseignement supérieur à distance dans lequel il joue une Équation du Second Degré. Il possède aussi un DVD reçu à titre gracieux de *Sammy l'Écureuil chante les comptines les plus populaires* – sans commentaire du réalisateur, mais avec six scènes coupées au montage et les textes

des chansons – qu’il cache, toujours emballé, au fond de sa penderie, sous une pile de pulls. Rien de tout ça ne lui fait envie. Il songe plutôt à *Manhattan*, *Midnight Cowboy* et *À bout de souffle*, avant de se dire que tiens, oui, il est d’humeur à voir *La Mort aux trousses*. Cary Grant et James Mason réunis.

Il se verse encore un peu de vin et visionne les premières scènes, celles où l’on suit le célibataire et tombeur de ces dames dans le Manhattan des années 1950. Le style de Cary Grant, voilà ce qu’il lui faut pour la soirée de Josh. Sur son écran de cinéma mental, Stephen se projette dans le loft de l’acteur, en costume de ville immaculé et taillé sur mesure. Il tient un verre de martini par le bord, d’une manière élégante sans être efféminée, tandis qu’autour de lui les invités boivent ses paroles, les femmes, la tête inclinée et les lèvres entrouvertes, les hommes un peu en retrait, respectueux, déférents. Chose pour le moins frustrante, il n’a pas la moindre idée de ce qu’il peut leur raconter, mais il sait que, à la fin de sa tirade, le groupe partira d’un grand éclat de rire admiratif.

Il imagine également son ami et mentor Josh Harper. Témoin de la scène depuis l’autre bout de la pièce, un sourire approbateur aux lèvres, il lève son verre pour le saluer, pour l’accueillir dans son monde. Et Stephen de lui sourire aussi et de lever son verre en retour.

1. Personnage des *Grandes Espérances*, de Charles Dickens, habitant une demeure en ruine. (N.d.T.)

COMME LA PLUPART DES HABITANTS de n'importe quelle grande ville, Stephen est rongé en permanence par l'impression tenace que tout le monde s'amuse beaucoup, beaucoup plus que lui.

Dans le bus qui le ramène chez lui chaque soir, quand il voit des passagers une bouteille à la main, il est persuadé qu'ils se rendent dans des lieux extraordinaires – une fête sur un bateau, dans une piscine ou sous un pont ferroviaire –, là où les toilettes ne servent qu'à s'envoyer en l'air, ou à se droguer, ou à s'envoyer en l'air en se droguant. Il passe devant des restaurants dans lesquels des couples se tiennent par la main et des bandes de copains braillent des « Joyeux anniversaire ! », débballent des cadeaux, trinquent et rient à une blague comprise d'eux seuls. Les journaux et les magazines le narguent au quotidien avec tout ce qu'il rate peut-être, toutes les personnes bourrées de talent, intéressantes et séduisantes qu'il ne rencontrera pas lors de soirées organisées dans des endroits où il ne pourra jamais espérer vivre. À quoi bon lire que Shoreditch et Bermondsey sont les Nouveaux Quartiers À La Mode quand on vit dans un coin sans âme entre Wandsworth et Battersea, le Nouveau Nulle Part ? Tous les jours de la semaine sans exception, il y a des expositions, des premières, des stages de salsa, des lectures de poèmes, des meetings politiques, des cours de yoga, des feux d'artifice, des concerts de musique expérimentale, des super-restaurants chinois surfant sur la nouvelle tendance des petites bouchées vapeur cantonaises et des soirées géantes en boîte pour des foules dénudées prêtes à s'amuser – autant d'expériences à côté desquelles on peut passer. Stephen a toujours ses neuf heures de sommeil quotidiennes dans cette ville qui ne dort jamais.

Mais pas ce soir. Ce soir, il va tenter sa chance, quitter son appartement, affronter de nouveau le monde et prendre la place qui lui revient dans le cœur branché et palpitant de la capitale. C'est le début d'une nouvelle ère, d'un nouveau Stephen C. McQueen. Fini le temps où il restait sur le trottoir le nez collé contre la vitre. Josh lui a fait signe d'entrer. Jamais plus ses soirées ne s'accompagneront du bruit sec d'une fourchette perçant le film alimentaire d'un plat tout préparé. Dans l'ascenseur de la station Chalk Farm, il vérifie son reflet dans le miroir, desserre encore d'un cran sa cravate, ébouriffe ses cheveux et, histoire de se mettre un peu en condition, affiche l'expression qu'il compte arborer pour badiner avec de jolies femmes. Contraint de reconnaître que, tout bien considéré, il est plutôt beau garçon, il se lance un clin d'œil canaille, avale un antibiotique pour le côté purement décadent du geste... et manque de s'étrangler lorsque le cachet reste collé au fond de sa gorge. Puis, émergeant dans la nuit, il consulte la page arrachée à son plan de Londres et se dirige vers la folle soirée de la célébrité.

Il est impératif que les choses se passent bien ce soir, songe-t-il. Il faut que je joue mon rôle le mieux possible.

Il appuie sur la sonnette du haut portail en tôle surmonté de barbelés qui protège un entrepôt réaménagé de la faune du très chic quartier de Primrose Hill. La sécurité constitue visiblement une priorité pour Josh, et Stephen se dit qu'il n'est pas improbable qu'on lui scanne la rétine avant de le laisser entrer. Enfin, la serrure fait entendre un clic. Rien de spécial vu de l'extérieur, constate-t-il en traversant le bitume trempé par la pluie qui fait office de douve devant le long pavillon en briques rouges. Mais pourquoi est-ce si tranquille ? La folle soirée n'a peut-être pas encore versé dans la folie. À moins qu'elle ne soit ratée. Peut-être que, en fait, Josh Harper a organisé une soirée pourrie,

comme les gens normaux – huit ou neuf inconnus gênés assis en silence autour d’une table qui mangent des cacahuètes dans des bols à céréales, qui peut-être même regardent la télévision et qui s’en vont à 22 h 30. Ne serait-ce pas... fantastique ?

Après avoir repéré la porte principale en acier qui donne l’impression de cacher une chambre forte, s’être raclé la gorge, avoir ajusté sa cravate et ébouriffé ses cheveux une dernière fois, après s’être assuré qu’il était bien concentré, qu’il avait l’esprit clair et une bonne respiration abdominale, Stephen presse le bouton de l’interphone. Le visage de Josh apparaît à l’écran, avantageusement déformé par la caméra.

— Hé, Steve McQueen ! crie-t-il dans le micro. Le Roi du Frigo¹...

— Heeey, salut, Josh ! répond Stephen d’une voix étrange surgie d’il ne sait où, qui n’est pas sans rappeler celle des animateurs de jeux télévisés américains.

Tout en se jurant de ne plus jamais parler ainsi, il brandit la bouteille de champagne devant l’œil de la caméra, comme si cela pouvait garantir son admission. *Mon but est d’être cool. Rappelle-toi. Cary Grant. Élégant, aimable, mais aussi capable de tuer un homme sans ciller.*

— Monte, mon gaillard, dit Josh. Premier étage.

« Mon gaillard ». *Qu’est-ce qui lui prend ? Est-ce qu’il sous-entend que je suis trop costaud ?* Stephen entre dans la cage d’escalier en béton encombrée d’un enchevêtrement de VTT et gravit des marches métalliques jusqu’à une nouvelle porte en acier où l’attend Josh. Malgré le code vestimentaire prescrit, l’acteur n’est pas en costume-cravate. À la place, il porte une belle chemise blanche fraîchement repassée qu’il a sortie de son pantalon et déboutonnée pour dévoiler des pectoraux si proéminents qu’ils lui font presque un décolleté pigeonnant. Par-dessus, il a enfilé un gilet de costume cintré et ses pieds sont nus sous son jean large à taille basse – une tenue à cheval entre le summum de la branchitude et son parfait contraire. Dans sa main droite, il tient un verre de martini par le bord, d’une façon élégante sans être efféminée.

— Salut, Bullitt, lance-t-il d’une voix traînante, une cigarette éteinte au coin de la bouche.

Un mauvais pressentiment fait frissonner Stephen lorsqu’il remarque le bongo que tient également Josh.

— Salut, vieux. Bon anniversaire ! réplique-t-il en se rappelant qu’il est content d’être là et en levant la bouteille de champagne qui doit s’être bien réchauffée dans sa main serrée.

Josh prend poliment la bouteille, mais l’espace d’un instant il semble déconcerté et dégoûté, comme si Stephen venait de lui remettre une prothèse.

— Oh, du champagne ! Super ! Merci, dit-il, l’air embarrassé. Viens, je te fais visiter.

Et, une main dans le dos de Stephen, il le pousse à l’intérieur. Derrière eux, la lourde porte blindée émet un claquement tout industriel.

— Bienvenue dans mon Univers..., déclare Josh en montrant la pièce d’un grand geste du bras.

Stephen remarque tout de suite deux choses concernant l’Univers de Josh.

Primo, il est immense. Aussi vaste qu’un night-club et bien assez grand pour y disputer une partie à cinq – comme semble l’indiquer le ballon de foot qui traîne dans un coin près d’un panier de basket et de barres de traction fixées à un mur. Stephen remarque le toit composé de poutrelles peintes en blanc et de verre armé sur toute la longueur du bâtiment et l’escalier en colimaçon menant à une grande mezzanine aux murs translucides discrets qui, suppose-t-il, doivent abriter un antre raffiné du plaisir érotique. Des sièges artistiquement dépareillés – canapés rétro en cuir fendillé d’un kitsch très à la mode, tabourets de bar de récupération et fragiles chaises Queen Anne – sont disposés en petites

grappes parfaites autour du terrain de foot, de manière à faciliter les échanges sociaux, et si certains ne sont pas du meilleur goût, même eux témoignent clairement d'un mauvais goût parfaitement adapté. Le sol est recouvert d'un revêtement noir caoutchouteux d'un seul tenant, sans doute hors de prix, qui rend l'atmosphère quelque peu licencieuse. À l'autre bout de la pièce, deux fauteuils Eames font face à un écran plat géant qui, pour l'heure, affiche un jeu de Playstation arrêté sur un footballeur en plein shoot. Des BD américaines s'empilent bien droit contre les murs, surmontées de figurines de *La Guerre des Étoiles* – le Millenium Falcon, R2 D2 et un chasseur X-Wing. À un âge où on aurait pu s'attendre à ce qu'il range ses jouets, Josh semble avoir décidé de leur consacrer des sommes importantes. Une guitare électrique et une batterie patientent, menaçantes, près d'une table de mixage, et le *boum-tch-boum* lent et discret d'une musique apaisante s'échappe des énormes enceintes perchées en hauteur sur des pieds métalliques.

La deuxième chose que remarque Stephen, c'est qu'il n'y a aucun autre invité.

— Mince, je suis vraiment en avance, c'est ça ? dit-il en riant, de plus en plus mal à l'aise.

— Non, non, pas du tout. Plutôt en retard, en réalité. Mais ça te laisse quand même largement le temps de faire connaissance avec les autres.

Josh traverse la pièce et s'arrête à mi-chemin pour laisser tomber avec désinvolture la bouteille de champagne dans l'une de ses trois poubelles rétro en métal. Stephen le prend comme un affront, jusqu'à ce qu'il découvre qu'elles sont remplies de glace et de quelque trente bouteilles de champagne et de vodka. De la glace achetée en magasin. Il n'en a jamais vu autant.

— Alors, comment trouves-tu ma petite piaule ?

— Géniale. C'était quoi, avant ?

— Une ancienne usine de parapluies. J'ai préféré dénicher une surface brute plutôt qu'une maison, tu comprends. J'ai visité des tas d'endroits avant de tomber sur celui-là. Des entrepôts de bananes, des dépôts de tapis, des églises désaffectées, des piscines, des bibliothèques et des écoles abandonnées. Et même un vieil abattoir à Whitechapel. Mais bon, tu vois, il sentait vraiment le cadavre. Du coup, on a atterri ici. Ce n'est pas grand-chose, mais on y est chez nous.

Parvenus à l'autre extrémité de la pièce, ils bifurquent vers une cuisine de style industriel où s'affairent trois hommes tirés à quatre épingles, au physique avantageux et aux cheveux enduits de gel. L'un sort des verres de leurs emballages carton, le deuxième dispose sur un plat des tranches de saumon fumé comme s'il s'agissait de feuilles d'or et le troisième brise des sachets de glace avec un petit marteau en argent. Tous portent le même costume noir impeccable et une cravate – une tenue qui ressemble beaucoup à celle de Stephen.

— Messieurs, déclare Josh, voici le célèbre... (petit roulement de tambour sur le bongo)... Steeeeeve McQueen !

Des rires respectueux fusent.

— Il est là pour vous aider, continue Josh. Steve, je te présente Sam, John et... désolé, j'ai oublié votre nom...

— Adam.

— Comme dans « Je ne vous connais ni d'Ève ni d'Adam », plaisante Josh. (L'employé lui sourit avec la même chaleur que les glaçons qu'il taille.) Bon, je le note, cette fois. Adam. OK, les gars, voici donc mon vieux copain Steve !

Les trois hommes lui adressent un sourire on ne peut plus professionnel.

— Salut, Steve, hé, tu as un lien de parenté avec... ?

— Ravi de te rencontrer, Steve...

— Je t'ai adoré dans *Bullitt*, Steve...

Stephen reste sourd à toutes les plaisanteries. Il essaie encore d'assimiler l'information, de vérifier que la conclusion qu'il vient de tirer est bien la bonne. Cela lui prend un moment mais, pour finir, la réalité monstrueuse s'impose à lui.

Moi, Stephen, je ne suis pas un invité.

Je n'ai pas été convié à cette fête en tant qu'ami.

Je l'ai été en tant que serveur.

Je fais partie du personnel.

Moi, Stephen.

Et j'ai apporté une bouteille.

Josh a repris entre-temps la parole, Josh, son employeur, pour lui toucher un mot des personnes censées arriver dans une demi-heure environ, ce qui lui laisse largement le temps. Veut-il tenir le bar, faire le service, trancher le jambon Serrano ou simplement s'occuper du vestiaire – à moins qu'ils ne le fassent tous les quatre à tour de rôle –, et est-il doué pour ouvrir les huîtres...? Mais Stephen ne comprend pas un mot à cause de son bourdonnement d'oreilles.

— Je peux aller aux toilettes, vite fait ? demande-t-il.

— Bien sûr. Et même sans te presser, si tu veux ! réplique Josh, qui se voit gratifier d'un ricanement à quinze livres de l'heure par l'un des serveurs. De l'autre côté du salon, à gauche.

— Merci beaucoup, réussit à articuler Stephen d'un ton cérémonieux, avant de traverser la grande pièce d'un pas raide, comme s'il venait d'apprendre à marcher.

Il s'arrête à quelques centimètres du mur. Pas l'ombre d'une porte, nulle part. Il regarde à droite et à gauche. Non, rien de rien. Il éprouve pourtant un besoin désespéré d'être derrière une porte à cet instant. N'importe quelle porte. Il envisage d'en créer une en défonçant le mur à coups de pied, mais celui-ci paraît trop solide. Il se résout donc à plaquer un sourire sur ses lèvres en s'entraînant devant ledit mur, puis l'accroche bien en place et retourne dans la cuisine, où Josh montre à l'une de ses recrues, Adam peut-être, comment ouvrir une huître.

— ... et tu la tiens bien à plat dans ta main...

— Hé, Josh...

— ... afin de ne pas perdre le précieux jus...

— Josh, désolé, je ne trouve pas...

— C'est ce qu'il y a de meilleur dans les huîtres. Le jus...

— Hé, Josh... JOSH !

— Monsieur McQueen ?

— Je ne trouve pas les toilettes.

— C'est une porte masquée. Si tu regardes bien, tu verras le...

En soupirant, Josh abandonne l'huître, qu'il fourre impatiemment dans la main d'Adam avec son jus précieux, et entraîne Stephen hors de la cuisine. Avant de quitter la pièce, celui-ci jette un coup d'œil en arrière et constate qu'Adam serre le manche de son couteau comme s'il avait envie de le planter dans le crâne de Josh.

Pendant ce temps, ce dernier a passé un bras autour des épaules de Stephen.

— Là, dit-il en montrant le mur en face d'eux. Tu vois ce rectangle ?

Comme il fallait s'y attendre, Stephen distingue cette fois le discret contour d'une porte.

— Voilà les chiottes. L'entrée est cachée, tu comprends ? Comme dans un vieux château. Sympa, hein ?

— Super, répond Stephen en tâchant de rester le plus impassible qu'il peut, de crainte d'afficher un visage décomposé.

— Un peu, que c'est super. Ça m'a coûté un bras, dit Josh en retournant vers la cuisine. Pousse-la doucement, elle devrait s'ouvrir.

Stephen obtempère, et la porte s'ouvre en effet avec un sifflement pneumatique futuriste. Une fois à l'abri à l'intérieur, il la ferme à clé et reste là, la tête appuyée contre le battant, laissant échapper son long bourdonnement aigu et dément, le genre de bruit qu'on entend plutôt dans les séries qui se déroulent à l'hôpital, quand on débranche la machine qui maintient un malade en vie. La pièce en forme de L est grande et chic avec ses tons bronze et noir, éclairée seulement par une série de petites bougies et une autre, plus grande, parfumée au jasmin. En entendant un toussotement forcé, Stephen prend tout à coup conscience qu'il n'est pas seul.

Une femme séduisante aux cheveux bruns coupés court, vêtue d'une robe noire moulante qui lui arrive aux genoux, fume, assise sur les toilettes, les jambes croisées.

— Tout va bien ? demande-t-elle avec un accent américain.

Fin du long bourdonnement.

— Oh, je suis désolé, je ne m'étais pas rendu compte..., bafouille-t-il en fixant ostensiblement le plafond.

— Y a pas de mal, je ne fais rien... d'intime, déclare-t-elle avec nonchalance.

Stephen coule un regard discret vers ses jambes croisées, juste pour vérifier. Non, en effet, elle ne semble rien faire d'intime. Elle est juste tranquillement assise sur les toilettes, toute seule, en train de fumer.

— Chose étonnante, c'est le seul siège confortable de cette maison, ajoute-t-elle.

Son accent est bel et bien américain. New-yorkais, peut-être. Elle a des yeux très noirs et une grande bouche rouge. Soudain, il la reconnaît. Il a échangé quelques mots avec elle lors de la fête organisée pour la première de *Fou, mauvais et dangereux*. C'est la femme de Josh, Nora.

— Vous êtes l'un des serveurs ?

— Plus ou moins.

— Vous devez bien savoir si vous êtes un invité ou un serveur, non ? insiste-t-elle en tirant sur sa cigarette.

— Euh, oui, sans doute.

Devant la mine perplexe de Nora, il préfère changer de sujet.

— Voulez-vous que je vous laisse...? demande-t-il, sentant qu'il vient de faire intrusion dans ce qui ressemble fort à un refuge secret.

— Non, non, pas de souci ! lance-t-elle joyeusement. Les toilettes sont tout à vous. Allez-y, faites-vous plaisir !

Elle se redresse en s'essuyant rapidement un œil. Puis elle lève l'abattant des toilettes, jette sa cigarette dans la cuvette et l'écoute grésiller.

— Je peux vous poser une question ? reprend-elle.

— Allez-y.

— Que pensez-vous de ma tenue ?

Elle se tient bien droite, rejette les épaules en arrière et tire sur sa robe au niveau des hanches

pour la plaquer encore plus contre son corps.

— Josh dit qu'elle me grossit.

— Il a dit ça ?

— Pas exactement, bien sûr. Il a dit que j'étais « voluptueuse », mais il voulait dire « grosse ».

Vous trouvez que je devrais aller me changer ?

— Pas du tout. Vous êtes superbe, affirme Stephen, parce que c'est vrai.

— Superbe comme dans « superbement forte », c'est ça ?

— Superbe au sens de « fabuleuse ».

— Superbe au sens de « fabuleuse », répète-t-elle en imitant son accent. Merci beaucoup, vous êtes un vrai gentleman.

Stephen a toujours eu un gros faible pour les Américaines qui parlent avec l'accent britannique et il se surprend lui-même en décochant un sourire à Nora. Elle le lui retourne, d'un air vaguement inquiet peut-être, en baissant des yeux qui sont semble-t-il un peu rouges.

— Au fait, vous savez que vous faisiez un drôle de petit bruit ?

— Quand ?

— Juste là, à l'instant.

— Ah oui ?

— Han-han. Une sorte de bourdonnement. Comme ça.

Elle ferme les yeux en reproduisant le son.

— Oui, ça m'arrive parfois. C'est nerveux.

— Et vous vous sentez mieux après ?

— Oh non, pas vraiment.

— Dommage, j'étais prête à essayer. Mais pourquoi êtes-vous nerveux ? Vous êtes un professionnel, non ?

— Oui, oui. Sans doute.

— Vous voyez, vous, au moins, vous êtes payé pour être ici, réplique-t-elle, tandis que son regard vole vers la porte contre laquelle il s'est appuyé.

Il s'écarte pour la lui ouvrir. Constatant qu'elle est bloquée, il tire fort sur la poignée à plusieurs reprises.

— Il faudrait peut-être la déverrouiller d'abord, vous ne croyez pas ?

Ce qu'il fait.

— Bon, j'y vais..., dit-elle.

Et, après avoir inspiré profondément – comme lorsqu'on s'apprête à plonger à travers un trou foré dans la glace –, elle regagne le salon.

Resté seul, Stephen attend un moment avant de refermer vivement la porte à clé et de se laisser choir sur les toilettes à la place de Mme Harper. Il allume une cigarette, tente de la fumer tout entière d'une seule bouffée, puis ferme les yeux et appuie fort ses doigts sur ses paupières, jusqu'à ce que de petits points blancs commencent à se former. Qu'est-ce que Cary Grant ferait à sa place.

Mais il trouve difficile d'imaginer Cary Grant à sa place.

Le problème n'est pas tant le boulot de serveur en soi. Il l'a déjà fait – souvent même – et s'attend à devoir recommencer un jour, ce qui ne le dérange pas. Ça fait partie du métier, après tout. Non, ce qui l'écœure le plus, c'est d'avoir dépensé vingt-cinq livres pour offrir une bouteille de champagne à un prétendu ami et de découvrir maintenant qu'il est censé servir ce même champagne à

des inconnus et laver leurs verres à la fin. Il se remémore ce fameux soir, dans les coulisses, en essayant de comprendre comment un tel malentendu a été possible. Qu'a dit Josh, au juste ? « Tu serais dispo... » ? « Viens en costard-cravate » ? « J'apprécierais vraiment » ? À l'évidence, la vérité est qu'il n'a pas osé prononcer le mot « serveur ». La main que Stephen croyait tendue vers lui en signe d'amitié ne faisait en réalité que lui donner un cendrier à vider.

Au loin retentit le bruit sec d'une fourchette perçant le film alimentaire d'un plat tout préparé.

Un instant, il envisage très sérieusement de sortir par la fenêtre, mais celle-ci est trop haute et trop petite, et admettre son erreur serait une humiliation supplémentaire – il imagine déjà la mine embarrassée et apitoyée de Josh. Non, il est clair que la seule attitude sensée et mature qu'il puisse adopter consiste à feindre un sévère malaise. Jouer, c'est son job, après tout. Il se met à tourner les pages du dictionnaire médical qu'il garde toujours dans un coin de sa tête au cas où. Angine de poitrine ? Non. Bérubéri ? Non. Choléra ? Non. Une crise cardiaque serait trop extrême, une simple angine trop bénigne, des troubles intestinaux trop intimes. Existe-t-il un moyen simple et rapide de provoquer un collapsus pulmonaire ? Au final, il opte pour l'intoxication alimentaire, cette excuse si pratique – et tout à fait plausible, vu qu'il a vraiment envie de vomir. Il agrippe son ventre comme s'il venait d'être touché par une balle et voûte légèrement le dos en s'entraînant à prendre un air malade devant le miroir. Puis, après avoir avalé un autre antibiotique de contrebande, il tire la chasse d'eau sans raison et sort de la pièce.

La musique résonne plus fort maintenant, une de ces musiques *dance* interchangeables qu'on entend dans les bars à cocktails. Penché sur ses platines de DJ, un des écouteurs de son casque collé contre une oreille, les yeux fermés, concentré, Josh mixe deux disques a priori identiques en agitant doucement la tête et en montrant le bout de sa langue.

— Josh, je...

— Heyyyy ! Stéphanie, Stevester, Steevy ! déclame-t-il, tel un idiot du village habillé par un grand couturier. Merci mille fois d'avoir accepté de venir !

Il quitte sa table de mixage et vient enrouler un bras autour des épaules de Stephen.

— Quand j'organise une fête, je déteste devoir servir à boire aux gens, ranger, faire tous ces trucs à la con.

— Ce n'est rien, je t'assure, mais je...

— Et ça reste entre nous, hein, mais ces types-là..., continue Josh en désignant du menton le trio dans la cuisine, je dois avouer que je les trouve un peu grandes gueules, si tu vois ce que je veux dire. Comme si ces connards étaient trop bien pour le job. Et puis ils me coûtent la peau du cul, alors, pour le même prix, autant rendre service à un vieux copain. J'imagine que tu as déjà fait ça avant, hein ?

— Ouais, ouais, Josh, répond Stephen, qui sort sa tablette poussiéreuse d'antibiotiques mystères pour peaufiner son rôle. Mais bon, je me sens un peu...

— Et tu t'y connais en cocktails ? Tu maîtrises les bases, hein ? Pas les trucs compliqués, juste les vodkas-martinis, les margaritas, les conneries de ce genre...

— Oh ouais, bien sûr, mais...

— Bon, dans ce cas, si tu t'occupais du bar, au moins pour commencer ? Et on va dire, quoi, dix, non, quinze livres de l'heure, d'accord ?

Josh le tient par les épaules, à présent. Il a le visage tout près du sien et ses yeux bleus le fixent avec intensité, comme s'il s'apprêtait à l'embrasser. Stephen s'aperçoit que s'il baissait la tête assez

vite et fort, il pourrait très facilement lui casser le nez. Mais il songe à l'argent qu'il a dépensé pour la bouteille de champagne, au chômage qui approche, aux mensualités de son trou à rats, au frigo qu'il doit remplacer, au cadeau de Noël de sa fille. Et il effectue quelques calculs mentaux. Quinze fois six heures, quinze fois sept, peut-être...

— Quinze livres, c'est beaucoup trop, dit-il enfin.

— Mais non ! Tu les vaux bien ! rétorque Josh en lui donnant une petite bourrade.

Malgré lui, Stephen se sent flatté. Oui, il vaut bien quinze livres de l'heure au moins.

— Et tu peux me rendre un petit service en retour, alors ?

— Bon, d'accord.

— Génial ! File-nous un coup de main pour les bougies, tu veux ? aboie Josh en s'éloignant.

À l'autre bout de la pièce, par-delà les meubles branchés et la vaste étendue de sol noir caoutchouteux, Nora Harper feuillette un magazine sur un canapé en cuir vieilli, une bouteille de bière à la main. Elle la lève et l'incline vers Stephen en lui adressant un petit salut et un sourire. Enfin, disons qu'il a cette impression. À une telle distance, il est difficile d'en être sûr.

[1](#). Le Roi du Frigo : surnom du personnage joué par Steve McQueen dans *La Grande Évasion*.
(N.d.T.)

« BOUCLEZ VOS CEINTURES, LA NUIT VA ÊTRE MOUVEMENTÉE »

UNE DEMI-HEURE PLUS TARD, les gens cool commencent à arriver.

Ce sont surtout des acteurs, pour la plupart entre la vingtaine et la petite trentaine, des têtes que Stephen reconnaît pour les avoir vues à la télé dans des drames historiques haut de gamme, des sitcoms décoiffantes tendance new wave, des sketches ou des pubs parmi les plus fines du moment : la Jolie Fille Joyeuse étiquetée Plus Grand Espoir Hollywoodien de Grande-Bretagne, un couple de Gangsters de Film Anglais violents-mais-adorables et hyperlookés, l'Avocat Non-Conformiste à la Vie Amoureuse Complicée, et assez de Chirurgiens Charismatiques-Mais-Perturbés, de Docteurs Canon et d'Infirmières Guillerettes pour faire fonctionner un petit hôpital de campagne, de préférence dans les années 1950. Les 28^e et 64^e Femmes les Plus Sexy du Monde sont là, de même que le 15^e Homme le Plus Talentueux de Moins de Trente Ans et les 8^e et 14^e Personnalités Comiques les Plus Influentes, pendant que, sur un canapé bas italien, le dernier Heathcliff en date flirte avec la nouvelle Jane Eyre sous le regard de Nicholas Nickleby.

Il y a aussi des producteurs de théâtre et de télévision, des réalisateurs, des directeurs de casting, des personnes à qui Stephen envoie régulièrement la même lettre depuis onze ans maintenant : « Cher X, ayant appris que vous seriez bientôt responsable de casting pour la production de Y, je pense que je serais parfait pour le rôle de Z. Veuillez trouver ci-joint mon CV ainsi qu'une photo au format 13 × 17 et une enveloppe timbrée à mes nom et adresse. Dans l'attente de vous rencontrer, etc. » Et voilà qu'il les rencontre enfin ou, faute de pouvoir vraiment parler de rencontre, qu'il leur propose des choses à grignoter, sans oublier la serviette pour récupérer les miettes. Au départ, il a eu peur qu'on le reconnaisse – « Ce n'est pas vous, le jeune homme qui m'a écrit en 1996 pour demander le rôle de Peer Gynt ? » –, mais il s'avère que rien ne rend une personne aussi invisible qu'une grande assiette en porcelaine blanche remplie de poulet sauce satay.

Plus loin, un petit groupe fait bande à part – des aristocrates, des héritiers et des entrepreneurs, du genre branchés et fiers de l'être, des jeunes gens sveltes, resplendissants, au patronyme familial et au bronzage automnal, une flûte de champagne greffée au bout des doigts, que Stephen a déjà vus dans la rubrique people des magazines, sur ces photos de grandes soirées qu'il se surprend parfois à scruter avec une sorte de curiosité masochiste. Tout ce petit monde porte des robes en soie vintage, des vestes de costume bien coupées et des jeans taille basse artistiquement délavés qui, près de tomber par terre, ne tiennent que par la grâce de hanches finement sculptées et rendues saillantes par un régime de petits-fours. D'une politesse sans faille, ils sourient et remercient Stephen de remplir leurs flûtes avec des voix étranges, traînantes et désincarnées, cultivées quelque part entre la campagne du Shropshire et un étal du marché londonien de Shoreditch. Il repère également quelques top models devenus célèbres grâce à des campagnes d'affichage aussi osées que controversées et à des clichés publiés dans des magazines pour hommes. Des femmes d'une beauté surnaturelle dont le nom lui échappe mais dont les seins et les fesses lui sont étonnamment familiers. Des femmes avec des bijoux Top Shop et des robes achetées dans des friperies, les cheveux coiffés à la va-vite, comme si elles se sentaient obligées de faire profil bas, sinon ce ne serait vraiment pas juste.

Et il y a des enfants aussi : des enfants acteurs, des enfants mannequins ou des enfants, tout simplement – des petits bouts de chou en salopette funky taillée sur mesure qui réclament avec

effronterie quelques gorgées de champagne et qui se vautrent sur la table du buffet, les coudes dans le saumon fumé bio. Stephen sert une invitée enceinte toute jolie dans sa robe noire très décolletée, une beauté brune, sereine et élégante à la poitrine généreuse et au ventre si haut, si rond et si parfait qu'on le croirait presque dû à une opération de chirurgie esthétique. D'autres invités se pressent pour le caresser, et s'il n'avait pas tenu un plateau de saucisses miel-moutarde, Stephen en aurait volontiers fait autant – au risque sûrement de désarçonner la jeune femme.

Il repense à la grossesse d'Alison : neuf mois sombres et interminables, sans emploi, dans l'appartement en sous-sol qu'ils partageaient à Camberwell. Malgré tous ses efforts pour se convaincre que cette période a été « magique, quoique difficile », il revoit les vêtements humides qui ne séchaient jamais sur le radiateur à accumulation tiède, et aussi Alison, gonflée, furieuse, emplie d'une rancœur silencieuse, qui allait et venait en pantalon de jogging gris, sans cesser de manger des céréales riches en fibres à même la boîte, son arme dans une bataille permanente contre la constipation. Mais à part son petit bidon tout rond, la femme enceinte de la soirée est aussi mince et gracieuse qu'une note de musique. Il reste là un moment à la dévisager, perdu dans ses réflexions, jusqu'à ce que ses amis et elle se taisent et se tournent vers lui.

Il se dépêche d'aller chercher le sea breeze « avec un peu d'alcool dedans cette fois » que lui a commandé un Acteur Déjanté du Petit Écran en mode ivre et belliqueux. Sous sa veste, l'homme porte un tee-shirt barré d'un slogan de style rétro : « Échange sexe contre drogue », qui a l'avantage d'être à la fois drôle et véridique.

Pendant ce temps, Josh contemple la fête qu'il a organisée comme Dieu le père a contemplé sa création, et il se dit que tout cela est vraiment cool. Il arpente le salon dans sa longue chemise blanche déboutonnée, donnant du « Micky » à des Michael et du « Johnito » à des John, distribuant sourires béats et anecdotes pleines d'autodérision, accomplissant des tours de magie, hissant les petits bouts de chou sur ses épaules, creusant ses fossettes devant leurs mères ravies. À un moment, Stephen le voit même renifler la tête d'un bébé. Il semble partout à la fois, et où qu'il aille, les gens se font photographier en sa compagnie avec leur téléphone portable, pour prouver qu'ils étaient bien là, qu'ils le connaissent vraiment.

— Comment ça va, vieux ? demande-t-il à Stephen avec un clin d'œil en sortant de la cuisine.

Dans le même temps, il arme un pistolet imaginaire et fait mine de lui tirer dessus.

Les bras chargés d'un plateau de tartelettes au fromage de chèvre, Stephen ne peut riposter. À la place, il va préparer le sea breeze, en remplit un verre à ras bord et boit le reste directement au goulot du shaker en essayant de se persuader qu'il s'amuse bien. N'est-ce pas mieux d'être un observateur de rang inférieur, grinçant et ironique ? Ces verres dont il remplit le lave-vaisselle ne sont-ils pas à moitié pleins plutôt qu'à moitié vides ? L'alcool l'aide beaucoup, en tout cas – depuis le début de la soirée, il a terminé bon nombre de bouteilles de bière et de coupes de champagne, ce qui explique son agréable hébétude digne d'un dimanche soir. Il détache le jambon de Parme enroulé autour d'une asperge hors de saison et le mange lentement, appuyé contre un des plans de travail en zinc, pendant qu'Adam, visiblement le meneur de la bande, balance avec rage des oranges dans une sorte de mixeur industriel comme s'il s'agissait de grenades.

— ... cette petite *salope* m'a demandé de jeter son chewing-gum pour elle. Elle me l'a *collé* dans la main, parce que cette *feignasse* n'est pas foutue de bouger son cul. Comme si j'étais sa *bonniche*, merde !

— Et tu l'as fait ?

— *Putain*, oui. La *garce*. Elle n'a aucun talent, en plus. Non mais tu l'as *vue* dans son dernier film ? C'est la pire daube...

— Tout va bien, ici ? l'interrompt Nora Harper, un verre à la main et quelque peu chancelante sur le seuil de la cuisine.

— Oui, merci, répondent-ils en chœur.

— Si vous voulez faire une pause, ne vous gênez pas, hein ? Je suis sûre que les invités peuvent se débrouiller seuls un moment...

Elle adresse un petit sourire gêné à Stephen, qui se rappelle soudain que l'Acteur Déjanté du Petit Écran attend son cocktail. Il se dirige aussitôt vers le salon, mais Nora pose une main légère sur son bras lorsqu'il passe devant elle.

— Vous portez ça à quelqu'un en particulier ? demande-t-elle en lorgnant le verre.

— C'est pour...

Il fait un geste vers l'acteur ivre, qui à cet instant précis lâche un rot déjanté dans son poing avant de laisser tomber sa cigarette sur le sol en caoutchouc et de l'écraser du bout de sa basket.

— Hé, VOUS ! crie Nora comme un flic américain.

Quinze personnes se retournent tandis que le comédien se désigne piteusement du doigt.

— Oui, vous. Vous savez ce qu'est un cendrier ?

Il hoche la tête sans un mot.

— Et vous savez comment ça s'utilise ?

Nouveau hochement de tête. Les premiers ricanements fusent et le type commence à prendre son fameux air déjanté sur lequel il peut compter en général pour se tirer d'affaire. Sauf que Nora n'en a pas fini avec lui :

— Ramassez-moi ça.

Il baisse les yeux sur son mégot.

— Oui, vous m'avez bien entendue. Ramassez-le.

Il est obligé de se pencher pour prendre docilement le mégot et le glisser dans la poche de sa veste.

Nora se retourne vers Stephen.

— Dites-moi, qu'est-ce que les Britanniques admirent chez ce crétin ?

— Je crois que les gens le trouvent déjanté.

— Ouais. Tellement qu'on a envie de le frapper. Je peux ? ajoute-t-elle en prenant le sea breeze des mains de Stephen. Vous en voulez ? Tenez, on peut partager...

Elle lui tend le verre. Il avale une gorgée et tous deux restent silencieux. Elle scrute son visage, les yeux plissés, juste assez longtemps pour qu'il se sente un peu mal à l'aise.

— Il faut que j'aille débarrasser les verres...

Elle l'arrête de nouveau.

— Quelque chose me turlupine. On ne s'est pas déjà rencontrés ? Je veux dire, ailleurs qu'aux toilettes ?

— Je pense que vous m'avez vu au théâtre.

— Au théâtre ?

— On s'est parlé très brièvement, le soir de la première. Je travaille plus ou moins avec votre mari.

— À la régie, c'est ça ?

— Non, je suis acteur. Enfin, doublure pour le moment. Celle de votre mari, en fait.

— Vous voulez que je le pousse dans l'escalier en faisant croire à un accident ? demande-t-elle, pince-sans-rire. Les marches sont en colimaçon, la police n'en saurait rien.

— Un jour, peut-être.

— Ou on pourrait engager quelqu'un pour s'en charger. On partagerait les frais 50/50.

— C'est une idée.

Une fois de plus, il sent qu'il est temps pour lui de retourner au travail.

— Que faites-vous d'autre, sinon ?

— Quoi d'*autre* ? Eh bien, vous savez, cette scène à la fin, quand Byron avance vers la mort et qu'une Silhouette Fantomatique lui ouvre la porte ? Cette silhouette, c'est moi.

— Le type masqué ?

— Oui.

— Je suis désolée, j'aurais dû vous reconnaître !

— Comme vous l'avez dit, je suis masqué, alors...

— Mais quand même, vous le faites si bien. C'est quoi, votre secret ?

— Je m'entraîne. Une heure tous les matins. Ouvrir-fermer, ouvrir-fermer, ouvrir-fermer...

Elle éclate d'un rire rauque et chaleureux qui procure à Stephen une petite bouffée de satisfaction. L'espace d'un instant, son uniforme de serveur redevient un simple costume, plutôt sympa au demeurant.

— Et mon mari... c'est comment, de travailler avec lui ?

— Je ne travaille pas vraiment avec lui, mais il est super, vraiment. Il est...

Stephen hésite, cherche un mot plus éloquent que « super ».

— ... plein d'énergie.

— Il est plein de quelque chose, ça c'est certain. Désolée, comment vous appelez-vous, déjà ?

— Stephen, dit-il, avant d'ajouter, comme pour la tester : Stephen McQueen.

— Eh bien, Stephen, reprend-elle réussissant le test, ma question risque de vous sembler déplacée, mais... ça ne vous gêne pas que mon mari vous demande de... Ce que j'essaie de dire, c'est... Se comporterait-il par hasard comme un vrai salaud avec vous ?

— Pas du tout. Enfin, un chouïa, peut-être. Mais ce n'est pas grave, j'ai déjà fait ce genre de boulot avant. Ça ne m'ennuie pas.

Et à cet instant il est sincère. Après tout, c'est la première fois qu'il croise le regard de quelqu'un en trois heures, la première fois aussi qu'on le traite comme un être humain et non comme une poubelle ou un distributeur de boissons, et il apprécie de discuter avec cette femme désabusée, élégante, un brin sévère, qui s'appuie contre le chambranle de la porte pour garder l'équilibre. Tous deux observent les invités. Planté au centre de la pièce, lunettes de soleil sur le nez et cigarette au bec, le 12^e Homme le Plus Sexy du Monde jongle avec des mandarines pour le plus grand bonheur des 28^e et 64^e Femmes les Plus Sexy du Monde. Même d'un point de vue purement statistique, la scène est impressionnante.

— Mon cher mari, déclare Nora en sirotant son cocktail. Je l'aime beaucoup et il est très agréable à regarder, mais j'ai parfois l'impression d'avoir épousé... un enfant prodige.

Elle soupire et se force à sourire.

— Désolée, je ne devrais pas parler de lui aussi méchamment. C'est juste qu'on vient d'avoir une très grosse dispute.

— Rien de grave, j’espère.

— Non... une scène de ménage idiote, c’est tout.

— Vous ne vous amusez guère ce soir, si je comprends bien ?

— Deux cents égocentriques défoncés qui écrasent des asperges sur les tapis et me demandent qui je suis ? J’adore !

Ils contemplent de nouveau la fête. Les derniers enfants ont été évacués en lieu sûr et les invités roulent à présent des joints sur les tables en verre. Brusquement, une longue, très longue file d’attente serpente le long du mur menant à la porte cachée des toilettes. Partout dans le salon gisent des assiettes pleines de petites saucisses, de tartelettes aux champignons et de brochettes d’agneau rôti auxquelles personne n’a touché, et les voix se font plus stridentes et intenses. Des « moi, je », des « wouaouh » et des « putain » résonnent entre les hauts murs nus. Les gens n’échangent pas vraiment des propos, ils se les balancent à la figure.

— J’en ai, au fait. Si ça vous tente..., dit Nora d’un ton complice, une main sur le bras de Stephen.

— De quoi ?

— De la coke. J’ai constaté que ça rend ces situations-là plus supportables.

Elle pince les narines, renifle tranquillement et déglutit – son premier geste déplaisant de la soirée. Stephen ne peut s’empêcher d’être déçu. Pas étonnant qu’elle ait eu cette discussion si intense avec lui. Elle aurait sans doute eu la même avec n’importe qui.

— Pas pendant le service, répond-il en sentant que le charme de l’instant s’est évanoui. Je ferais mieux d’y aller...

Une fois de plus, elle le retient.

— Hé, vous avez vu le toit ? demande-t-elle, les yeux écarquillés. La vue est magnifique. Venez, je vais vous montrer.

— Mais vous ne pensez pas que je devrais...

— Stephen, excusez-moi, mais je crois que vous ne comprenez pas. Si j’entends encore une anecdote sur le show-biz, je vais me mettre à hurler, et je ne suis pas sûre d’arrêter un jour.

Sur ce, elle passe son bras sous celui de Stephen, attrape une bouteille de champagne et l’entraîne hors de la cuisine, vers l’escalier de verre en colimaçon qui mène au toit.

— Vite, avant qu’ils ne s’aperçoivent que j’ai caché le bongo !

Ils gravissent les marches d’un pas mal assuré et atteignent la porte qui s’ouvre sur l’air nocturne juste au moment où s’élève un chœur flamboyant de « Joyeux anniversaire » entonnés à pleine gorge et chargés de vibratos. Nora jette un coup d’œil par-dessus son épaule, sourit à Stephen et agite sa bouteille en direction des invités.

— Vous savez à quoi on devine que ce sont des acteurs ?

— Non.

— Parce qu’ils chantent tous *en harmonie*.

DEUX CIGARETTES EN MÊME TEMPS

LE LONG TOIT EN TERRASSE DE L'ANCIENNE USINE de parapluies a été transformé en une sorte de jardin urbain minimaliste, recouvert à grands frais de lattes en bois, orné de plantes éparses et éclairé par des guirlandes d'ampoules qui donnent à la fine bruine des allures d'effet spécial. Stephen remonte le col de sa veste et croise les bras en les serrant fort contre lui. Il n'a jamais mis les pieds sur un transatlantique, seulement sur le ferry de l'île de Wight, mais il a la vague impression qu'il éprouverait la même sensation s'il contemplait le sillage d'un bateau près du bastingage. Quel est ce vieux film à l'eau de rose avec Bette Davis qui se déroule sur un paquebot ? Celui où quelqu'un – Paul Henreid ? Fredric March ? – allume deux cigarettes en même temps et en donne une à l'actrice ? Des cigarettes, il en a dans sa poche, justement. Il pourrait essayer, s'il voulait. Éméché et intrépide, il décide de tenter sa chance.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? s'écrie Nora.

— Pardon ?

— Vous fumez vos cigarettes *deux par deux* ?

— Celle-là est pour vous, dit-il en lui en tendant une.

Nora la regarde fixement.

— Désolé, ajoute-t-il, je croyais que...

— Merci. C'est mignon. Quoique pas très hygiénique.

Elle coince la cigarette entre ses lèvres d'un geste qu'il juge quelque peu précautionneux, en effet.

— Josh me harcèle pour que j'arrête de fumer. Il dit que j'aurai l'air vieille avant l'âge à cause de ça, et visiblement, il frémit d'horreur rien qu'à cette idée. J'ai essayé les patchs à la nicotine, mais je devais en mettre tellement que, nue, je ressemblais à un patchwork.

Le mot « nu » flotte entre eux. Stephen essaie de se concentrer sur la vue. Les néons du quartier réaménagé de King's Cross luisent au loin et, une fois de plus, les circonstances paraissent exiger un certain type de comportement et de conversation – ironique et spirituel, blasé et élégant. À la David Niven, peut-être.

— Alors, qu'avez-vous acheté à Josh pour son anniversaire ? demande-t-il – une question plus prosaïque qu'il ne le souhaitait.

— Oh, un nouvel iPod, soupire-t-elle. Original, hein ? J'ai tenté de résister, mais il m'a eue à l'usure. Du coup, je lui en ai pris un et je lui ai dit de ne plus ramener le sujet sur le tapis. C'était ça ou une épée de samouraï à la con.

— Cela dit, que peut-on offrir à un homme qui a déjà tout ?

— Tout ce qui a un rapport avec *La Guerre des Étoiles*, vous voulez dire.

Stephen éclate de rire en lui coulant un regard. Sous sa frange brune, le visage rond au teint pâle de la jeune femme est fendu par une grande bouche rouge un peu de travers. Elle a un petit nez bien dessiné, légèrement rosi par la fraîcheur automnale, et des dents pas aussi blanches et régulières qu'il s'y attendait chez une Américaine. Sur les deux de devant, l'une est ébréchée et l'autre barbouillée de rouge à lèvres. Quelque chose dans son maquillage évoque une enfant assise devant la coiffeuse de sa mère. Sa peau claire présente une légère brillance pas déplaisante au niveau de cette zone qu'on appelle, croit-il, la « zone en T », et son fond de teint fait des paquets dans les ridules autour de ses

yeux – des yeux sombres, magnifiques, aux paupières lourdes. Bien qu'elle soit pour l'heure passablement ivre, ou droguée, ou les deux, son expression naturelle semble être une sorte de moue amusée un tantinet sévère et endormie, comme si elle venait de se réveiller un peu boudeuse après avoir fait la sieste. Elle s'appuie avec nonchalance au bastingage du paquebot, repoussant du bout des doigts sa courte frange et tirant sur sa cigarette, ce qui rappelle encore à Stephen un vieux film avec Carole Lombard ou la jeune Shirley MacLaine peut-être. Il observe la robe de Nora, noire, toute simple et démodée, lustrée aux épaules et aux fesses, et un peu trop petite pour elle... Quel mot Josh a-t-il employé, déjà ? Son corps *voluptueux*. Alors que Stephen se demande ce qu'il éprouverait s'il posait les mains au bas du dos de la jeune femme et se penchait pour l'embrasser, elle se tourne vers lui en haussant les sourcils d'un air interrogateur.

— Quelle somptueuse résidence ! bafouille-t-il après avoir cherché désespérément quelque chose à dire.

Il a choisi le mot « résidence » pour coller à l'esprit d'une conversation transatlantique, et cela marche presque.

— Vous le pensez vraiment ? dit-elle en plissant le front.

Le pense-t-il vraiment, en effet ? Stephen se pose la question.

— Moi, je déteste cette maison, continue Nora. Elle ressemble à ces garçonnières qu'on voit dans les magazines pour hommes. Tous les matins, quand je me réveille, j'ai envie de demander s'il n'y a pas une brosse à dents que je pourrais emprunter, et puis je me rappelle que je *vis* ici. C'est vrai, quel mal y a-t-il à avoir des pièces, à la fin ? Josh aime répéter que dans « fonctionnel », il y a « funk ». Personnellement, je trouve qu'il a juste fait ressortir le « con » de « conceptuel ». Mais bon, qu'est-ce que j'y connais, hein ?

— Pourquoi avoir acheté la maison, alors ? s'enquiert Stephen, amusé.

— Ce n'est pas moi qui l'ai achetée. C'est Josh, juste avant notre mariage. Techniquement, je ne suis qu'une pensionnaire et la plupart de mes affaires sont toujours aux États-Unis. La déco n'est pas tout à fait à mon goût, mais vous savez ce qu'on dit : une maison sans rampe de skateboard n'est pas vraiment une maison.

— Vous devriez voir mon appart. Quel taudis...

— Vous vivez seul ?

— Han-han.

— Célibataire ?

— Récemment divorcé.

— Un peu jeune pour ça, non ?

— Je suis précoce.

Nora éclate de rire, et Stephen en éprouve une certaine satisfaction. Nouveau silence pendant qu'elle tire sur sa cigarette.

— Pourquoi avez-vous divorcé ?

— Ah...

— Si ce n'est pas indiscret.

— Eh bien, disons...

— Laissez-moi deviner. Elle vous battait ?

— Non. Enfin, pas physiquement.

Nora grimace.

— Hé, vous n’allez pas vous jeter dans le vide, hein ?

— Non.

— Parce que je n’aimerais pas du tout être responsable de la mort d’un invité. Enfin, de certains d’entre eux, en tout cas...

— Sauf que je ne suis pas invité.

— Mais quand même, ça ne me regarde pas. Excusez-moi. Changeons de sujet. Bien, dites-moi, pourquoi faites-vous ce métier ridicule ?

— Vous voulez dire serveur ou acteur ?

— Serveur n’est pas un métier ridicule.

— Vous êtes très franche, n’est-ce pas ?

— Stephen, ça reste entre vous et moi, mais il est possible que j’aie un peu trop bu.

— Eh bien, je fais ce métier parce que je l’adore. Même s’il est ridicule. Quand je l’exerce vraiment, je trouve ça génial. Ce sont les périodes entre deux rôles qui ne sont pas top.

— Pourquoi continuer, alors ?

Elle s’est exprimée d’un ton que Stephen juge plus dur que nécessaire. Cette conversation, il l’a déjà eue un nombre incalculable de fois, le plus souvent à Noël avec des proches âgés et inquiets pour lui, et il n’en a jamais raffolé.

— Je ne sais pas. À cause d’une imagination débordante ? J’ai dû regarder trop de films en grandissant.

— Beaucoup de personnes ont regardé des fusées atterrir sur la Lune sans pour autant vouloir devenir astronautes.

— Non, mais vous savez ce que c’est. On interprète quelques rôles à l’école...

— Vous allez souvent au théâtre ?

— Pas vraiment. J’ai joué dans des pièces, mais je n’en ai pas vu beaucoup. Juste les spectacles de Noël. Il n’y a pas d’équivalent de Broadway sur l’île de Wight. Enfin si, mais il s’appelle Ventnor¹.

Nora le dévisage sans comprendre.

— Bref, reprend-il, j’aimais faire du théâtre, mais j’ai toujours préféré regarder des films.

— Moi aussi ! Vous savez, je ne devrais sans doute pas le dire – c’est presque un blasphème pour Josh –, mais je ne *supporte pas* d’aller au théâtre. Chaque fois qu’il boitille sur scène avec sa chaussure orthopédique et qu’il se met à pépier avec cette drôle de voix un peu tarée, ça me donne envie d’éclater de rire. J’aimerais lui crier : « Parle *correctement* ! » Pas vous ?

— Sans commentaire, répond Stephen en souriant.

— Qu’est-ce que vous préférez ? insiste Nora. Jouer dans une pièce de théâtre ou dans un film ?

— Difficile de trancher...

Il pourrait bien sûr s’en tenir à son discours officiel, à savoir qu’il préfère la réaction immédiate du public au théâtre, mais le fait est surtout que sa plus grande expérience d’acteur à l’écran se résume au rôle-titre de *Sammy l’Écureuil chante les comptines les plus populaires* et il se doute que cela ne rentre pas dans l’idée que tout un chacun se fait d’un « film ».

— Et vous ? dit-il pour changer de sujet. Vous faites quoi dans la vie ?

— Ce que je *fais*, moi ? Très bonne question. Quand j’ai rencontré Josh, j’étais serveuse dans un bar à Brooklyn.

— Vous venez de là-bas ?

— Brooklyn ? Ouais, enfin, non. Du New Jersey. Ma famille est du coin. C'est à la fois près et loin de New York, si vous voyez ce que je veux dire. Bref, c'est comme ça qu'on s'est connus. Dans un bar. Une humble serveuse apporte son club sandwich à Josh Harper, et la suite de ce conte de fées appartient au showbiz. Tout ça, dit-elle en balayant du bras le panorama, est en quelque sorte le plus gros pourboire du monde.

Elle boit une bonne rasade de champagne au goulot en tenant par le col la bouteille, qu'elle tend ensuite à Stephen.

— Oh, et j'ai fait un tube, aussi, ajoute-t-elle comme après coup. Dans une autre vie.

— Ah oui ?

— Han-han. Enfin, quand je dis « tube »... Classé cent deuxième au Billboard 1996.

— C'est génial !

— Je n'irais pas jusque-là.

Stephen est sincère pourtant. Nora est le genre de femme dont le style se marie particulièrement bien avec la guitare basse.

— Ça donnait quoi ?

— Oh, rien d'extraordinaire. Du Joni Mitchell bas de gamme pour radios étudiantes. De la musique qu'on écoute en se goinfrant pour se réconforter. Croyez-le ou pas, on s'était baptisés Nora Schulz et les Nouveaux Barbares. La maison de production avait fait de moi la nouvelle Alanis Morissette. J'étais sa doublure, en quelque sorte. Si elle était tombée un jour de son tabouret, on m'aurait parachutée à sa place. Allez comprendre pourquoi – je ne suis même pas vraiment fan d'elle. Quelle ironie du sort, hein ?

— Nora Schulz et les Nouveaux Barbares. C'est chouette, comme nom.

— Ça sonne bien, hein ? Je ne comprends pas pourquoi on n'a pas eu plus de succès. Bien sûr, la maison de production voulait quelque chose qui fasse plus blanc et plus protestant, idéalement Malanis Florissette ou un truc comme ça. Ils pensaient que ce serait plus vendeur, mais je me suis accrochée à mes valeurs artistiques et je suis restée Nora Schulz. La suite a marqué l'histoire du rock. Arrivée fracassante à la cent deuxième place du classement.

— Comment s'appelait la chanson ?

— Quoi, vous ne vous en souvenez pas ?

— Rafraîchissez-moi la mémoire.

— Je doute que vous en ayez déjà entendu parler.

— Dites-moi quand même.

— Je n'en suis pas fière...

— Allez.

— Ça s'appelait...

Elle s'interrompt en grimaçant.

— Oh, et puis flûte. Ça s'appelait « Love Junkie ».

— Joli titre, répond Stephen en grimaçant lui aussi.

— N'est-ce pas ? Les jeunes *adorent* les métaphores liées à la drogue. Et une chanson qui fait rimer junkie et funky, flapi et otarie ne peut que cartonner, non ?

— Vous savez, je crois que j'ai bel et bien entendu parler de vous.

— menteur.

— Pourquoi avez-vous abandonné la chanson ?

— Je n'ai pas abandonné. C'est elle qui m'a lâchée. Et puis les quelques relations que j'ai sont aux États-Unis et Josh a besoin d'être ici pour son boulot. Il est à un moment *crucial* de sa carrière – c'est ce qu'il n'arrête pas de me répéter, en tout cas. Résultat, on a décidé de mettre la mienne entre parenthèses. Temporairement, bien sûr. Et en attendant, j'écris un peu.

— Ah oui ? Quoi, au juste ?

— Oh, des bricoles. Des histoires, un scénario ou deux.

— Ça a l'air intéressant.

— Pas vraiment. C'est vrai, tout le monde écrit. Allez dans une soirée, abordez une personne et demandez-lui où en est son nouveau texte. Jamais on ne vous répondra : « Quel texte ? »

— Vous avez déjà fait lire quelque chose à quelqu'un ?

— Non.

— Vous devriez.

Nora tire fort sur sa cigarette et pose sur lui un regard sévère.

— Pourquoi ?

— C'est important de persévérer, à mon avis.

— Et de s'accrocher à ses rêves ?

— Non, d'avoir de l'ambition. De trouver ce que vous aimez dans la vie et de tout faire pour y arriver.

Il lui jette un coup d'œil pour voir si sa réplique a passé la rampe. Au moins ne semble-t-elle pas s'étrangler.

— Et aussi parce que je suis sûr que vous avez du talent, ajoute-t-il.

Nora fait la moue, d'un air plus que sceptique.

— Vous êtes simplement gentil avec moi. Comment pourriez-vous le savoir ?

Stephen est vexé. Il est tout à fait capable de flatter servilement les gens pour les reconforter, mais là ce n'était pas le cas.

— Je le devine à la manière dont vous vous exprimez. Vous donnez l'impression de l'être. Un écrivain doué, je veux dire. C'est tout.

Elle baisse un peu la tête, comme pour s'excuser, puis lui reprend la bouteille.

— Merci, Stephen.

Elle avale une longue gorgée et essuie une goutte de champagne sur son menton du revers de la main avant de l'aspirer vivement, le tout d'un geste si fluide et si élégant qu'il en reste un instant bouche bée.

Lorsque, après l'échec de son mariage, il s'est assez ressaisi pour s'aventurer hors de son appartement, Stephen s'est découvert une capacité nouvelle et déstabilisante à déclencher chez les femmes une envie irrépressible d'aller aux toilettes. Il lui suffit de se rendre à une soirée et, à un moment donné, en général celui où il mentionne son récent divorce, elles lui effleurent le bras en disant :

— Vous voulez bien m'excuser ? Il faut que j'aille au petit coin.

Chaque fois, il se fait l'effet d'être en réalité une espèce de Diurétique Man, un super-héros aux pouvoirs extrêmement rares. Cela ne le gêne pas beaucoup, d'habitude. Le divorce l'a privé de tout instinct romantique et il parvient à éviter les relations sexuelles sans amour et sans lendemain avec une facilité confondante. Mais il est tout de même surpris, et un peu déconcerté aussi, de s'apercevoir soudain à quel point il souhaite que Nora reste ici avec lui. Il sent la pression de son coude contre le

sien sur la rambarde. *Pose ta main dans le creux de son dos, penche-toi et...*

— Vous voulez savoir pourquoi on s’est disputés, Josh et moi ?

— Seulement si vous avez envie d’en parler.

— OK. Bon, c’était au moment où on se préparait pour la fête. On venait de faire... euh... vous voyez, quoi... des petits câlins. Tout allait bien. Il était penché sur moi, avec son air abruti de jeune premier romantique et son visage en gros plan, et là, il m’a dit que j’étais...

Elle frissonne à ce souvenir.

— ... *le vent sous ses ailes.*

— Ah.

— Comme si ça pouvait me faire plaisir, comme si c’était le rêve de ma vie d’être le *vent* de quelqu’un. Bref... on a commencé à se crier dessus et, oh, je ne sais pas. C’était tellement stupide...

Pour se donner une contenance, elle jette sa cigarette par-dessus la rambarde du paquebot et suit sa trajectoire des yeux.

— Enfin, qu’il aille se faire foutre. Josh Harper peut créer son foutu vent lui-même...

— Eh ben, qu’est-ce qui se passe, ici ? tonne une voix.

Ils se retournent et découvrent Josh à l’autre bout de la terrasse, un sourire de dément aux lèvres et les bras tendus vers eux, un verre dans chaque main. Derrière lui titube une jeune femme vêtue d’une pseudo-robe : deux rectangles de cuir noir reliés sur les côtés par des lacets qui cisailent sa chair nue, soulignant son absence de sous-vêtements et lui donnant l’air d’avoir été ligotée avec soin. Visiblement ivre morte, elle lutte pour garder l’équilibre sur ses talons hauts.

— On a une conversation privée, Josh. Va-t’en ! lance Nora de sa voix traînante.

— Mais Bullitt est censé travailler. Bullitt, espèce de tire-au-flanc ! réplique Josh.

Il enroule un bras autour de Stephen et agite un doigt sous son nez en plaisantant.

— Je ne te paie pas quinze livres de l’heure pour faire la causette à ma femme !

— Je t’emmerde, Josh, murmure Nora en prenant une cigarette dans le paquet de Stephen.

— Waouh !

Josh et la fille éclatent de rire d’un air complice et, un bref instant, Stephen perçoit la même tension électrique que dans la cour d’une école juste avant qu’une bagarre éclate.

— Hé, hé, hé ! dit Josh en enroulant son autre bras autour des épaules de Nora. Je plaisante, mon amour. Steve peut faire ce qu’il veut. On est potes, hein ?

Il plante un gros bisou mouillé et imprégné d’alcool sur la joue de Stephen, puis souffle bruyamment dans le cou de Nora en tirant la langue. À l’évidence, elle ne trouve pas le geste aussi sensuel qu’il l’avait peut-être espéré parce qu’elle s’écarte de lui.

— Dis-moi, insiste-t-il en la rattrapant par la taille. Comment va ma femme préférée ?

— Je ne sais pas, Josh. Qui est ta femme préférée ?

— Toi, évidemment. Hé, tu ne m’as pas vu couper le gâteau !

— Vraiment ? Bah, je suis sûre que quelqu’un t’a filmé.

— Eh bien... oui, en effet.

— Là, tu vois. La scène a été immortalisée.

Même à travers les brumes de l’alcool, Josh semble sincèrement blessé – jusqu’à ce que, un peu à l’écart, la fille en cuir noir trébuche et lâche un juron.

— Désolé, j’oublie toutes mes bonnes manières, s’écrie-t-il. Holà, tout le monde, je vous présente...

Il se fige, la bouche ouverte, incapable de se rappeler son prénom.

— Yasmine, dit-elle en vacillant d'avant en arrière, piégée par ses talons qui se sont coincés dans le sol humide. Yasmine, avec un Y.

Nora croise un bras sur sa poitrine et place sa cigarette au centre de sa bouche à la manière d'une sarbacane.

— Passionnant, murmure-t-elle. Yasmine, vous devriez vous habiller, ma chère. Vous allez attraper la mort...

Tenant de faire diversion, Josh serre plus étroitement Nora et Stephen contre lui.

— Alors, de quoi parliez-vous, tous les deux ? Pas de moi, j'espère.

— Tu devrais arrêter de croire que les gens parlent toujours de toi, Josh, rétorque Nora en essayant de se dégager.

— Je n'ai pas dit ça !

— Pour info, il y a d'autres sujets de conversation.

— Je sais ! Je sais ! C'était pour rire ! proteste Josh, les bras levés en signe de reddition. Merde, Nora, pourquoi tu m'engueules ? J'ai dit que j'étais désolé, non ?

Tous restent silencieux pendant que la musique résonne avec insistance en dessous d'eux.

— Oh, putain de merde, marmonne Yasmine en se baissant maladroitement pour tenter de dégager l'un de ses talons coincés entre les interstices sans renverser son cocktail. On se gèle le cul, ici. Je rentre.

Stephen remarque que Nora fixe l'arrière de la tête de Josh en serrant plus fort le col de la bouteille, qu'elle tient le long de son corps comme un gourdin.

— Qui est cette Yasmine, Josh ? crache-t-elle.

— Aucune idée. Une danseuse, sans doute.

— Une danseuse ? De ballet ? De jazz ? De charme ?

— Très drôle.

— Je crois que je ferais mieux d'y retourner, moi aussi, déclare Stephen.

Immobiles, les yeux dans les yeux, les deux autres ne paraissent pas l'entendre. Josh agrippe Nora par le haut des bras comme pour l'empêcher de sauter par-dessus la rambarde. En s'éloignant, Stephen distingue leurs voix basses et pressantes.

— Comment se fait-il que cette inconnue soit invitée à ton anniversaire ?

— Ce n'est pas une inconnue. C'est... l'amie d'un ami, je crois.

— La *petite* amie d'un ami ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? J'essayais juste d'être aimable, tu vois. Poli. Au lieu de traîner les pieds en faisant la tête à tout le monde.

— Et c'est pour ça que tu l'as emmenée sur le toit ? Pour que vous puissiez être polis l'un envers l'autre ?

— Non, pour lui montrer la vue ! Exactement comme tu l'as fait avec Steve.

— Pas *exactement*, Josh.

— Pourquoi ?

— Parce que à aucun moment je n'ai été sur le point de déboutonner sa braguette avec mes dents.

— Oh, merde, Nora, tu ne vas pas recommencer. Pourquoi est-ce que tu refuses de croire que je t'aime ?

— Tu ne me facilites pas la tâche, Josh.

— Viens là.

— Non.

— S’il te plaît...?

Sans se retourner, Stephen s’accroche à la rampe de l’escalier pour rejoindre la fête, tandis que du salon en contrebas monte le bruit horrible du bongo.

[1.](#) Ventnor : station balnéaire de l’île de Wight. (*N.d.T.*)

AVEC LE RECUL, Stephen se dira qu'il n'aurait jamais dû quitter Nora. S'il s'était laissé glisser le long de la gouttière pour rentrer chez lui, ou même s'il avait enfoncé les mains dans ses poches avant de se jeter sur le bitume au pied de la maison, il aurait peut-être conservé un ou deux souvenirs agréables de cette soirée. Au lieu de quoi, il décide de regagner la fête comme on s'en retourne vers un feu d'artifice qui n'a pas explosé, scellant ainsi son destin.

L'escalier en colimaçon se révèle bien plus difficile à descendre qu'à monter. Outre le vertige qui le gagne, les marches en verre semblent glissantes et flexibles sous ses pieds, ce qui le perturbe. Adam l'attend en bas.

— Où t'étais passé, bordel ? lance-t-il en vidant avec colère des cendriers dans un seau à champagne.

— Je discutais, répond Stephen, la langue soudain bien trop grosse pour sa bouche. Josh a dit que je pouvais.

Adam plisse les yeux avec un *tss-tss* réprobateur.

— Josh a dit, Josh a dit... Hé, la vedette, tu connais peut-être le patron, mais tu n'es qu'un serveur.

Stephen lui jette un regard mauvais sans qu'Adam le voie, puis va chercher un nouveau plateau de boissons dans la cuisine en sifflant au passage un verre de vin rouge, tel un cow-boy dans un saloon.

Quand un certain nombre de personnes boivent sans arrêt pendant des heures, il se produit parfois un phénomène merveilleux : toutes deviennent affectueuses, curieuses, séduisantes, amicales, ouvertes. Ce moment, qui a duré une minute et demie peut-être, a cessé il y a des heures et des heures. Depuis, entre les verres renversés, les strings remontés jusqu'au nombril et les haut-parleurs bousillés – ce qui ne les empêche pas de continuer à bourdonner et à marteler les basses –, la fête a pris un tour effrayant. Les voix sont plus fortes, des voix souvent drôles qui ne laissent pas tomber incidemment des noms connus dans la conversation mais les balancent avec soin. Quelques jeunes branchés mal rasés (portant des tee-shirts sur lesquels on lit « Dislexique » et « Où voulez-vous en venir ? ») comparent les playlists de leurs iPod près de la table de mixage. La musique est entrée dans une phase pop très second degré. Les gens voguent ironiquement en écrasant des morceaux de verre sous leurs pieds, quand ils ne se massent pas en petits groupes compacts pour crier et flirter avec agressivité. Des nymphomanes sourdes et ivres mortes semblent s'être donné le mot pour se retrouver là, et Stephen va et vient parmi cette foule, invisible dans la bulle protectrice des serveurs. Un sourire mielleux aux lèvres, il reste à l'écart des photos prises avec les téléphones portables, sert des verres, en ramasse d'autres abandonnés à moitié pleins dans lesquels nagent des mégots tachés de rouge à lèvres. Jusqu'au moment où il propose un cocktail à un petit bout de femme en robe à fines bretelles. Elle parle en s'époumonant à un grand type mince affublé d'une tenue extravagante, d'un bouc impeccable que l'on pourrait croire collé sur son menton et d'une casquette de pêcheur en tweed sous laquelle il transpire à grosses gouttes. Stephen le reconnaît, c'est un jeune acteur moyennement connu qui a rencontré un certain succès en interprétant des salopards sarcastiques et dédaigneux.

— ... d'accord, la télé, c'est sympa, ça paie les factures, dit la femme en mâchant un chewing-

gum comme si sa mâchoire était motorisée. Mais le théâtre est mon premier amour. C'est tellement plus excitant, ce sentiment de face-à-face, cette impression que tout peut arriver. Je te jure que j'arrêteraï *Summers and Snow* sur-le-champ – mais alors vraiment ! – en échange d'un rôle dans une petite pièce sympa...

Stephen l'examine plus attentivement. Oui, c'est bien son ancienne collègue, l'agent Sally Snow, Personnalité Vive et Libre d'Esprit, alias Abigail Edwards. Elle croise son regard en attrapant un verre sur son plateau et lui adresse ce qu'il prend par erreur pour un sourire aimable. Il est aussitôt persuadé qu'elle l'a reconnu.

— Bonsoir, tout le monde ! lance-t-il d'un ton joyeux, un genou plié en une révérence comique.

L'agent Sally Snow fronce le nez.

— Désolée, on s'est déjà... ?

— On a joué ensemble !

— Oh. Vraiment ?

— Han-han. La semaine dernière, vous vous souvenez ? Tenez, voilà un indice.

Il roule les yeux dans ses orbites et laisse pendre sa langue sur le côté. Abigail et l'homme au bouc le fixent sans comprendre.

— Le Type Mort ! La quatrième victime du tueur ! Rappelez-vous la table d'autopsie. Vous vous êtes évanouie quand le médecin légiste m'a retiré les poumons.

— Oh oui, oui. Bien sûr. Vous êtes le Type Mort.

Silence.

— Je m'appelle Stephen. Stephen McQueen. Avec un *p* et un *h*, pas comme la star, bafouille-t-il – au moins, c'est fait.

— On s'en serait douté, réplique l'homme à la fausse barbichette, prouvant ainsi que ses multiples rôles de narquois ne requièrent pas un grand effort de sa part.

Stephen éprouve l'envie soudaine de lui arracher son bouc, ou du moins de s'amuser à essayer.

— Vous ne m'avez probablement pas reconnu avec mes vêtements sur le dos, dit-il en se tournant vers Abigail.

Ses paroles sont toutefois noyées sous celles de « Jump », la chanson de Van Halen.

— Qu'est-ce que vous dites ? demande l'homme en sueur, les yeux baissés sur lui derrière ses paupières tombantes.

Bien qu'éméché, Stephen comprend que sa remarque était une erreur. Il aimerait bien ne pas la répéter, mais il sent qu'il n'a pas le choix.

— J'ai dit qu'elle ne m'avait probablement pas reconnu avec mes vêtements sur le dos.

— Quoi ? répond l'homme, une main en coupe derrière son oreille.

Partant du principe que plus une phrase est répétée, plus elle devient drôle, Stephen reprend :

— Elle ne m'a probablement pas reconnu avec mes vêtements sur le dos !

— On ne vous entend pas.

— J'ai dit..., j'ai dit qu'elle ne m'avait probablement pas..., probablement pas reconnu...

— Plus fort, s'il vous plaît.

— J'ai dit qu'elle ne m'avait probablement pas...

— Encore.

— J'ai dit que...

— Oui ?

— Elle ne m’a probablement...

Abigail Edwards pose alors une main compatissante sur son bras, comme s’il était un fan à qui elle aurait rendu visite à l’hôpital.

— Si, on vous entend. Ne faites pas attention à ce qu’il dit. Il vous taquine.

— Oh, je vois. Dans ce cas, que dirait-il d’aller se faire foutre ? croit songer Stephen avant de remarquer l’expression de leur visage et de comprendre qu’il s’est exprimé à voix haute.

Tous trois restent muets, l’homme souriant avec suffisance et soufflant avec mépris par le nez, invulnérable, tandis qu’Abigail se mord la lèvre et balaie du regard le salon. Si la maison comptait plus de deux étages, Stephen suivrait probablement le conseil de Van Halen en sautant dans le vide.

— Vous voulez bien nous excuser, il faut qu’on..., dit Abigail, sans même se donner la peine de préciser son prétexte.

Et elle attrape l’homme à la barbichette pour l’entraîner un peu plus loin, avec l’air de l’agent Sally Snow lorsqu’elle emmène quelqu’un en garde à vue. Avant de s’éloigner, l’acteur pose son verre vide sur le plateau de Stephen.

— Encore un peu de vaisselle pour vous, j’en ai peur...

Il accompagne ces mots d’un grand sourire et d’un clin d’œil, puis s’en va. Cloué au sol, Stephen oscille légèrement d’avant en arrière. Toute trace de la bonhomie alcoolisée qu’il avait réussi à conserver après sa conversation avec Nora a désormais disparu. Il se sent mal. Non, pire que ça. Il se sent... maudit. Il vit un enfer. Et l’enfer, ce n’est pas seulement les autres, ce sont surtout *ces* autres-là. Il prend alors conscience que les verres de son plateau s’entrechoquent dangereusement, comme au début d’un tremblement de terre.

— Excusez-moi. Pardon.

Quelqu’un lui parle.

— Hou-hou, y a quelqu’un ?

Une jeune femme extrêmement petite et incroyablement belle, une de ces Anglaises Sexy qui Font Actuellement Monter la Température à Hollywood, lève vers lui un visage contrarié en léchant une sucette. « La Salope est de retour », annonce son tee-shirt en cursives. Stephen sourit en déchiffrant ces mots, mais éprouve ensuite le besoin urgent de souligner qu’il lisait son tee-shirt, pas qu’il lorgnait ses seins.

— « La Salope est de retour » ! dit-il à voix haute, ravi d’avoir désamorcé ce qui aurait pu être une situation embarrassante.

— Ouais, très drôle. Bon, écoutez, on a renversé du vin rouge, déclare la Jeune Anglaise Sexy en agitant sa sucette vers lui. Vous pourriez aller nous chercher du sel, s’il vous plaît ? Si ce n’est pas trop demander ?

— Tout à fait. Du sel.

Sans réfléchir, il lui tend son plateau de verres sales. Elle n’a pas le temps de réagir et reste plantée là, confuse, en le tenant à bout de bras comme s’il lui avait confié la tête de saint Jean-Baptiste.

— Héééé ! s’insurge-t-elle.

Mais Stephen est déjà parti. Filant tout droit dans la direction opposée à la cuisine, il se réfugie pour la deuxième fois ce soir-là dans les toilettes.

Par miracle, il n’y a pas de file d’attente, sans doute parce que tout le monde est bien trop ivre pour retrouver son chemin jusque-là, et c’est avec un énorme soulagement qu’il referme la porte

derrière lui. La pièce n'a plus rien de la vitrine commerciale aux tons bronze et noir où il s'est caché il y a cinq... non, quelle horreur, six heures déjà. Même le parfum lourd des bougies Diptyque ne peut masquer l'odeur de la drogue et de l'urine aux relents d'asperge. Il soupire et se penche au-dessus des toilettes, les bras tendus devant lui comme pour se soumettre à une fouille.

Faut-il forcément que les choses se passent ainsi ? Les acteurs ivres ne sont-ils pas des êtres charmants, en principe ? Des hommes virils, débordant de testostérone, à l'image de Burton, Harris, Flynn ou encore de son homonyme ? Des forces de la nature irresponsables mais au grand cœur qui emplissent les pièces de leurs éclats de rire sonores et de leur charme sauvage, irrépressible et enivré, faisant fondre les jolies femmes ? Ce soir, il semble peu probable que Stephen fasse fondre qui que ce soit. Accroché au réservoir de la chasse d'eau, il n'est même pas sûr de réussir à pisser correctement, et il se souvient trop tard, beaucoup trop tard, que la catégorie des « charmants ivrognes » n'est pas à sa portée. L'alcool ne le rend ni anarchiste, ni drôle, ni intrépide. Il ne le rend pas non plus irrésistible. Au contraire. Il lui semble s'être infligé à lui-même une blessure terrible, comme s'il avait choisi d'être sans cesse renversé. N'importe quel gamin sait que mélanger les alcools est une mauvaise idée, mais mélanger le vin/la bière/les antibiotiques/le vin/la bière/la bière/le vin/les antibiotiques/la bière/le vin/la bière, cela dépasse l'entendement. Il décide de rejeter la faute sur les antibiotiques mystères. Même Errol Flynn évitait de boire, quand il prenait des médicaments.

Il se regarde dans le miroir et essaie d'ajuster sa vision. Bien qu'il ait l'impression de porter les lunettes de sa grand-mère, il voit bien qu'il a le visage bouffi et mou, les paupières lourdes et le teint de la couleur d'un gant chirurgical. Sans oublier sa tête aussi pleine et engourdie que si elle était remplie de mousse isolante. Il fait glisser sa main gauche le long de son bras droit pour localiser son poignet, puis sa montre, qu'il écarte et rapproche de ses yeux afin de trouver l'image la plus nette. Il tente ensuite de toutes ses forces de repérer les deux aiguilles et d'interpréter ce qu'elles sont censées indiquer. Cuite heure. Pris d'une envie irrépressible et désespérée d'être sobre, il ferme les yeux et conclut un pacte silencieux avec Dieu : S'il vous plaît, mon Dieu, faites-moi redevenir sobre, ramenez-moi à la maison, mettez-moi au lit, et je vous promets que je ne boirai plus jamais, jamais. Mais Dieu a dû attraper le dernier métro, car lorsque Stephen rouvre les yeux, les murs et le sol de la pièce tangent autour de lui. Il faut qu'il se ressaisisse. Comment font les gens, dans les films ? Ils boivent un café, prennent une douche froide, se font gifler. Pour ce qui est de la gifle, pense-t-il, il ne devrait pas avoir trop de mal.

On frappe à la porte.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? crie une voix de femme lourde de sous-entendus.

— Je meurs, dit-il doucement, avant d'appuyer la tête contre le miroir pendant que le lavabo en cuivre se remplit.

Il se penche pour s'asperger d'eau froide, mais suspend brusquement son geste. Sur la surface en marbre sombre pleine de traces à présent, près des produits de toilette, s'étire une petite ligne épaisse de poudre blanche. De la drogue. Quelqu'un a oublié de la drogue ici.

En dehors d'un joint occasionnel ou d'une rasade de sirop contre la toux, Stephen n'est pas un gros consommateur de substances actives. Sa dernière expérience avec la cocaïne l'a conduit à livrer une analyse détaillée de l'échec de son mariage devant une assemblée de parfaits inconnus. Il en a conclu que lorsqu'on veut perdre toute estime de soi, l'alcool fait très bien l'affaire. Mais là, des mesures drastiques s'imposent. Peut-être a-t-il juste besoin de ce coup de pouce, de ce petit flash.

D'ailleurs, la cocaïne n'a-t-elle pas pour effet de vous rendre plus lucide, de vous doter d'une incroyable confiance en vous ? Peut-être que s'il en prenait il réussirait à sauver la soirée et à ressembler un peu plus à... eh bien... à Josh Harper.

— Quoi que vous fassiez, vous pouvez vous dépêcher, s'il vous plaît ?

La tentation est trop forte. Il farfouille rapidement dans la poche intérieure de sa veste jusqu'à ce qu'il trouve son portefeuille. Il en sort un billet moite et sale de cinq livres qu'il roule du mieux qu'il peut pour former un tube flasque, puis s'incline vers le petit ver gras et cireux de cocaïne, inspire un grand coup et rejette la tête en arrière en sentant la poudre frapper l'arrière de sa gorge. Son goût savonneux et chimique si distinctif l'envahit à mesure qu'elle se dissout. Il se pince fort les narines pour veiller à ce que rien ne s'en échappe et reste un moment appuyé contre le meuble en attendant d'être emporté par une vague de confiance et d'euphorie sublime et décadente. Il y a encore quelques flocons près du lavabo, aussi se lèche-t-il les doigts pour les ramasser et les frotter contre ses gencives, comme dans les films, en se disant que c'est vraiment de la bombe, de la came de première, et... et... à ce moment-là seulement, face aux produits hors de prix disposés sur le lavabo, il identifie la saveur dans sa bouche. Un mélange de bois de santal et de musc relevé d'une pointe d'ammoniaque. Il comprend soudain. La substance blanche et cireuse qu'il vient de sniffer n'est qu'un résidu du déodorant antitranspirant de Josh.

Il se met à suer. Les effets narcotiques d'un déodorant en stick, fût-ce celui de Josh Harper, sont mal documentés, mais il semble qu'un sentiment d'euphorie et de confiance accrue en soi n'en fasse pas partie. Toussant et crachant, Stephen tente de mettre la tête sous le robinet design pour boire de grandes gorgées d'eau chaude. Elle ne rentre pas tout à fait dans la profonde bassine en cuivre, et lorsqu'il essaie de coller sa bouche au mitigeur, il ne réussit qu'à s'égratigner les gencives contre le métal et à éclabousser son costume. Une personne attentionnée ayant laissé une bouteille de vin rouge à moitié pleine sur le réservoir de la chasse d'eau, il boit et boit jusqu'à ce qu'il ne sente plus le goût savonneux. Puis il s'effondre, le dos à la porte, sans cesser de tousser et de cracher.

Là, tu es content ? Voilà ce qui arrive quand on sort, se reproche-t-il. Tu pourrais être tranquille chez toi à cette heure-ci, en train de regarder un vieux film. Mais non, il a fallu que tu viennes ici. Ne quitte plus jamais, jamais ton appart...

Après ça, il doit se produire une terrible réaction chimique entre le déodorant sniffé, les antibiotiques et les différents alcools qu'il a consommés, car les choses deviennent très floues.

Il se revoit essorer sa cravate, émerger à grand-peine des toilettes, découvrant trois femmes incroyablement désirables près de la porte. L'une d'elles dit quelque chose, mais ses paroles sont étouffées et distantes, comme prononcées sous l'eau. Les deux autres éclatent de rire. Stephen rit lui aussi, de son rire de libertin à la Errol Flynn, sensible au charme qu'elles dégagent dans leurs robes à paillettes qui leur donnent l'air de sirènes. Il lance une remarque à voix haute, un truc sur les sirènes justement, et il la répète, et il leur fait part de son désir d'être un triton, en ajoutant, par souci de clarté, qu'il prend des antibiotiques et qu'il vient juste de sniffer le déodorant de Josh Harper. Les femmes hochent la tête et le contournent comme on contournerait un trou dans le sol, avant d'entrer ensemble dans les toilettes. Quelle provocation stupéfiante ! Il veut les suivre, mais ne parvient plus à retrouver la porte. Une envie soudaine et irrationnelle le démange alors de taper sur un bongo. Peut-être que s'il en jouait, les sirènes le laisseraient se joindre à elles. Le bongo, c'est ça la solution. La clé de tout. Trouver. Bongo. Absolument.

Il aperçoit la Jeune Anglaise Sexy au tee-shirt « La Salope est de retour », celle qui lui a

demandé du sel. Accroupie sur un tapis taché, elle agite une salière en lui jetant un regard noir. Il s'éloigne et atterrit près de Josh.

— Steve McQueen ! s'écrie celui-ci. Mon copain Steve McQueen ! C'est son nom, vous le croyez, ça ? Un acteur qui s'appelle Steve McQueen, Steve McQUEEN...

Puis, Dieu merci, Stephen aperçoit Nora, sa chère vieille amie et confidente Nora, la charmante, la drôle, l'intelligente et sexy Nora, assise sur un canapé à l'autre bout de la pièce, où elle remue sa boisson avec une paille en balançant les épaules au rythme de la musique d'une façon distante, évasive, l'air triste, seule, séduisante, et belle, si belle, qu'il décide que sa nouvelle mission dans la vie sera de l'arracher à cet horrible endroit et à ces horribles gens. Elle doit penser exactement comme lui car elle croise son regard et lui sourit. Il lui sourit en retour et pointe un doigt vers elle, tel un marin qui aurait repéré la terre ferme, et elle fait de même en tendant complètement le bras. Voyant là une invite, Stephen se dirige vers elle d'un pas incertain avant de s'échouer sur le canapé. Il émet des bruits dont il espère qu'ils ressemblent à des mots, elle lui en adresse d'autres, des bruits gentils, compatissants, et puis, plaisir inouï, elle appuie le revers de sa main sur son front, comme une infirmière.

Peu après, Stephen se retrouve allongé avec son pardessus sur une grosse pile d'autres manteaux dans ce qui doit être la chambre des Harper pendant que Nora appelle un taxi, ou une ambulance, ou un entrepreneur de pompes funèbres – peu lui importe. À travers les vêtements, il sent le lit bouger au rythme de la musique, et lorsqu'il jette un œil autour de lui, il constate que les murs et le plafond bougent aussi, exactement comme les murs des toilettes. Son ventre se tord soudain, au point qu'il se sent tout à fait capable de vomir sur les manteaux des invités. Il se lève à grand-peine pour chercher un objet sur lequel fixer son regard – un petit truc génial qu'il a retenu d'un cours de jazz dance. Son choix se porte sur une reproduction grandeur nature d'un casque de soldat de *La Guerre des Étoiles*. Comme un enfant, il laisse la gravité l'attirer vers le manteau de la cheminée et soulève l'objet en fibre de verre, blanc et brillant, posé à côté de ce qui doit être une collection presque complète de figurines du film, sorties de leurs boîtes, mais toujours en excellent état. L'intérieur du casque, doublé d'une mousse jaunissante et décousue, sent un peu le moisi. Se pourrait-il qu'il ait près de trente ans ? Se pourrait-il... mon Dieu... qu'il s'agisse d'un *original* ? Peu d'hommes de la génération de Stephen, si tant est qu'il y en ait, résisteraient à la tentation de porter un authentique casque de Stormtrooper. Il le pose donc avec gravité sur sa tête, telle une couronne, l'enfile, mais est à deux doigts de s'asphyxier en respirant l'odeur d'œufs et de frites laissés par l'haleine d'un cascadeur en 1977. Du fond de la mélasse brûlante et compacte de son cerveau jaillit cet ordre : Ne gerbe pas là-dedans. Il le retire aussitôt.

En le reposant sur le manteau de la cheminée, il remarque ce que Josh utilise comme présentoir. Un BAFTA, un trophée de la British Academy of Film and Television Arts. Celui du meilleur acteur 2000.

Il soulève le lourd modelage en bronze, en évalue le poids et évite de justesse de le laisser tomber. Puis, par simple curiosité, pour voir de quoi il a l'air en le tenant, il cherche un miroir dans la pièce.

Il se trouve superbe, tout à fait naturel, et estime qu'il aurait eu plus fière allure encore si cette récompense n'avait pas été décernée à quelqu'un d'autre. Titubant un peu, il tente de la brandir à bout de bras.

— M'dames et messieurs de l'Académie, merci à tous d'avoir v'té pour moi, j'voudrais juste

dire un grand merci, si vous m’le permettez, à mon vieux pote, Josh Harper, qu’est aussi ma doublure...

À cet instant précis, Nora Harper revient et lui annonce que son taxi est arrivé. Aussitôt, avec une grâce et une rapidité surnaturelles, Stephen cache le trophée sous son pardessus en le serrant fort avec son bras.

Après ça, tout devient vraiment très confus.

Rideau.

Acte 2

LE RÔLE-TITRE

« Vos ballons, il n'y a pas que dans les salles minables qu'on les verra. Croyez-moi, vous allez gonfler vos ballons dans les universités, dans les facultés... »

Woody ALLEN

Broadway Danny Rose

LE ROI DU MONDE

LA PREMIÈRE CHOSE QUE DÉCOUVRE STEPHEN en entrouvrant les yeux le lundi matin, c'est le visage d'un homme sur l'oreiller à côté de lui. D'une beauté classique qui lui rappelle vaguement Josh Harper – nez camus, mâchoires fortes, boucles courtes d'un prince de la Renaissance –, il le fixe d'un œil aveugle, impassible, perché sur un petit piédestal en marbre sur lequel ont été gravés les mots « Meilleur Acteur 2000 ».

Stephen glapit et, tirant le duvet avec lui, se rue à l'autre bout du lit, contre le mur, aussi loin que possible de ce masque. Après avoir vacillé un instant, celui-ci tombe par terre, atterrissant avec le bruit sourd d'une tête décapitée. Stephen reste d'abord pétrifié, le temps de comprendre où il est et ce qu'il vient de voir. Puis il rampe vers le bord du lit et jette un coup d'œil par-dessus, espérant avoir rêvé, priant que ce soit le cas. Mais le visage est toujours là près d'un verre d'eau renversé, ce visage héroïque en bronze, semblable à celui de Josh, qui lève les yeux vers lui, les coins de sa bouche semblant esquisser un vague sourire.

Un souvenir remonte en lui comme une bulle de gaz dans les marais. Le souvenir d'un long trajet halluciné en taxi, de sa découverte du trophée coincé sous son manteau, où il l'a caché à Nora...

Il a volé un BAFTA sans le faire exprès.

Il faut qu'il s'en débarrasse. Il envisage de l'envelopper dans un sac-poubelle et de le jeter dans la Tamise, mais il est difficile de jeter quoi que ce soit dans le fleuve sans être repéré. Si jamais un passant appelait la police ? Si jamais une marée extravagante renvoyait le masque sur la rive ? Si jamais quelqu'un cherchait des empreintes dessus ? La prison. En un rien de temps, Stephen est persuadé qu'il finira en prison. Il s' imagine en uniforme de détenu, soumis à une longue détention provisoire, éprouvé par une visite de son ex-femme, aspiré dans le monde glauque des trafiquants de drogue, poignardé dans les douches communes...

Pure paranoïa, bien sûr. Personne ne va en prison pour avoir volé un BAFTA du meilleur acteur. Le mieux est de garder ce truc, de se ressaisir et de choisir ensuite un moment pour l'introduire en douce au théâtre et le laisser à l'entrée des artistes. Peut-être avec un mot d'excuse anonyme composé de lettres découpées dans de vieux journaux. En attendant, il décide d'emballer le trophée dans une couverture et de le cacher au fond de son armoire, avec son DVD reçu à titre gracieux de *Sammy l'Écureuil chante les comptines les plus populaires*.

Soudain honteux, il s'aperçoit qu'il va être en retard pour aller chercher sa fille. Il enfle rapidement son manteau, plonge les mains dans ses poches pour vérifier qu'il a bien ses clés mais les ressort aussitôt en criant. L'intérieur est chaud, humide et rempli d'une matière douce. Comme s'il palpaient des boyaux. Il inspire à fond avant de reprendre prudemment son exploration et extirpe de ses poches une serviette en papier moite bordeaux en voie de désintégration et pleine de canapés écrasés – des mini-quiches, des petites saucisses poisseuses, quelque chose qui a peut-être été un pruneau fourré et habillé de bacon et qui gît désormais tout nu. Le buffet. Il a inconsciemment dévalisé le buffet. Quelqu'un l'a-t-il vu faire ? Nora, par exemple ? Un BAFTA, le buffet... qu'a-t-il pu voler d'autre ? De l'argent ? Il replonge la main dans sa poche et sent un objet en plastique dur qui se plie lorsqu'il le presse. Il le sort lentement. C'est une figurine de quinze centimètres de haut représentant Han Solo dans son costume de *L'Empire contre-attaque*, barbouillée de sauce satay, dirait-on. Un BAFTA, le buffet, une figurine de *La Guerre des Étoiles*. Pour la première fois, il saisit

pleinement le sens de l'expression « être dans ses petits souliers ». Ses pieds lui semblent soudain à l'étroit dans ses vieux chaussons. Il secoue la tête et ouvre grands les yeux.

Je dois tourner la page de la nuit dernière.

Je ne dois pas décevoir Sophie.

Je dois me concentrer.

Je dois être au top pour ma fille.

Mon but est de montrer à Sophie et à Alison que je suis un bon père responsable et aimant, qui réussit dans la vie.

Il jette à la hâte les petits-fours dans la poubelle, se lave les mains, s'asperge d'eau le visage et se rase, sans cesser pendant tout ce temps de sentir son cerveau endolori et contusionné rouler dans sa tête comme une orange dans une boîte à chaussures. Puis il enfle une tenue propre et élégante : chemise repassée, pantalon confortable, veste et chaussures décentes. Suivent deux aspirines et des gargarismes avec un antiseptique afin de lutter contre son angine. Et lorsque, enfin, il remet son manteau et sort dans la rue, il espère être plus ou moins un homme neuf.

HARRISON FORD ET LE TEMPLE MAUDIT DU PETIT DÉJEUNER

PEU APRÈS LA NAISSANCE DE SA FILLE, Stephen s'était livré avec gravité aux longues méditations philosophiques qui accompagnent inévitablement toute première paternité. Que deviendront les miens, s'inquiétait-il, si un jour je ne suis plus là pour veiller sur eux ? Comment s'en sortiront-ils ? Sept ans plus tard, il a la réponse.

Ils s'en sortent super bien.

Sophie vit maintenant avec Alison et son nouveau mari, Colin, un banquier d'affaires, dans une confortable maison de style victorien située près de Barnes Common. La demeure compte cinq chambres, un grand jardin avec une gloriette et une fontaine avant-gardiste, et deux voitures flambant neuves sont garées dans l'allée. En briques rouges, avec de grandes fenêtres à guillotine et une cheminée fumante, c'est le genre de maison que dessinent les enfants. Normal, après tout. Pourquoi dessineraient-ils une chambre meublée ?

Debout devant la porte, Stephen baisse les yeux sur les bottes vertes en caoutchouc qui s'alignent par ordre de taille décroissant sur sa gauche, près du paillason, comme dans *Boucle d'Or et les trois ours*. Il sonne en essayant de se convaincre qu'il n'est pas un vendeur ambulant.

Comme il s'y attendait, Colin vient lui ouvrir. Sa tenue décontractée, tout droit sortie d'un catalogue de mode sportswear avec son dégradé de tons mousse-lichen, souligne de manière peu flatteuse sa large carrure empâtée d'ex-rugbyman diplômé d'une très bonne école privée et devenu depuis golfeur occasionnel. Une fois de plus, Stephen éprouve un sentiment de haine pure tandis que Colin plaque un sourire suffisant sur son gros visage d'ancien capitaine. Il a relevé le col de son polo – sa manière ô combien impertinente de fêter les vacances – et ses joues sont si roses qu'on pourrait les croire fardées. Ou giflées. Du moins est-ce ce que Stephen se plaît à imaginer. Giflé, et fort, par plusieurs raquettes de ping-pong à la fois.

— Steve !

— Colin !

— On se demandait si tu allais venir.

— Eh bien me voilà.

— Eh bien quel plaisir ! ment Colin. Je vais prévenir la miss. Sophie ! crie-t-il en direction des profondeurs de la maison. C'est Steve !

Un silence.

— Entre, reprend-il enfin en ouvrant juste assez la porte pour permettre à Stephen de se faufiler à l'intérieur.

Celui-ci hésite à s'essuyer les pieds, puis décide de s'abstenir. Ça servira de leçon à Colin. Il suit ce dernier vers la cuisine mais est arrêté en cours de route par sa fille, qui émerge du salon en courant à toute vitesse pour se jeter sur lui. Elle enroule les bras autour de son cou et les jambes autour de sa taille comme si elle s'accrochait à un arbre, si bien que Stephen en a littéralement le souffle coupé.

— Hé, d'où tu sors ? ahane-t-il en l'embrassant sur le front.

— C'est quoi, cette tenue ? réplique-t-elle, son petit nez baissé sur lui.

— Quelle tenue ?

— Elle est jolie.

— Mais, je m’habille toujours bien...

Sophie se contente de plisser le front.

— Et puis je savais que j’allais te voir, alors je me suis fait beau exprès pour toi !

Le pli sur le front de la fillette se creuse encore plus.

— Non, c’est pas vrai, dit-elle, juste avant que son visage s’éclaire. Tu vas passer un entretien, c’est ça ?

Stephen après un bref silence, répond d’un ton égal :

— Non, Sophie. J’ai déjà un travail, merci.

— Je sais, mais pour un *vrai*, cette fois.

— Descends, maintenant, miss Patapouf, intervient Colin avec diplomatie. Je crois que tu es un peu lourde pour ce pauvre vieux Steve.

Colin compte parmi ces hommes qui semblent se promener en permanence avec une serviette mouillée invisible dont ils se servent pour fouetter les gens. Stephen entend le tissu claquer et sent une fois de plus le rouge de la haine lui monter aux joues.

— Non, pas du tout ! Tu n’es pas trop lourde pour moi, pas vrai, ma princesse ? Tu es légère comme une plume !

Et, non sans difficulté, il tend les bras au maximum, si bien que le front de Sophie heurte bruyamment l’abat-jour du plafonnier.

— Tu peux me reposer maintenant, s’il te plaît ? le prie-t-elle calmement.

Réprimant avec peine un grognement, Stephen obtempère.

— Tu es prête, Sophie ? demande Colin en frottant la tête de la fillette à l’endroit où elle s’est cognée.

— Presque.

— Monte vite chercher ton manteau, alors.

Il la pousse vers l’escalier et reste dans le vestibule avec Stephen, à écouter le bruit de ses pas à l’étage. Stephen passe le temps en s’interrogeant sur ses chances de l’emporter face à Colin dans un combat. Certes, l’homme a l’avantage en termes de masse corporelle, mais lui, il a la motivation. Et il en aurait encore plus s’il était armé, disons, d’une batte de cricket. Ou d’une épée de samouraï...

— Écoute, murmure Colin. On voulait te demander un truc. Qu’est-ce que tu comptes offrir à tu-sais-qui pour Noël ?

— Je n’ai pas d’idée encore. Pourquoi, vous avez prévu quoi, de votre côté ?

Une maison à elle, peut-être ? Ou une petite île ?

— Un piano, répond Colin.

Cette fois, la serviette mouillée le frappe près de l’oreille.

— Mais vous n’en avez pas déjà un ? s’étonne-t-il en se rappelant le piano droit qu’Alison et lui ont acheté chez un brocanteur, dix ans plus tôt.

— Ce vieux piano de bastringue ? On ne peut rien jouer dessus. Non, on pensait investir dans un demi-queue. Je voulais te prévenir, juste au cas où tu aurais eu envie, je ne sais pas, moi... de participer en prenant un tabouret ou des partitions ?

Clac. Nouveau coup de serviette mouillée.

— En fait, je pense organiser quelque chose de spécial pour Sophie, improvise Stephen.

— Oh, d’accord. Ma foi, si tout est prévu...

— Oui.

— Bon, très bien. Super.

Et ils en restent là. Tous deux continuent à attendre sans dire un mot, appuyés chacun contre un mur du couloir, tels des lutteurs mal assortis. Colin est le premier à rompre le silence :

— Au fait, la maîtresse de maison est dans la salle du petit déjeuner, si jamais tu veux la saluer.

— OK.

Stephen suit le murmure de Radio 4 jusqu'à ladite salle du petit déjeuner – un truc dont il se demande où ils sont allés le pêcher.

Perchée en équilibre précaire sur un escabeau, son ex pose des rideaux en tournant le dos à la porte. Il l'observe en silence depuis le seuil sans comprendre comment il a réussi un jour à épouser une telle femme. Elle n'a plus rien de la fille culottée, toujours en salopette, fumeuse de clopes roulées et buveuse de bière avec qui il s'est marié huit ans plus tôt au bureau de l'état civil de Camden. Petite, respirant la santé et propre sur elle, habillée à grands frais de vêtements *casual* et coiffée, à grands frais aussi, dans un style savamment négligé, elle ressemble à ces mères que l'on voit dans les pubs télé, ces femmes vives, sages, sexy et modernes, qui bordent leur jolie petite fille le soir avant de rejoindre ses charmantes collègues et amies à la table du dîner et de leur offrir des bonbons à la menthe hors de prix. Elle gagnerait un max, pense-t-il, si elle n'avait pas renoncé à être actrice pour travailler dans un cabinet de recrutement.

— On m'a dit de m'adresser à la maîtresse de maison.

— C'est moi.

— Besoin d'un coup de main ?

— Salut, Stephen. Non, ça va. Accorde-moi juste une seconde, dit-elle, le souffle un peu court à force de lever les bras.

Sa voix douce et claire se teinte d'un léger accent du Yorkshire, qui, à l'image du tatouage celtique dénué de toute signification qui lui orne la hanche, s'estompe un peu plus chaque année. Elle porte aujourd'hui un jean et un coûteux pull en laine crème remonté jusqu'aux coudes, et Stephen se surprend à lorgner le fin duvet au bas de son dos, ainsi que les quelques centimètres de sous-vêtements chics qui dépassent de la ceinture de son jean à l'air tout aussi chic. Est-ce mal de reluquer avec envie la lingerie de son ex-femme ? Après tout, ils sont restés ensemble durant près de huit ans, dont sept de bonheur – ou au moins six –, et ils ont eu un enfant. Ils ont fait l'amour des centaines, peut-être même des milliers... non, des centaines de fois. N'est-il donc pas naturel qu'il la regarde ainsi ? Au bout du compte, il décide que si ce n'est pas répréhensible en soi, ça n'a pas non plus grand sens.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je pose les rideaux d'hiver.

Les rideaux *d'hiver*. Ils mettent des rideaux différents selon les saisons ? Sidérant.

— Vous avez papoté entre hommes ? lui demande-t-elle d'un ton plein d'espoir.

— Han-han.

— De quoi ?

— Je lui ai demandé pourquoi il relève toujours ses cols de chemise.

— Stephen...

— C'est juste un genre qu'il se donne ? Un choix vestimentaire...

— J'*adore* quand tu parles comme ça, Stephen. Vraiment.

— Et ce n'est pas difficile pour toi ? Tu n'as pas envie de tendre la main pour les replier ?

— Tu veux attendre dehors ?

— Non.

— Alors ferme-la.

Souriant à peine, elle descend de son escabeau et vient poser un léger baiser sur sa joue, ce baiser platonique qui est désormais le leur depuis maintenant deux ans.

— C'est quoi, cette odeur ? demande-t-elle en fronçant le nez vers son cou. Un antiseptique ? Tu n'as plus d'after-shave ?

— C'est un nouvel after-shave antibactérien. *Destiny*, des laboratoires SmithKline Beecham.

— Ne me dis pas que tu es *encore* malade ?

— Oh, c'est juste mes ganglions. Je crois que je couve une angine.

Elle émet un *tss-tss* réprobateur avant de reculer d'un pas pour mieux l'examiner. Depuis leur divorce, Alison a pris la fâcheuse habitude de le scruter ainsi, telle une mère poule, comme elle le ferait d'un réfugié.

— Tu as repassé une chemise.

— Exact.

— Et tu portes des chaussures cirées.

— J'ai le droit, non ?

— Bien sûr. C'est juste que, vu ton style de vie bohème et tout et tout... tu as l'air d'aller au tribunal.

— Merci.

— Tu passes un entretien d'embauche, c'est ça ?

— Non, soupire Stephen. J'ai déjà du boulot, rappelle-toi. Enfin, jusqu'à Noël.

— Mais tu as l'air fatigué. Tu as fait la fête, hier ?

— On peut dire ça comme ça.

— Un truc spécial ? Une première au ciné ? Une cérémonie de remise de prix ?

Piqué au vif, il réplique d'un ton modeste qui finit comme toujours par paraître suffisant :

— Oh, la fête d'anniversaire de Josh Harper, c'est tout.

— La fête d'anniversaire de Josh Harper ! répète Alison, qui a tendance à retrouver son accent lorsqu'elle se montre sarcastique. Waouh ! Voyez-vous ça. Monsieur s'amuse avec ses célèbres copains ! Et où avait lieu cette petite sauterie ?

— Dans son loft, évidemment, marmonne Stephen.

— Ni dans sa maison, ni dans son appart, mais dans son *loft* ! Qui est situé où ?

— Sur les hauteurs de Primrose Hill.

— Sur les hauteurs de Primrose Hill ! Mais bien sûr. Tu as rencontré des gens sympas dans la communauté du showbiz ? Une dame, peut-être ? le taquine-t-elle, avec une petite lueur ironique dans les yeux.

La question est agaçante, en partie parce qu'elle lui donne l'impression d'être un adolescent, mais aussi et surtout parce que Alison la pose de manière détachée. Le fait est hélas qu'il aime toujours sa femme – son ex-femme –, qu'il en souffre, qu'il serait très heureux d'être toujours marié avec elle et qu'il l'épouserait de nouveau s'il le pouvait, là, tout de suite, dans la salle du petit déjeuner aux rideaux d'hiver. Il ne parvient à vivre sans elle au quotidien que depuis quelques mois, et l'idée qu'elle soit franchement ravie de ne plus l'avoir sur le dos l'emplit de tristesse. Cela lui

rappelle ce qu'il sait déjà : s'il annonçait à Alison qu'il avait rencontré quelqu'un et que sa nouvelle petite amie et lui étaient très amoureux, elle ne serait pas jalouse et n'éprouverait aucun regret. Au contraire : elle serait soulagée, et même joyeuse, comme lorsque l'on se débarrasse enfin d'une maison qui tombe peu à peu en ruine.

Alison lui décoche un clin d'œil et un petit coup de coude.

— Vas-y, crache le morceau. Tu as une nouvelle petite copine ?

— Bon, on peut changer de sujet ?

— OK, dit-elle en remontant sur son escabeau pour rectifier la position des rideaux. À quelle heure comptes-tu ramener Sophie ?

— Pas tard. Vers 17 heures.

— Tant mieux, parce qu'elle a des devoirs à faire.

— Des devoirs ?

— Oui.

— Pour l'école ?

— À ton avis ?

— Quelle matière ?

— Je ne sais pas. Du français, je crois.

— Mais elle n'a que sept ans, Alison !

— Et ?

— Les enfants de sept ans ne parlent pas français.

— Les petits Français y arrivent bien, eux.

— Quel genre d'école donne des devoirs à faire à des gamins de sept ans ?

— Je ne sais pas, Stephen. Une *bonne* école, peut-être ?

Malgré son amour pour elle, Stephen a soudain envie de renverser son escabeau d'un coup de pied. À ce stade, deux possibilités s'offrent à eux : changer de sujet et rester polis, ou bien se disputer.

— Oh, une école *privée*, tu veux dire.

— Ça y est, c'est reparti, soupire-t-elle en redescendant. Tu ne vas pas recommencer, Stephen. J'adorerais discuter avec toi de l'enseignement privé, mais à quoi ça nous avancerait ? Écoute, on ne va pas retirer Sophie du jour au lendemain d'une bonne école et l'inscrire dans un établissement merdique à cause de tes convictions politiques.

— Convictions que tu as partagées, rappelle-toi.

— Oui, mais ça, c'est beaucoup plus facile quand on n'a pas un enfant en âge d'être scolarisé.

— *J'ai* un enfant en âge d'être scolarisé. Et pourtant j'ai gardé mes convictions.

— Eh bien moi, j'ai changé d'avis.

— De toi-même ou sous la pression de Colin ?

— Stephen, personne ne me dicte mes opinions, rétorque-t-elle, les yeux plissés.

Sachant combien c'est vrai, Stephen tente une autre approche.

— Naïf que je suis, j'imaginais avoir mon mot à dire sur l'éducation de ma fille.

— Tu as eu ton mot à dire. On t'a écouté et on a vu les choses autrement. Et puis qu'est-ce que ça peut te faire ? Ce n'est pas comme si on te demandait de payer les frais de scolarité !

Alison a prononcé cette phrase d'un ton à peine méprisant, mais tout de même assez pour qu'elle ait honte et se retourne vers la fenêtre. Une ombre plane au-dessus d'eux. La Dispute. La Dispute va

de nouveau éclater, et il ne peut rien faire pour l'empêcher. Autant en finir.

— Ce qui signifie ?

— Rien.

— Tu sous-entends que si j'avais un vrai boulot...

— Non.

— ... si j'arrêtais de rêvasser et de perdre mon temps...

— Je n'ai pas dit ça.

— Je ne vais pas renoncer maintenant, Alison.

— Je sais ! Et je ne te l'ai pas demandé. Tu es libre, désormais, tu peux faire ce que tu veux.

C'est juste que parfois je pense que tu serais plus heureux...

— ... en laissant tout tomber ?

— Merde, eh bien oui ! Abandonne ! Lâche tout ! Renonce ! Rejoins le monde réel !

— C'est Alison la conseillère en recrutement qui parle ?

— Non, Alison ton *amie*. Tu es capable de tellement mieux, Stephen.

— Le problème n'est pas là. Tiens, l'autre jour, Josh a failli se pointer trop tard pour le spectacle. J'étais dans les coulisses, avec son costume – enfin presque. Deux minutes de plus, ou même une seule, et je montais sur scène pour jouer le rôle principal.

— Tu ne joueras *jamais* de rôle principal, Stephen. Des retournements de situation pareils, ça n'arrive *jamais*. La plupart des gens le comprennent très vite. Pourquoi mets-tu si longtemps, toi ?

— Si, ça arrive. Ça arrive tout le temps !

— Pas à toi, Stephen. Jamais à toi. Et même si c'était le cas, qu'est-ce que ça changerait ?

— Eh bien, ce serait un grand pas en avant, non ? Un changement, une occasion de montrer de quoi je suis capable, le début de quelque chose...

— Mais imagine que cette chance ne se produise jamais ? Imagine que tu continues à attendre et attendre sans que rien se passe et que tu finisses le bec dans l'eau ?

— Impossible.

— Tu ne peux pas continuer à vivre en espérant qu'un jour Josh Harper finira par être frappé par la foudre. Ce n'est pas réaliste.

— Bon, peut-être pas, mais tu sais ce que c'est, dans ce métier. Il y a des tas d'acteurs qui étaient assez âgés lorsque leur carrière a enfin décollé.

— Qui, par exemple ?

Il se rappelle la figurine de Han Solo dans sa poche.

— Harrison Ford n'est devenu célèbre qu'à trente-six ans !

Au moment même où il prononce ces mots, il comprend qu'il a commis une erreur. Peut-être Alison va-t-elle faire comme si elle n'avait pas entendu ?

— Oh, bon sang, Stephen...

— Quoi ?

— Tu n'es pas Harrison Ford...

— Je sais ! Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— ... et tu ne vis pas sur les collines de Hollywood, mais à Battersea.

— Je sais ! répète-t-il. Je voulais simplement dire...

Il s'interrompt. Conscient que son argument ne tient pas la route, il prend la seule décision mature et raisonnable qui s'impose : mentir de manière éhontée.

— Écoute, pour tout te dire, je suis sur quelque chose, en ce moment. Un truc énorme.

— Quoi, au juste ?

— Un... film. Le premier rôle. Le premier rôle dans un film.

— Le premier rôle dans un film ?

— Han-han. Une grosse production américaine. Une comédie romantique. Je ne peux pas t'en dire beaucoup plus pour l'instant, mais c'est un rôle important. Le rôle-titre, en fait.

Alison plisse les yeux d'un air sceptique.

— Le rôle-titre ?

— Han-han.

— Et comment ça s'appelle ?

— Ça s'appelle... Je ne m'en souviens pas.

— Tu ne t'en souviens pas ?

Improvise ! Pense à un nom, un nom tout bête, n'importe quoi qui soit crédible...

— Ça s'appelle *John... Johnson. Johnny Johnson.*

— *Johnny Johnson...*

— Le titre est provisoire.

— Je vois. Et pourquoi toi ?

— Comment ça, pourquoi moi ?

— Pourquoi t'avoir choisi, toi ? Pourquoi ne pas avoir pris, je ne sais pas, moi... Josh Harper ou quelqu'un comme lui ?

— Ils veulent une nouvelle tête.

— Une *nouvelle* tête ?

— Un visage peu familier.

Toujours sceptique, Alison observe le visage « peu familier » de Stephen.

— Et tu dis que c'est une comédie romantique ?

— Ce n'est pas si dur à croire, quand même !

— La comédie, je conçois, mais la romance...

— Alison...

— Et elle parle de quoi, cette « comédie romantique » ?

— Oh, le truc classique. Une histoire d'amour entre un Anglais et une Américaine fêtarde, sur fond de choc culturel transatlantique.

Il se laisse emporter à présent, se prend au jeu de son mensonge en attribuant mentalement le rôle de l'héroïne, en visualisant même des scènes, la jolie rencontre, le premier baiser. Mais Alison reste dubitative.

— C'est bien mieux que ça en a l'air, insiste-t-il. Encore une fois, je ne peux pas te donner trop d'infos pour le moment. Je n'ai pas envie que ça me porte la poisse.

— Donc, il n'y a rien de sûr ?

— Ce n'est pas encore... définitif, dit-il en cherchant une issue de secours.

— Je vois, répond Alison avec un reniflement méprisant.

— Mais je suis fortement pressenti !

— Merde, Stephen, toute ta vie tu n'as fait qu'être fortement pressenti !

— Hum, hum..., les interrompt Colin en se glissant dans la pièce d'un mouvement aussi fluide que s'il était monté sur roulettes.

— Putain, Colin ! crache Alison, dont l’accent du Yorkshire revient en force, cette fois. C’est une conversation privée !

— J’ai bien compris. Je me demandais juste si vous pouviez baisser un peu la voix, c’est tout, répond-il avec un geste en direction de la porte.

Au bout du couloir, un imperméable jaune en vinyle sur le dos et un petit sac à la main, Sophie attend patiemment en fixant le sol, comme si cela pouvait l’empêcher de tout entendre.

— J’arrive, ma chérie ! lui crie Stephen de sa voix la plus joyeuse.

Inspirant profondément, il tente de sourire à Alison, qui se mord l’ongle du pouce. Puis il passe devant Colin aussi vite qu’il le peut, attrape Sophie par la main et quitte la maison.

UNE FORCE DE VIE DÉLIRANTE

— *IL PLEUT**¹, DIT SOPHIE.

— *Il pleut**, répète Stephen.

Sophie n'a vu le meublé de son père qu'une fois et l'expérience n'a guère été concluante pour l'un comme pour l'autre. Par un samedi après-midi pluvieux, ils avaient fait une partie de Cluedo dans une ambiance salement mélancolique, à peine moins sinistre que s'ils avaient assisté à un vrai meurtre dans le bureau, avec le chandelier. La visite avait eu lieu à un moment très difficile du divorce – la période miss Havisham de Stephen, ses mois de beuveries diurnes –, et aujourd'hui encore il frissonne à l'idée qu'il a peut-être fait peur à sa fille. Sophie avait dû en tout cas en parler à Alison parce que, peu après, celle-ci lui avait suggéré de manière diplomatique de prévoir plutôt des « sorties ». Non sans réticence, il avait décidé de ne pas insister pour que sa fille vienne plus souvent passer la nuit chez lui, du moins pas avant qu'il ait mis un peu d'ordre dans sa vie.

C'est la raison pour laquelle, ce lundi matin-là, ils marchent main dans la main le long de Richmond Street, sous une fine bruine, en cherchant un endroit où boire quelque chose et papoter jusqu'à l'ouverture du cinéma. Ces sorties ne déplaisent pas à Stephen, mais à la joie qu'il éprouve à voir sa fille se mêlent toujours une certaine nervosité et le vague sentiment qu'il n'est pas à sa place. Comme s'ils avaient perdu leurs clés et attendaient que quelqu'un rentre à la maison pour leur ouvrir.

— *Il neige**, reprend Sophie en français.

— Ça veut dire quoi ?

— Il neige.

— *Il neige** ?

— *Il neige**.

— *Il neige**, répète-t-il.

— *Très bon. Très, très bon, mon père**.

— *Merci beaucoup, mon chérie.**

— « *Ma* » chérie, pas « *mon* ». Les filles, c'est féminin, tu te souviens ?

— Euh, oui, sans doute.

Ils passent devant un Burger King. Stephen sait que Colin déteste les fast-foods, mais si d'habitude cela l'incite plutôt à y aller, il sent qu'aujourd'hui il n'est pas en état de supporter les néons et la musique.

— Où veux-tu aller ? demande-t-il à Sophie.

— Ça m'est égal.

— Tu as envie de quelque chose en particulier ?

— J'aime bien les sushis, affirme-t-elle d'un air fanfaron.

— Je ne te crois pas.

— Si, c'est vrai.

Mais son ton a manqué de conviction.

— Tu es censée être une *enfant*, Sophie. Les enfants n'aiment pas les sushis. Pas même les petits Japonais.

— Eh bien moi, si. J'aime les sushis *et* les sashimis.

— Et quand en as-tu mangé ?

— Hier, chez Waitrose. Colin m’a fait goûter les siens.

Ce foutu Colin, rumine Stephen. Ça lui ressemble bien, ça. Attraper du thon cru avec ses doigts roses boudinés, l’agiter devant sa fille avant de le faire tomber dans sa bouche, lui expliquer ce qu’est le wasabi, lui en donner un peu et éclater de rire en voyant sa tête.

— Qu’est-ce qu’il t’a fait goûter, alors ? demande-t-il en s’efforçant de garder un ton neutre.

— Je te l’ai dit, des sushis. C’est du poisson cru sur du riz, alors que les sashimis...

— Je sais ce que c’est, madame Butterfly. Ma question était : quel type de poisson ?

— Juste du poisson rose.

— Bon, eh bien je suis désolé, mais on ne mangera pas de sushis, aujourd’hui. J’entends exercer un peu d’autorité parentale.

— OK. Je n’en raffole pas vraiment, de toute façon.

— Moi non plus. Beuuuurk, du poisson cru, dit-il en mimant un haut-le-cœur.

Ils continuent à avancer le long de High Street en jouant à qui fera la grimace et le bruit de dégoût les plus réussis. Sophie s’accroche à son coude et pèse de tout son poids dessus, si bien que, l’espace d’un instant, Stephen a l’impression d’avoir remporté une petite victoire face à Colin, aux grandes maisons de Barnes Common et aux sushis pour les moins de huit ans.

Comme d’habitude, ils atterrissent chez Pizza Express. Pendant que Sophie lui raconte une longue histoire incompréhensible sur un petit garçon de son école dont il n’a jamais entendu parler, Stephen hésite à commander du vin. Il a grand besoin d’un verre pour faire passer sa gueule de bois de la veille, mais il ne veut pas donner à penser à Sophie qu’il est retombé dans l’alcool ou qu’il fume comme un pompier. Il imagine déjà l’interrogatoire auquel elle aura droit en rentrant.

« Et qu’est-ce que papa a pris au déjeuner, Sophie ?

— Une bouteille de vin et un paquet de Marlboro. »

Non pas qu’il ait peur de sa fille – encore qu’elle lui semble une enfant anormalement fine, sérieuse et intimidante, surtout depuis qu’elle fréquente cette nouvelle école –, simplement, son comportement n’a aucun rapport avec les souvenirs qu’il garde de sa propre enfance. Il aurait été ravi qu’elle tache ses vêtements, qu’elle aspire le ketchup directement par l’ouverture du sachet, qu’elle fasse la grimace devant tous les aliments verts. Au lieu de cela, elle commande son menu végétarien à la serveuse d’une voix claire et assurée, le dos bien droit, le tout accompagné d’un petit sourire poli. Puis elle déplie sa serviette avec soin, la pose sur ses genoux et coupe sa pizza en douze morceaux parfaitement égaux qu’elle mâche sans ouvrir la bouche avant de déclarer ça « excellent ». Elle fait preuve d’une telle élégance et d’une telle confiance en soi que si Stephen osait demander une bouteille de vin, la serveuse proposerait sans doute à Sophie de le goûter. Pour un peu, il se croirait en compagnie d’une ambassadrice aux Nations unies.

— Alors, ça se passe bien dans ta nouvelle école de bourges, Sophie ?

— Oh, ça va. Je suis bonne dans les matières artistiques et en rédaction, mais mon niveau en maths est un peu en dessous du par.

En dessous du *quoi* ? Un terme de golf. Encore une expression de Colin, ça.

— Ne t’inquiète pas, Soph. Moi aussi, j’ai toujours été nul en maths, dit-il, dans l’espoir de nouer avec elle une sorte d’alliance.

— Je n’ai pas dit que j’étais nulle. Je n’exploite pas tout mon potentiel, c’est tout, le corrige Sophie.

D’instinct, Stephen porte une main à son paquet de cigarettes, niché dans sa poche à côté de Han

Solo.

— Et le sport ? Tu aimes ça ?

— Assez. J'aime bien le hockey, mais le netball, c'est banal.

— C'est *quoi* ?

— Banal. Ça signifie...

— Je connais le sens du mot « banal », Sophie. Et le piano ? Tu progresses ?

— Le piano, c'est nulllll !

Ah, enfin une réponse normale. Mais quand même, mieux vaut rester dans le droit chemin :

— Oui, ça t'ennuie aujourd'hui, mais plus tard tu seras contente d'avoir appris à en jouer.

Oh, non, pas la rengaine du « plus tard, tu seras contente » ! Parfois, il se fatigue lui-même.

Vraiment.

— Moi aussi, j'ai fait du piano et j'ai toujours regretté d'avoir abandonné, ajoute-t-il.

— Ça veut dire quoi, « être fortement pressenti » ?

Stephen s'arrête de manger.

— Où as-tu entendu cette expression ?

— Quand tu parlais avec maman, tout à l'heure. Tu disais que tu étais fortement pressenti et elle a répondu que tu étais *toujours* fortement pressenti. Mais elle a dit un gros mot, avant.

— Être fortement pressenti, ça veut dire... C'était une conversation entre ta mère et moi, Sophie.

— Alors pourquoi vous n'arrêtiez pas de crier ?

— Bon, ça veut dire que j'ai *peut-être* obtenu un rôle. Dans un film.

— Il sortira quand ? demande-t-elle, les yeux écarquillés.

— Quoi ?

— Ton film, celui pour lequel tu es fortement pressenti ?

Stephen se sent soudain très mal. Raconter des bobards à son ex-femme pour se défendre est une chose, mais mentir à sa fille en est une autre, totalement impardonnable. Il ouvre la bouche, la referme, puis se penche en avant.

— Écoute, ce film, ce n'est pas sûr du tout encore qu'il se fasse. C'est juste une possibilité. Une possibilité très, très infime. N'y pense plus, d'accord ?

— Mais c'est quel genre de film ?

Sophie, ce film n'existe pas...

— Euh... une comédie romantique.

— C'est quoi ?

— Une comédie romantique est une histoire dans laquelle quelqu'un de malheureux tombe amoureux d'une personne malheureuse elle aussi, mais ils ne peuvent pas être ensemble et vivre heureux à cause des obstacles...

— Quels obstacles ?

— Je ne sais pas, moi... Du genre, la fille est déjà mariée à une grande star de cinéma. Bref, plein d'obstacles se dressent entre eux, mais à la fin ils les surmontent, deviennent chéri-chérie et tout le monde est content.

— Et c'est ce qui se passe dans ton film ?

— Pas *mon* film, Sophie. Je doute d'avoir le rôle. En fait, il y a même très peu de chances que je l'aie. Oublions ça...

— Tu as une petite amie ?

— S’il te plaît, laissons tomber le film, tu veux bien ?

— Pas dans le film, dans la vraie vie.

Il palpe son paquet de cigarettes du bout des doigts avec envie.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Comme ça. Pour discuter.

— Ta mère t’a dit quelque chose ? l’interroge-t-il.

Mais il ne maîtrise pas bien le ton de sa voix et paraît plus agacé qu’il ne l’est en réalité.

— Noooooon ! se défend-elle avec véhémence.

— Alors pourquoi tout le monde s’intéresse-t-il à ça, brusquement ?

Sophie ne souffle mot.

— Eh bien la réponse est non, je n’ai pas de petite amie, ni dans le film, ni dans la vraie vie, d’accord ?

Un silence gêné s’ensuit, tel un hiatus maladroit qui n’a pas du tout sa place dans une conversation avec une enfant. Sophie le meuble en portant son verre à sa bouche, bien qu’elle ait terminé son jus de fruits depuis longtemps. Les glaçons tintent bruyamment contre ses lèvres.

— C’était juste une question, dit-elle enfin.

— Je sais, je sais, Soph.

Il se penche vers elle pour repousser ses cheveux derrière son oreille et garde la main posée sur sa nuque. Est-ce son imagination ou bien se raidit-elle un peu ? Et pourquoi faut-il que cela se passe ainsi ? Sophie est la seule véritable réussite de son existence et il aimerait tant lui donner l’impression d’être animé par une force de vie délirante, lui offrir une alternative impertinente, pauvre mais adorablement excentrique, à son beau-père, triste et sévère. Il veut être son dieu vivant, même s’il se fait plutôt l’effet d’un simple mortel. À l’évidence, Sophie n’est pas convaincue et sent qu’il en rajoute. Son petit jeu ne prend pas, avec elle.

— Ça ne m’ennuie pas que tu m’interroges, Sophie, dit-il en retirant sa main. Tu peux me demander tout ce que tu veux. Mais il s’agit d’un sujet très personnel. C’est vrai, quoi. Tu as un petit ami, toi ?

— Noooooon ! Mais ce n’est pas pareil.

— Pourquoi ?

— Eh bien, déclare-t-elle lentement de sa voix d’adulte, je n’ai que sept ans, moi.

Et Stephen doit bien reconnaître que là, elle marque un point.

1. En français dans le texte, comme tous les mots ou passages suivis d’un astérisque. (*N.d.T.*)

... la star du spectacle est sans conteste Stephen McQueen. Il est très, très bon dans le rôle du Lion poltron et fait souvent rire le public. *Le Magicien d'Oz* avec ses chansons et ses moments hilarants est une excellente pièce que je recommande au plus grand nombre, mais seul le jeu de Stephen en fait véritablement un succès rrrrrrugissant !

Kevin Chandler, critique de théâtre du *Termly Times*, la revue trimestrielle des élèves du lycée St Mary de Shanklin, avait commenté en ces termes l'interprétation du Lion poltron incarné par Stephen en 1986. Le *Sandown and Shanklin Adviser* l'avait même qualifié de « future star, à l'image de son homonyme, le célèbre acteur américain Steve McQueen » ! De l'avis de tous, son jeu avait été magistral, et, pour reprendre les propos évocateurs de Kevin, il avait vraiment été « très, très bon ». Pendant la fête organisée pour la dernière représentation, Beverley Slater, sa Dorothy, généralement considérée par les experts en la matière comme beaucoup trop bien pour lui, l'avait entraîné derrière le bâtiment en préfabriqué réservé aux cours de latin. Une main timide glissée dans le boléro de l'adolescente, frissonnant dans la nuit de décembre et ivre d'applaudissements, de désir et de cidre ingurgité en douce, il avait pris alors sa décision. Une carrière dans le show-biz serait sans aucun doute le meilleur moyen d'accéder à un statut social élevé et de s'épanouir artistiquement. Les critiques seraient dithyrambiques et il vivrait des aventures incroyables avec de belles jeunes femmes encore plus glamour, fascinantes et torturées que Beverley Slater. Son seul vrai problème serait de trouver un équilibre entre le théâtre et ses rôles à Hollywood. Il éprouvait la sensation vertigineuse d'avoir quitté le Kansas du *Magicien d'Oz*.

Sauf qu'il habitait toujours l'île de Wight. L'endroit était assez sympa pour y grandir, mais question show-biz, c'était comme vivre à Alcatraz. Pendant les vacances de Noël, il avait radicalement revu ses ambitions professionnelles. La programmation informatique ayant perdu tout son charme à ses yeux, il avait choisi l'option art dramatique au GCSE¹ – ce qui équivalait, aux yeux des habitants du coin, à fuguer pour rejoindre un cirque. Ses parents, des marchands de journaux en croisade depuis toujours contre les jeunes voleurs à l'étalage, n'auraient pas réagi différemment s'il leur avait annoncé qu'il renonçait à ses études d'informatique au profit de la drogue et de la prostitution.

Au cours des années suivantes, il avait peu à peu adopté des manières d'acteur. Il avait acheté des tas de bougies pour essayer de lire à la lueur de leur flamme. Durant une brève et regrettable période, il avait pris l'habitude de nouer son pull autour de son cou. Il s'était mis aussi à se trimballer en permanence avec une petite bouteille d'eau et à observer les gens qu'il voyait dans les bus afin de les imiter, ce qui un jour lui avait presque valu d'être passé à tabac. Il avait vu six fois *Amadeus*. À dix-sept ans, en hommage à James Dean, il s'était mis à fumer et à conduire sans la moindre prudence, et il s'était acheté plusieurs pulls noirs très moulants – étouffants même –, ainsi qu'un long imperméable dont il relevait le col toute l'année, de sorte que la rue principale de Shanklin devenait son Boulevard des Rêves brisés à lui lorsqu'il s'y promenait. Après avoir dévoré un exemplaire d'occasion de *La Formation de l'acteur*, de Stanislavski, il avait travaillé à fond les postures de ses personnages. Il s'était notamment référé à la fameuse Méthode pour jouer une scène de *La Paix du dimanche* à l'université, réussissant des semaines durant à se montrer brusque et agacé

et gâchant par la même occasion plusieurs repas de famille.

Jusqu'à ce qu'il remplisse les dossiers d'inscription de diverses écoles d'art dramatique, ses parents avaient espéré qu'il changerait d'avis, qu'il opterait pour une activité plus professionnelle, plus structurée. Mais il était inutile d'essayer de faire changer d'avis Stephen. Les louanges de la presse résonnaient toujours à ses oreilles : « Un succès rrrrrrugissant », dixit le *Termly Times*. « Maître McQueen a un bel avenir devant lui », selon le *Sandown and Shanklin Adviser*. Avec le recul, cela prouvait sans doute qu'il ne fallait jamais croire les commentaires vous concernant.

Même aujourd'hui, quatorze ans après, alors qu'il assiste au Richmond Repertory Cinema à une projection du *Magicien d'Oz* dans une salle presque déserte – vacances obligent –, Stephen ne peut s'empêcher de repenser à sa propre interprétation encensée par la critique en regrettant que Sophie ne l'ait jamais vue. Ses parents ont chez eux un enregistrement vidéo du spectacle, mais la magie du théâtre transparaît rarement sur le petit écran et, de toute façon, c'est une cassette au format Betamax.

Il plonge la main dans sa poche pour y prendre un bonbon acidulé en forme de bouteille de coca et s'enfonce un peu plus dans son siège. Pendant ce temps, Sophie tente par tous les moyens de lui faire savoir qu'elle juge le film tout juste bon pour les bébés et dénué de la moindre magie : elle balance ses jambes, frappe le fauteuil vide devant elle, souffle bruyamment par le nez durant les scènes mièvres, pousse des grognements facétieux tout le long de « Somewhere Over The Rainbow ». Puis, profitant de l'attaque des singes volants, elle s'éclipse aux toilettes et ne revient pas. Stephen est trop captivé par l'histoire pour y prêter tout de suite attention, mais lorsque, au bout de dix minutes, il s'aperçoit enfin qu'elle a disparu, il bondit de son siège et remonte l'allée en trébuchant pour la retrouver.

En chemin, il maudit le piètre discernement dont il fait preuve depuis quelque temps. Sophie semble grandir très vite et, parce qu'il ne la voit que brièvement et par intermittence, il lui est devenu impossible de repérer chez elle certains petits changements, comme le moment où elle a cessé d'aimer *Le Magicien d'Oz* pour se demander à la place si son père avait une petite amie. La regarder grandir, c'est comme regarder un film en sautant une scène par moments : chaque semaine qui passe s'accompagne d'une modification infime, mais importante, et quelque chose est perdu. Boit-elle du café ? Achète-t-elle de la musique pop ? Qu'y a-t-il sur les murs de sa chambre, à présent ? Veut-elle se faire percer les oreilles ou pas ? Toutes ces petites choses qu'il ignore se sont accumulées, au point qu'il ne sait plus très bien comment se comporter avec elle. Il sent qu'il donne l'impression d'être tour à tour maladroit, condescendant, mal à l'aise, terne, et, le pire de tout, un peu flippant, apeuré et bizarre, comme s'il l'avait kidnappée le temps d'un après-midi. Elle s'éloigne de lui, de même qu'Alison avant elle, et il ne peut apparemment rien pour empêcher ça.

Il la découvre assise dans le hall d'entrée, absorbée dans un roman pour préados de Jacqueline Wilson qui semble la passionner.

— Ah, te voilà ! Je commençais à m'inquiéter. Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je lis.

— Tu ne veux pas revenir voir le film ? On en rate un bout, là.

— Pas grave.

— C'est à cause des singes volants, hein ? Ce passage me fait toujours un peu peur, à moi aussi. Écoute...

Et il tend vers elle une main tremblante.

— Ce n'est pas ça, réplique-t-elle d'un air contrarié.

— Le film est un peu trop bébé pour toi, alors ?

— Un petit peu.

— Tu veux partir ? Tu t'ennuies ?

— Je sais pas, répond-elle, incapable de le regarder en face.

Elle fait la moue en contemplant le sol. Pas au bord des larmes, mais toute triste. Cela se produit souvent lors de leurs sorties à deux. La journée démarre bien, avec des embrassades, des jeux et des rires, puis l'enthousiasme de Sophie à son égard retombe peu à peu et le plaisir s'émousse, tel un jouet aux piles usées. Stephen se rappelle ces gros chagrins de l'enfance, et il a bien conscience que, à moins de faire surgir un poney ou un piano demi-queue là, maintenant, dans le hall d'entrée du cinéma, il ne pourra guère y remédier. Il a pourtant une folle envie d'essayer, aussi l'embrasse-t-il sur le haut du crâne, avant de s'agenouiller devant elle et de la prendre doucement par les épaules.

— Sophie, je sais que c'est un film débile, pour les petits enfants, et que j'ai en théorie passé l'âge de regarder ça, mais il faut absolument que je découvre comment Dorothy et ses amis retournent au Kansas, sinon je n'arriverai jamais à dormir cette nuit. Viens avec moi, on suivra l'histoire jusqu'au bout et ensuite on ira où tu veux et on fera tout ce que tu veux. D'accord ?

Sophie lève les yeux vers lui derrière sa frange, puis les baisse de nouveau.

— Je crois... si ça ne t'embête pas... je crois que je préfère rentrer maintenant, dit-elle avec un sourire pincé.

Au prix d'un gros effort, Stephen réussit à ne rien laisser paraître.

— OK. Je te ramène chez toi.

[1](#). GCSE : General Certificate of Secondary Education. Examen sanctionnant les cinq premières années d'études dans l'enseignement secondaire. (*N.d.T.*)

DANS LE TRAIN QUI LE RAMÈNE EN VILLE, Stephen comprend qu'il va devoir trouver un moyen de rendre sa fille fière de lui.

Il a déjà connu de petits succès, bien sûr. Son rôle de Benvolio dans *Roméo et Juliette*. Une nouvelle pièce intéressante. Une version finalement pas si mauvaise que ça de la comédie musicale *Godspell*. Une production au budget un peu réduit du *Gardien* en 1997. Et quelques autres petits rôles qui lui ont permis de goûter brièvement à la réussite. Hélas, Sophie n'a jamais pu en être témoin. Elle ne l'a vu que dans l'épisode d'*Emergency Ward* où il incarnait un Coursier à Vélo Asthmatique condamné, et elle a éclaté en sanglots – mais cela n'avait rien à voir avec le film, en fait. À chacune de ses autres apparitions à l'écran, il était soit mort, soit déguisé en écureuil, et il redoute maintenant qu'elle ne prenne sa carrière d'acteur pour une invention, un sombre complot qu'Alison et lui auraient tramé afin de justifier ses sorties le soir. L'idée que sa fille grandisse sans jamais le voir accomplir quelque chose de merveilleux, ou de juste bien, le terrifie soudain. Il doit tout de même représenter pour elle plus qu'un tabouret de piano.

Il faut agir vite – mais comment, cela reste un mystère. Le rôle-titre de *Johnny Johnson* serait parfait, évidemment, si lui non plus n'était pas né de son imagination et s'il n'était pas très improbable qu'il se concrétise. Il a simplement besoin d'un rôle important qui ne soit pas un mensonge, d'un prix du Meilleur Acteur qui ne soit pas volé. Imaginons que Josh soit malade, ce soir... Ou qu'un événement terrible se soit produit durant la soirée... ou qu'il ait trop bu, qu'il y ait eu un carambolage de skate-boards, qu'il se soit étouffé en mangeant une amande fumée ou qu'il ait été battu par ses serveurs...

Mais non, Josh est bien devant l'entrée des artistes, où il signe des autographes à trois étudiantes japonaises, souriant, s'esclaffant et plaisantant avec elles dans un anglais excessivement articulé. Après son monumental *faux pas** de huit heures la nuit précédente, Stephen juge préférable de baisser la tête et de se faufiler, ni vu ni connu, dans le théâtre.

— Hé, Steve, attends ! crie Josh.

L'acteur exécute une petite courbette solennelle et pseudo-orientale pour saluer ses nouvelles amies, leur dit « sayonara » avec l'accent japonais et rejoint Stephen d'un bond.

Il sait, pense ce dernier. Il sait que j'ai volé son BAFTA. Mon but maintenant est de ne pas avouer que je l'ai pris.

— J'adore ces Japonaises, pas toi ? Tlès sexy, tlès, tlès sexy. Comment ça va aujourd'hui, *pitit garnement* ? aboie Josh à son oreille en imitant le phrasé japonais.

En même temps, il enroule un bras autour des épaules de Stephen. Celui-ci sent tous les muscles de son cou et de son visage se contracter. C'est une accolade de gangster, comme celle qu'Al Pacino donne à John Cazale dans *Le Parrain II*. « Je sais que c'était toi, Fredo... »

Il est au courant. Il sent l'odeur de son buffet sur moi. Il devine la figurine de Han Solo dans ma poche. Il est au courant, c'est sûr...

Épaule contre épaule, ils doivent se serrer pour franchir ensemble l'entrée du théâtre.

— ... tu te sens un pitit peu dans le cirage, hein ? Un pitit peu dans la semoule ?

Stephen se demande combien de temps Josh compte garder cet accent. Comme souvent quand il en découvre un à l'effet comique, il y a de fortes chances pour que cela dure plusieurs jours.

— Ça va, ça va. Pas très frais, mais bon...

— Viens dans ma loge, on discutera un peu, d'accord ?

La grande et confortable loge de Josh Harper se trouve à l'avant du théâtre, juste au niveau de l'immense affiche du spectacle, si bien qu'il peut contempler à loisir l'agitation de Shaftesbury Avenue entre ses énormes cuisses. Il y a là des fleurs légèrement fanées dans un vase, une bouilloire flambant neuve, des haltères, un canapé-lit sur lequel l'acteur peut recharger son magnétisme animal entre les matinées et les représentations en soirée, et même un ensemble complet de spots crème éblouissants autour du grand miroir, lequel est en partie masqué par des tonnes de cartes postales – des reproductions de tableaux de Van Gogh et de Cézanne et des photos de Richard Burton et Laurence Olivier, ses pairs, le tout collé au miroir avec des pastilles adhésives, selon les règles strictes du syndicat des acteurs. Des bouteilles de champagne à température ambiante et une pile épaisse de pièces de théâtre et de scénarios attendent humblement qu'il veuille bien leur prêter attention, non loin d'un panier de muffins enveloppé de cellophane et accompagné d'une carte. Josh fait un geste dans sa direction.

— Cadeau du studio. Tu en veux un ? Ils finiront par devenir rances et je ne peux pas les manger, sinon je vais grossir, dit-il, ce qui sous-entend plus ou moins que Stephen a perdu cette bataille depuis longtemps, lui.

— Non, ça va, merci.

— Au fait, je voulais te demander... Comment tu trouves mes dents ? enchaîne Josh, qui fait sursauter Stephen en se penchant brusquement vers lui pour les lui montrer.

— Pardon ?

— Mes dents. Tu crois que je devrais les faire refaire ? Sois franc...

Et, comme un maquignon, il repousse ses lèvres avec ses index. Ce qu'il dévoile est digne d'une publicité pour un dentifrice.

— Je les trouve choutes, répond Stephen.

« *Choutes* » ? *Espèce de malade, tu as qualifié ses dents de « choutes » ? Mais qu'est-ce qu'il a pris ?*

— Tu le penses vraiment ? insiste Josh en remballant sa dentition. Mon agent me recommande un blanchiment, la pose de couronnes ou je ne sais quoi d'autre. Pour le « grand écran ». Non mais tu le crois, ça ? Elle sait pourtant que je déteste toutes ces conneries hollywoodiennes.

— Tu vas accepter ?

— Oh ouais, probablement. Hé, tu devrais peut-être en faire autant. Je ne dis pas que tu as un problème à ce niveau-là, mais c'est déductible des impôts. Je pourrais en toucher un mot à mon dentiste pour voir combien ça te coûterait.

La bouche de Stephen se referme avec une moue involontaire pour masquer la partie de son anatomie ainsi incriminée.

— Vas-y, mets-toi à l'aise, continue Josh en montrant le canapé-lit.

Il allume la bouilloire et va s'asseoir à califourchon sur son fauteuil, qu'il tourne vers Stephen. La tête appuyée sur ses bras croisés et inclinée bizarrement, il réussit à avoir l'air à la fois macho et efféminé. Aucun homme ne peut être à son avantage assis dans un fauteuil dans cette position, songe Stephen. C'est comme si un acteur de la comédie musicale *Chicago* s'apprêtait à le soumettre à un interrogatoire serré.

— Alors, à quelle heure es-tu rentré ?

— Aïe, impossible de m'en souvenir... trois heures du mat' ?

— Tu n'as pas gerbé dans le taxi, hein ?

— Je pense que ça, je ne l'aurais pas oublié.

— ... parce que t'étais bien pété, tu le sais ?

— J'en avais conscience.

— Apparemment, tu as dit à une certaine personne d'aller se faire foutre.

— Ouais, ça me rappelle quelque chose. Désolé.

— T'inquiète, il le méritait sûrement. Enfin quand même... Quel crack, hein. Elle déchirait, cette fête.

— Tu as pris du crack ? s'écrie Stephen, impressionné.

— Non, je te parle de moi. J'ai assuré au niveau de l'organisation, non ?

— Oh oui, bien sûr. Tu es un vrai crack, en effet !

— Mes potes sont cool, hein ? Tu as discuté avec eux, non ? C'est vrai, au fond, tu n'as pas fait que travailler – je dis ça, je dis rien, hein. Enfin bref, moi, je ne me suis pas couché et je suis lessivé de chez lessivé.

Il n'en a pas l'air, pourtant. En fait, il a même meilleure mine que d'habitude. Un teint de pêche lumineux et éclatant de santé. Un léger voile de sueur peut-être, cet éclat de plastique des mannequins dans les vitrines. Mais à part ça, il est prêt pour des photos en gros plan. Il est vrai qu'il n'offre jamais un autre visage, et Stephen n'aurait pas été étonné de découvrir un portrait de lui façon Dorian Gray dans son loft reconverti – à ceci près que le portrait serait d'une beauté incroyable lui aussi.

— Dommage que tu aies dû bosser, vieux, ajoute Josh d'un ton lourd de sous-entendus. Au moins une *partie* de la soirée. Oh, ça me fait penser à un truc...

Il glisse une main dans sa poche arrière.

Tous les films dont le personnage central est une prostituée comportent la même scène incontournable : celle, gênante et dégradante, où la fille reçoit son argent.

— Voilà, mon cher. Cent livres tout rond.

— C'est beaucoup trop.

— Non, vas-y, prends-les.

— Je ne peux pas. De toute façon, je n'ai rien fait pendant les deux dernières heures, à part insulter tes invités.

— Prends-les. Je gagne beaucoup plus que toi, ce n'est que justice. Du socialisme appliqué, hein ?

Il agite les billets de vingt sous son nez, et même Stephen ne peut qu'admirer la manière dont Josh réussit à faire passer la condescendance pour de l'intégrité politique. Il accepte l'argent et le fourre rapidement dans sa poche.

— Tu as rencontré la jolie Nozza, poursuit Josh afin de détendre l'atmosphère.

— Qui est Noz... Oh, tu veux dire Nora.

— Han-han. Une fille sensass, hein ?

— Tout à fait.

— Et une femme superbe.

— Elle est très séduisante, oui.

— Et incroyablement sexy aussi, dit Josh, qui ferme les yeux en secouant doucement la tête.

— En effet, acquiesce Stephen, faute de mieux.

Josh rouvre les yeux.

— Désolé, c'est nul comme remarque, je sais, mais le fait est qu'elle est vraiment sexy.

— Ah, mais je te crois, je te crois, répond Stephen sans mentir. Et très, très drôle aussi.

Josh sourit tristement.

— Tu veux dire sarcastique ?

— Non... enfin, tu vois... pleine de mordant.

— Parce qu'elle m'en fait baver ?

— Non...

— Pas grave, je le mérite la plupart du temps. Le problème, c'est qu'elle est tellement plus intelligente que moi, tu comprends ?

— Je suis sûr que non.

— Oh si, crois-moi. *Beaucoup* plus intelligente. Moi... moi, je fais des tas de conneries, je parle de travers, j'agis de travers et... et je sais que je ne suis pas à la hauteur. Mais je l'aime, je te jure. Vraiment. Quoi qu'elle en pense. Faudrait juste qu'elle me fasse confiance, c'est tout.

Stephen ne sait toujours pas quoi répondre, aussi reste-t-il silencieux et hoche-t-il la tête en écoutant le couinement du fauteuil que Josh fait tourner d'un côté et de l'autre du bout des orteils.

— Enfin bref, elle t'a adoré.

— Nora ? C'est vrai ? s'écrit Stephen, ravi.

— Ouais. Elle m'a dit que tu étais la seule personne avec qui elle avait pu vraiment parler. Elle déteste mes copains, d'habitude. Et pas qu'un peu. Surtout les filles. Elle sera là tout à l'heure, tu devrais aller la saluer.

— D'accord, je n'y manquerai pas, dit Stephen avant de se lever du canapé-lit. Bon, eh bien, à plus... et bon spectacle !

— Ouais, à toi aussi, vieux.

À toi aussi. Tu parles, pense Stephen en ouvrant la porte pour sortir.

— Elle a dit quelque chose sur moi, au fait ?

Josh a posé la question au dernier moment, mais son expression est celle d'un écolier anxieux et Stephen se demande ce qu'il a envie d'entendre.

— Non. Pas vraiment. Enfin, juste des trucs sympas. Pourquoi ?

— Comme ça, c'est tout.

Stephen ferme la porte derrière lui et commence à s'éloigner quand Josh le rappelle.

— Oh, Steve !

Il retourne dans la loge, où Josh, toujours assis à califourchon sur son fauteuil, est en train d'allumer une cigarette.

— Une dernière question...

— Oui ?

— Je ne retrouve plus mon BAFTA.

C'est le moment d'assurer. Sois bon acteur. Prends-toi une tête d'innocent. Plisse le front, laisse pendre un peu ta mâchoire, contrôle l'intonation de ta voix...

— Comment ça ?

— Mon BAFTA du meilleur acteur. Un connard me l'a volé dans ma chambre.

L'innocence. Pense en termes d'innocence. Tu es innocent. Ris peut-être un peu en disant...

— P-p-pourquoi quelqu'un aurait-il fait ça ?

— Je ne sais pas, réplique Josh en croisant les bras et en agrippant ses biceps. Par jalousie, peut-être. Ou par dépit. Tu n'as vu personne avec ?

— Non, non, non. Je n'ai vu personne, non.

Trop de « non ». N'en rajoute pas, il faut rester crédible...

— C'est juste un bout de ferraille, continue Josh. Les récompenses ne signifient rien en elles-mêmes et je déteste toutes ces conneries du show-biz, mais je n'apprécie pas qu'un de mes copains ait pu faire une chose pareille. À moins qu'il s'agisse de l'une des femmes de ménage, bien sûr...

Alors qu'il prononce ces mots, une idée s'impose à lui.

— ... ou de l'un de ces foutus serveurs.

— Je suis certain qu'ils n'ont rien à voir là-dedans, répond aussitôt Stephen.

Trop sûr de toi, trop catégorique...

— Et pourquoi pas ? Ils n'ont pas arrêté d'entrer et de sortir de cette chambre pendant toute la soirée.

— Ton BAFTA est sans doute toujours chez toi. Ou alors c'est une plaisanterie, une plaisanterie de mauvais goût, quelqu'un de bourré qui a déconné. Tu vas retrouver ton trophée, j'en suis sûr. Il finira par refaire surface.

Tirade beaucoup trop longue. Boucle-la. Rappelle-toi, moins on en fait, mieux c'est...

— Ouais, tu parles d'une plaisanterie. Heureusement qu'on ne m'a pas piqué mon casque original de Stormtrooper.

— Tu as un casque original de Stormtrooper ?

L'incrédulité. Un bon point, ça.

— Ouais, un original de 1977. Il n'en reste que cinquante et il vaut une fortune. Presque autant que ma série complète de figurines de *La Guerre des Étoiles*.

Dans sa poche, Stephen sent Han Solo lui filer un bon coup de pied. Josh se tourne vers le miroir en reniflant, puis retrousse ses lèvres pour se concentrer sur la question sensible de sa dentition « choute ».

Stephen sort à reculons et referme doucement la porte.

Dans les films, lorsqu'un personnage réussit à se tirer d'un mauvais pas, il s'adosse en général à une porte, une main toujours sur la poignée, lève les yeux au ciel et soupire de façon audible, allant parfois jusqu'à produire un son qui ressemble à « Pfiou ! ».

Et, bien qu'il n'ait pas de public, c'est exactement ce que fait Stephen à cet instant.

L'OBJET DE SES DÉSIRES

IL CACHE HAN SOLO EN HAUT DE SA PENDERIE.

À 20 h 48 précises, comme il l'a déjà fait quatre-vingt-dix-neuf fois exactement, et comme il le fera encore quarante-cinq fois, Stephen quitte sa loge, descend dans les coulisses et observe le jeu de Josh. Mais ce soir, alors qu'il patiente à sa place habituelle, il aperçoit Nora. Frissonnant de plaisir, il va lui tapoter l'épaule. Elle se retourne et pousse un cri de surprise, certes tout à fait compréhensible vu sa tenue, mais assez fort aussi pour que Maxine les foudroie du regard de l'autre côté de la scène. Stephen rentre le ventre, soulève son masque et articule un « désolé », avant d'adresser un sourire rassurant à Nora. Elle lui sourit également, l'air ravi de le voir, puis le prend par la main pour l'entraîner plus loin.

— Joli justaucorps, murmure-t-elle.

— D'un point de vue technique, c'est une combinaison, la corrige Stephen, qui, par décence, enroule sa cape autour de lui. Je suis censé être sinistre.

— Eh bien c'est vraiment très réussi...

— Merci.

— Je croyais que les sous-vêtements se portaient plutôt sous les vêtements aujourd'hui. Et vous voilà...

— Vous aimez ?

— Si j'aime ? J'adore ! Très agréable à regarder. Et très confortable, j'imagine, ajoute-t-elle avec amusement. Ça se boutonne ?

— Non, on l'enfile comme on peut.

— Lycra ? Élasthanne ?

— Lycra mélangé. Je fais partie des rares Londoniens capables de porter une combinaison en lycra mélangé.

— Oh, montrez-moi ça, que je vérifie...

S'ensuit une joyeuse bagarre tandis qu'elle tire sur la cape de Stephen.

— Elle est décolletée dans le dos ? demande-t-elle. Laissez-moi voir...

Pendant ce temps, en proie à une fièvre mortelle, lord Byron agonise en faisant un discours poignant.

— C'est mon signal ! s'exclame Stephen.

— N'y allez pas, glousse Nora en le retenant par sa cape.

— Il le faut !

— Restez là. Josh n'a qu'à ouvrir cette foutue porte tout seul.

La lampe indiquant à Stephen qu'il peut entrer en scène est passée au vert. Il s'oblige à prendre un air sévère et professionnel.

— Je suis sérieux, Nora.

— Mais il faut que je vous parle.

— D'accord, dit-il, enchanté. Dans ma loge...

— Je vous retrouve là-bas.

— Très bien, murmure-t-il en rabattant son masque.

— Allez, champion, épatez-les tous ! dit-elle avant de le pousser.

Tout en traversant l'arrière de la scène d'une démarche menaçante pour aller ouvrir la porte,

Stephen s'efforce de réprimer un sourire. Par chance, il fait trop sombre pour que les spectateurs le remarquent, et puis son masque le protège.

De retour dans sa loge sous les toits, il retire son costume félin avec une grâce toute canine, puis, voyant que Nora n'arrive pas, s'accorde quelques instants pour examiner ses dents. Il les a toujours trouvées convenables jusqu'ici, mais maintenant qu'il les compare à celles de Josh, elles lui semblent tordues et jaunes comme les touches d'un piano de bastringue. Après dix minutes démoralisantes passées à les tapoter et à les gratter avec la pointe d'une épingle de nourrice, il se résigne à l'idée que Nora ne viendra pas.

Mais juste quand il enfle son pardessus, elle déboule dans sa loge avec son manteau sur le bras et un exquis bouquet de roses rouges.

— Je peux ?

— Je vous en prie, bienvenue dans mon bureau.

— Ils vous ont collé dans un placard, hein ? Désolée d'avoir été si longue. L'ego de Josh avait besoin d'être massé de toute urgence. Si on ne lui dit pas qu'il est merveilleux toutes les vingt minutes, son cœur s'arrête de battre.

— Vous avez suivi le spectacle du début à la fin, alors ?

— Vous êtes fou ! Pourquoi ferais-je une chose pareille ? Mais ça, Josh ne doit pas le savoir. Dites-moi, continue-t-elle en baissant la voix, vous la trouvez bonne, vous, cette pièce ?

— Eh bien, ce n'est pas une pièce de théâtre à proprement parler. Elle n'a rien de très dramatique.

— Non, ça j'avais compris...

— Mais avec un bon acteur, quelqu'un de charismatique comme Josh...

— Ou vous...

— Ou moi.

— Vous étiez *électrique* ce soir, au fait.

— Merci beaucoup. C'est parce que vous me regardiez.

La remarque flotte entre d'eux dans le silence de la petite pièce, et tous deux, un peu gênés, se demandent ce que cela signifie au juste.

Ils se sourient.

— Bon... et comment vous sentez-vous, aujourd'hui ? s'enquiert Nora.

— Pas trop mal. J'ai des bleus que je ne m'explique pas très bien, mais ça va. Écoutez, je me rappelle vaguement que vous m'avez mis dans un taxi, cette nuit.

— *Poussé* dans un taxi.

— Désolé. J'avais pris des antibiotiques et il est évident qu'il ne faut pas boire, dans ces cas-là.

Ainsi formulée, son excuse paraît un peu pitoyable, mais il est trop tard pour la retirer.

— Des antibiotiques, hein ? Petit coquin. Et moi qui pensais que vous n'étiez peut-être qu'un sale ivrogne.

— Aussi, oui. Certaines personnes deviennent charismatiques, drôles et séduisantes, quand elles sont soûles. Moi, je pleure et je pisse sur la lunette des toilettes.

— Waouh, je suis impressionnée.

Elle lui décoche son sourire irrésistible, et Stephen remarque une fois de plus les si jolies petites pattes-d'oie qui se forment au coin de ses yeux.

— Ne vous inquiétez pas, ajoute-t-elle. On était tous dans un sale état. C'est pour ça que je vous

cherchais, d'ailleurs. Je suis désolée de m'être comportée comme une vraie mégère, hier soir.

— Mais pas du tout !

— Oh si. Faire une scène à Josh en public, c'est tout sauf classe. Je l'attribuerais volontiers à la drogue et à l'alcool, mais c'est ma faute, vraiment. Je ne sais jamais quand m'arrêter. Et je déteste les fêtes de Josh. Après votre départ, la soirée a viré au cauchemar. Les massages de dos ont commencé.

— On vous a massé le dos ?

— Vous plaisantez ? J'aurais cassé les doigts du premier qui s'y serait risqué. Et évidemment, ils ont trouvé le bongo ! Là, c'était le bouquet. Tout le monde planait complètement, jouait du tambour et beuglait ses positions sexuelles préférées. Ç'a duré jusqu'à six heures du matin. Croyez-moi, quand un joli brin de fille que vous n'avez jamais vu se met à masser votre mari en braillant qu'elle aime seulement se faire prendre par-derrière, vous savez qu'il est temps de dire stop.

— Qui a braillé ça ?

— Oh, une jolie petite garce en robe à bretelles – elles se ressemblent toutes, au bout d'un moment. Enfin bref, ce que je voulais dire, c'est que, comparé aux autres, vous étiez un ange. Un ange qui bafouillait des propos incohérents, mais un ange quand même.

— Quand j'ai enfilé mon manteau ce matin, j'avais les poches remplies de petits-fours.

Nora éclate de rire.

— Ce n'est rien. Ils auraient fini à la poubelle, de toute façon. Vous les avez mangés ?

— Je m'étais assis dessus dans le taxi, alors ils n'avaient pas fière allure.

— C'est du propre.

— Je crois même qu'il reste du saumon fumé au fond de ma poche gauche.

— Je passe mon tour, merci.

Un nouveau silence s'installe, qui leur fait prendre conscience de l'étroitesse de la pièce. Le moment aurait été bien choisi pour que Stephen endosse la personnalité de Cary Grant flirtant avec Eva Marie Saint à bord d'un train dans *La Mort aux trousses*, ou peut-être celle, plus affable, de Jimmy Stewart dans *Indiscrétions*, mais il pressent qu'on peut difficilement décider d'être charismatique – autant décréter que l'on veut être invisible. Au lieu de cela, il ne voit plus que la combinaison noire accrochée au dos de la porte derrière Nora, comme une mue horrible dont il se serait débarrassé. De son côté, ne sachant pas quoi faire, Nora tortille sa courte frange entre ses doigts.

— Vous serez heureux d'apprendre que Josh et moi, on s'est réconciliés et même embrassés, dit-elle. Un gros patin, dans le cas de Josh. Je voulais juste vous remercier d'avoir été de si bonne compagnie et d'avoir joué les arbitres entre nous deux.

Et, tenant toujours son bouquet, elle s'avance et lui serre la main.

— C'était un plaisir, répond Stephen, qui lui prend les roses en balayant la pièce du regard. Seulement, j'ai peur de ne pas avoir de vase...

Nora contemple sa main vide.

— Euh, je suis désolée, mais les fleurs ne sont pas pour vous.

— Oh, je vois.

— Josh me les a offertes...

— Évidemment.

— ... mais vous pouvez les garder si vous voulez.

— Non, bien sûr que non, elles sont à vous.

Non sans peine, il l'oblige à reprendre le bouquet, qu'elle accepte après avoir un peu résisté. Au même instant, la voix de Josh retentit au pied de l'escalier :

— NORA !

— Il faut que j'y aille, dit-elle en mettant son manteau. Josh m'emmène dîner dans un restaurant japonais hors de prix, et ensuite on doit rentrer à la maison et soulever le sol au cas où son BAFTA serait caché dessous. Franchement, on croirait qu'un enfant a été enlevé. Mais je tenais à vous dire que j'étais ravie d'avoir fait votre connaissance. À bientôt, alors ?

— Volontiers.

— Au revoir.

— Au revoir.

— Nora ! Je t'attends, mon cœur ! crie Josh.

— Il a peur que ses sushis refroidissent, dit-elle. À bientôt.

— Au revoir, répète Stephen.

Elle sourit encore et referme la porte. Il se dit alors qu'il ne la reverra sans doute plus jamais, sauf peut-être en coup de vent lors de la fête organisée pour la dernière représentation – mais pas en tête à tête, en tout cas. Il se sent soudain oppressé et s'effondre dans son fauteuil.

— Attendez..., dit Nora en réapparaissant sur le seuil. On pourrait boire un café ensemble, un jour. Josh va se faire blanchir les dents, ou combler les fossettes, ou rétrécir le crâne, ou je ne sais quoi d'autre. Du coup je vais me retrouver souvent toute seule.

— On pourrait aller au ciné, un après-midi.

— Un ciné l'après-midi ? J'adorerais ça ! Je demanderai votre numéro à Josh et je vous appellerai.

— Ah, te voilà ! s'écrie Josh en surgissant derrière Nora.

Il enroule ses bras autour d'elle, juste sous sa poitrine, et appuie sa joue contre la sienne.

— Viens, ma chérie, on va être en retard.

— Hé, peut-être que Stephen pourrait se joindre à nous ! lance Nora, mais sans grande conviction.

— Pas ce soir, je te veux rien qu'à moi.

Josh resserre son étreinte en la soulevant légèrement. Nora tord la tête pour l'embrasser – un baiser qui veut dire « S'il te plaît, repose-moi » –, puis ils se tournent vers Stephen, tout sourire, comme s'ils se tenaient sur un tapis rouge et attendaient qu'on les prenne en photo.

— Bon, à plus, vieux ! finit par dire Josh.

— À plus, Josh.

— Au revoir, Steve, dit Nora.

— Au revoir.

Et ils disparaissent.

Stephen attend quelques secondes avant de sortir sur le palier et, dos à la porte, écoute le bruit de leurs baisers et de leurs voix qui résonnent dans la cage d'escalier.

— Alors, de quoi vous parliez, tous les deux ? demande Josh.

— De toi, mon amour...

Nouveau bruit de baiser.

— On ne parle toujours que de toi, reprend Nora.

— Je ne voulais pas...

— Je sais, je sais...

— Viens là.

Des paroles étouffées s'ensuivent – « Je t'aime », suppose Stephen.

— Moi aussi, chéri. Moi aussi, je t'aime.

... et Stephen reste là sans un mot à les écouter partir, en espérant très fort qu'il n'est pas en train de tomber amoureux de Nora Harper.

Acte 3

LES INCROYABLES AVENTURES DE NORA SCHULZ

« Certains prennent, d'autres se font prendre... »

Billy WILDER et I.A. L. DIAMOND
La Garçonnière

NORA SCHULZ FAISAIT CARRIÈRE COMME SERVEUSE PROFESSIONNELLE depuis sept ans lorsque Josh Harper a claqué des doigts vers elle pour la première et dernière fois.

Beaucoup de choses ont été dites et écrites sur les dangers d'une réussite trop précoce, mais Nora ne pouvait s'empêcher de penser qu'un échec trop précoce n'était pas génial non plus. Après avoir pris d'assaut les profondeurs du hit-parade, Nora Schulz et les Nouveaux Barbares s'étaient réorientés vers une musique plus expérimentale et sans concession qui les avait entraînés vers les bacs de CD soldés, puis vers des disputes internes et une séparation pleine d'aigreur. Quelque peu réconfortée à l'idée de n'avoir que vingt-trois ans, Nora s'était reprise en main, avait ravalé sa fierté et décidé avec pragmatisme de chercher un job dans un restaurant, juste pour quelques mois, histoire de garder la tête hors de l'eau en attendant d'écrire de nouvelles chansons et de signer un nouveau contrat avec une maison de disques.

Elle avait commencé par travailler chez Raw, un sushi bar sinistre du West Village où les clients mangeaient à volonté, où la cuisine dégageait la même odeur que les petits bassins d'eau de mer entre les rochers et où le chef réussissait, sans qu'elle sache comment, à vraiment donner au thon le goût d'un poulet marin. Elle avait enchaîné avec le Dolce Vita, un restaurant italien chic dont la grande spécialité était le blanchiment d'argent et qui, soir après soir, n'offrait aux regards qu'une toundra de tables vides recouvertes de nappes blanches. Puis il y avait eu le Radish, un restaurant végétarien et macrobiotique tenu par des fanatiques – dont le décor évoquait à merveille un régime totalitaire – où la musique, l'alcool, les salières et le plaisir étaient strictement interdits et où des clients blafards à l'air maladif grignotaient leur carpaccio de betteraves rouges en silence avant de partir, trop faibles pour laisser un pourboire. Après ça, elle avait passé dix-huit mois atroces dans un bar à cigares haut de gamme, l'Old Havana, où elle se faisait reluquer chaque soir par de jeunes cadres éméchés tous vêtus du même pantalon Banana Republic à pinces et à taille haute, retenu par de grosses bretelles criardes de façon à envelopper confortablement leur entrejambe. Bien que le travail ait été incroyablement lucratif, elle avait fait éclater la révolution en frappant un client qui tentait de glisser un billet de vingt dollars dans son chemisier. Le cigare qu'il fumait avait volé au-dessus de sa tête, comme dans un dessin animé, mais le bref sentiment d'euphorie et de satisfaction qu'elle avait éprouvé avait rapidement fait place au chômage et à de désagréables brûlures.

Elle avait ensuite été masseuse à Central Park – une brève expérience qui avait pris fin lorsque les gens s'étaient plaints qu'elle appuyait beaucoup trop fort. Une nouvelle période de chômage, courte et désespérée, avait suivi. Sa carrière musicale – la raison pour laquelle elle s'était installée à Manhattan au départ – n'était guère plus qu'un passe-temps et se résumait à des mini-concerts qu'elle donnait le dimanche soir, accompagnée à la guitare par les plus gentils membres de son ancien groupe, dans un bar branché du West Village où les clients hurlaient à qui mieux mieux pardessus leur étonnante version jazz acoustique de « Smells Like Teen Spirit ». Nora envisageait alors sérieusement de renoncer et de retourner vivre avec sa mère divorcée et ses deux jeunes frères dans leur petit appartement situé sous un couloir aérien à Newark.

Puis, à la dernière minute, elle avait trouvé du boulot chez Bob, un petit bar-restaurant sans prétention dans le quartier de Cobble Hill, à Brooklyn. Prise d'un coup de foudre pour cet endroit, elle avait déménagé afin de s'en rapprocher. Le job offrait tout ce qu'on pouvait attendre de la

restauration. La cuisine était bonne, les prix raisonnables, et les clients laissaient des pourboires en conséquence. Le propriétaire, Bob, se montrait charmant et bienveillant. Les cuistots étaient propres et amicaux, ils se lavaient les mains après être allés aux toilettes et ne se droguaient presque pas. Personne ne partait en claquant la porte avec rage au beau milieu de son service. Personne non plus ne lui lançait des insultes ou des petits pains dans la cuisine, ne s'amusait à l'enfermer dans la chambre froide et ne lui volait ses affaires dans son casier. Les horaires étaient flexibles, ce qui lui permettait de se produire sur scène – enfin, quand elle en avait la possibilité. Les employés se souvenaient des dates d'anniversaire de leurs collègues. En somme, elle avait décroché le Saint Graal des serveuses. Et le problème était bien là. Tout était trop facile.

Parce que, pour le reste, sa vie s'apparentait à un désastre. Son dernier petit ami en date, Owen, un pseudo-scénariste aigri et paresseux, limite catatonique, qu'elle avait rencontré au restaurant, était devenu un écrivain en résidence sur son futon. Il passait son temps allongé dessus, tout habillé, avec des reliefs de nourriture dans sa barbe en bataille, à lire et relire un livre, *Apprendre à écrire un scénario*, sans qu'il paraisse pourtant apprendre quoi que ce soit. Ses journées étaient ponctuées de raids dans le frigo de Nora ou chez le loueur de DVD du quartier. Il ne semblait louer des films que pour pouvoir se goinfrer de biscuits salés en faisant des commentaires insupportables : « Ça, c'est ce qu'on appelle l'incident déclencheur... Un conflit, un autre conflit... Ah... L'histoire secondaire démarre !... Hé ! Voilà la dispute du deuxième acte... »

Mais si, comme l'affirmait *Apprendre à écrire un scénario*, un personnage se définit par ce qu'il fait, alors Owen n'était rien. Leur relation avait perdu toute dimension sexuelle et amoureuse. Presque entièrement dénuée d'affection, elle ne tenait qu'en raison de l'incapacité d'Owen à payer son propre loyer et de la peur viscérale qu'avait Nora d'être seule. Son médecin lui avait prescrit du Prozac qu'elle avait commencé à prendre avec réticence, la culpabilité et l'angoisse d'être sous médicaments le disputant au sentiment de bien-être vanté par les publicités. Les mois s'étaient succédé et étaient devenus des années, sans que rien ne change. Elle s'était mise à boire davantage, à se jeter sur la nourriture, à prendre du poids et à fumer trop de dope achetée aux serveurs. Pour ses trente ans, Owen lui avait offert un coffret DVD d'*Alien* ainsi que de la lingerie d'une vulgarité déconcertante – de surcroît pas à sa taille –, un enchevêtrement criard d'élastiques, de lanières en PVC rouge vif et de dentelles, autant dire le genre de tenue plutôt portée d'habitude par les danseuses en cage dans les boîtes de nuit. Nora n'étant pas fille à danser ainsi, elle s'était dépêchée de fourrer le tout au fond d'un tiroir. Leur activité sexuelle avait pris fin des mois plus tôt, de toute façon. Désormais, elle passait la plupart de ses nuits éveillée sur le futon imprégné de l'odeur tenace d'Owen, la tête lourde après avoir abusé du vin rouge et du Tylenol, songeant vaguement à défoncer le crâne de son compagnon avec son ordinateur portable ou à l'étrangler avec sa lingerie.

Sa propre carrière, toujours très improbable dans le meilleur des cas, lui semblait de plus en plus extravagante et futile. New York regorgeait de jeunes femmes séduisantes qui chantaient des versions bossa nova de « Big Yellow Taxi » d'une jolie voix jazzy. Et elle ne pouvait même pas se targuer de savoir danser ou jouer. Dans une ville où presque toutes les serveuses semblaient de dangereuses rivales, Nora, elle, s'étiolait. À vingt-trois ans, elle avait été une chanteuse qui travaillait à l'occasion comme serveuse. À vingt-sept ans, une serveuse qui chantait à l'occasion. Et pour finir, à trente ans, une serveuse à temps plein. Son ambition et sa confiance en soi s'effritaient, remplacées par l'envie et l'apitoiement sur soi. Elle rentrait de plus en plus tard chez elle le soir, sachant d'avance ce qui l'attendrait. Owen serait là, dans le petit studio surchauffé, occupé à déconstruire un

film d'action en mâchonnant une poignée de pistaches ; elle se montrerait sarcastique, le houspillerait, puis ils se disputeraient, et elle serait furieuse et honteuse de ne pas oser lui dire tout simplement de fichir le camp.

En quête d'un nouvel exutoire créatif, elle avait pris l'exemplaire d'*Apprendre à écrire un scénario* et l'avait lu de A à Z. Dès lors, elle avait passé des soirées à fumer et à jeter des notes timides sur le papier – des propos surpris dans la bouche des employés du restaurant, des anecdotes sur son passé de chanteuse, des bribes de mythologie familiale. Aux petites heures du jour, il y en avait des pages et des pages, toutes remplies d'une écriture allongée, brouillée par l'alcool. Quand elle se relisait le lendemain en tâchant d'être objective, elle disait que ce n'était peut-être pas si mal que ça et qu'elle était capable d'autre chose, après tout. Mais, lorsqu'elle tentait de se remettre à écrire, la page restait blanche, et ses nouveaux projets lui paraissaient soudain aussi irréalistes et futiles que tous les autres.

Un matin de cet hiver long et froid, alors qu'elle se réveillait tard avec une nouvelle gueule de bois, sentant sur son visage le souffle chaud parfumé aux bretzels d'un homme qu'elle avait depuis longtemps cessé d'aimer, elle avait mesuré à quel point elle se sentait seule. Il fallait que la roue tourne. Que quelque chose de positif se produise, et vite.

Puis, en avril, Josh Harper était entré dans son restaurant et avait commandé un club sandwich.

LE PRIX DE L'HOMME DE L'ANNÉE

IL ÉTAIT VENU AUX ÉTATS-UNIS APRÈS AVOIR TRIOMPHÉ dans le rôle de Clarence, le héros infirme, handicapé mental et atteint d'une maladie en phase terminale de *Carpe diem*. Tourné pour la télévision, le film était sorti contre toute attente dans les salles obscures et, après avoir confirmé son potentiel, avait fait la tournée des festivals jusqu'à ce que Josh décroche un BAFTA. Les critiques avaient été dithyrambiques, provoquant un afflux de propositions de travail à la télé, au cinéma et au théâtre. Il n'avait pas ménagé sa peine non plus, en flirtant sans vergogne avec les journalistes dans les bars des hôtels, ce qui lui avait valu une foule d'articles complaisants – des avances crues qui passaient pour du journalisme, des allusions à ses yeux magnifiques, à son sourire en coin, à son charme naturel, à ce sex-appeal qu'il dégageait apparemment sans le vouloir. Il avait posé pour une nouvelle collection de costumes pour hommes dans les suppléments des journaux du week-end et avait pu tous les conserver. Il avait investi dans l'immobilier. Un magazine l'avait invité à la remise du prix de l'Homme de l'Année, et bien qu'il ne l'ait pas remporté, il avait pu rencontrer l'heureux élu et sniffer de la coke avec lui – ironie du sort, dans des toilettes pour handicapés. Du jour au lendemain, il avait eu deux agents et un manager, un attaché de presse, un architecte, un comptable et un conseiller financier. Il avait du Personnel. C'était quelqu'un qui avait besoin de Personnel.

Il avait ensuite tourné *Stiletto*, un film original et ultra-violent sur un gangster travesti, avant d'incarner un antihéros aux mœurs dissolues dans un film en costumes de la BBC où, selon le *Radio Times*, il « faisait chavirer le cœur des dames ». Soucieux d'élargir son répertoire et son aura, il venait de signer pour le second rôle de *TomorrowCrime*, une grosse production américaine. Il devrait y interpréter Otto Dax, un Jeune Flic Sarcastique et Intègre En Guerre Contre Les Autorités Corrompues de Mégapolis 4 – une expérience qu'il qualifiait de « simple divertissement » ou de « plus horrible des compromissions », selon la personne à qui il s'adressait. Le plus beau, c'est que le studio lui avait payé un billet en première classe lorsqu'il s'était rendu à L.A. Non, même pas en première : en première *de luxe*. Alors qu'il acceptait une troisième coupe de champagne gracieusement offerte par l'hôtesse de l'air (bien plus jolie que celles de la classe éco), il avait examiné depuis son fauteuil inclinable l'espace presque indécent dont il disposait, avec l'impression d'être victime d'une merveilleuse erreur. Mieux, en ouvrant le magazine de la compagnie aérienne, il était tombé sur un article, « *Mad about the boy* : pourquoi Hollywood s'enflamme pour Josh Harper ». Pas étonnant que les gens le dévisagent. Il avait porté la coupe à ses lèvres et constaté à ce moment-là que l'hôtesse de l'air avait écrit un numéro de téléphone sur son dessous de verre. Le vol de Londres à Los Angeles durait douze heures, et pour lui cela avait été bien trop court.

Après deux semaines à boire de l'Évian à L.A., il était reparti à New York voir de nouveaux amis et, en théorie, travailler son accent en prévision du tournage de *TomorrowCrime*. C'est ainsi qu'il avait débarqué un soir chez Bob à une heure tardive, bourré et un peu défoncé, et commis l'erreur potentiellement mortelle de claquer des doigts pour attirer l'attention de la serveuse. La leçon à laquelle il avait eu droit avait été si virulente, si cinglante et si drôle qu'il s'était confondu en excuses, lui avait payé un verre, puis un autre, l'avait observée tandis qu'elle tentait de travailler, et enfin lui avait laissé un gros pourboire. Une fois tout le monde parti après la fermeture, il l'avait aidée à remplir les salières et les bouteilles de ketchup, à mettre les chaises sur les tables, sans cesser de lui jeter de petits coups d'œil. Et quand tout avait été rangé, ils s'étaient installés dans un

coin pour discuter.

Fidèle à sa nature, Nora avait d'abord été sceptique. Elle n'appréciait pas particulièrement les Anglais, surtout les jeunes prétendument branchés qui venaient brailler au bar presque tous les soirs. Elle n'aimait pas leur air supérieur et condescendant, cette idée vaniteuse qu'être anglais était remarquable en soi, comme si Shakespeare et les Beatles leur avaient mâché tout le boulot. Et non, elle n'aimait pas non plus leur accent, qu'elle trouvait nasillard, narquois et cassant. Elle détestait leur suffisance en matière de politique et ne supportait pas qu'ils pensent toujours être le seul peuple au monde à pouvoir être de gauche ou à savoir manier l'ironie. Nora déployait la sienne avec bonheur depuis vingt-cinq ans, merci bien, et elle n'avait pas besoin de leçons dans ce domaine, surtout pas de la part d'une nation qui n'était même pas capable de prononcer le terme correctement. Lorsqu'elle avait compris que, en plus d'être anglais, Josh était acteur, elle avait failli se précipiter vers la sortie de secours. Car s'il y avait bien un mot qui actionnait un signal d'alarme chez elle, c'était celui-là. Seuls « dealer » et « pro-armes à feu » l'effrayaient davantage.

Elle avait pourtant décidé de lui accorder le bénéfice du doute – une décision quelque peu facilitée par le fait qu'il était, et de très loin, l'homme le plus séduisant qu'elle ait jamais rencontré. Elle avait dû se retenir de rire tant il était beau. On aurait dit une publicité ambulante, avec ses yeux bleus, ses lèvres bien dessinées et sa peau parfaite, apparemment dépourvue du moindre pore, comme si elle avait été retouchée. Pour autant, il n'était ni efféminé, ni pomponné, ni, Dieu l'en préserve, trop apprêté. Outre sa beauté et son sex-appeal indéniables, il avait aussi de l'humour et du charme, malgré son côté un peu gauche et son air de petit chien. Il l'écoutait avec une attention déstabilisante et un regard fixe et perçant à la limite du théâtral, peut-être légèrement surjoués. Il avait éclaté de rire au récit de ses aventures, émis tous les bruits encourageants qui convenaient en prenant connaissance de sa carrière ratée de chanteuse, tout en sachant ne pas se mettre en avant et garder quelque doute quant à la sienne propre. Il paraissait sincèrement touché par tout ce qui lui arrivait et faisait preuve d'une modestie appréciable devant ce qu'il appelait sa « chance ridicule ». Il se montrait si gentleman que c'en était presque insensé. On aurait dit un personnage sorti d'un vieux film britannique en noir et blanc, mais pas le moins du monde docile ou asexué – bien au contraire. Son charme et l'attention qu'il lui témoignait ne semblaient pas factices non plus ou, si tel était le cas, le résultat était si parfait et si convaincant qu'elle était ravie de le prendre pour argent comptant.

Ils avaient découvert qu'ils venaient de milieux similaires – des familles quelques peu braillardes mais affectueuses de la classe ouvrière supérieure. Lorsque le whisky qu'ils avaient descendu les eût rendus incapables de parler correctement, ils avaient enchaîné avec du café. Avant qu'ils comprennent ce qui leur arrivait, le jour s'était levé. À six heures du matin, elle avait donc fermé le restaurant, et tous deux avaient longé Brooklyn Heights jusqu'au pont de Brooklyn pour rejoindre le sud de Manhattan. C'était exactement le genre de situation romantique que Nora se plaisait en général à dénigrer, et elle n'avait pas dérogé à ses habitudes au moment de traverser le pont, main dans la main avec Josh. Mais elle l'avait fait sans réelle conviction. Cela la changeait, après tout. Pour leur premier rendez-vous, Owen l'avait emmenée dans un restaurant mexicain en fin d'après-midi de façon à pouvoir profiter de l'Happy Hour et de l'offre « deux burritos pour le prix d'un ». Puis, ils étaient allés voir le spectacle *Stomp !*, qui lui avait donné la migraine. Elle ne s'en était pas formalisée à l'époque, ou pas trop, en tout cas. Le romantisme la mettait mal à l'aise et Owen ne faisait que se montrer pragmatique, même si la soirée avait été un peu plus riche en flatulences qu'une fille ne l'espère en général.

Josh et elle étaient arrivés à l'hôtel de celui-ci au moment où le reste de la ville s'agitait pour se rendre au travail. Là, ils s'étaient endormis en tee-shirt et en sous-vêtements sur le lit refait, roulés en boule l'un en face de l'autre, comme deux parenthèses. Ils avaient rouvert les yeux trois heures plus tard, la bouche pâteuse et un peu gênés. Pendant que Josh passait dans la salle de bains, Nora avait bu un grand verre d'eau froide, puis un autre, avant d'appeler chez elle. Owen dormait encore et n'avait remarqué son absence que lorsque la sonnerie du téléphone l'avait réveillé. La conversation n'avait pas été particulièrement longue ni tendre. Nora lui avait seulement suggéré d'enfiler son pantalon, de faire son sac et de foutre le camp, en prenant aussi ses DVD d'*Alien*, tant qu'il y était.

Elle était ensuite restée blottie sur le grand lit en regardant un immeuble de bureaux par la fenêtre et en essayant très, très fort d'éprouver quelque chose qui ressemble à de la tristesse ou à du regret. Mission impossible. Elle s'était alors mise à rire doucement. Soudain beaucoup plus légère et heureuse, elle avait fini de se déshabiller, était entrée dans la salle de bains et avait tiré le rideau de la douche pour embrasser Josh Harper.

Ils n'avaient pas quitté la chambre durant trois jours. Lorsque le mois de septembre était arrivé, ils étaient déjà mariés, et Nora Schulz était devenue Nora Schulz-Harper.

COFFEE AND CIGARETTES

— ... C'EST COMME ÇA QU'ON S'EST RENCONTRÉS, il y a plus de deux ans, maintenant. Une histoire très émouvante, vous ne trouvez pas ? Mais je suppose que Josh vous l'a déjà racontée. Il la sort à tous les foutus journalistes qu'il croise – « Comment j'ai fait la connaissance de ma femme, une serveuse courageuse, et comment je l'ai sauvée d'une dure vie de labeur ». Ça figure même sur son site internet...

Ils se trouvaient à l'Acropolis, un boui-boui style années 1950 à l'écart de Shaftesbury Avenue, pour avaler un cappuccino amer et granuleux et un cheesecake partiellement décongelé. Leur idée de départ était le cinéma, mais faute de réussir à trouver un film qu'ils n'aient pas déjà vu ou qui ne soit pas entièrement en images de synthèse, ils ont préféré aller prendre un café. Ils en ont bu assez pour commencer à se sentir nauséux et tremblants, et ils ont beaucoup parlé aussi – surtout Nora. Stephen n'y voit pas d'inconvénient, cependant. Il l'apprécie encore plus maintenant qu'ils sont tous les deux sobres. Elle est drôle, brillante et caustique, pleine d'autodérision, futée, sexy, et... Mais à quoi bon ? Il est évident qu'elle aime Josh. Pourquoi sinon l'évoquerait-elle en permanence ? Afin de se protéger, il a décidé de se concentrer sur les défauts de la jeune femme, mais il a du mal à en repérer un seul.

— Et vous vous êtes mariés ? Comme ça, tout simplement ?

— Oui, enfin, pas « tout simplement ». Il m'a courisée presque sans relâche. Champagne, cadeaux, vols transatlantiques en première classe. Josh croit beaucoup au pouvoir magique des fleuristes, et pendant des mois je n'ai pas pu sortir de chez moi sans renverser une orchidée noire. Vous le connaissez, il ne fait pas ces choses-là à moitié.

— Ç'a l'air romantique.

— Oh, ça l'était. Mais attention, il ne donnait pas dans le ringard. On s'éclatait aussi. Imaginez un peu : durant les six premiers mois, on n'a presque pas arrêté de boire, de planer et de s'envoyer en l'air. J'en garde un merveilleux souvenir.

— Il vous adore, hein ?

— Ah oui ? dit-elle en s'illuminant malgré elle. Je ne sais pas...

— Bien sûr que si. Il vous vénère.

— Mouais. Être vénérée, c'est très sympa, seulement nous autres divinités, on apprécie aussi de pouvoir discuter un peu de temps en temps. Et de sujets autres que : « Tu crois que je devrais me faire refaire les dents ? »

Elle sourit, suce sa cuillère et en tapote la main de Stephen.

— Et vous ? Comment avez-vous rencontré votre femme – ou ex-femme ?

— Alison ? Oh, à l'université.

— Ah. Un amour né sur les bancs de l'école, alors. Un coup de foudre ?

— Pas vraiment. Pas pour elle, en tout cas. Plutôt une campagne lente et méthodique.

— Vous l'avez eue à l'usure.

— Oui.

— Vous l'avez harcelée.

— Mais tendrement.

— Je n'en doute pas. Quel était le problème, alors ?

— Vous voulez la version longue ou abrégée ?

— La longue. À moins qu'elle soit vraiment très, très longue. Si je m'écroule la tête dans mon cheesecake, il faudra peut-être songer à conclure.

Stephen soulève sa tasse de café froid, puis se ravise et la repose.

— Je crois qu'elle s'est lassée d'attendre qu'on perce en tant qu'acteurs. Quand on s'est installés ensemble, on pensait que tout irait bien – vous voyez le tableau : c'était l'aventure, on était pauvres mais heureux. Seulement, après la naissance de Sophie, il s'est avéré qu'on était pauvres et rien de plus. Non pas que Sophie soit responsable, pas du tout – elle était et elle est toujours super, c'est ma plus belle réussite et elle nous a sans doute permis de tenir plus longtemps qu'on ne l'aurait fait sans elle. Mais on a cessé... de s'amuser, c'est tout. On s'inquiétait sans arrêt, on avait des boulots minables à temps partiel, on se nourrissait de toasts et on se disputait. À un moment donné – et ça, je ne l'ai jamais dit à personne –, j'ai prétendu passer des entretiens, des auditions fictives pour des grands rôles dans des films imaginaires, alors qu'en fait j'allais m'asseoir dans un café. J'expliquais ensuite à Alison que j'avais été fortement pressenti, avant d'inventer un bobard pour justifier le fait qu'on avait finalement choisi un autre acteur – quelqu'un de plus grand, par exemple.

L'anecdote est un peu plus récente qu'il ne le prétend, mais il espère que Nora le rassurera.

— Waouh ! C'est vraiment poignant, soupire-t-elle en secouant la tête.

— N'est-ce pas ?

— Mais si vous tenez à exercer ce métier ridicule...

— Je sais, je sais. À la fin, Alison en a eu marre. Vous savez ce que c'est. L'échec est un aphrodisiaque enivrant...

— Ce n'est pas un échec, mais une réussite différée. Vous et moi, on a un développement tardif.

— Oui, eh bien pour Alison, c'était trop tardif. Elle a trouvé un boulot en intérim à la City, où elle s'est rendue indispensable bien sûr, et elle a commencé à prendre goût à son travail et à rentrer tard le soir. Avant que je comprenne ce qui m'arrivait, elle avait filé avec son chef. L'histoire se résume à ça. Aujourd'hui, elle est consultante en recrutement et habite un grand manoir à la con à Barnes. Et elle est très heureuse. Très, très, très, très heureuse.

— Au moins, vous n'êtes pas amer.

— Au moins, je ne suis pas amer.

— Et c'est ça, la version longue ?

— Vous la vouliez plus longue encore ?

— Ça ne m'ennuie pas du tout.

— À mon avis, ça suffit largement.

Nora remue son café.

— Et... vous voyez quelqu'un d'autre ?

— Oh non !

— Mais vous ne vous sentez pas parfois un peu...

— Pas vraiment. Je lis beaucoup, je regarde des tas de films, et j'ai une connexion internet haut débit, le câble et aussi un vidéoprojecteur haute résolution avec un son surround. Je suis une sorte de moine high-tech. Je m'éclate, je vous assure.

— Et que pensez-vous d'elle ?

— De qui ? De mon ex-femme ? Je ne pense rien. Enfin, non, ce n'est pas vrai. J'essaie de ne pas penser à elle.

— Mais vous l’aimez toujours ?

— Plus ou moins. Sophie me manque, en revanche.

— Votre fille ?

— Oui.

Le silence s’installe entre eux, le premier de l’après-midi. Stephen tente de le remplir en écrasant un grain de sucre sur la table en formica avec l’ongle de son pouce.

— Je suis certaine que vous apprendrez à aimer de nouveau, déclare Nora en touchant sa main avec la sienne.

Il lève les yeux vers elle.

— C’est bien ce qui me fait peur.

Elle sourit, et le silence retombe tandis qu’ils cherchent quelque chose à dire. Nora finit par s’agiter sur sa chaise.

— Bon, si on allait s’amuser un peu, hein ? Histoire de brûler une partie de cette caféine.

COMME DANS UNE COMÉDIE ROMANTIQUE

EN MOYENNE, STEPHEN A VU CINQ FILMS PAR SEMAINE DEPUIS SES CINQ ANS . À cela s'ajoute un certain nombre de pièces de théâtre et beaucoup trop de feuilletons télévisés, mais ce sont les films qui l'ont vraiment marqué. Il a découvert ainsi toutes sortes de choses ne se produisant pas d'ordinaire dans sa région, l'île de Wight : des explosions de planètes, des visages qui se liquéfiaient, des lesbiennes vampires et des enterrements vikings. Les films lui ont aussi permis d'acquérir des tas de compétences, certaines plus utiles que d'autres, comme la manière d'embrasser, de faire du pain perdu, de démarrer une voiture en manipulant les fils de contact ou encore de cacher la terre évacuée pour creuser un tunnel destiné à s'évader. Il a découvert que les promoteurs immobiliers sont en général des salauds et que dessaisir un flic d'une enquête sous prétexte qu'il en fait une affaire trop personnelle ne signifie pas qu'il ne la résoudra pas à la fin. Il lui semble également être en mesure de faire atterrir un Boeing 747, d'assembler un fusil de sniper et de recoudre et cautériser ses propres blessures.

Tous ces enseignements ne lui ont pas été très utiles au final. Durant sa première leçon de conduite, il a fallu que l'instructeur l'empêche de tourner sans cesse le volant d'un côté et de l'autre. Il a été témoin d'une quantité impressionnante d'orgasmes féminins – bien plus qu'il ne pourra jamais espérer en provoquer lui-même. Grâce aux comédies romantiques, il a pu voir mille déclarations d'amour de dernière minute dans des aéroports ou des gares, le plus souvent sous la pluie ou la neige, des déclarations qui se sont révélées plus persuasives que les siennes dans la vraie vie. Arrivé à Londres à dix-neuf ans, il a reproduit le geste que font les acteurs pour héler un taxi : il a levé le bras droit, s'est avancé sur la chaussée et a crié fort, sa voix montant dans les aigus : « Taxiiii ! », au grand amusement des passants. Deux semaines après le début de sa formation professionnelle, alors qu'il couchait avec une femme pour la première fois (Samantha Colman, sa partenaire dans un cours de combat scénique qui finalement avait pris un tour érotique), il a utilisé un petit truc dévastateur emprunté à Stewart Granger dans l'un de ses vieux films, embrassant la main de la jeune femme, en remontant le long de son bras et recommençant à partir du pied en un staccato de petits baisers – technique grâce à laquelle Samantha Colman avait eu l'impression d'être embrassée par un marteau-piqueur, comme elle devait l'avouer plus tard.

À chacune de ses expériences les plus intimes et les plus bouleversantes de son existence, Stephen n'a pu s'empêcher de penser à la manière dont les acteurs jouaient des scènes semblables : son extase à la naissance de sa fille, par exemple, sa douleur en apprenant la mort prématurée d'un ami d'enfance, son cri de joie lorsque Alison avait accepté de l'épouser, ou son propre sourire, le jour de son mariage. Ses réactions n'étaient pas factices pour autant, mais, consciemment ou pas, il les avait toujours comparées à celles des comédiens qu'il avait vus, dans l'espoir qu'elles correspondraient. La vie ne lui paraît jamais plus belle, plus vraie ou plus intense que lorsqu'elle ressemble à celle que l'on voit sur grand écran : pleine d'accélération et de ralentis, de dernières répliques bien envoyées et de doux fondus au noir.

Voilà ce qu'il apprécie le plus lorsqu'il est en compagnie de Nora. Avec elle, il se sent plus intelligent, plus drôle, plus complexe, et aussi moins médiocre et superficiel qu'il ne le pense. Elle lui donne l'impression d'être parfait dans son rôle – un rôle important, par-dessus le marché, et non la doublure d'un autre moi fantôme. Non pas le héros de l'histoire – chose inenvisageable avec Josh

dans les parages –, mais pas non plus un simple figurant. Pas un personnage voyant ou héroïque, mais en tout cas un homme sympathique, quelqu'un qu'on ne voudrait pas voir réduit en miettes, ou aspiré à travers un sas dans l'espace, ou dévoré par des piranhas. Quelqu'un qui ne se résume pas à de simples restes humains.

Dans la séquence présente, ils sortent d'un pas résolu du café par un après-midi d'hiver et traversent l'ouest de Soho. Nora a glissé son bras sous celui de Stephen.

— Au fait, vous allez être content, je me suis remise à écrire, après notre conversation de dimanche soir.

— Vraiment ? Sur quoi ?

— Oh, juste une idée de film à laquelle je pense depuis un moment déjà. Ça se passe durant le New Jersey, dans les années 1980. C'est l'histoire d'un groupe qui se forme, puis qui se sépare. Un truc plutôt bien, je crois. Et drôle aussi.

— J'en suis certain. C'est génial ! Je suis ravi, en effet.

— Vous avez été si encourageant..., dit-elle en lui pressant le bras. Et puis j'ai le temps.

Ils atterrissent dans une galerie de jeux d'Old Compton Street, où Nora insiste pour que Stephen se joigne à elle sur une machine de step-dance. Alors qu'il reproduit la chorégraphie à son côté sur le sol illuminé, il redoute soudain que Nora soit l'un de ces esprits non-conformistes et excentriques, une force de la nature insolente qui, dans la comédie romantique imaginaire qui se déroule à cet instant dans sa tête, met sens dessus dessous la vie étriquée du héros, etc. Le test pour détecter l'excentricité non-conformiste est de montrer au sujet un champ de neige fraîche. S'il se laisse tomber sur le dos et dessine des ailes d'ange au sol en battant des bras, le test est positif. Faute de neige, il décide d'ouvrir l'œil pour repérer d'autres signes révélateurs : une tendance à porter des chapeaux farfelus et des chaussettes dépareillées et délirantes, à shooter dans les feuilles, à faire preuve d'un enthousiasme excessif pour le karaoké, les cerfs-volants et les petits vols insoucians à l'étalage. Une Holly Golightly pur jus, en somme.

Non que ces caractéristiques lui déplaisent : ce serait même plutôt l'inverse, en fait. Avant de devenir consultante en recrutement, Alison aussi avait une tendance à l'excentricité et au non-conformisme, et elle a bel et bien mis sa vie étriquée sens dessus dessous, durant quelques années du moins. Il sait pourtant que dans la vraie vie, ce comportement digne d'une comédie romantique peut vite s'étioler et se réduire à peau de chagrin. Il y a là une part de jeu qui ne peut tenir dans la durée, quelque chose de l'ordre du spectacle. On s'amuse, certes, mais en pleine *conscience*.

— Vous savez vraiment bien danser, monsieur McQueen ! crie Nora, essoufflée, par-dessus une version synthétisée de « Get Down On It ».

— J'ai trois années de claquettes derrière moi, réplique-t-il.

Puis, éprouvant le besoin impératif de recouvrer une petite partie de sa virilité, il part chercher un truc à conduire ou à frapper du pied ou du poing.

Il le repère au fond de la galerie, là où les vieux jeux se cachent pour mourir. TomorrowCrime, le premier jeu de tir inspiré du carton réalisé au box-office par le film de Josh Harper, deux ans plus tôt. Sur l'écran, un Josh de synthèse assez ressemblant, vêtu d'un long manteau de cuir noir comme celui d'Otto Dax, son personnage de jeune flic sarcastique, mitraille les mystérieux assassins cyborgs de Mégapolis 4.

Nora et Stephen se regardent, les yeux écarquillés.

— Vous voulez jouer ?

— Et comment ! répond Stephen.

Il glisse une pièce dans la fente de la machine, tire un gros pistolet en plastique rouge et le braque sur l'écran.

— Vous savez quoi ? lance la voix de Josh dans les haut-parleurs.

— Je t'écoute, chéri, dit Nora.

— Je pense qu'il est temps qu'on aille botter le cul aux cyborgs.

Il apparaît bientôt que botter le cul aux cyborgs n'est pas le plus grand talent de Stephen. Bien que Nora le soutienne, ces salauds sont beaucoup trop nombreux – dicit Otto Dax. Une minute ne s'est pas écoulée que le double de Josh porte une main à sa poitrine, plie les genoux et s'effondre par terre.

— Ah, tant pis. Qui voudrait être éternel ? grogne-t-il en agonisant.

— Alors, qu'est-ce que ça fait ? demande Nora, une main dans le dos de Stephen.

— Quoi ?

— D'être mon mari ?

— C'est... pas mal, dit-il en soufflant sur la fumée imaginaire qui s'échappe de son arme, avant de ranger celle-ci.

DE L'ART DE PARAÎTRE ÉBAHI

PLUS TARD CET APRÈS-MIDI-LÀ, NORA ET STEPHEN RETOURNENT lentement à pied vers le théâtre. Il serait sans doute préférable de s'abstenir de tout commentaire sur l'affiche géante qui domine Shaftesbury Avenue, mais il est difficile de passer sans souffler mot devant une représentation haute de neuf mètres de votre mari en pantalon de cuir moulant. Nora s'arrête à l'angle de Wardour Street, juste en face, et lève les yeux vers lui.

— Ce truc me fout les jetons à chaque fois, dit-elle en grimaçant. C'est un peu comme si Dieu me contemplait de haut.

— Un Dieu en chemise blanche bouffante.

— Un Dieu avec des pectoraux et des abdos. Un Dieu avec une carte d'abonnement à un club de gym.

— Il paraît que quand il fait beau on peut voir ses tétons depuis le London Eye.

Nora éclate de rire.

— Qu'est-ce que je ne donnerais pas, parfois, pour avoir un aérosol de peinture et un escabeau ! Juste pour info, le renflement sous sa ceinture a été retouché.

— Ah oui ?

— Oh oui, c'est sûr. Josh a dû soudoyer les types qui ont réalisé l'affiche.

Nora se lance alors dans une imitation très approximative de Josh – accent britannique compris.

— « Plus gros ! Je veux que mon engin soit plus gros ! » Quoi, qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— J'adore entendre les Américains parler avec un mauvais accent anglais.

— Pas la peine de la ramener, l'Angliche.

Ils traversent Wardour Street et arrivent devant l'entrée des artistes.

— Bon... vous voulez voir si Josh est là ? demande Stephen.

— Non, je crois qu'on a eu notre dose de Josh pour cet après-midi. Saluez-le pour moi. Et nous, il faut qu'on remette ça, d'accord ?

— Cela me ferait très plaisir.

Il se rend compte au même instant qu'embrasser Nora lui ferait très plaisir aussi. Mais, alors qu'il se penche vers elle, Josh se rappelle à son souvenir du haut de ses neuf mètres, avec sa rapière dirigée vers lui, et Stephen ne fait au final que frotter sa joue contre celle de la jeune femme. On dirait un geste de consolation, de ceux que l'on adresse à une tante inconnue lors d'un enterrement. Nora se raidit un peu, puis s'éloigne d'un pas rapide vers le métro.

Stephen entre dans le théâtre et se dirige vers la loge de Josh, déterminé à lui parler tout de suite de cet après-midi. Pour lui dire non pas qu'il est en train de tomber amoureux de sa femme, bien sûr, mais qu'il l'a vue. Mieux vaut rester franc, ne rien cacher et insister sur le côté platonique de leur relation. Il s'arrête devant la loge et, entendant de la musique classique mise à plein volume, frappe doucement et pousse la porte.

Dans les vaudevilles, deux grands types de réaction comique s'offrent au personnage qui, en arrivant dans une pièce, découvre quelque chose qu'il ne devrait pas : l'air ébahi et le long regard impassible. Stephen opte pour ce dernier. Du reste, il lui faut quelques instants pour démêler les éléments qui composent la scène et déterminer quel membre appartient à qui. Assise à califourchon sur une chaise, un pied sur le bureau, Maxine fait face à la fenêtre. Elle est complètement nue en

dehors des bottes à lacets qu'elle met pour jouer chaque soir et, depuis la porte, Stephen a l'impression que la jeune femme est munie de deux nouvelles jambes. L'illusion serait totale si les jambes en question n'étaient pas bien plus musclées et poilues, et si elles n'étaient pas tournées dans la direction opposée. Il comprend bientôt qu'elles appartiennent à Josh. L'acteur a le visage enfoui assez profondément entre les seins de Maxine, mais le reste de sa personne est à peu près visible dans le miroir en pied qui a été décroché du mur et appuyé contre le canapé-lit pour le plaisir visuel des participants.

Pétrifié, Stephen pense que : a) à part le souvenir de ses parents lors de vacances dans un camping breton – un souvenir d'enfance soigneusement refoulé –, il n'a jamais surpris deux adultes en plein rapport sexuel, et que b) ma foi, c'était très bien comme ça. L'acte a un côté animal trop cru, trop brouillon, intime et disgracieux. Un peu comme regarder quelqu'un nettoyer les dents d'un autre. Il a une conscience aiguë de sa non-participation à la scène et, pile à cet instant, histoire que la situation soit encore plus explicite et plus pénible, il distingue ce que dit Maxine.

— Oh, lord Byron, vous êtes un siii bon..., murmure-t-elle, pantelante, d'une voix basse à l'accent italien.

Et lord Byron de répondre :

— Vous êtes une vraie chaudasse, Consuela...

Stephen comprend alors qu'ils font l'amour *dans la peau de leurs personnages*, qu'il s'agit d'un rapport sexuel accompli selon la méthode de l'Actor's Studio, avec de la musique classique en fond sonore. Étant donné le contexte historique, l'emploi du mot « chaudasse » paraît un peu anachronique, et Consuela n'est-il pas un prénom espagnol ? Il serait cependant grossier de le leur signaler. Stephen juge donc préférable de quitter discrètement les lieux. Mais alors qu'il tend la main vers la porte, la chaise qui avait été mal calée contre celle-ci glisse et tombe sur le plancher avec fracas. Son dossier la bloquant cette fois très efficacement, Stephen se retrouve emprisonné dans la loge, qui lui semble maintenant très, très petite.

Josh s'extrait à contrecœur de la poitrine de Maxine et, fait remarquable, se regarde d'abord dans le miroir en rejetant ses cheveux en arrière avant de se tourner vers Stephen. Quoique surpris de voir quelqu'un d'autre dans la pièce, il continue à sourire.

— Salut ! dit Stephen.

Maxine le fusille du regard, sans toutefois cesser tout à fait de bouger les hanches. Le silence s'installe, troublé seulement par le son de leur respiration, le grincement du fauteuil pivotant et la musique orchestrale diffusée par le lecteur de CD. Lorsque le morceau atteint son apogée dramatique, Stephen reconnaît la bande originale du *Seigneur des anneaux*.

Un sourire narquois se dessine sur les lèvres de Maxine.

— On s'échauffe ! lance-t-elle en gloussant.

Josh éclate de rire lui aussi, un rire bas et lubrique, avant de reprendre son souffle et de prendre un air sérieux.

— Putain, Stéphanie, dit-il d'une voix basse, lente et distincte. Ferme la porte derrière toi.

LE FANTÔME DE L'OPÉRA

THÉÂTRE. INTÉRIEUR NUIT.

GROS PLAN : un piano droit oscille au bout d'une corde dangereusement usée qui frotte contre un barreau métallique ou

Non, attendez, on la refait...

un ASSAILLANT INVISIBLE portant une cape noire et un masque blanc sinistre s'emploie à couper la corde avec un gros couteau.

PLAN SUIVANT :

JOSH HARPER, vingt-neuf ans, la beauté du diable, fait son grand monologue sur scène sans se douter du sort funeste qui l'attend.

PLAN SUIVANT :

Encore la corde. Gros plan sur les fibres qui se rompent les unes après les autres pendant que, en dessous, Josh se rapproche du point culminant de son discours.

Gros plan serré sur le dernier fil qui s'étire et, pour finir, se brise. Le piano plonge vers le sol. Josh perçoit le claquement et le bruit de la corde que la poulie dévide à toute vitesse. Zoom sur son air surpris, ENCHAÎNEMENT avec les cris d'horreur du public et l'accord retentissant que produit le piano en s'écrasant. Gros plan très, très serré sur une FEMME qui hurle, puis sur le bras de Josh qui dépasse des débris avec sa manche blanche bouffante, ses doigts agités de mouvements convulsifs inutiles tandis que du sang commence à s'écouler de sous les vestiges du piano. Dominant les cris, un rire sinistre et vengeur retentit.

PLAN SUIVANT :

LA SILHOUETTE FANTOMATIQUE. D'une main tordue et gantée de cuir, elle ôte son masque blanc et dévoile les traits déformés par la haine de...

— Monsieur McQueen ! lance une voix dans le haut-parleur côté cour. Je répète, ceci est votre signal, monsieur McQueen. McQueen, c'est à vous !

Stephen met aussitôt son masque et, la démarche un tantinet moins surnaturelle que d'habitude, s'avance dans la pénombre au fond de la scène pour venir se poster près de la porte et attendre impatiemment que Josh en termine avec son agonie. Il accomplit sa tâche – ouvrir la porte (lentement), s'incliner (lugubrement), refermer la porte (lentement), s'éloigner (rapidement) –, mais avec peut-être un peu moins de grâce et de sérieux que d'habitude.

Josh le rejoint ensuite dans les coulisses, tout sourire.

— Hé, Bullitt ! crie-t-il par-dessus les applaudissements, avant de se mordre la lèvre inférieure – sa façon très personnelle d'exprimer un remords effronté. Désolé pour le spectacle de

tout à l'heure. Tu veux qu'on aille boire un verre ensemble ? On discutera de tout ça...

— Josh, ça ne me regarde vraiment pas, répond Stephen d'un air agacé qui ne sert pas à grand-chose derrière son masque.

— Laisse-moi te livrer ma version des faits, d'accord ? Ça détendra l'atmosphère.

Les acclamations enflent lorsque les lumières se rallument sur une scène vide.

— Écoute, il faut que j'y retourne, mais je viendrai te chercher après. Ça marche, OK ?

Josh exécute son petit bond ridicule et se dirige en trottant vers l'avant de la scène. Sous les ovations du public, et tandis qu'éclatent les « encore » et les « bravo », il s'incline comme toujours en laissant pendre mollement son buste vers le sol pour souligner combien il est é-rein-té.

Stephen remonte son masque sur sa tête. « Non ! a-t-il envie de crier. Ne l'acclamez pas. C'est un bouffon, un crétin narcissique et arrogant, qui en plus porte une chemise blanche bouffante. N'applaudissez pas cet homme. Il n'a rien d'un type bien. Il vient de s'envoyer en l'air sur la BO du *Seigneur des anneaux*. »

Comme si cela pouvait changer quelque chose.

Il regagne sa loge d'un pas lourd quand Donna, la régisseuse, l'alpague dans l'escalier :

— Monsieur McQueen, où aviez-vous la tête, tout à l'heure ?

— Désolé, je n'étais pas concentré.

— Bon sang, Steve, tout ce que vous avez à faire, c'est ouvrir une foutue porte. Ce n'est pas beaucoup demander, non ? Un singe y arriverait, il suffirait juste qu'on en trouve un affilié au syndicat des acteurs.

Sur ce, elle se faufile devant lui et le plante là. Stephen finit de monter les marches jusqu'à sa loge, devant laquelle l'attend Maxine.

— Je peux te dire un mot ?

Elle le suit dans la petite pièce et s'adosse à la porte en se mordant la lèvre, telle une femme fatale dans un film noir, si bien qu'il est facile d'imaginer un petit pistolet en argent dans la poche de son peignoir blanc pelucheux. Ou un pic à glace, peut-être.

— Je sais ce que tu penses, Steve, ronronne-t-elle.

— Et qu'est-ce que je pense, Max ?

— Que je suis une allumeuse, hein ?

Stephen se retourne pour voir si elle est sérieuse. Il serait faux de prétendre que Maxine est totalement dénuée de principes. Quand cela ne lui demande pas trop d'efforts, elle essaie d'acheter du thon dont la pêche ne nuit pas aux dauphins. Elle a aussi des idées très arrêtées sur le port des collants avec des mules ou l'association du bleu marine avec du marron, par exemple. Mais à part ça, elle n'a pour ainsi dire aucune morale. Elle doit donc lutter pour conserver son air vaguement coupable et s'empêcher de sourire comme une toute petite fille qui viendrait de faire délibérément pipi dans sa culotte et que cela amuserait beaucoup.

— « Allumer » n'est peut-être pas le terme exact, Maxine.

— Oui, bon, d'accord. Mais si tu avais frappé à la porte au lieu de débouler sans prévenir...

— J'ai frappé !

— Pas correctement. À quoi ça sert de le faire, si tu ne veux pas qu'on t'entende ?

— Pour ça, il aurait peut-être fallu que tu baisses un peu le son du *Seigneur des anneaux*...

— Tu étais là depuis longtemps ?

— Non.

— Mais tu t'es quand même bien rincé l'œil, je parie ?

— Non ! dit-il en s'efforçant de ne pas paraître sur la défensive.

— Ben voyons. Tu étais bouche bée, les yeux exorbités... Non mais c'est vrai, quoi. N'importe qui d'autre serait sorti en refermant la porte...

— Hé, *Consuela*...

— ... au lieu de rester là un bon quart d'heure à mater la scène.

— Je ne peux pas...

— Je suis surprise que tu ne sois pas rentré chez toi chercher ton appareil photo.

— Je n'y crois pas...

— Quoi ?

— Tu voudrais que *je* m'excuse ?

— Ce n'est quand même pas à *moi* de le faire ! Tu as juste assisté à une partie de jambes en l'air – phénoménale, soit dit en passant. Je n'ai rien fait de *mal*.

— Et si Nora était entrée ?

— Sauf que ce n'était pas elle.

— Elle était dehors, dans la rue, Maxine.

— Josh dit qu'elle ne vient jamais sans y être invitée. Et elle appelle d'abord. C'est une des règles qu'ils se sont fixées.

— Bien pratique pour toi.

— Franchement, Steve, je ne comprends pas que tu en fasses tout un plat. Ce n'est pas comme s'ils étaient heureux ensemble. Josh me parle beaucoup d'elle. Elle est bizarre, si tu veux mon avis. Enfin quoi, tu l'as rencontrée. Tu ne trouves pas qu'elle est bizarre, toi ?

— Non ! Elle a juste... une forte personnalité.

— Une « forte personnalité », c'est l'expression branchée pour dire « cinglée ». Josh pense qu'elle est schizophrène, ou maniacodépressive, ou un truc du même genre.

— N'importe quoi !

— Pas du tout ! Je t'assure. Elle prend des médicaments, et tout et tout. Et elle a un problème avec l'alcool. Elle est toujours ivre, quand Josh rentre chez lui.

— Et ça rend la situation plus simple ou plus compliquée ?

— Pardon ?

— Ta... relation avec le Numéro 12. Le fait que Nora soit malheureuse rend-il les choses plus simples ou plus compliquées ?

Les traits de Maxine se tordent tandis qu'elle tente de réfléchir.

— Il les rend... Merde, c'est toi tout craché, ça.

— Quoi ?

— Tes prises de tête à la noix.

Elle s'assoit sur le bord de la coiffeuse et ramène les pans de son peignoir sur ses cuisses afin d'exprimer ce que l'on pourrait appeler un « remords compassionnel ». Stephen remarque que les muscles de son visage se tendent comme des câbles pour conserver cette expression.

— J'aimerais pouvoir me changer, Maxine, dit-il en entamant son combat nocturne avec sa combinaison dans l'espoir de la faire partir.

— Tu vas cafter ou pas ?

— Auprès de qui ?

— Tu sais bien... Les journaux. Ou elle.

Le téléphone portable de Stephen sonne à cet instant. Il jette un coup d'œil à l'écran. Nora.

— Si ça ne t'ennuie pas, Maxine...

— C'est qui ? Elle ?

— Ferme la porte derrière toi, tu veux ?

Maxine fait la moue et sort à contrecœur. Stephen attend une sonnerie de plus avant de décrocher.

— Salut, champion ! dit Nora.

— Hé, salut ! Comment ça va, depuis tout à l'heure ?

— Très bien. La représentation a été bonne ? Vous leur en avez mis plein la vue ?

— Oh, vous savez...

Le téléphone glisse de son épaule et tombe dans l'entrejambe de sa combinaison. Il s'empresse de le ramasser.

— Désolé, reprend-il. J'ai les jambes coincées dans ce foutu collant.

— Ah, ça, ça doit valoir le coup d'œil, se moque Nora.

Un bref silence s'ensuit, sans doute le temps pour elle de visualiser la scène.

— Je sens que vous êtes en train de m'habiller mentalement, dit-il.

Elle éclate de rire au bout du fil. Il attend qu'elle ait fini avant de demander :

— Où êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ?

— Oh, je passe encore une soirée géniale. Je suis toute seule chez moi et je regarde le championnat du monde de fléchettes. Voilà ce que j'appelle un grand sport anglais. Le sport des rois. Quelqu'un pourrait à tout instant en recevoir une en pleine poitrine et tomber raide mort... C'est passionnant.

Elle parle d'une voix basse un peu rauque et il l'imagine, étendue, seule, sur le canapé devant son énorme écran de télévision, assommée d'ennui, un peu ivre peut-être. En tout cas, le ton de leur conversation lui rappelle ces appels éméchés que l'on passe en pleine nuit. Il le sait d'autant mieux que lui-même a été l'auteur de quelques coups de fil de ce style.

Josh frappe à la porte et l'ouvre aussitôt, obligeant Stephen à redoubler d'efforts pour extraire ses pieds de l'horrible et sinistre tenue de lycra noir.

— Oh, désolé, vieux. Tu veux que j'attende dehors ? dit-il, une main pressée fort sur ses yeux.

— Non, tu peux entrer, répond Stephen en recouvrant ses jambes dénudées avec son pardessus.

— Qui est-ce ? demande Nora au téléphone. L'une de vos groupies ?

Stephen coule un regard vers Josh. Debout dans l'encadrement de la porte, l'acteur est absorbé dans la rédaction d'un texto.

— Josh, murmure-t-il.

— Ah oui, il a dit qu'il voulait vous emmener quelque part, ce soir, c'est ça ?

— Je crois que oui.

— Bon, soyez sages tous les deux. Renvoyez-le à la maison en un seul morceau. N'allez pas vous enfermer dans un repaire de dealers ou un bordel. Enfin, vous, vous pouvez faire ce que vous voulez, bien sûr, mais ne laissez pas Josh...

— Promis.

— Rappelez-lui qu'il est un homme marié et heureux en ménage.

— Comptez sur moi.

— Stephen ?

— Oui ?

— Je voulais juste vous dire que c'était sympa de vous avoir vu cet après-midi. Je n'ai pas beaucoup d'amis ici, du moins des amis qui ne soient pas ceux de Josh, et... euh... ça fait du bien de passer un peu de temps avec quelqu'un qui pour une fois n'a pas envie de coucher avec mon mari.

Stephen rit en soufflant et enfile tant bien que mal son pantalon.

— Est-ce que je me trompe ? marmonne Nora.

Il se tourne vers Josh qui, appuyé contre le chambranle, son mobile collé contre la poitrine, tape un message à petits gestes rapides d'écureuil, l'air très concentré, en se mordant la lèvre.

— Il n'est pas mon genre.

— Ni le mien, réplique Nora en riant doucement. Bon, à bientôt, d'accord ?

— J'espère bien.

— Moi aussi. Passez-le-moi maintenant, s'il vous plaît.

Stephen tend le téléphone à Josh, qui, agacé, cesse un instant de pianoter sur le sien.

— Salut, ma belle... Non... non... Bien sûr que non... Oui... Moi aussi, je t'aime... Oui, si tu es réveillée... J'ai hâte. À plus.

Puis il raccroche d'une main, envoie son message de l'autre et rend à Stephen son portable en le lui lançant sans regarder – si bien que l'appareil tombe par terre.

— Bon, c'est l'heure d'aller faire la fête !

GARDE DU CORPS MALGRÉ LUI

PEU DE SITUATIONS METTENT PLUS MAL À L'AISE que se trouver derrière un homme occupé à signer des autographes.

Au début, Stephen ne sait quelle attitude adopter ni que faire de ses mains si manifestement dépourvues de stylo et de papier. Puis il opte pour une patience respectueuse, un demi-sourire indulgent et les mains dans le dos – la posture d'une personne se trouvant dans l'entourage d'une Altesse royale, en somme.

Josh, lui, a pris sa voix d'après-spectacle, celle, légèrement rocailleuse, d'un homme qui a tout donné, avec un accent londonien à couper au couteau. Comme d'habitude, il a conservé une petite partie de son maquillage.

— C'est pour qui ? demande-t-il à la dame au chapeau à pompon que Stephen a remarquée à plusieurs reprises déjà.

— Carol.

— « À... Carol... », murmure l'acteur, comme si prononcer les mots les rendait plus faciles à écrire. « Affectu... eu... sement..., Josh. »

— Vous pouvez m'en signer un au nom de Kevin ? lui lance du fond de sa parka un jeune homme tout rataatiné aux lunettes fumées d'aviateur.

— Hé, tu sais quoi, Kevin, tu devrais demander un autographe à ce monsieur, là, répond Josh en montrant Stephen. C'est Steve McQueen.

Non, songe Stephen, ça ne va pas recommencer...

— Pas le vrai Steve McQueen ? s'exclame Kevin.

... Eh bien si.

— Avec un *p* et un *h*, précise Stephen.

— Steve joue aussi dans la pièce, intervient Josh.

— Ah ? Je ne vous ai pas vu.

— Je n'ai qu'un petit rôle de rien du tout...

— ... dont on n'a gardé que le rien du tout ! plaisante Josh.

Kevin rit poliment. Piqué au vif, Stephen se sent obligé d'ajouter :

— Je suis aussi la doublure de Josh.

— Ouais, si je me fais renverser par un bus, c'est lui qui signera mes autographes. Bien, désolé, messieurs dames, vous ne devriez pas rentrer chez vous, là ? crie Josh d'un ton humoristique. Faut que je file, moi. Désolé, bye bye, à la prochaine !

Il recule, les mains tendues vers ses fans, puis exécute l'une de ses fameuses pirouettes et s'élance le long de Wardour Street, talonné de près par Stephen, garde du corps malgré lui. Aller n'importe où en public avec Josh est toujours une drôle d'expérience. Stephen voit les mâchoires des gens se décrocher à mesure que Josh s'approche d'eux, il entend dans son sillage les murmures de ceux qui le reconnaissent. En guise de réponse, Josh a mis au point un hochement de tête amical et joyeux, un sourire poli et professionnel, style « oui-je-suis-celui-que-vous-pensez » – un sourire gentil mais distant, qu'il décoche à droite et à gauche en fendant la foule.

— Des autographes ! Non mais tu le crois, ça ? dit-il à Stephen par-dessus son épaule. Qui peut bien rester sous la pluie pour collectionner des autographes ?

— C'est une preuve, non ? Une petite part de succès et de glamour que l'on peut garder sur soi. La plupart des gens ne verront jamais une célébrité de plus près.

— Mais beaucoup ne vont même pas voir la pièce ! Ce sont des barjos, Steve, crois-moi. Des fous furieux.

— Je ne sais pas...

— Ouais, facile à dire pour toi, ils ne te harcèlent pas tous les soirs.

Josh se rend compte alors que ses paroles pourraient être prises pour de la vanité et s'efforce d'accomplir un virage à cent quatre-vingts degrés vers l'humilité :

— Je veux dire que je comprendrais si j'étais, je ne sais pas, moi... Jack Nicholson, par exemple. Lui, quand je l'ai rencontré à L.A., je lui ai demandé un autographe, évidemment, parce qu'il s'agissait du grand Jack Nicholson ! Mais moi, je ne suis que moi. Pourquoi les gens veulent-ils mon autographe ?

— Je n'en ai aucune idée, répond Stephen en toute sincérité.

Ils continuent à filer en direction de Soho en ignorant les regards insistants et les cris des passants, la foule des travailleurs ivres après le boulot, les hordes de pousse-pousse et les femmes vêtues très court tendant des entrées gratuites à Josh devant les boîtes de nuit sordides et hors de prix près de Brewer Street. Ils remontent vers Berwick Street lorsqu'un groupe d'employés tapageurs visiblement sortis faire la fête repèrent Josh.

— Hé, Harper, 'spèce de branleuuuur ! crie l'un d'eux.

Stephen se demande si une bagarre va éclater et si Josh, qui s'est beaucoup entraîné aux arts martiaux pour *Mercury Rain*, va avoir envie de tester quelques prises, au risque peut-être de découvrir que dans la pratique, celles-ci ne font pas le poids lors d'un combat de rue ou face à un tabouret de bar, voire contre une bouteille et quatre types bourrés de Catford.

Mais Josh ignore la provocation et tous deux avancent en silence jusqu'à ce qu'ils atteignent une boutique de vente de vêtements en gros, au nord du marché de Berwick Street, et une porte blindée noire discrète que Stephen n'a jamais remarquée auparavant. Josh presse le bouton de l'interphone.

— Je me suis dit qu'on pourrait aller là, si ça ne t'ennuie pas. L'endroit n'a rien de spécial, mais il nous changera un peu de ce quartier de bouseux. Et on pourra y discuter tranquillement, apprendre à se connaître mieux.

— D'accord, répond Stephen en souriant.

Le plus important à ses yeux est de résister au charme de Josh. De l'écouter parler, mais sans être dupe.

Mon but est de ne pas me laisser embobiner par Josh Harper...

La porte s'ouvre sur une femme extrêmement sophistiquée, aux traits durs et aux cheveux bruns lissés en arrière, à l'allure saisissante d'androïde. À la vue de Josh, elle ouvre grands les bras pour se jeter sur lui, et il s'en faut de peu qu'elle ne tranche au passage la veine jugulaire de Stephen du bord de sa tablette.

— Hello, beau gosse ! glapit l'androïde.

— Hello ! Voici mon vieil ami, Steve McQueen.

— Pas *le* Steve McQueen ?

— Stephen avec un *p* et un *h*.

— Eh bien, contente de vous voir quand même, Steve. Entrez, entrez...

Et elle les entraîne vers un escalier sombre faussement industriel, menant aux entrailles luxueuses

et sélectes du bâtiment.

LA VOIX DE LA CONSCIENCE

LE SALON EST UNE PETITE SALLE SOUTERRAINE éclairée à la bougie, en cuir, métal, verre et caoutchouc – le genre bar-du-futur stylisé qui paraît tout de suite vieillot. Côté design, c'est une version à peu près correcte du Korova Milk Bar d'*Orange mécanique*, avec la même atmosphère conviviale et décontractée. Au lieu de Droogs, la clientèle se compose de filles sévères, sveltes et élégantes, et de jeunes hommes éméchés, lubriques et prématurément gouteux issus du monde des médias, les premières écoutant parler les seconds, installés à leur aise sur des banquettes en cuir crème et brun-roux ou assis inconfortablement sur ce qu'on appelait autrefois, du moins sur l'île de Wight, des « poufs ».

— Asseyez-vous, dit l'androïde en plantant un nouveau baiser sur la joue de Josh. Je reviens tout de suite prendre votre commande.

— Qui est-ce ? demande Stephen une fois qu'elle s'est éloignée.

— Aucune idée. C'est pour ça que je dis toujours : « Salut, toi », ou « Chérie », ou un truc dans ce genre. Comme ça, je n'ai pas à me rappeler le nom des gens.

— Merci pour le tuyau, Josh.

— On se met où ?

— Sur cette banquette ? propose Stephen.

— Parfait. Je te suis, Macduff ! dit Josh en s'attribuant de facto le rôle plus important de Macbeth.

Ils se faufilent entre les tables basses en verre qui leur égratignent les mollets et passent devant une piste de danse grande comme un mouchoir de poche et traversée d'éclairs lumineux sur laquelle une fille maigrichonne à l'air distant se trémousse seule avec l'équilibre incertain de celle qui a pris des somnifères ou qui vient de sortir d'une voiture accidentée. Ils se serrent ensuite dans un coin mal éclairé à l'angle de la pièce. Stephen est déjà allé dans ce genre de club privé et, quoique excité à l'idée d'y être admis, il en a toujours détesté l'ambiance, déplorant le voyeurisme, l'égoïsme des shootés, l'inconfort physique, l'hostilité frémissante, l'absence totale de chaleur humaine et d'affection. Mais il suppose que là encore c'est la rançon du succès pour Josh, condamné à une vie entière de bars à martinis comme celui-là.

Ils étudient la carte des cocktails en silence et Stephen perd rapidement tout espoir de prendre une Stella accompagnée de biscuits à apéritif. Ils commandent des bières japonaises et des olives espagnoles à l'androïde de l'entrée puis contemplent la salle. Josh se mord la lèvre inférieure en agitant légèrement la tête au rythme de la musique. Faute de mieux, Stephen se résout à faire de même.

— Qu'est-ce que tu penses de l'endroit ? demande Josh en souriant avec fierté. Un peu prétentieux, je sais, mais au moins on n'est pas emmerdés ici.

« On ». Stephen adore ce « on ».

Leurs boissons arrivent.

— Alors, enchaîne Josh en trinquant avec lui. J'imagine que tu me prends pour un gros salaud.

Stephen juge poli d'essayer au moins de protester.

— Je n'ai pas dit ça, Josh. Mais bon, tu vois, je connais Nora, maintenant, on est en quelque sorte devenus amis, et ça me place dans une situation difficile, c'est tout...

— Oui, oui, bien sûr. Je regrette vraiment de t'avoir mêlé à ça. Maxine et moi... J'ignore ce

qu'elle t'a raconté, mais ce n'est qu'une histoire decul, je t'assure. Même si je dois reconnaître que c'est vraiment un bon coup.

— Ouais, d'après elle aussi.

— Ah oui ? dit Josh en se rengorgeant, avant de se rappeler qu'il est censé avoir honte. Enfin bon, ce n'est pas vraiment surprenant, non ? Je la vois à poil sur mes genoux à chaque représentation. Je ne suis qu'un homme, après tout. Ça ne signifie pas que j'aime moins Nora.

— Euh... si, quand même.

Josh médite cette réponse un moment en buvant sa bière.

— Ouais, peut-être un tout petit peu moins. Mais je l'aime toujours. J'aime vraiment Nora. Je te jure. Et je ne ferais jamais rien qui puisse la blesser. C'est juste que...

Il repose sa bière, l'air solennel.

— Je peux être franc avec toi, Steve ?

De même que : « Il faut qu'on parle, toi et moi », la question « Je peux être franc avec toi ? » démoralise toujours Stephen. La meilleure réponse serait sans doute : « Je ne préfère pas », mais il se contente de hocher la tête.

— Bien sûr.

Josh glisse sur son siège pour se rapprocher de lui.

— Je ne suis pas comme toi, Stephen. Je sais que je ne suis pas très intelligent. En fait, c'est même pire que ça. Je suis plutôt con. Quand j'ai décroché ce rôle, par exemple, j'ai eu le même réflexe que toi et j'ai acheté tous les livres que je pouvais trouver sur Byron – je sais, je les ai vus dans ta loge. J'ai essayé de les lire, mais j'ai dû renoncer parce que je ne comprenais pas un mot. Je les ai juste laissés traîner ici ou là pendant les répétitions. Pareil quand j'ai joué Roméo. Je me suis procuré en douce une analyse de l'œuvre destinée aux lycéens. Presque tout ce que je sais sur la pièce, je l'ai appris en regardant le DVD du film avec Leonardo DiCaprio. À mon avis, mon Roméo était pompé à moitié au moins sur le sien. Et je suis tellement idiot que j'ai cru pendant des années que le Cygne de l'Avon était un véritable animal.

Josh n'a-t-il pas déjà utilisé cette anecdote dans une interview ? Stephen est presque sûr que oui, mais il sourit poliment.

— Tu vois, tu te fous de moi, poursuit Josh. Ça ne me dérange pas. On se moquait de moi aussi quand je jouais Roméo – tous ces connards, ces snobinards aux cheveux mous sortis d'Oxford et de Cambridge, ceux qui interprétaient Angelo, Fernando ou qui sais-je encore, ils étaient tous plantés autour de la salle pendant les répétitions et ils ricanaient, leurs lances à la main, parce que l'imbécile que je suis avait décroché le rôle qui aurait dû leur revenir de droit. Les gens se moquaient de moi alors, tout comme ils se moquent de moi aujourd'hui, tout comme toi, tu te moques de moi, et Nora aussi sans doute. Ne nie pas, je le sais. Et tu as bien raison. Je suis profondément ignare, superficiel et bête. La seule chose qui joue en ma faveur, c'est ce... ce...

Les traits de son visage se tordent tandis qu'il balaie l'air d'un vague geste du bras en cherchant un mot précis sans être arrogant. Une fois de plus, Stephen trouve très curieux qu'une personne si gracieuse et si expressive sur scène, quelqu'un qu'il a vu sauver l'espèce humaine en maintes occasions sur un écran de cinéma géant, puisse être si souvent suffisant et nul dans la vraie vie. Regarder Josh chercher le mot juste, c'est comme regarder un enfant mélanger un énorme paquet de cartes.

Josh continue à se creuser les méninges quelques instants, avant de conclure :

— ... ce « truc ». Être acteur. Va savoir comment j'en suis arrivé là. À l'école, je n'étais bon à rien. On m'appelait le Retardé, le Handicapé – c'est ce que chantaient les autres gamins quand on allait en cours.

Et, sur l'air de « Let It Be », il se met à fredonner :

— « Retardé, retardé-é... » Je n'arrivais à rien, je n'avais aucun avenir – la lose, quoi. Et j'étais laid, aussi. Je sais, tu dois te dire que j'ai toujours été...

Nouvelle recherche du mot juste.

— ... que j'ai toujours eu cette tête-là, mais tu te trompes. C'est seulement quand j'ai commencé à jouer que j'ai pris confiance en moi. Je me suis fait couper les cheveux, j'ai dépensé un peu d'argent pour acheter des fringues. Pour la première fois de ma vie, les gens font attention à moi et m'écoutent vraiment. Un journaliste m'a demandé l'autre jour ce que je pensais de l'islamisme radical ! L'islamisme radical ! Je lui ai répondu : « J'en sais foutre rien, mon vieux ! » Toute cette célébrité, j'ai conscience de ne pas toujours la gérer correctement. Je raconte beaucoup de conneries, je fais des choses que je ne devrais pas faire et je peux être un peu arrogant parfois, un peu égoïste. Mais j'essaie d'être un type bien, je te jure.

Il se penche en avant et se tapote la tempe.

— Chaque jour, quand je me réveille, une petite voix dans ma tête me dit : « Rappelle-toi, mon vieux, tu n'as rien de spécial, tu ne mérites pas tout ce qui t'arrive, tu as juste eu de la chance. Tout ça peut s'arrêter du jour au lendemain, alors tiens-toi bien. Sois gentil. Sois correct. Sois *bon*. » Seulement..., ajoute-t-il avec un léger sourire pour faire comprendre à Stephen qu'il lui parle d'homme à homme. Il y a ces lettres que je reçois. À l'entrée des artistes. Des lettres de femmes... et je les vois qui me dévisagent, assises au premier rang, d'un air... Pas la peine de te faire un dessin, non ? Dans les soirées, elles me passent des petits mots... Tiens, dit-il en ouvrant son portefeuille. Tout ça, ce sont des noms, des numéros de téléphone que m'ont laissés des femmes célèbres, des femmes que je n'ai vues que dans les magazines, des mannequins, des chanteuses, des actrices, des aristocrates...

Il extirpe un bout de paquet de cigarettes niché parmi d'autres petits papiers dans les soufflets de son portefeuille et le tend à Stephen. « Josh, appelle-moi, tu ne le regretteras pas ! Suzie P. », lit-on dessus.

— « Tu ne le regretteras pas », *point d'exclamation*. Que signifie ce point d'exclamation, Steve ? Quel genre d'image suggère-t-il ? Je vais te le dire, moi. Il sent le sexe. Ça, mon cher, c'est de la ponctuation salace. Et je ne sais même pas qui est cette Suzie P. ! Juste une fille qui m'a abordé dans un club. Je suis même une icône gay, apparemment. C'est dément. Et, pour être honnête, c'est génial aussi. J'ai tout ce que j'ai toujours voulu, et je n'y peux rien, j'adore ça. J'adore tout ça ! J'adore même être une icône gay ! Si tu étais à ma place quelques secondes seulement, tu adorerais ça toi aussi. Et tu sais quoi ? Marié ou pas, tu agirais exactement comme moi. N'importe quel homme en ferait autant.

— Pas si j'étais avec Nora, ne peut s'empêcher de répondre Stephen, avant de tempérer son propos. Ou quelqu'un comme Nora. Elle est formidable.

— Je sais bien ! Et je l'aime vraiment, je t'assure. Nora est de très loin la plus belle chose qui me soit jamais arrivée. Mais depuis notre mariage, il y a plein d'autres belles choses qui se sont produites et forcément... ça fait des occasions. Je te jure, quatre-vingt-dix, non, quatre-vingt-quinze pour cent du temps, je suis cent pour cent fidèle. Mais parfois, la petite voix dans ma tête, tu sais,

celle qui me dit d'être bon ? Eh bien... elle... elle se tait. En fait, Steve, j'ai découvert qu'il est super difficile d'être célèbre, même seulement un peu, sans devenir en partie un salaud. Tu veux une autre bière ?

— OK.

Josh lève la main vers l'androïde, qui ne l'avait pas quitté des yeux de toute façon. Stephen tient encore le bout du paquet de cigarettes avec le nom de Suzie P. *Appelle-moi, tu ne le regretteras pas – point d'exclamation*. Il surprend le regard de Josh qui l'observe.

— Tu le veux ? demande Stephen.

Josh continue à le contempler un moment.

— Non, vas-y, garde-le, répond-il enfin, non sans effort.

— Que veux-tu que j'en fasse ?

— Tu pourrais l'appeler.

— Tu penses que si moi, je l'appelle, je ne le regretterai pas ?

— Tu n'en sauras rien tant que tu n'auras pas essayé, vieux.

— « Salut, Suzie. On ne s'est jamais rencontrés et Josh n'est pas dispo, mais pas de souci, je suis sa doublure... »

— Bon, ça va, ça va. Vire-moi ce truc.

Stephen froisse le morceau de carton et le jette dans le cendrier. Tous deux continuent à le fixer du regard en attendant leurs boissons, comme d'anciens fumeurs lorgnant un paquet de clopes ouvert. *Tu-ne-le-regretteras-pas-point-d'exclamation*. Josh finit par récupérer le numéro dans le cendrier et le brûler avec les allumettes offertes par l'établissement.

— Tu sais quel est le vrai problème, Steve ? dit-il en tenant du bout des doigts le carton qui se consume.

— Non, quoi ?

— Les possibilités érotiques incessantes. C'est un supplice. Surtout quand on souffre comme moi d'un certain syndrome.

Un syndrome ? Quel syndrome ? Pas une... *maladie* ?

— De quoi tu parles ? demande Stephen, en veillant à ne pas laisser paraître son espoir.

Josh contemple les cendres du bout de carton avec tristesse en donnant des petits coups dedans avec l'allumette brûlée.

— En fait, ce n'est pas vraiment un syndrome, plutôt une sorte d'addiction.

— À quoi ? À la cocaïne ?

— Non ! Au sexe. J'ai peur d'être un sex addict.

Stephen s'étrangle de rire.

— Je suis sérieux ! proteste Josh. C'est une véritable pathologie. Tu ne rirais pas si je te disais que j'étais anorexique, hein ?

— Non, bien sûr que non, répond Stephen, qui redoute pourtant d'en être capable.

— Bon, eh bien, c'est pareil.

— Non, Josh. Pas du tout.

— D'accord, mais c'est grave. Très grave. C'est très, très grave. Ça détruit les relations, je peux te le garantir. J'ai lu des tas de trucs sur le sujet. L'explication tient en gros à un manque de confiance en soi.

Stephen tente de réprimer un nouveau fou rire.

— Josh, on peut t’attribuer beaucoup de traits de caractère, mais crois-moi, le manque de confiance en soi n’en fait pas partie.

— Si ! Énormément, même. Résultat des courses : je cherche à m’affirmer à travers une gratification sexuelle. Voilà pourquoi je suis un sex addict.

— Arrête. On est tous des sex addicts, Josh. La plupart d’entre nous n’ont jamais l’occasion de passer à l’acte, voilà tout.

— Mais c’est différent, là. J’ai bien étudié la question sur Internet, réplique Josh, qui s’anime tout en caressant inconsciemment son pectoral gauche – ce qui déconcerte un peu Stephen. Je suis un cas d’école. Je mets en danger ma vie de couple en ayant des liaisons dangereuses avec des partenaires inappropriées, comme Maxine ou... enfin, comme Maxine. Et pourquoi ? Parce que la seule chose pour laquelle j’ai un tant soit peu de talent, à part jouer, c’est le sexe. Tout ça se résume à une faible estime de soi.

— Tu penses que tu as une faible estime de moi ?

— Tout à fait ! Si je m’aimais un peu plus, je n’en serais pas là.

Stephen sent l’hilarité le gagner de nouveau.

— Et le truc horrible, c’est que les femmes n’arrêtent pas de s’offrir à moi. Crois-moi, si je n’étais pas marié, ce serait un cauchemar.

— Mais tu l’es, non ? Marié, je veux dire.

— Ouais, c’est vrai. Je le suis. Je le suis tellement..., soupire Josh.

— Qu’est-ce que tu comptes faire, alors ?

— Je ne sais pas, vieux. Je ne sais vraiment pas, dit Josh d’un air rêveur, tout en regardant son pectoral droit, alors que d’autres se seraient peut-être gratté la tête. Il y a bien des réunions et des groupes de soutien auxquels je pourrais me joindre, mais je finirais probablement par sauter les participantes. Et si la presse en entendait parler...

— Non, qu’est-ce que tu vas faire au sujet de Maxine ?

— Oh, elle. Je vais devoir me calmer un peu, sans doute.

Josh offre à Stephen sa meilleure version du type penaud et contrit en soupirant profondément et en ébouriffant ses cheveux à deux mains.

— Pour être honnête, reprend-il, j’essaie depuis un moment de rompre avec elle. Du coup, même si ça peut paraître bizarre, je suis content que tu nous aies surpris.

Il s’incline brusquement très en avant, si bien que son visage touche presque celui de Stephen.

— Je ne suis pas venu ici te supplier de la boucler. Nora et toi, vous êtes comme qui dirait des copains, maintenant, et si tu penses que tu dois lui parler, alors soit. J’en accepterai les conséquences et je ne te reprocherai rien.

Il s’humecte les lèvres et baisse la voix.

— Mais il faut que tu saches que je l’aime de tout mon cœur. Elle est ma meilleure amie, mon âme sœur. Elle m’aide à garder les pieds sur terre. Sans elle, je n’arriverais pas à me lever le matin, je serais tout bonnement incapable d’avancer. C’est pour ça que si tu décides de ne rien lui dire, ajoute-t-il en agrippant le bras de Stephen, je t’en serais très, très, très reconnaissant.

Il le fixe d’un regard suppliant et larmoyant en serrant son bras si fort que Stephen doit retenir une grimace de douleur.

— Tu n’imagines même pas combien je pourrais me montrer reconnaissant...

À cet instant précis, une femme d’âge mûr surgit derrière lui en gloussant, un peu débraillée et

visiblement soûle.

— Excusez-moi, Josh, dit-elle en posant une main dans son dos. Je voulais juste vous dire que je suis une de vos plus grandes fans...

— Mais putain, lance Josh avec un mépris surprenant, vous ne voyez pas que je suis occupé, là ! Dégagez, d'accord ?

Stupéfaite, la femme vacille en arrière en heurtant une chaise, comme si elle avait reçu un coup en pleine figure. Stephen la regarde faire demi-tour et retraverser le club d'un pas traînant pour aller se rasseoir à sa table les épaules voûtées, humiliée.

— Désolé, dit Josh en se retournant vers Stephen.

Il s'essuie la bouche du revers de la main et sourit, mais une pointe de dédain perce toujours dans sa voix.

— Parfois... ce type de comportement me fout hors de moi. Ça ne me dérange pas d'être abordé dans la rue, mais dans un endroit comme celui-là les gens pourraient être un peu moins cons, non ?

Stephen observe toujours la femme, qui a rejoint ses amis. L'un d'eux lui frotte l'épaule en lançant à Josh des regards outrés.

— Ils sont en train de me casser du sucre sur le dos ? demande Josh, qui leur tourne en effet le dos.

— Han-han.

— Tu trouves que j'ai été dur ?

— Peut-être, oui.

— Tant pis.

Mais l'incident reste présent à leur esprit. Josh fixe tristement le sol en boudant et en décollant l'étiquette de sa bouteille. Il est évident qu'ils ne sont plus sur le terrain de l'amitié. Soudain, il vide sa bière et se lève.

— Viens, on se casse.

Tête baissée, ils se dirigent vers la sortie quand Stephen sent l'acteur l'attraper par le coude.

— Attends-moi deux secondes. Faut que je fasse un truc.

Il le regarde traverser la salle, s'approcher de la femme par-derrière et s'accroupir près d'elle pour lui toucher doucement le bras. Sa réaction en le voyant est d'abord l'hostilité, la peur, même, mais Josh lui chuchote à son oreille, comme un hypnotiseur, d'un air humble, et très vite elle sourit, puis, étonnement, éclate de rire. Josh se redresse et s'incline devant la tablée, à qui il adresse quelques mots, les paumes vers le haut en signe de culpabilité. Les autres aussi éclatent de rire, avant de lever leurs verres pour le saluer lorsqu'il prend congé d'eux. Avant de s'éloigner, Josh embrasse vivement la femme sur la joue. Elle rougit, appuie une main sur la partie de son visage ainsi bénite et l'autre sur sa poitrine, le souffle coupé. Stephen suit la scène à distance, hésite entre se sentir impressionné ou horrifié.

— Ça baigne, dit Josh, en s'approchant de lui. Mais je ferais mieux de rentrer auprès de ma petite femme !

PROPOSITION INDÉCENTE

STEPHEN SAIT BIEN QU'IL NE DIRA JAMAIS RIEN À NORA. En outre, il doit admettre qu'il y a quelque chose d'agréable, de flatteur même, à voir Josh aux petits soins pour lui. Après l'humiliation subie lors de sa soirée, il a l'impression d'être vengé – lui, et aussi Nora. Il décide de le laisser mariner un peu, de l'obliger à marcher sur des œufs. Au moins est-il sûr de ne pas s'être laissé embobiner.

Dehors, il a commencé à pleuvoir et ils restent blottis sur le pas de la porte en guettant un taxi.

— Au fait, dit Josh comme si de rien n'était, je voulais te poser une question. Tu connais bien mon texte, hein ?

— C'est mon boulot, Josh.

— Et les déplacements sur scène ? Tu serais à l'aise, si tu devais reprendre mon rôle ?

— Oui, pourquoi ?

— Comme ça. Parce qu'il est très probable que tu seras obligé de me remplacer pendant quelques représentations à un moment donné, voilà tout.

— Tu plaisantes ? Tu n'es jamais malade.

— Non, ce que je veux dire, c'est que je *pourrais* attraper quelque chose. Dans un futur proche.

— J'ai de l'*Echinacea* dans mon sac, si tu veux.

— Je ne parle pas d'un rhume, Steve, réplique Josh d'un air grave, mais d'une vraie maladie.

— Une vraie maladie ? Mais laquelle ? Enfin, si ce n'est pas indiscret...

— D'après le médecin, ce serait... ce serait... une flemmingite aiguë, répond Josh en baissant les yeux.

— Quoi ?

— Une flemmingite aiguë. Tu vois, quoi... le virus à tout faire. La maladie des fainéants. Le syndrome de la PlayStation. Pas aujourd'hui, mais peut-être, disons, un mercredi et un jeudi ? D'ici un mois environ, autour du 18 décembre. Ce sera mon cadeau de Noël. Qu'est-ce que tu en dis ? Ça te va ?

Stephen reste silencieux un moment.

— Tu es... Tu suggères... ? bafouille-t-il enfin.

— Je ne suggère rien, réplique Josh avec un clin d'œil théâtral.

— ... parce que si jamais ça vient à se savoir...

— Qui pourrait le savoir ? Si je suis malade, je suis malade.

— Mais la direction ? Ils comprendront, eux.

— Et comment ? Je ne vais pas prétendre avoir perdu une jambe, non plus. Ce sera juste un rhume, une mononucléose infectieuse ou une intoxication alimentaire. Je dirai que j'ai mangé une huître douteuse, par exemple. Si j'arrive à tousser jusqu'à sembler en crever tous les soirs devant huit cents personnes, je peux bien convaincre Donna que j'ai la diarrhée. Je suis un acteur, rappelle-toi. Mentir, c'est mon boulot.

— Merci pour la proposition, Josh, mais je dois refuser.

— Attends un peu... Tu veux dire que tu n'as pas envie de jouer le premier rôle dans une pièce à succès du West End ?

— Non, j'adorerais ça...

— Alors quel est le problème ?

— Eh bien, disons que vu ce que je sais... ça me gêne d'accepter. Je ne veux pas avoir l'impression que les deux choses sont liées, comme si je conclusais une sorte de... marché.

— Un *marché* ?

— Ouais, un marché.

Josh porte une main à sa poitrine et recule d'un pas – une réaction de surprise si banale, si vue et revue, que seul un acteur de talent peut faire illusion avec.

— Attends... tu crois que j'essaie de t'embobiner ? C'est ça ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Que j'essaie d'acheter ton silence ? Ne dis rien à Nora et je ferai de toi une star ? Merde, Steve, tu me prends pour qui ? Je sais que tu me vois comme un salaud, mais de là à imaginer que je pourrais tomber si bas...

— Non, je...

— Pour ta gouverne, je voulais te donner ta chance depuis un bon moment déjà. Je n'avais simplement pas encore eu l'occasion de le faire. Mais si c'est contraire à tes *principes*, si tu es persuadé que je te fais cette proposition pour te manipuler...

— Non, mais tu comprends... j'aimerais devoir ma réussite à mon seul mérite.

Josh éclate de rire.

— Ton *mérite* ? Steve, mon vieux, tu n'en as aucun, pas aux yeux du public en tout cas. Tu pourrais être Laurence Olivier que ça n'y changerait rien tant que personne ne te verra. Mais, écoute, si tu es heureux dans la peau de l'Homme invisible, assis là-haut dans ta loge pourrie à boire du thé et à te curer les ongles de pieds au lieu de montrer aux gens de quoi tu es capable, OK, très bien, oublions tout ça. Seulement, dis-toi que les humbles n'héritent pas du royaume des cieux. À la fin, ils ont que dalle, mon vieux. Que. Dalle.

Josh s'avance sous la pluie et prend la direction d'Oxford Street, plus au nord.

— Et n'espère pas que cette occasion se représentera. Tu l'as dit toi-même, je ne suis jamais malade.

Stephen attend un instant sur le seuil du club en repassant cette vieille scène familière sur son écran mental :

... le rugissement des spectateurs retentit à ses oreilles lorsqu'ils se lèvent d'un même mouvement. Il se sent submergé de grandes vagues d'amour, de respect et de consécration. Une main en visière devant les yeux pour se protéger des projecteurs, il scrute le public et repère les visages d'Alison, sa femme, de Sophie, sa fille – qui sourit, qui rit et qui crie, les yeux écarquillés de fierté et de ravissement...

— Josh, attends !

Il remonte le col de son pardessus et s'élance dans Berwick Street.

— Je ne voudrais pas te paraître ingrat, Josh. C'est vrai, j'apprécie ton offre...

— Stephen, venons-en au fait. Ta carrière... même avec la meilleure volonté du monde... on ne peut pas vraiment dire qu'elle a décollé, non ?

— Certes, mais...

— Et pourtant, tu aimerais que ton talent soit reconnu et tu le mérites. Tu es meilleur que la moitié des bouffons de ce milieu. Tout ce qu'il te faut, c'est un peu de chance. Je me trompe ?

— Disons que...

— Tu ne vas pas me dire qu'une représentation ou deux ne t'aideront pas ! Le premier rôle d'une

pièce jouée dans le West End. Fais venir quelques producteurs et montre-leur ce que tu as dans le bide. De mon côté, je pourrais en toucher un mot à mon agent, lui demander de se déplacer. Et invite aussi ta famille. Je ne serai pas là, évidemment, mais Nora pourrait y aller.

— C'est toi que les gens viennent voir.

— Non, ils viennent voir la pièce. Rappelle-toi ce que dit Hamlet : elle seule est importante¹. Et tu es aussi bon que moi, n'est-ce pas ? Tu dois le penser, en tout cas, sinon tu ne ferais pas ce métier.

— Eh bien..., répond Stephen en lui jetant un regard en biais. Je ne suis pas mauvais.

— Bon, alors on les emmerde tous. Ce n'est pas comme si on leur refourguait de la camelote. Tu es Stephen C. McQueen, le seul, l'unique ! Avec un *p* et un *h* ! Tu vas les épater.

Il s'avance sur la chaussée pour héler un taxi et Stephen remarque le sourire que fait le chauffeur en le reconnaissant.

— Primrose Hill, s'il vous plaît, dit Josh en prenant un fort accent populaire.

Il est sérieux, songe Stephen. Ça y est, enfin, je tiens ma chance. C'est comme ça qu'on la provoque. En disant oui.

Dis oui.

— Josh ?

Josh referme la portière du taxi et revient vers lui.

— Alors ?

— Tu rompras avec Maxine, hein ?

— Évidemment.

— Et tu feras en sorte que les choses s'arrangent avec Nora ?

— Oui.

Le taxi klaxonne.

— Très bien. Ça marche.

Josh appuie une main sur son épaule et la serre fort.

— Tu es sûr ?

— Sûr.

— Deux jours, le 18 et le 19 décembre ? Cela fait deux représentations en soirée et une matinée. Juste avant Noël. Et il y a une autre contrepartie au marché, au fait. Il faut que tu assures un max.

— Compte sur moi.

— OK, marché conclu.

Josh lui adresse un clin d'œil et se dirige vers son taxi, avant de se figer.

— Ah, ajoute-t-il en se retournant. Ça n'a aucun rapport, bien sûr, mais tu ne diras rien à tu-sais-qui au sujet de tu-sais-quoi ?

Stephen réfléchit un instant et hausse les épaules.

— Je serai muet comme une tombe.

— Promis ?

— Promis.

Josh s'éloigne aussitôt sous la pluie dans son taxi.

Stephen le regarde tandis que Josh lui sourit par la lunette arrière, tire sur lui avec un flingue imaginaire avant de disparaître pour rejoindre Nora. Malgré son espoir et son euphorie, Stephen éprouve la très nette impression d'avoir commis une terrible erreur.

Puis il fait demi-tour et repart vers Trafalgar Square et le bus de nuit qui le ramènera chez lui.

[1](#). Allusion à une phrase prononcée par Hamlet et souvent reprise à mauvais escient, comme le fait Josh. En anglais, « *The play's the thing* » signifie « Seule compte la pièce », mais le texte original est « *The play's the thing / Wherein I'll catch the conscience of the king* », c'est-à-dire « La pièce est ce par quoi/ Je m'en vais attraper la conscience du roi ». Traduction de Michel Grivelet, in *Œuvres complètes* de William Shakespeare, Paris, Robert Laffont, 1995. (*N.d.T.*)

Acte 4

LA CONSÉCRATION

« Sawyer, écoute-moi, et écoute-moi bien... Il faut qu'ils t'apprécient. Il le *faut*. Tu piges ? Tu n'as pas le droit d'échouer. Tu n'as pas le droit, parce que ton avenir est en jeu, et parce que le mien et tout ce que chacun de nous possède dépendent de toi. Bon, j'en ai fini, mais garde les pieds sur terre et la tête sur les épaules. Vas-y, Sawyer, tu pars dans la peau d'une gamine, mais il faut que tu reviennes dans celle d'une star ! »

Rian JAMES et James SEYMOUR

42^e Rue

LE SIÈGE INTERNATIONAL DE CREATIVE TALENT AGENCY ENTERPRISES LIMITED se situe à la lointaine périphérie du West End et de ses lumières, à Acton, pour être plus précis, dans ce qu'on appelait autrefois un quartier industriel et que l'on qualifie désormais de « centre d'affaires ». La perspective de voir son agent ne réjouit guère Stephen. Frank se montre toujours joyeux et encourageant, mais lui rendre visite, c'est comme aller voir un dentiste amateur plein d'enthousiasme. Et par une journée pareille, alors qu'il avance sous la pluie en direction de cette étendue grise de petits préfabriqués en aluminium et aggloméré entourés de barbelés, Stephen songe que ce centre d'affaires donne plus que jamais envie de s'en évader.

Les bureaux de Creative Talent occupent un « appartement » composé de deux petites pièces coincés entre une agence de voyages douteuse et une société de recouvrement de créances. Quelques agents massifs, revêches et rougeauds traînent dans l'escalier en mangeant des sandwiches insipides et en fumant comme des pompiers. Stephen se faufile timidement entre eux. Arrivé devant le bureau de son agent, il essuie et aplatit ses cheveux mouillés avec la manche de son manteau et se compose une physionomie de professionnel souriant et sûr de soi avant de frapper doucement à la fragile porte plaquée en bois.

Melissa, la réceptionniste, monte la garde à l'accueil en raclant avec soin le fond d'un pot de yaourt allégé avec une cuillère en plastique. Un catalogue de fournitures de bureau gît ouvert devant elle, tandis que l'écran de son ordinateur jaunissant laisse apparaître un jeu de solitaire.

— Bonjour ! Je viens voir Frank, dit Stephen en se tirant sans raison le lobe d'une oreille.

Melissa cesse un bref instant de regarder la large sélection de classeurs à anneaux du catalogue, puis se remet à chercher bruyamment d'infimes traces de yaourt au fond de son pot.

— C'est pour vous faire représenter ?

— Eh bien, pas exactement...

— Parce qu'on ne prend plus de nouveaux clients, pour le moment. On est complet. Mais si vous voulez nous envoyer votre photo et votre CV, on pourra les conserver.

— Non, vous ne comprenez pas, Melissa. Je suis déjà client. C'est moi, Stephen McQueen. Frank m'attend.

— Oh oui, bien sûr, réplique Melissa en suçant sa cuillère. Désolée, Stephen, je ne vous avais pas reconnu.

La faute à qui ? rumine-t-il, mais sans le dire. Première règle du show-biz : ne jamais, jamais se fâcher avec son agent. Melissa se redresse sur son siège, coiffe le casque de son téléphone et compose le numéro du poste de Frank – recours à la technologie quelque peu superflu puisque la voix de ce dernier est parfaitement audible à travers la mince cloison derrière elle.

— Frank ?

— Je suis en ligne sur mon portable, Melissa. Qu'est-ce qu'il y a ? gronde la voix de l'agent de l'autre côté du mur.

— Je voulais juste vous dire que Steve McQueen était là.

Stephen s'arme de courage. *Attention...*

— La star ou le client ? aboie Frank.

... *et voilà.*

— Le client, répond Melissa d'un ton suffisant.

— Super. Dites-lui de patienter, je serai à lui dans une minute.

— Si vous voulez bien patienter, il sera à vous dans une minute, répète Melissa à Stephen.

— D'accord. Hé, vous pouvez jouer la reine de cœur, à mon avis, dit-il d'un air qui se veut canaille.

— Quoi ?

Il désigne du menton le jeu de solitaire sur l'écran d'ordinateur.

— Oh, je vois, marmonne Melissa, qui sourit un instant, puis se met à marteler son clavier de manière ostentatoire et, semble-t-il, très aléatoire, comme une pianiste à l'esprit dérangé. Si vous voulez bien vous asseoir...?

Stephen s'installe sur une rangée de sièges tout près d'elle – des sièges si bas qu'il doit se baisser avec précaution jusqu'à ce que ses genoux soient au niveau de sa tête. Le rembourrage couleur moutarde sort par un trou dans le tissu, mais il résiste à la tentation de tirer dessus.

L'interphone de la réceptionniste bourdonne.

— Dites à Steve qu'il peut entrer, lance la voix de Frank.

— Vous pouvez entrer, répète Melissa.

— Oh, suu-per !

Stephen s'extrait de son siège au ras du sol. Suu-per. Pourquoi a-t-il dit ça ? se demande-t-il en passant devant Melissa pour entrer dans le saint des saints.

Le petit bureau marron sent le tabac froid et le café instantané, et des volutes bleu-gris sortent de la bouche de Frank, un type maigrelet proche de la cinquantaine, à la silhouette allongée, aux cheveux clairsemés ramenés en arrière et aux dents jaunâtres. Même le blanc de ses yeux a viré à un jaune maladif. Il porte un pull à col roulé presque chair, distendu et mou au niveau du cou, ce qui lui donne l'air d'avoir un goitre. Il fait tourner son fauteuil par à-coups d'un côté et de l'autre avec la nervosité d'un homme qui ne se nourrit pour ainsi dire que de café, de lait en poudre, de Coca-Cola à température ambiante, de sucreries et de Silk Cut. Sur son bureau encombré, près d'un bol de bonbons saupoudré de cendres, un désodorisant d'intérieur parfume la pièce d'une odeur de forêt de pins ravagée par le feu.

— Bonjour, monsieur McQueen, comment allez-vous ? dit-il en posant sa cigarette en équilibre sur le bord d'une canette de Coca-Cola et en tendant à Stephen une main osseuse aux doigts jaunis.

Frank a tout d'un entrepreneur des pompes funèbres à la jovialité déplacée qui aurait fait le choix inhabituel d'une reconversion dans le show-biz. En fait, c'est un ancien acteur qui a longtemps participé à un feuilleton télévisé dans lequel il jouait un marchand de fruits et légumes bigame et libidineux. Après la mort du marchand dans un macabre accident de chariot élévateur, Frank avait attendu avec impatience d'incarner des rôles du répertoire classique – Vania, par exemple, ou même le roi Lear –, mais les gens ne voyaient plus en lui que ce marchand bigame et lubrique, et, au bout du compte, il était passé de l'autre côté de la barrière, « comme un braconnier qui deviendrait garde-chasse, en quelque sorte ».

— Quel plaisir de vous voir ! Asseyez-vous, asseyez-vous. Prenez donc un bonbon.

Stephen s'assoit prudemment en face de lui dans un fauteuil pivotant quelque peu instable et constate là encore que du rembourrage couleur moutarde s'échappe d'un trou dans le tissu. *Ne tire pas dessus. Concentre-toi. Sois ferme mais amical, professionnel mais détendu.*

— Il pleut, hein ? lance Frank.

Étant donné qu'on entend la pluie sur le toit et qu'on la voit par la fenêtre, « oui » semble la seule réponse appropriée.

— Bonne nouvelle, jeune homme, continue-t-il en reprenant sa cigarette et en redevenant sérieux. J'ai un petit quelque chose pour vous.

Il farfouille dans la couche supérieure des papiers qui couvrent son bureau et finit par en retrouver un, qu'il fait claquer plusieurs fois devant Stephen.

— Un chèque à l'ordre d'un certain M. Stephen C. McQueen, d'un montant royal de mille sept cent soixante-deux livres et vingt-quatre pence.

— Ah oui ? Il correspond à quoi ?

— *Sammy l'Écureuil*. Ce sont les droits sur les ventes à l'étranger. Apparemment, vous faites un carton en Europe de l'Est.

— C'est bon à savoir.

— Je vous avais dit que ça en valait la peine, hein ? Et ce n'est pas tout. Ils veulent vous réengager.

— Vraiment ? Pour faire quoi ?

— La suite. *Sammy l'Écureuil 2*.

La bonne humeur de Stephen s'évapore. Peut-être aurait-ce été trop demander que Frank lui propose le premier rôle dans la comédie romantique dont il a parlé à Sophie et à Alison. Après tout, ce film est le fruit de son imagination. Mais Sammy ? Encore ? C'est comme apprendre qu'il doit retourner en prison.

— Et selon vous, cela fera partie des suites qu'on juge meilleures que le premier opus ?

— Vous ne m'avez pas dit que vous cherchiez du boulot, Steve ? Eh bien voilà : vous en demandez, Frank vous en donne. Voyez ça comme une occasion de réinterpréter un rôle fétiche.

— Et qu'est-ce que ça implique ?

— Presque deux mille livres.

— Non, je voulais dire : en quoi consiste le rôle, cette fois ?

— Je ne sais pas, moi... Le truc habituel. Chanter des chansons avec vos amis des bois, vous promener avec un gros gland...

— Mais vous avez lu le scénario ?

— Pas encore. Je ne pense pas pouvoir vous obtenir un droit de regard dessus, mais les gars avaient très envie de retravailler avec vous.

— Très bien, Frank, je vais y réfléchir.

— Cela pourrait vous permettre de vous faire repérer.

— Seulement par les enfants de maternelle.

— Hé, les réalisateurs aussi ont des enfants, Steve. Et le boulot est plutôt bien payé. Mille cinq cents livres, plus de possibles royalties.

— Je vais y réfléchir, répète Stephen.

— À quoi voulez-vous réfléchir ?

— Je préférerais tenter quelque chose de nouveau, c'est tout.

— Mais ça l'est !

— Qu'y a-t-il de nouveau là-dedans ?

— Eh bien, le premier film portait sur les chiffres, alors que celui-là se concentre sur l'alphabet.

— Mais je reste caché sous un costume.

— Comment ça ? Non, on voit votre visage !

Stephen soupire et contemple la pluie par la fenêtre.

— Bon, je vous l'ai dit, je vais y réfléchir.

— Très bien, mais pas trop longtemps, d'accord ? L'hiver est une période creuse et, que ça vous plaise ou non, ce boulot est payé mille cinq cents livres, et pas en monnaie de singe.

— Ou d'écureuil.

Frank rit et tousse en même temps.

— « Ou d'écureuil. » Ça me plaît, ça, c'est bon. Vous devriez vous produire sur scène.

Son portable se met à striduler la mélodie de *L'Arnaque*. Il l'ouvre aussitôt, scrute l'écran et plisse le front.

— Désolé, Steve, il faut que je prenne l'appel. Je vous demande juste une minute, d'accord ?

Il presse un bouton, fait pivoter son fauteuil à quatre-vingt-dix degrés et appuie les pieds sur le bord du bureau en regardant le parking au-dehors – sa posture de magnat du cinéma.

— Bonjour... En effet, je suis avec un client, donc ce n'est pas le meilleur moment... Steve McQueen... Non, pas celui-là... Écoute, je pensais qu'on en avait déjà discuté... Non, je ne veux pas faire quoi que ce soit avant vendredi... Je m'en moque... Je te l'ai dit, je m'en moque !...

S'il compte avoir une conversation musclée, je ferais peut-être mieux de sortir, songe Stephen, qui se lève en montrant la porte.

Mais Frank lui fait signe de se rasseoir. Il semble prendre beaucoup de plaisir à faire son petit numéro devant un client.

— Non, l'argent n'est pas le problème, c'est juste une question d'agenda et de *détails pratiques*... Demain, non c'est impossible... Bon, écoute-moi maintenant, on tourne en rond, là...

Il jette un coup d'œil à Stephen en secouant la tête et en roulant de gros yeux de manière théâtrale.

— Vendredi, c'est ma *dernière* proposition. Si tu ne peux pas attendre jusque-là, alors j'ai peur que tu ne doives trouver quelqu'un d'autre...

Peut-être n'est-il pas si mauvais, se dit Stephen, qui se sent soudain coupable. En vérité, il comptait inviter l'agent très influent de Josh à venir assister à sa consécration sur scène, avec l'espoir de changer d'écurie dans la foulée et d'annoncer ensuite la nouvelle à Frank – « Je crois que nous devrions reprendre chacun notre liberté ». Mais Frank fait peut-être bien son boulot. Après tout, voilà ce qu'on attend d'un agent : de la poigne, de la fermeté, de la loyauté, le refus de tout compromis au nom de ses clients...

— Désolé, non, c'est ma dernière offre. D'accord, on dit vendredi... Vers 16 heures ? Oh, maman ? J'aurai besoin d'aide pour descendre le frigo dans l'escalier... Je ne peux pas faire ça tout seul, quand même. Eh bien demande aux voisins. Le type dont j'ai oublié le nom, à côté de chez toi. Bon, maman, j'ai un client avec moi... Non, ce n'est pas quelqu'un que tu connais... D'accord, à vendredi.

Et il raccroche.

— Désolé, dit-il en feuilletant de nouveau les papiers sur son bureau – des annonces pour des castings, des lettres de clients potentiels, des pages arrachées à la revue *The Stage*. Ma mère se fait livrer un nouveau frigo jeudi et le magasin refuse de reprendre l'ancien. Je ne peux pas vraiment leur en vouloir. Même moi, je n'ai aucune envie d'y toucher et je suis surpris que ce machin ne soit pas sorti tout seul de l'appartement. En plus de ça, ma mère habite au quatrième étage sans ascenseur. Je

ne sais pas ce qu'elle espère – sans doute que je le laisse tomber dans l'escalier. Hé, vous ne connaîtriez pas quelqu'un qui ait besoin d'un frigo, par hasard ? Il a juste besoin d'être passé à la javel.

— Eh bien moi...

Le regard de Frank s'illumine devant cette occasion d'aider un client.

— Vraiment ?

— Mais je n'ai pas la place chez moi.

Frank cesse de remuer sa paperasse.

— Vous n'avez pas de frigo ?

— Pas pour le moment.

— Mais comment vous faites ?

— Oh, j'utilise le rebord de la fenêtre.

— Merde, Stephen, il faut absolument qu'on vous trouve un job ! s'écrie Frank, qui recommence avec détermination à saupoudrer son bureau de cendres.

Fumer autant dans une si petite pièce ne peut pas être bon, se dit Stephen. Frank se fait saurer tel un hareng par ses Silk Cut. S'il venait à mourir brusquement – ce qui n'a rien d'impossible vu qu'il fait ses courses hebdomadaires dans une station-service non loin de là –, il y aurait de fortes chances qu'il se conserve bien.

— Bon, qu'est-ce qu'on a... Non... non... non... Ah, tiens. Une publicité pour un produit nettoyant spécial sol. Ils veulent des vrais mecs. Ça risque d'être bien payé, ça. Vous pouvez faire le bourrin de base, hein ? Montrez-moi, pour voir ?

Stephen s' imagine sur une affiche publicitaire, un balai à la main. Sophie pourrait tomber dessus en allant à l'école avec un groupe de petits copains et copines snobinards – « C'est mon papa, là-haut, celui avec le tablier... »

— Je ne pense pas, Frank.

— Le marché est très calme en ce mo...

— Je sais, je sais. Mais bon, ça revient à jouer les mannequins. J'espérais quelque chose qui me donnerait la possibilité de bouger, de m'exprimer.

— Vous parlez russe ?

— Pas exactement.

— Dommage. J'ai une belle proposition pour la semaine prochaine. Un rôle de cosaque. Il faut quelqu'un qui parle couramment russe. Vous pourriez toujours apprendre, remarquez.

— Pas en une semaine.

— Non, sans doute que non.

Frank attaque maintenant les strates inférieures de son amas de papiers.

— Non... non... ça non plus... Ah, voilà... *Un raisin au soleil*, au théâtre de Dundee, en Écosse.

— Non.

— Pourquoi non ? Si vous n'êtes pas prêt à vous déplacer, Steve...

— Ce n'est pas ça. Il faudrait que je sois noir, c'est tout.

Autant lui proposer un des rôles des *Monologues du vagin*. Frank relit l'annonce en remuant les lèvres en silence, puis lève les yeux vers Stephen juste pour vérifier que jouer un Noir n'est vraiment pas dans ses cordes. Puis il soupire, comme s'il considérait que Stephen était quand même plus ou moins responsable de sa situation, et se replonge dans ses papiers.

— Acteurs/chanteurs/danseurs pour *Attention, danger !* Une comédie musicale adaptée de *Grand-peur et misère du III^e Reich*, de Bertolt Brecht. Mais pas de cachet.

— J'ai vraiment besoin de gagner ma vie, Frank.

— OK. Bien, que pensez-vous de celle-là : le Theatre Folk, une nouvelle compagnie théâtrale à vocation pédagogique, prépare un spectacle pour enfants sur l'hygiène dentaire. Tournée prévue dans les écoles des Fens. Début des représentations en janvier. *Une histoire dent'fer !* C'est un jeu de mots, hein. Le cachet n'est pas énorme, mais bon... Vous auriez le rôle d'un personnage appelé... laissez-moi voir... Tommy Tartar. Ça vous plairait ?

— « Tommy Tartar » ?

— Bon, d'accord, oublions ça, dit Frank d'un air agacé.

Il rejette les documents sur son bureau, exhale un long nuage de fumée par le nez et s'appuie contre le dossier de son fauteuil jusqu'à ce que celui-ci grince dangereusement.

— Vous savez quel est le plus grand coup de pouce que vous pourriez donner à votre carrière, Steve ?

— Dites.

Frank jette un œil derrière lui et sous son bureau pour vérifier qu'aucun espion ou micro ne s'y cache, et répond d'un ton très sérieux :

— Tuer Josh Harper.

Stephen éclate de rire.

— Je ne plaisante pas. N'oubliez pas que la frontière entre un énorme succès et un échec total est très, très mince. Vous savez, aujourd'hui encore, je me souviens de vous dans cette production de *Godspell*. Votre interprétation est restée gravée sur ma rétine.

Stephen grimace, incapable d'imaginer pire sensation qu'une gravure sur la rétine.

— Vous avez du talent. Tout ce qu'il vous faut, c'est une exposition médiatique. Remplacez Josh, ne serait-ce que pour quelques représentations, et je ferai venir le gratin de ce milieu – les directeurs de casting, les gens de la télé. Et à partir de là, mon ami, vous décollerez. Comme un...

Il sonde l'air enfumé du petit bureau en quête du bon mot.

— ... comme un aigle.

— C'est marrant que vous me disiez ça, Frank, réplique Stephen à voix basse.

— Pourquoi ?

Stephen jette lui aussi un regard derrière lui et sous le bureau et répond d'un ton très sérieux :

— Eh bien... vous avez quelque chose de prévu autour du 18 décembre ?

L'ILLUSTRE CON

— JE PEUX TE DEMANDER UN TRUC ?

— Bien sûr.

— On est amis, n'est-ce pas ? Enfin, je sais qu'on ne se connaît pas depuis très longtemps, mais j'aime bien penser qu'on l'est devenus...

— Moi aussi.

— Tu me dirais la vérité si je te posais une question personnelle ?

— Évidemment.

— Je peux te faire confiance, alors ?

— Oui.

— Est-ce que Josh me trompe ? demande Nora.

Cette conversation a lieu une semaine après le marché conclu avec Josh. Stephen et Nora traversent le pont de Waterloo en fin d'après-midi, après avoir assisté à une projection d'*Assurance sur la mort* au National Film Theatre. Stephen l'a déjà vu dix fois peut-être, mais ce n'est qu'en se retrouvant à côté de Nora, coude contre coude, leurs mains plongées dans le même gros sachet de bonbons, qu'il a pris conscience de la tension sexuelle qui émane du film. Et il en est venu à se demander, comme ça, si Josh était bien assuré. Au cas où, sait-on jamais, il aurait un accident...

Après ça, ils discutent de leurs acteurs préférés.

— Cary Grant, bien sûr, dit Nora.

— Et James Stewart.

— Cary est meilleur.

— Et Burton ? Olivier ?

— Un peu trop sérieux à mon goût. Et puis je n'ai pas vu tant de films que ça.

— Hepburn ?

— Pas Audrey. Katharine est géniale, mais Audrey est trop maigre et gentille.

— Moi, j'admire Katharine, mais je ne crois pas que j'aurais envie... enfin... de sortir avec elle.

— Avec Audrey, tu aurais plus de chances.

— Mais qu'est-ce que je dirais à Julie Christie ?

— Moi, j'adorais Jane Fonda. Je rêvais de lui ressembler. Jane Fonda dans *Cat Ballou* ou *La Rue chaude*. Jane Fonda en chemise de bûcheron.

— Tu sais quel acteur surpasse tous les autres, à mes yeux ? John Cazale.

— Connais pas.

— Mais si ! John Cazale. Il jouait Fredo, le frère faible du *Parrain I* et *II*. Avec ce dialogue... « Je sais que c'était toi, Fredo. Tu m'as brisé le cœur. » Il a été fiancé à Meryl Streep et il est mort d'un cancer très jeune, à quarante ans et quelques. Il n'a tourné que cinq films – seulement cinq ! – et tous ont été nominés pour l'Oscar du meilleur film. Tous ceux dans lesquels il a joué. Et il est excellent dans chacun d'eux. Même quand il ne dit rien, même quand il est face à Pacino, ou De Niro, ou n'importe qui d'autre, on ne voit que lui. Quand il meurt, dans *Le Parrain II*, on ne distingue même pas son visage, et pourtant il est bouleversant.

— Comme toi dans le rôle de la Silhouette Fantomatique.

— *Exactement* comme moi. C'est pour ça qu'on choisit ce métier. Pas pour être célèbre, mais

pour être bon. Pour bien faire son travail. Pour trouver ce qu'on aime vraiment, et pour l'accomplir du mieux possible.

— Et il y a une date limite pour y arriver ? Une sorte de *deadline* ?

— Il y en aurait une si je savais faire autre chose.

— Bah ! Tout le monde peut faire autre chose.

Nora s'est exprimée d'un ton un peu trop acerbe peut-être, et tous deux restent muets un moment.

Un peu blessé dans son amour-propre, Stephen est le premier à rompre le silence :

— Mon agent vient de m'apprendre une bonne nouvelle.

— Ah oui ?

— J'ai décroché un nouveau rôle.

— Super ? Au théâtre ?

— Dans un film. Un film indépendant à petit budget. Le tournage débute la semaine prochaine.

Afin de rendre son histoire plus crédible, il pense à *Sammy l'Écureuil 2*. C'est pousser un peu loin l'acception du mot « film », mais au moins ne ment-il pas totalement. Il est arrivé à la conclusion qu'il fabulait beaucoup trop, ces jours-ci. Il a vraiment intérêt à arrêter.

— Comment ça s'appelle ?

— *Obsession*. C'est une sorte de film policier. J'incarne Sammy, un flic tireur d'élite cynique et désabusé. Rien de génial, hein. Juste le macho de service. Les conneries habituelles, quoi. Ça ne sortira probablement jamais en salle, ajoute-t-il avec la certitude cette fois de dire la vérité.

Ils traversent le Strand et trouvent un pub sombre et désert dans une petite ruelle à l'écart des principaux pièges à touristes. Assis l'un à côté de l'autre sur une banquette en velours rouge, ils commandent deux doubles gin tonics.

— Je peux te demander quelque chose ? dit-elle.

— Vas-y.

— Tu ne te vexeras pas ?

— Pas sûr.

— OK. Bon, est-ce que ça n'était pas un peu... vache de la part de tes parents ?

— Quoi ?

— De t'appeler... ?

— Ah.

— Tu vois, tu es vexé.

— Non, non, pas du tout. Ils ne l'ont pas fait par méchanceté, mais parce que mon grand-père maternel s'appelait Stephen. Il est mort peu de temps avant ma naissance et c'était une façon de lui rendre hommage. Ça n'aurait sans doute pas été un problème si j'étais devenu informaticien, comme prévu. Ça n'aurait pas paru si...

— Ironique ?

— Oui.

Nouveau silence.

— Steve McQueen était formidable, dit Nora.

— Je lui préfère Newman.

— Mais tu sais qui j'ai toujours adoré ? Walter Matthau. Lui, il était carrément séduisant. Et pendant des années, curieusement, j'ai aussi fantasmé sur Dick Van Dyke, mais juste dans son rôle de ramoneur dans *Mary Poppins*. Je rêvais souvent qu'il descendait dans ma chambre, la nuit, tout noir

de suie, et qu'il posait son matériel dans un coin. Et Danny Kaye, aussi. Ah, Danny Kaye et moi dans un grand appartement de l'Upper East Side, en train de faire des exercices de diction... On peut dire que j'étais à côté de la plaque.

— Et aujourd'hui, te voilà mariée à une star dans la vraie vie.

— Je sais. Comment est-ce possible, hein ? Parfois, je me demande si je n'aurais pas été mieux lotie avec Danny Kaye.

Elle rit, lance un regard à Stephen, puis se penche pour boire son gin. Un bref silence s'ensuit, de ceux qui invitent à poser une question.

— Ça va ? demande Stephen.

— Eh bien..., soupire-t-elle en s'adossant à la banquette. Je ne devrais pas me plaindre. C'est vrai, Josh est quelqu'un de super gentil, d'hyper généreux et tout et tout, même s'il m'appelle « Nozza ». Il me fait rire, il m'encourage dans mes projets d'écriture, il me supporte quand je suis de mauvais poil. Et au lit c'est toujours génial.

— Oui, tu l'as déjà dit.

— Ah bon ? Désolée. Mais quand même, il a changé. Il est passé du statut d'illustre inconnu à celui d'illustre con tout court.

— Comment ça ?

— Ça ne t'ennuie pas qu'on en parle ?

— Pas du tout.

— OK. D'abord, il est devenu trop prétentieux. À la maison, je dois recouvrir les surfaces réfléchissantes, sinon il ne sortirait jamais. Depuis qu'il a été désigné 12^e Homme le Plus Sexy du Monde, il ne se contrôle plus.

— C'est le surnom qu'on lui a donné, au boulot. Numéro 12.

— Qui ça, « on » ?

Mieux vaudrait ne pas mentionner Maxine.

— Maxine et moi.

— Maxine ?

Du calme, tiens bon...

— La fille qui joue dans la pièce.

— La salope ?

— Eh bien...

— « Numéro 12 » – il adore ça ! Il prétend le contraire, mais parfois on dirait qu'il est prêt à s'acheter un fusil et un masque de ski pour traquer les onze premiers et les buter. Et il a commencé à s'acheter des fringues trop bizarres. Tu vois le genre : des cols larges, des couleurs pas possibles. Il a même un costume en velours bleu marine, maintenant. Plus velours que ça, tu meurs. Et je te ne parle pas de sa chemise en *cuir noir*, et de son... son... slip en *daim*...

Elle frissonne exagérément.

— Franchement, Steve, des vaches sont *mortes* pour ça. Je te jure, parfois, quand on va à une première, j'ai l'impression d'être une bibliothécaire qui aurait épousé un maquereau. Et il y a un autre truc qui me rend dingue : quand il croise quelqu'un dont la tenue lui plaît, il ne demande pas « D'où ça vient ? » mais « C'est de qui ? » C'est de qui ! Comme s'il s'agissait d'une œuvre d'art. « Bah, c'est de chez Mark and Spencer, ducon. » L'autre jour, je l'ai surpris en train d'essayer d'obtenir quelque chose gratuitement à une première. Tu le crois, ça ? Il gagne des tonnes de fric et

hop, monsieur s’imagine que ça lui donne le droit d’être habillé *gratos*. Qu’est-ce que c’est que cette logique de merde ? Ou cette moralité, plutôt. Bon, tu promets de ne pas lui répéter tout ce que je te dis, hein ?

— Bien sûr.

— Tu ne me juges pas trop langue de pute ?

— Euh... si, un peu, mais ça ne me gêne pas.

— Très bien. Quoi d’autre, encore..., dit-elle en claquant ses mains l’une contre l’autre. Ah oui, une manie qui m’agace : il porte des lunettes d’aviateur en permanence, même chez nous. Dieu sait pourquoi – sans doute pour que je ne lui réclame pas d’autographe. Et il refuse désormais d’emprunter les transports en commun.

— Ce qui peut se comprendre, non ?

— Sauf qu’il est difficile de plaindre un type qui n’arrête pas de taper son propre nom sur Google et qui va jusqu’à *imprimer* les résultats. Il se connecte aussi à ses sites web et il va sur les forums, juste pour voir ce que ses fans pensent de lui – www.egomaniaque.com. Il fait du sport en permanence. Chaque fois que je le vois ou presque, il est suspendu dans l’encadrement d’une porte avec son slip en daim. Pourquoi est-ce qu’il n’enfile pas quelque chose ? Ça, ça me dépasse. Je pourrais vivre avec un orang-outan, ce serait pareil. Sans vouloir offenser tes congénères, Stephen, quand on dit à un type qu’il est une icône gay avant un certain âge, il y a de fortes chances pour qu’il devienne un vrai connard.

Tous deux sourient et soulèvent leurs verres en même temps. Stephen se surprend à observer le visage de Nora en douce, à noter les petites rides qui se forment au coin de ses yeux noirs quand elle rit. Quand elle croise son regard, les pattes-d’oie s’estompent et elle redevient sérieuse.

— Je n’ai jamais connu de type qui passe autant de temps à envoyer et à lire des textos. Et puis son téléphone sonne toujours tard le soir. À chaque fois, il change de pièce. Il prend sa drôle de voix « professionnelle » et sort en parlant tout bas.

— Ça ne veut rien dire, j’en suis certain.

— Alors à qui envoie-t-il des messages ?

— Tu le lui as demandé ?

— J’essaie de m’abstenir. Sinon, il me répond « la Côte ».

— C’est sûrement un appel de là-bas, alors.

— Ouais, ouais, tu dois avoir raison.

Ils cessent de parler et écoutent le léger tintement d’une machine à sous.

— « La Côte » ! reprend Nora. Tu te rends compte ? C’est comme quand il dit « les States ». Je suis américaine et même moi, je ne dis pas « la Côte » pour parler de la côte Ouest.

— Il fait peut-être allusion à Margate, répond Stephen, histoire de détendre l’atmosphère.

— Margate ?

— C’est une ville anglaise. Tu sais... sur la côte.

— Ah oui. Oui, peut-être.

Nora tire fort sur sa cigarette, essuie une poussière invisible sur sa lèvre et, après avoir réfléchi un moment, prononce enfin ces mots :

— Je peux te demander un truc ?

— Bien sûr.

— On est amis, n’est-ce pas ? Enfin, je sais qu’on ne se connaît pas depuis très longtemps, mais

j'aime bien penser qu'on l'est devenus...

— Moi aussi.

— Tu me dirais la vérité si je te posais une question personnelle ?

— Évidemment.

— Je peux te faire confiance, alors ?

— Oui.

— Est-ce que Josh me trompe ?

Bien sûr, il pourrait tout lui avouer. Elle a le droit de savoir, après tout. Et lui-même ne doit rien à Josh.

Sauf qu'ils ont conclu un marché. S'il parle maintenant, il est probable que Josh sera peu enclin à tenir sa promesse.

— Nooonnn ! affirme-t-il en secouant la tête avec incrédulité.

Nora plisse les yeux.

— Tu es sûr ?

— Oui.

— Tu me le dirais si tu savais quelque chose ?

— Nora, il n'y a rien du tout.

— Tu me le promets ?

— Je te le promets.

— Merci. Je me sens beaucoup, beaucoup mieux, maintenant.

LEÇONS DE CHARISME

COMME TOUT LE MONDE, SEMBLE-T-IL, Stephen croit fermement aux bienfaits de la désintoxication.

Il ne saurait dire quelles toxines au juste sont concernées, ni d'où elles viennent, ni ce qu'on leur reproche, mais il est persuadé qu'il existe une quantité donnée de ces substances dans le corps – environ une pinte et demie peut-être, blanche et mousseuse comme du lait fermenté. À moins qu'il ne s'agisse d'une masse plus solide, une livre et demie de trucs gras, huileux, les débris accumulés de plats tout préparés et de gaz de pot d'échappement, de fromage bon marché et de saucisses douteuses. Il est convaincu que ces toxines le freinent. La bonne nouvelle, c'est qu'il est tout à fait possible de s'en débarrasser en buvant des tonnes d'eau qu'il convient ensuite d'évacuer par la transpiration et en imposant à ses intestins de nouveaux exercices extravagants. Avec cette idée en tête et la perspective de son imminente consécration sur scène – trois représentations dans moins de deux semaines –, il décide tranquillement de tout changer dans sa vie.

Il cesse de boire, ou au moins de se soûler seul. Il réduit sa consommation de cigarettes et avale des litres et des litres de fruits mixés à la place. Il cuit à la vapeur des aliments qu'il rêve de faire frire, se met à manger des légumineuses, des pignons de pin, des graines de tournesol et d'autres mets dont se nourrissent plutôt les oiseaux. Il renforce son système immunitaire en usant et abusant de vitamines, d'échinacée pourpre et de tous les minéraux et compléments alimentaires qu'il peut trouver dans son armoire à pharmacie, y compris quelques restes destinés aux femmes enceintes. Sous l'effet enivrant de l'huile d'onagre et de toutes les possibilités offertes par la vie, il court chaque matin dans le parc de Battersea jusqu'à ce que, pris de points de côté, la gorge en feu à force d'inspirer, il se plie en deux et tousse à en avoir les oreilles qui bourdonnent. Il se sent dans un état à la fois pitoyable et fabuleux.

Tous les soirs, dans le silence de sa loge sous les toits, il baisse le son du haut-parleur, revoit son texte et répète ses déplacements. Le rôle de lord Byron est physiquement et moralement exigeant, et, ce qui lui pose un problème plus urgent, il implique aussi de jouer torse nu. Afin d'affiner sa silhouette, dont la forme prend depuis peu des allures de poire, il fait des séries interminables de pompes, d'abdos et de tractions, au point que sa vie ressemble bientôt à ce passage dans *Rocky* où l'on voit le boxeur s'entraîner. Deux semaines ne seront sans doute pas suffisantes pour qu'il se métamorphose en icône gay, mais même s'il ne parvient pas à avoir des abdos d'acier, au moins fera-t-il peut-être illusion.

Il se résout également à travailler son charisme et son magnétisme animal. En tant qu'artiste, Stephen C. McQueen possède toutes sortes de qualités. Il est très certainement l'un des jeunes acteurs les plus ponctuels de Grande-Bretagne. C'est un mime habile et il sait bien déchiffrer une partition musicale. Il lui est possible, sous la menace, d'exécuter quelques pas de modern jazz – tout l'inverse des danses folkloriques élisabéthaines, pour lesquelles peu d'hommes lui arrivent à la cheville. Si, comme on le lui a souvent dit, le jeu d'un acteur vient de l'intérieur, alors son moi profond ne ressemble à aucun autre. Et pourtant il n'est pas tout à fait certain de son charisme, de sa capacité à captiver un public par son seul magnétisme animal, raison pour laquelle il a accepté tout penaud la proposition de coaching que lui a faite Josh. Au lieu de passer des après-midi au cinéma avec Nora, il arrive désormais tôt au théâtre, attache une épée à sa ceinture et répète des scènes devant lui. Cela lui donne le sentiment d'inverser les rôles, mais il essaie de ne pas s'appesantir là-dessus.

— « Fou, mauvais et dangereux. (*Sourire désabusé.*) C'est ce qu'on dit de moi en Angleterre, maintenant. Enfin, à ce qu'il... »

— STOP ! crie Josh, avachi dans son fauteuil au rang K, les jambes posées sur le dossier du siège devant lui. Reprends depuis le début.

— « Fou, mauvais et dangereux. (*Sourire désabusé.*) C'est ce... »

— Non, recommence.

— « Fou, mauvais... »

— Encore !

Stephen plisse les yeux vers la salle.

— Je peux te demander pourquoi ?

— Désolé, Steve, mais je ne crois pas à ton personnage.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tout. Je ne crois pas un mot de ce que tu racontes.

Josh avale une gorgée de l'éternelle petite bouteille d'eau des comédiens, se penche en avant et appuie la tête sur le fauteuil devant lui.

— Tu es censé être *lord Byron*, Steve. Tu es censé être un amant extraordinaire, un rebelle, un combattant. Les gens pensaient que Byron était le diable incarné. Les conventions, le mariage, la fidélité – toutes ces foutaises ne signifiaient rien pour lui. C'étaient l'amour, la passion, le désir qui l'animaient. Pas le bon sens. Ce type couchait avec sa *sœur*, bordel !

— Sa demi-sœur, pour être plus précis.

— C'est du pareil au même, Steve.

— Mais qu'est-ce qui ne va pas au juste ?

— Tu n'exprimes pas le « fou, mauvais et dangereux », mon vieux. Ce que j'entends, moi, c'est « raisonnable, gentil et prudent ». Qui pourrait bien avoir envie d'assister à une pièce intitulée *Raisnable, gentil et prudent* ?

Endossant pleinement le rôle de metteur en scène, Josh se lève et s'avance vers l'avant de la scène, sa bouteille d'eau à la main, cherchant en vain autour de lui un siège à enfourcher.

— Le problème, c'est que ton jeu vient de là, dit-il en se tapotant le front. De ton esprit, de ton cerveau. Tu réfléchis beaucoup trop. Même au rang K, je te vois réfléchir. Tu sais ce que tu devrais utiliser, à la place ?

Un bref instant, Stephen se demande s'il va lui suggérer d'avoir recours à la Force des chevaliers Jedi.

— Tu sais d'où ton jeu devrait venir ? continue Josh.

En général, la réponse standard à cette question est « le ventre », mais Stephen sent que Josh a une autre idée sur le sujet.

— Il doit venir de là.

Et, sans que Stephen soit vraiment surpris, Josh agrippe son entrejambe – à pleines mains, qui plus est. Il oriente son précieux paquet vers Stephen en le berçant comme un animal qu'il s'apprêterait à relâcher dans la nature.

— De là, compris ?

— D'accord, d'accord, répond Stephen en fixant du regard un point précis au niveau du deuxième balcon.

— De là, Stephen. Pigé ? Pigé ? insiste Josh, qui va jusqu'à secouer le tout pour souligner son

propos.

— Ouais, ouais, j'ai compris.

— Et de là aussi, ajoute Josh en écartant une main de son entrejambe pour se frapper fort la poitrine. De là aussi.

— D'accord. Le cœur, c'est ça ?

— Exactement. Le cœur. La queue et le cœur. Fais-en ta devise.

— Bon, OK. La queue et le cœur ?

— La queue et le cœur.

Josh lâche ces derniers à regret, semble-t-il, et saute sur le bord de la scène.

— Ferme les yeux, tu veux ?

— Fermer les yeux ?

— Oui. Vas-y, dit Josh en l'attrapant par les bras.

Stephen hésite à lui faire confiance pour ce type d'exercice. Il obéit, mais rouvre tout de suite les yeux.

— Tut, tut, tut, le réprimande Josh. Je vais le faire avec toi.

Ils ferment les yeux tous les deux.

— Maintenant, pense à une personne qui te plaît vraiment. Je me fiche de savoir de qui il s'agit, mais j'aimerais que tu visualises cette femme, son visage, son corps. Une femme pour qui tu en pincas. Non, plus que ça, même. Une femme que tu désires, que tu veux. Celle que tu désires et que tu veux le plus au monde.

Stephen fait ce qui lui est demandé.

— C'est bon ?

— Oui.

— Elle est là ?

— Oui.

Ils restent ainsi un moment, chacun avec quelqu'un en tête.

— OK, maintenant pense à son visage, pense à elle, et quand tu seras prêt, ouvre les yeux et reprends depuis le début.

Stephen s'exécute.

— C'est mieux, déclare Josh quelques instants plus tard. Nettement mieux.

MON DÎNER AVEC SOPHIE

LE DIMANCHE SUIVANT EST ENCORE UNE JOURNÉE qui vaut la peine d'être vécue, comme on dit, la neuvième d'affilée depuis que Josh a fait sa proposition à Stephen. À ce rythme-là, il y a gros à parier qu'il savoure toute la quinzaine.

Il décide de s'accorder un extra et emmène Sophie manger un hamburger à Soho. Revigoré par l'argent que lui a rapporté sa désastreuse expérience de serveur et par celui qu'il va toucher pour *Sammy l'Écureuil 2*, il choisit un bistro haut de gamme de style américain. Ils se retrouvent entourés de familles chics venues au grand complet tenter l'expérience d'un brunch authentique, avec des parents qui lisent des journaux à table pendant que leurs enfants intelligents et bien habillés poussent leur nourriture dans leur assiette en regrettant amèrement d'avoir commandé des œufs Benedict.

— C'est quoi, des œufs Benedict ? demande Sophie.

— Ne m'appelle pas Benedict ! réplique Stephen, non sans esprit, pense-t-il, même si sa fille ne réagit pas. Ce sont des œufs pochés, flasques, servis avec une sorte de sauce jaune visqueuse et infâme. On dirait de la cervelle sur un toast.

— Je peux en avoir ?

— Non ! Je viens de te l'expliquer, Sophie, c'est infect. Ça paraît bon, dit comme ça, mais crois-moi, ça ne l'est pas du tout.

— Qu'est-ce que je peux prendre, alors ?

— Tout ce que tu veux, à condition que ton plat ne contienne pas trop de vitamines et de minéraux, d'accord ?

— Mais si j'ai juste envie d'une salade ?

— Impossible, c'est la loi. Et pas de jus de fruits non plus. Et je ne tolérerai un Coca que s'il y a une boule de glace dedans.

— C'est dégoûtant !

— Comment peux-tu le savoir sans avoir essayé ? C'est important de goûter aux bonnes choses dans la vie.

— Pourquoi tu m'encourages à faire des choix mauvais pour la santé ? demande-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je ne t'y encourage pas. J'essaie juste de... de te gâter, Sophie. Ça fait du bien de l'être de temps en temps, et je suis désolé, mais une assiette d'épinards cuits à la vapeur, ça ne fait plaisir à personne. La plupart des enfants adorent les trucs mauvais pour la santé et ça ne leur pose aucun problème.

— Qu'est-ce que tu prends, toi ?

— Une salade.

— Parce que tu as le droit, toi ?

— Je veux perdre du poids. Je n'ai pas envie de devenir tout grassouillet et rose comme ce cher Colin.

Sophie sourit derrière son menu.

— Je lui répéterai ce que tu as dit.

— Vas-y. Je n'ai pas peur de lui.

— Tu ne l'aimes pas, hein ?

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je le vois bien. Tu fais semblant, mais c'est pour moi.

— Je ne le déteste pas.

— Si.

— Non, Soph, mais, ... mais... c'est compliqué, rétorque Stephen en se penchant sur son menu.

— Moi non plus, je ne l'aime pas, déclare Sophie avec emphase.

Stephen repose la carte.

— Pourquoi ? Il est gentil avec toi, non ?

— Oui, oui.

— Alors quel est le problème ?

— Eh bien toi, tu ne l'aimes pas.

— Ce n'est pas une raison, Soph. Tu devrais l'apprécier, ou au moins essayer. Peu importe le passé. Colin est un homme bon, il aime ta maman et... et il faut que tu fasses un effort pour bien t'entendre avec lui, d'accord ?

— D'accord.

— Tu le promets ?

— Mouais.

— Sophie, insiste Stephen, l'air sévère, en avançant sa lèvre inférieure autant qu'il peut. Je prends mon air strict, là.

— D'accord, je te le promets.

— Bien, dit-il en lui pressant la main, avant d'étudier de nouveau le menu. Et il vaudrait mieux éviter de lui répéter que je le trouve grassouillet. Simple prudence. Promis ?

— Peuuuut-être.

— Comment dit-on « peut-être » en français ?

— *Peut-être*.*

— Ah oui. *Peut-être**. Bon sang, ce que tu es intelligente. Vas-y, lâche-toi et commande des épinards et de la roquette, si ça te fait plaisir, du moment que tu prends aussi un dessert. Une tarte aux noix de pécan, par exemple. Hé, tu ne fais pas partie de ces gamins pleurnichards qui sont allergiques aux noix, hein ?

— Je ne crois pas.

— Tant mieux.

— Dans ma classe, Suki Hodges est allergique aux noix. Elle en a mangé une sans le faire exprès et sa tête est devenue toute gonflée, comme un ballon de basket.

— Crois-moi, elle veut juste attirer les projos sur elle.

— Les projos ?

— Tu découvriras ce que c'est par toi-même.

— Pourquoi t'es comme ça ? demande Sophie de but en blanc.

— Je suis comment ?

— Bizarre.

— Bizarre dans le genre anormal ou dans le genre sympa ?

— Anormal.

— Tu vois, moi j'aurais plutôt dit bizarre dans le genre sympa.

— Aussi. Plus ou moins.

— C'est parce que je suis content d'être avec ma fille qui est super intelligente. J'ai le droit ?

— Mouais.

La serveuse arrive à cet instant et Stephen s'amuse à flirter avec elle en lui passant leur commande. Il se croit très subtil – juste un petit sourire en coin et un regard brumeux, comme s'il louchait légèrement –, mais cela suffit pour que Sophie lui donne un coup de pied exaspéré sous la table.

— Ça reste entre nous, Soph : je ne peux pas m'empêcher de penser que notre serveuse est un peu amoureuse de moi.

— La hooooonte ! réplique Sophie avec l'intonation d'une actrice de sitcom.

Après lui avoir arraché la promesse solennelle de ne rien dire à personne, Stephen la laisse goûter à sa bière et sourit avec tendresse lorsqu'elle fait mine d'être soûle. Ils discutent de l'école, en particulier des derniers rebondissements concernant la gerbille élevée par les élèves. Puis leurs plats arrivent, le flirt avec la serveuse reprend, et Stephen écoute patiemment Sophie, qui lui raconte avec le plus grand sérieux et force détails tout ce qu'elle vient d'apprendre sur l'âge d'or des Tudors.

— Et le théâtre ? demande-t-il.

— Ça va. J'ai rejoint l'ASDS.

— Le quoi ?

Sophie secoue la tête devant tant d'ignorance.

— L'After School Drama Society. Un club de théâtre après l'école.

— Maintenant que tu me le dis, je crois que j'en ai entendu parler. En fait, mon agent a essayé de me caser dans cette troupe.

— T'es nul, marmonne Sophie.

— Ne dis pas « nul », mais « nase ».

— T'es nase.

— Et qu'est-ce que vous faites ?

— Oh, de l'improvisation, répond Sophie d'un air affligé.

— Je vois. De l'improvisation. Et tu aimes ça ? Jouer, je veux dire.

— Oui, même si je n'en ferais pas mon métier. Colin dit que ça va quand on est jeune, mais que ce n'est pas un vrai travail pour un adulte. D'après lui, ça manque de dignité.

— Il a bien raison.

— Alors pourquoi tu le fais ?

Stephen réfléchit un instant.

— Tu te souviens de ce Noël, il y a deux ans je crois, quand maman et moi on t'avait collé une fausse moustache plus vraie que nature et d'énormes favoris ? On a pris des photos, rappelle-toi.

— Oui, dit-elle, telle une enfant qui aurait déjà beaucoup vécu et qui serait mortifiée par les pitreries qu'elle aurait faites à quatre ans.

— Tu les as portés toute la journée et tu as fait rire tout le monde, même ta mamie McQueen, qui ne rit d'habitude que quand les gens se font mal. Et au moment d'aller au lit, tu ne voulais plus les enlever.

— C'était pour faire la maligne.

— Peut-être, mais tu le faisais bien, Soph. Je n'ai jamais autant ri de ma vie. Jamais. Je t'assure, j'ai cru que j'allais mourir de rire. Et c'était sympa, non ? De s'amuser à être quelqu'un d'autre, de

faire le clown, de rendre les gens heureux. Ça t'a plu, non ?

Sophie réfléchit, le front plissé.

— Moui.

— Eh bien, voilà en quoi devrait consister le jeu d'un acteur. À bien faire le malin. Maintenant, est-ce que je peux t'échanger ma salade contre quelques-unes de tes frites ?

— D'accord.

Sophie termine le repas en lâchant un rot qui procure à Stephen une bouffée de fierté. Après quoi, le ventre bien rempli, ils se dirigent vers la National Gallery. Cela ressemble à une sortie père-fille par un beau dimanche après-midi d'hiver, une sortie pédagogique-mais-distrayante, et Stephen improvise un trajet à travers les boutiques de Soho en évitant toutes les devantures à caractère trop pornographique. Impossible cependant d'éviter Shaftesbury Avenue, le théâtre Hypérion et l'affiche géante de Josh Harper.

D'abord inquiet, Stephen se rappelle ensuite avoir fait stipuler dans son contrat que son nom doit figurer sur les affiches devant le théâtre. Cela pourrait être amusant de le montrer à sa fille, de lui offrir cette preuve irréfutable qu'il n'a pas inventé de toutes pièces sa carrière professionnelle. Peut-être commencera-t-elle à éprouver un peu de fierté, au lieu d'être inquiète ou sceptique à son sujet. Ce serait comme un avant-goût de ce qui l'attend le soir du 18 décembre. Ils s'arrêtent devant les immenses photos en noir et blanc de Josh qui tapissent l'extérieur du bâtiment.

En voyant l'affiche Stephen a soudain l'impression désagréable de se retrouver dans un cabinet d'ophtalmo.

— Hum. De quoi ça parle ? demande Sophie de sa plus belle voix d'écolière.

— C'est une pièce sur Byron, un célèbre lord et poète anglais qui a vécu plein d'aventures et qui a eu beaucoup de succès auprès des femmes, comme moi avec la serveuse, tout à l'heure. Regarde, il y a mon nom, ajoute Stephen en s'accroupissant pour lui montrer les lettres au niveau du sol. S'il arrive un jour quelque chose à ce type-là...

« JOSH HARPER S'EMPARE DE LA SCÈNE
COMME UN COLOSSE TOUT-PUISSANT... »

« Une performance d'acteur tout simplement éblouissante.
Harper est sans conteste l'héritier naturel d'Olivier
et Burton. Ne ratez pas une occasion de découvrir
ce talent extraordinaire... »

*« Harper prend littéralement possession de la scène,
qu'il parcourt avec la grâce d'un jeune félin impressionnant.
Entendons-nous bien, mesdames,
M. Harper est une bombe sexuelle ambulante... »*

JOSH HARPER

dans

Fou, mauvais et dangereux

Il se redresse et, désignant une photo de Josh, lui appuie un doigt au milieu du front.

— ... s'il tombe malade ou s'il reçoit un piano sur la tête, c'est moi qui le remplacerai.

— Pourquoi est-ce qu'il y a écrit Stephen C. McQueen ?

— Pour que les gens ne me confondent pas avec la grande star américaine.

— Ça arrive ?

— Non, Sophie.

— Et pourquoi tu n'es pas sur les photos ?

— Si, j'y suis. C'est moi, là.

— Où ça ?

— Au fond...

— Où ?

— Là !

— Pourquoi il y a plein de fumée ?

— C'est de la neige carbonique. Elle me fait paraître mystérieux.

— C'est pour ça qu'on ne voit pas ton visage ?

— Oui. La fumée sert à me donner l'air d'un fantôme, à créer un côté intrigant et énigmatique.

ÉCRIT ET MIS EN SCÈNE PAR Terence Blackheath

AVEC Maxine Cole

et

Stephen C. McQueen

Tu vois, quoi. Un côté effrayant, comme si la Mort en personne emmenait Byron vers sa fin...

— Vous êtes copains ? demande Sophie en montrant du doigt une grande photo en noir et blanc sur laquelle Josh transpire joliment en très gros plan.

— Han-han. Ce n'est pas un super-pote, pas un *meilleur* ami ni rien, mais on va parfois boire un verre ensemble.

Oh, et je suis amoureux de sa femme...

— Je connais bien sa femme, dit-il à la place. Elle est très sympa. Et Josh m'a invité à sa fête d'anniversaire.

— Il est séduisant, hein ?

— Séduisant ?

Sophie semble songeuse.

— Je veux dire beau.

— Oh, mon Dieu. *Tu quoque, filia !*

— C'est du français ?

— Pas tout à fait.

— Je peux venir le voir ? Et le rencontrer après la pièce ?

— Il est un peu vieux pour toi, et barbant aussi, pour être honnête. Mais imaginons que d'ici deux semaines peut-être, aux alentours du 18 décembre, il lui arrive quelque chose... Je ne sais pas, moi... Une gastro ou une intoxication alimentaire. Alors je t'appellerai sans doute au téléphone et il faudra que tu viennes tout de suite au théâtre avec maman pour me regarder jouer le rôle principal de la pièce à sa place. Ça ne serait pas génial, ça ?

Sophie ne paraît pas convaincue.

— Si, sûrement. Mais tu crois que je pourrais avoir un autographe de lui ?

Pour la première fois, Stephen sent que la journée échappe à son contrôle.

— Pourquoi tu veux son autographe ?

— J'ai raconté à mes copines à l'école que tu étais son meilleur ami et elles m'ont dit que j'étais une menteuse, alors j'ai besoin d'une preuve.

Ne discute pas, songe Stephen. Bouge-toi.

— Je suis sûr qu'on peut arranger ça.

Ils traversent Shaftesbury Avenue, puis Chinatown, où, devant des vitrines embuées remplies d'animaux entiers colorés en un rouge bizarre qui les laissent bouche bée, Stephen attire l'attention de sa fille sur le claquement des tuiles de mah-jong dans les étages. Il presse ensuite le pas au niveau de Leicester Square afin de s'épargner le spectacle déprimant des joueurs de flûte de Pan et des statues vivantes recouvertes de peinture argentée, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la National Gallery.

Certains lieux – les parcs à l'automne, les plages désertes au coucher du soleil, les patinoires, tous les endroits avec de la neige – suscitent inévitablement des comportements inhabituels et un peu fous, comme on en voit dans les films. Les musées, en particulier, sont propices à ce type de phénomène, et cet après-midi, Stephen et Sophie s'en donnent à cœur joie. Main dans la main, ils balancent le bras bien haut, plaisantent et rient en imaginant ce que se disent les personnages des tableaux. La visite ressemble à une séquence de cinéma, et Stephen se sent léger, drôle et heureux. Il s'aperçoit que, pour la première fois depuis très longtemps, Sophie et lui s'amusent vraiment bien.

Une fois la nuit tombée, ils traversent la Tamise, bras dessus, bras dessous, pour rejoindre la gare de Waterloo et la foule des touristes et des clients des dimanches d'avant Noël. Sophie s'endort

tout de suite dans le train qui les ramène à Barnes. Au moment où la rame passe devant la centrale électrique de Battersea, Stephen entend sonner son portable. Il le sort de son manteau avec précaution pour ne pas réveiller sa fille, qui s'est blottie contre lui, et sourit en voyant s'afficher le nom sur l'écran.

— Salut, l'ami !

— Salut, Nora.

— Je commençais à me demander si tu m'évitais.

— Bien sûr que non, murmure Stephen.

— Je te dérange, peut-être ?

— Non, non, pas du tout...

— C'est juste que chaque fois que je t'appelle, tu as l'air d'être en train d'enfiler ou d'enlever un collant.

— Jamais pendant le shabbat. Je suis dans un train avec Sophie.

— Un rendez-vous galant ?

— Sophie, ma fille.

— Oh, bien sûr.

— Elle dort.

— D'accord, je fais vite. J'ai ouvert mon agenda et constaté que je n'avais absolument rien à faire en ce moment. Du coup, je me demandais si tu avais envie d'aller au ciné, un de ces jours. Ou bien de passer à la maison, un soir après le spectacle. Josh vient d'acheter un nouvel écran plat géant pour notre chambre. Il veut pouvoir regarder ses propres films allongé tout nu sur le lit. Si tu venais voir ça ? La télé, hein, pas Josh à poil. On n'est pas obligés de mater un de ses films, et moi, ça me donnerait un but dans la vie.

Elle baisse la voix et ajoute :

— Je ne t'ai pas vu depuis un moment et tu m'as un peu manqué.

Ah oui ?

— Toi aussi, chuchote Stephen.

— Bon... alors que fait-on ?

Il pourrait prétendre être occupé, bien sûr. Après tout, quel plaisir y a-t-il à rester assis à jouer les confidents platoniques et écouter Nora lui parler sans cesse de son mari, alors qu'il n'a qu'une envie : l'embrasser ? Ne s'efforce-t-il pas depuis quelque temps de renoncer à elle ? À l'évidence, cela ne provoque que souffrance et frustration.

— Ça me ferait super-plaisir de te voir.

— Très bien, répond-elle, avant d'hésiter un instant, comme si elle avait autre chose à lui dire. Si on se voyait demain ?

— Ça marche.

— Super.

— À demain, donc

— OK, salut.

Il raccroche et se tourne vers les maisons en terrasse de Wandsworth qui défilent au-dehors. La vitre lui renvoie le reflet de son sourire.

— C'était qui ? demande Sophie sans ouvrir les yeux.

— Je croyais que tu dormais.

— Je faisais semblant. Alors, c'était qui ?

— Ce ne sont pas tes lardons, jeune fille.

— T'es nul, on ne dit pas « lardons ».

— Très bien, ce ne sont pas tes oignons. Et toi, ne dis pas « nul », mais « nase ».

— T'es nase, réplique Sophie, qui lève vers lui des yeux à moitié ouverts, cette fois. C'était une fille ?

— Possible.

— À mon avis, c'était ta petite amie, lâche-t-elle avec un ricanement de cour d'école.

— Pourquoi ?

— Parce que tu parlais comme ça...

Elle plisse les lèvres, fait une petite moue et roule les yeux.

— « Hellooo ! Quel plaisir de discuter avec toi, roucoule-t-elle d'une voix mélodieuse et haut perchée. Ça me ferait trèèèès plaisir de te voir... » Mouah !

— Je ne parlais pas comme ça, réplique Stephen, amusé. Et, je te le répète, ce ne sont pas tes oignons. Cette conversation était privée.

Sophie se colle de nouveau contre lui et referme les yeux.

— Juste par curiosité, qu'est-ce que tu dirais si c'était ma petite amie ? demande-t-il en repoussant la frange qui lui barre le front. Ça ne t'ennuierait pas, si ?

— Je ne crois pas, non. Du moment qu'elle est très gentille, chuchote Sophie, avant de lui indiquer par un bâillement théâtral que le sujet est clos.

Oh oui, elle l'est, songe Stephen. C'est bien là le problème.

— LA VOIE EST LIBRE ? murmure Stephen.

— Oui, répond Alison. Entre.

Colin est parti à une réunion de son club de rugby et doit rentrer très tard. Stephen est heureux lorsque sa fille enroule les bras autour de son cou pour lui dire au revoir, et il se réjouit que cela ait lieu devant son ex-femme. Puis il attend dans l'une des trois salles de réception pendant qu'Alison met la petite au lit.

Il remplit de vin un lourd verre en cristal qui ressemble fort à un accessoire de théâtre, s'assoit au bord d'un canapé bas qui empest le cuir hors de prix et sombre d'emblée dans ses profondeurs. En contemplant cette pièce immaculée, il mesure le chemin parcouru par Alison depuis leur appartement en sous-sol de Camberwell où Sophie et eux vivaient encore il y a moins de trois ans, entourés de meubles dépareillés en contreplaqué, de bouteilles de vin vides, d'affiches protégées par de simples plaques de verre, de cendriers et de bougies à moitié consumées. Là, sur le canapé marron bien rembourré qu'il fait couiner en glissant dessus, il se sent déplacé, presque coupable, comme s'il avait été enfermé un soir par mégarde dans le rayon ameublement d'un grand magasin. Une musique de jazz rétro, douce et sirupeuse, s'échappe de haut-parleurs high-tech trop sophistiqués – le genre d'antimusique facile à écouter qu'Alison aurait méprisée à l'époque de leur rencontre. Il est aussitôt persuadé que, quelque part dans cette maison, il doit y avoir au moins un, voire deux CD de Buena Vista Social Club. Alison semble s'être aussi découvert un talent pour la décoration d'intérieur. Les verres à vin en cristal, les bougeoirs de style contemporain, les cadres à photo en bois sombre, les éclairages orientés vers le haut ou le bas, les presse-papiers sans aucun papier dessous : tous les objets de la pièce semblent issus d'une liste de mariage coûteuse élaborée avec soin.

Sur une table basse noir et rouge vif, près de lui, parmi les bougies parfumées et les numéros de *Vogue*, de *The Economist* et de *World of Interiors* rangés par ordre chronologique, trône une photo de mariage dans un cadre argenté – un de ces clichés sans originalité qui tentent d'exprimer quelle journée très, très spéciale cela a été, mais alors vraiment. Toute une bande de jeunes gens sur leur trente et un et prématurément riches s'y serrent en criant de joie. Stephen examine Colin de près, remarquant les rougeurs laissées par son rasoir ce matin-là, la manière dont sa tête dodue fait saillie au-dessus de son col cassé ridicule, comme si son nœud papillon de soie rose l'étranglait lentement. Sans qu'il sache pourquoi, cela lui rappelle un ballon sauteur de son enfance. Un banquier tout aussi rubicond portant de petites lunettes de soleil et un kilt ridicule – sans doute le témoin – fait le pitre derrière lui pendant qu'Alison, dans une robe gris argent décolletée, sourit avec – du moins Stephen l'imagine-t-il et l'espère-t-il – une lueur ironique dans le regard. Au premier plan, Sophie fixe l'objectif à travers sa frange en tenant le bouquet de la mariée comme si elle cherchait à se cacher derrière. Une journée très, très spéciale, ça oui. Pour Stephen aussi, d'ailleurs. Pour la première fois de sa vie il a réussi à vider une bouteille entière de vodka à lui seul, tout en fumant quatre-vingts cigarettes et en regardant d'affilée quatre films dérangeants : *Chambre avec vue*, *Moonraker*, *Délivrance* et *Massacre à la tronçonneuse*. Il n'a aucune photo de cette journée-là. En fait, il s'aperçoit soudain qu'il n'en a pas pris une seule depuis trois ans. Lorsqu'il était avec Alison, il mitraillait les faits les plus anodins

– Sophie endormie sur le canapé, Alison en train de lire. Ces clichés ne l'ont pas quitté. Mais

aujourd'hui il n'est même pas sûr de savoir ce qu'il a fait de son appareil.

Essayant de ne pas en tirer trop de conclusions, il vide son verre d'un trait sans s'en rendre compte et observe la photo de son ex-femme. Elle est belle et on ne décèle en elle qu'une infime pointe de dureté. Quelle personne étonnante. Comment a-t-il bien pu gâcher une telle relation ?

— Éteins cette lampe, Sophie, sinon ça va barder ! crie Alison depuis le couloir.

Stephen se dépêche de reposer le cadre à sa place et saisit un magazine au moment même où Alison entre dans le salon, souriante, sur le point de dire...

— *World of Interiors* ! Je n'arrive pas à croire que tu te sois abonnée à cet infâme torchon pour bobos.

Stephen entend sa propre voix résonner dans sa tête, son ton désagréable et cassant, méprisant. Mais le fait d'avoir regardé cette horrible photo de mariage avec Alison dessus, si jolie en plus, l'a irrité et, oui, d'accord, il se sent aigri.

— Qu'est-ce qu'il y a de si génial à baver devant la maison des autres ?

— Tu sais quoi, Steve ? Tu as entièrement raison. Je ne les feuillette, pas d'habitude. Mais il y a un grand article sur les meublés ce mois-ci, alors...

Ils échangent un bref coup d'œil, puis détournent le regard. Alison repousse ses cheveux en arrière et soupire d'un air contrarié, tandis que des haut-parleurs scandinaves s'échappe une voix de crooner bien trop jeune : « I've Got You Under My Skin ».

— Techniquement parlant, ce n'est pas un meublé, mais un studio.

— Désolée, un studio.

Elle soupire de nouveau, lève les yeux au plafond et se gratte la tête.

— Quel plaisir de pouvoir se retrouver et de papoter comme ça, hein ?

— On reprend depuis le début ?

— Oui.

Elle se sert un verre de vin, remet la photo de mariage à sa place habituelle et tapote le genou de Stephen avec affection, réussissant une fois de plus à lui donner l'impression qu'elle sait tout, absolument tout. Puis elle s'enfonce dans le canapé à côté de lui.

— Je m'apprêtais à te dire que Sophie avait passé une très bonne journée.

— Ça semble t'étonner.

— Non. Elle passe toujours de bons moments avec toi et elle adore te voir, tu le sais. Mais il y a des jours où elle s'amuse plus que d'autres, c'est tout.

— Ouais, c'était sympa.

— Alors... tu as une petite amie ? dit Alison de ce ton moqueur si familier.

— Ne commence pas.

— Quoi ?

— À me parler comme si j'avais douze ans. On croirait que tu vas m'expliquer comment on fait les bébés.

— Je suis juste curieuse. Vas-y, crache le morceau.

— Peut-être, dit Stephen, conscient que l'inexactitude de cette réponse est presque criminelle. Il y a plus ou moins quelqu'un, mais... la situation est compliquée.

— *Encore* un hermaphrodite ?

— Ce n'est pas mieux. Elle est mariée.

— Ah. Petit cachottier. À qui ?

Au 12^e Homme le Plus Sexy du Monde, songe-t-il. Mais le sujet est encore trop sensible pour que son ex-femme joue le rôle de meilleure amie et confidente.

— Oh, tu ne le connais pas.

— Tu ne vas quand même pas laisser une brouille comme le mariage interférer entre vous deux ? L'occasion est trop belle.

— C'est vrai que ça ne t'a pas gênée, toi.

Ils se dévisagent longuement.

— OK, je l'ai cherché, hein ?

— Han-han.

Elle lui donne une bourrade amicale.

— On change de sujet ?

— D'accord.

Posant une main sur son genou, Alison s'appuie dessus pour se lever.

— Ne bouge pas, je vais chercher du vin.

Une demi-heure plus tard, ils sont bien éméchés. Pour la première fois depuis leur divorce, ils retrouvent une partie de leur ancienne complicité et de leur affection. Tous deux le sentent bien et cherchent à prolonger cet état en buvant encore.

— Des nouvelles de Johnny Johnson ?

— Qui est Johnny Johnson ?

— Tu sais, ton rôle-titre, ta comédie romantique transatlantique.

— Oh, le *film* ? Non, aucune nouvelle.

— Mais tu es toujours sérieusement pressenti ?

— Oui.

— Et le *théâtre* ?

— Tu es obligée de le dire comme ça ?

— Comment ?

— Le « *théâtre* ».

— Désolée. Mais ça roule pour toi, *l'artiste* ?

Alors qu'elle se penche pour lui ébouriffer les cheveux, il attrape sa main et ne la lâche pas.

— Ça roule. Dis donc, si jamais je montais sur scène, tu viendrais me voir ?

— Évidemment.

— Même si je te prévenais au dernier moment ? Même si tu devais tout lâcher sur-le-champ ?

— Bien sûr. Mais il y a peu de chances, non ?

Si. C'est même sûr et certain, aimerait-il lui dire. Le 18 décembre.

— Il faut bien s'accrocher à ses rêves, non ?

— Ses rêves..., répète-t-elle. On dirait Judy Garland.

— À ses ambitions, si tu préfères.

— Oui, enfin, c'est bien beau d'avoir des rêves, encore faut-il qu'ils ne soient pas irréalistes.

— Mais quel est l'intérêt des rêves réalistes ?

— Sages paroles, Steve, murmure-t-elle. Leur sens m'échappe un peu, mais sages paroles quand même. Hé, tu n'aurais pas une clope, par hasard ?

— Je croyais que tu avais arrêté.

— *J'ai* arrêté.

— Et c'est une bonne idée... ?

— Allez, on peut bien s'en griller une avant que le sergent-chef Colin rentre.

Stephen sort le paquet de sa poche et rit lorsque Alison le lui arrache des mains. Il éprouve un certain plaisir, coupable, furtif et vaguement sexuel, à allumer la cigarette de son ex-femme comme il avait coutume de le faire naguère, à la regarder inspirer la fumée, les yeux fermés, et à entendre son rire grave et son soupir extatique lorsqu'elle retombe en arrière sur le canapé et laisse échapper de lentes volutes de sa bouche. Fumer est une sale habitude, bien sûr, ce n'est en aucun cas cool, glamour ou sexy, comme tous les films semblent le suggérer. Que sa fille prenne une cigarette et elle aura droit à un sermon sur la mauvaise haleine, la dépendance et le cancer. Seulement, en attendant, il ne peut nier que cela procure une sensation délicieuse que n'offrira jamais... disons... une branche de céleri, par exemple. Il se rappelle une très jolie scène du film *In The Mood For Love* dans laquelle le personnage joué par Maggie Cheung fait resurgir le souvenir de son amant perdu en allumant l'une de ses cigarettes, et s'il a du mal à éprouver des sentiments aussi forts face à un paquet de Marlboro, il est tout à fait réceptif à de telles images. Dans les films, il n'y a pas de cendriers pleins à ras bord, pas de doigts jaunis ni de langues gonflées. Et Alison fait assurément partie des fumeuses les plus classe qui soient, avec Lauren Bacall, Rita Hayworth ou encore Anne Bancroft. La seule autre femme capable de donner une connotation post-coïtale à chacune de ses cigarettes fumées s'appelle Nora Harper.

Alison et elle se confondent peu à peu dans son esprit. Il s'aperçoit qu'il aime, qu'il adore même, des traits similaires chez elles : leur ironie et leur irrévérence, voire leur férocité, leur simplicité élégante et le fait qu'elles soient plus intelligentes, plus dures et plus vives que lui. Il adore passer du temps avec elles, malgré l'inévitable frustration qui s'ensuit. Il adore les entendre rire et avoir le sentiment que cette gaieté a été gagnée de haute lutte. Il les trouve l'une et l'autre désirables au point que c'en est presque insupportable. Et il se rend compte aussi que, par pure coïncidence, aucune des deux n'est libre.

Alison prend son verre de vin et s'allonge sur le canapé en posant ses pieds près de l'entrejambe de Stephen – un geste pour le moins déconcertant. Il s'aperçoit qu'elle porte quelque chose qui ne lui ressemble pas du tout, quelque chose que l'on pourrait peut-être qualifier de mi-bas. Flirte-t-elle avec lui ? Oui, à n'en pas douter. Il se sent presque l'âme d'un Byron, tout à coup.

— Tu te souviens de mon dernier rôle ? demande-t-elle. Dans ce foutu film à la con ?

— L'Hôtesse de l'Air Sexy.

— Même pas l'Hôtesse de l'Air Sexy n° 1, mais la n° 4. Avec une ligne de dialogue : « Puis-je vous offrir quelques cacahuètes, monsieur ? » et trois jours passés à me geler les fesses dans un entrepôt de Borehamwood à répéter sans cesse cette phrase, habillée d'un costume ridicule, le chemisier ouvert jusque-là, avec un cameraman vicelard qui filmait le dessous de ma petite jupe. Je venais juste d'apprendre que j'étais enceinte de Sophie et je me suis dit : OK, stop, je les emmerde tous, j'en ai ma claque. Je trouvais ça génial quand j'étais plus jeune, quand on s'est rencontrés, toi et moi. Mais je m'attendais à autre chose, tu vois ? Je pensais que ce serait exaltant, que ça rendrait la vie des gens plus belle, que je rencontrerais des tas de personnes brillantes et talentueuses, que je ferais partie d'une grande famille, que je jouerais des rôles fantastiques, que je tournerais des téléfilms politiques sans concession regardés et commentés ensuite par des millions de spectateurs. Des œuvres qui les distrairaient, les inspireraient et les bouleverseraient. Et qui les changeraient aussi. Et puis, un jour, on se retrouve payé pour faire ça, ce métier dont on a toujours rêvé, et il ne

correspond pas à ce qu'on imaginait, mais alors pas du tout. Aucun plaisir, aucune satisfaction, aucune liberté. Comme ce boulot, là, qui consistait à répéter : « Puis-je vous offrir quelques cacahuètes, monsieur ? » à longueur de journée, avec les nichons à l'air. J'avais l'impression d'avoir été bernée. Des années d'emmerdes, de gâchis, d'envie et d'angoisse, tout ça pour quoi ? Jouer les hôtesse de l'air bimbo, les prostituées assassinées et les strip-teaseuses ? C'est pour ça que je n'ai eu aucun mal à abandonner. Parce que la plupart du temps, on ne me demandait que de passer pour une débile.

Elle avale une longue gorgée de vin, avant d'ajouter d'un ton accusateur :

— Par « on », j'entends les hommes, essentiellement.

Stephen a la tête qui tourne un peu et son humeur se fait badine :

— Tu étais une hôtesse de l'air très sexy.

— Oh, pitié..., murmure-t-elle en exhalant un long nuage de fumée. Un rêve éveillé, hein ?

— Mais oui !

— Mouais. Colin semble apprécier, en tout cas, ajoute-t-elle en ricanant et en se cachant derrière son verre.

— Comment ça ?

Elle lui jette un regard en coin et sourit.

— Eh bien... on a une copie du film et quand je sors, il lui arrive de le mater en douce.

— Tu déconnes.

— Non. Je le sais parce que ce crétin le range à un endroit différent à chaque fois. L'autre explication, bien sûr, c'est qu'il fantasme juste sur les hôtesse de l'air sexy.

— Plutôt flatteur, non ?

— J'ai tourné ce film il y a... quoi... huit ans ? Franchement, je préférerais qu'il s'intéresse un peu plus à la femme que je suis aujourd'hui.

— Moi, je te trouve toujours superbe.

— Ne flirte pas avec ton ex, Steve. Ça ne se fait pas.

— Je perds mon temps, tu veux dire ?

— Oui. Je t'aime vachement, tu sais bien. Et si les choses avaient tourné autrement...

Stephen remarque une fois de plus combien l'ajout de ce mot, « vachement », au même titre que « tout plein » ou « beaucoup », affaiblit les mots qui précèdent. Alison se cambre sur le canapé, tire une nouvelle bouffée de sa cigarette et tend les bras au-dessus de sa tête.

— Mais je suis avec Colin, maintenant, et je l'aime, continue-t-elle. Dieu sait pourquoi d'ailleurs, parce que c'est parfois un véritable abruti.

— Je peux te demander un truc ? dit Stephen en se resservant du vin.

Alison baisse la tête vers lui, les yeux plissés.

— Vas-y.

— Tu promets de ne pas t'énervier ?

— Non.

Il inspire profondément.

— OK. Qu'est-ce que tu lui trouves ?

— À Colin ?

Elle émet un petit rire sec, fronce les sourcils et se redresse en enroulant les bras autour de ses genoux.

— Je vais te le dire. C'est comme avec les voitures.

— Les voitures ?

— Oui. Quand on est jeune, on veut quelque chose de sympa, une 2CV jaune par exemple, ou une vieille Mini pourrie, et on s'en fout si elle tombe en panne et si les gens se moquent, parce qu'on n'en revient pas d'avoir le permis. On est prêt à conduire n'importe quoi. On *conduit* n'importe quoi. Ensuite, avec les années, on a envie d'une caisse différente, pas forcément chère, mais cool, un peu plus nerveuse, une caisse que les autres veulent tous. Et ensuite... eh bien, dans mon cas, il faut croire que j'ai atteint l'âge où l'on n'aspire plus qu'à la bonne vieille BMW qui coûte un bras. Celle qui te fait te sentir... en sécurité.

— Et ça, c'est Colin ? Colin est une BM ?

— Oui.

— C'est vrai qu'il prend de la place.

— Tu vois. J'ai l'air superficielle maintenant, hein ?

— Han-han. Et moi, j'étais quoi ? La 2CV jaune ?

— Non, pas du tout ! Tu étais ma Golf.

— Une Golf 1.8 ?

— Moteur diesel 1.6.

— Économique...

— Bleu marine, mais avec un intérieur cuir. Et aussi un petit toit ouvrant très chic.

— Je ne sais pas si je dois être flatté ou horrifié.

— Flatté. C'est une jolie voiture, ça. Beaucoup de femmes tueraient pour une petite Volkswagen bleue.

— Tu crois ?

— Je parle ici en tant qu'ancienne propriétaire.

Un bref silence s'installe. Puis, sans prévenir, Alison lui prend la main.

— Je trouve qu'on ne te voit pas assez.

— Qui, on ?

— Sophie et moi. Je ne dis pas qu'on devrait partir tous ensemble en vacances en caravane, mais on aimerait te voir plus. Tu nous manques. Surtout à Sophie. Tu sais, si tu voulais qu'elle reste dormir chez toi une nuit, ou l'emmener quelque part...

— Et qu'est-ce qui me vaut une telle proposition ?

— Rien. Tu sembles juste... plus en forme.

— Plus en forme ?

— Moins triste.

— Tu sais, j'ai vraiment pétié les plombs, quand on s'est séparés.

— Oui. C'était ma faute et j'en suis désolée. Mais tu vas mieux, n'est-ce pas ?

Stephen a chaud, tout à coup.

— Presque.

— Est-ce que cela a un rapport avec cette mystérieuse femme mariée ?

— Aucune idée. Peut-être.

— Tu penses avoir une chance avec elle ?

— Ce n'est pas gagné.

— Mais tu es fortement pressenti ?

— Pas fortement. Moyennement.

— L'être moyennement, c'est déjà bien.

— Ah, « être ou ne pas »..., réplique-t-il aussitôt.

— Stop ! crie Alison en lui attrapant le bras pour lui faire comprendre que sinon elle va l'étrangler.

Stephen ferme les yeux très fort.

— Retiens-toi, Stephen, retiens-toi, retiens-toi, répète-t-il.

— Je t'aime, tu sais, le coupe Alison.

Il rouvre les yeux.

— Pas comme autrefois, poursuit-elle. Pas de la même façon. Mais je t'aime vraiment.

— Euh... moi aussi.

— Ça fait plaisir à entendre, répond-elle en esquissant un sourire. Je m'en souviendrai.

— Je t'en prie, dit-il au moment même où leur parvient le bruit d'une clé tournant dans la serrure.

Tiens, voilà la BM.

— À point nommé, murmure Alison en écrasant sa cigarette.

— Ali ? Il y a quelqu'un qui fume, ici ? tonne Colin depuis l'entrée.

— En fait, je te trouve toujours aussi merveilleuse...

— Stephen, arrête ! souffle-t-elle.

— Il le faut ?

— Je sens de la fumée ! crie Colin.

— Oui, il le faut ! s'exclame-t-elle en glissant ses jambes sous ses fesses et en époussetant les cendres sur ses genoux.

Le teint rouge, et peut-être un peu ivre aussi, Colin apparaît sur le pas de la porte, tel un délégué de classe sévère mais juste.

— Salut ! lancent en chœur Alison et Stephen.

— Oh, salut, Steve. Où est Sophie ? demande Colin, l'air de dire : « Qu'est-ce que vous avez fait d'elle ? »

— Elle est en haut, en train de fumer, répond Alison. Stephen lui a acheté son premier paquet de clopes. Il lui a même montré comment faire, hein, Stephen ?

— Han-han.

Mais tout le plaisir de leur petit badinage s'est envolé, et Stephen cherche à présent le moyen le plus rapide de quitter la maison.

— Ah. Je vois, dit Colin.

Il traverse le salon et soulève la deuxième bouteille de vin vide comme s'il s'agissait d'une pièce à conviction.

— Bordel ! Vous êtes tous les deux bourrés ?

— Juste un peu, mon amour, dit Alison d'un ton affectueux en le prenant par le bout des doigts pour lui secouer le bras. Juste un peu.

— Très bien, du moment que tu n'oublies pas qu'on est dimanche soir et qu'il y a école demain.

— Merde, je sais quel jour on est, Colin ! Et j'ai trente et un ans, je ne vais plus à l'école.

Peu après, Stephen part prendre son bus.

En rentrant chez lui tard ce soir-là, l'esprit brumeux, mais euphorique et d'humeur badine, il

résiste à la tentation de se servir un dernier verre de vin, en partie à cause des calories, et en partie parce qu'on tire au final très peu de satisfaction à flirter avec soi-même. Il meurt d'envie de parler à Nora. Peut-être devrait-il l'appeler. Peut-être pas.

En attendant, il s'installe à son petit bureau qui surplombe l'arrière-cour de l'Idaho Fried Chicken. Au milieu d'une pile de cartes postales se trouve un mot que Josh Harper lui a dédié en juillet, le soir de la première. Il comptait le jeter, mais ne l'a pas fait à cause de cette idée minable qu'il pourrait s'en servir un jour pour impressionner quelqu'un. Si jamais la carrière de Josh se déroule comme prévu, le carton pourrait même prendre de la valeur.

Au dos figurent ces mots, griffonnés au stylo Bic bleu et tout en boucles :

À Stephen. Merci pour tout, mon vieux. Merde pour ce soir ! Un jour, c'est toi qui seras en haut de l'affiche et moi qui resterai dans les coulisses. Mais si, mais si !

Affectueusement,

Ton copain, Josh Harper !

Stephen pose la carte bien droite devant lui et s'entraîne à reproduire une dizaine de fois la signature de Josh au dos d'une vieille facture de téléphone, les yeux plissés à cause de la lumière, comme le personnage joué par Donald Pleasence dans *La Grande Évasion*. Le résultat est correct. Pas vraiment un faux parfait, mais cela suffira pour ce qu'il veut en faire. Il attrape un programme du théâtre parmi la pile d'exemplaires qu'il conserve dans un tiroir et l'ouvre sur une grande photo noir et blanc de Josh à l'avant de la scène, les pommettes saillantes et luisantes de transpiration, les lèvres entrouvertes et le regard brûlant. Après un dernier coup d'œil à la signature de l'acteur, il rédige cette dédicace en la prononçant avec la voix de Josh et en y mettant autant de fioritures que possible :

À la charmante miss Sophie McQueen

Je t'embrasse bien fort,

Josh Harper XXX

Il la compare à l'originale. Pas trop mal. Puis il prend un autre stylo et ajoute ce message sur la page de couverture, en écrivant normalement, cette fois :

Salut, princesse ! C'était chouette de te voir dimanche. C'est toujours chouette de te voir, bien sûr, mais cette journée-là était particulièrement sympa. Tu ne trouves pas ? Moi si, en tout cas. Enfin bref, jette un œil à la page 4. L'AUTOGRAPHE D'UN ACTEUR CÉLÈBRE ! J'espère que cela fera l'affaire à l'école. Et rappelle-toi que je t'aime très, très, TRÈS fort.

Papa

Il glisse le programme dans une enveloppe, écrit le nom et l'adresse de Sophie d'une main malhabile et place le tout près de la porte en se disant qu'il l'enverra plus tard dans la semaine. Puis il allume son projecteur pour regarder l'un de ses films préférés, *Le Grand Chantage*. Il éteint les lampes, observe le mur nu en face de lui qui prend vie en noir et blanc, et ne tarde pas à s'endormir dans la lumière tremblotante.

LE GRAND LIT BLANC

STEPHEN ET NORA SONT ALLONGÉS SUR UN LIT aussi large et blanc qu'un écran de cinéma. Il est une heure du matin et Nora essuie ses larmes du revers de la main.

Le générique d'*Indiscrétions* défile sur le téléviseur géant au bout du lit. Nora a proposé de voir ce film et Stephen a accepté sans se rappeler à quel point l'histoire était romantique. Le regarder tard le soir, sur l'écran géant de Josh, et dans la chambre de ce dernier en plus, est pour lui un supplice. Il n'existe à sa connaissance aucun film intitulé *Stephen est amoureux de Nora*, mais cela aurait peut-être été le seul choix plus adapté aux circonstances. La longue scène de séduction éméchée entre James Stewart et Katharine Hepburn lui semble particulièrement bouleversante. Il se demande si Nora ressent la même chose, mais, à en juger par la quantité d'houmous et de pain pita qu'elle est en train de manger, l'émotion qui domine chez elle pour l'instant ne va pas au-delà d'un bon petit creux.

— Quel film génial, dit-elle en parcourant à quatre pattes la distance considérable qui les sépare du bout du lit pour éteindre le lecteur de DVD. Ceux qui préfèrent *Haute Société* à *Indiscrétions* sont cinglés.

Elle se penche au bord du matelas pour prendre une deuxième bouteille de vin.

— Désolée de te montrer mon gros derrière...

Elle porte une robe de chambre blanche XXL, de celles qu'on trouve d'habitude dans les hôtels de luxe. Du reste, toute la chambre dégage cette atmosphère propre aux hôtels contemporains, si l'on excepte la présence d'haltères, d'un bâton sauteur et de la maquette du Millenium Falcon. Josh a invité des amis à venir voir la pièce, ce soir, et il est allé boire un verre avec eux en promettant à Nora et Stephen de les rejoindre dès qu'il le pourrait, mais le film est à présent terminé et tous deux supposent que l'acteur a atterri dans un club privé. Sur la commode, le casque original de Stormtrooper fixe Stephen d'un air accusateur. Le BAFTA qui lui servait de présentoir gît toujours au fond de son armoire, enveloppé dans une couverture.

— Tu sais ce que je déteste le plus ? dit Nora en rampant en sens inverse sur le lit.

— Dis-moi.

— Les effets spéciaux. Qu'est-ce qu'ils ont de si spécial, justement ? Même quand ils sont super bien faits, j'ai l'impression de voir un grand dessin animé débile. C'est carrément gênant de se retrouver assise dans un cinéma avec tous ces pseudo-adultes qui sautent de joie devant un film pour enfants. Où sont les films avec des gens, des vrais êtres humains dedans ?

Elle roule sur le côté, la tête appuyée sur une main, pour faire face à Stephen.

— Ça me fait penser à ces castings que Josh n'arrête pas de passer, ceux où on lui demande de jouer un cyborg assassin, ou un flic du futur, ou un être mi-homme, mi-tortue d'eau douce. À quoi ça rime ? Il gaspille son talent. C'est vrai, il ne faut pas être un acteur génial pour interpréter ce type de rôle.

— Tu le lui as dit ?

— Ouais, mais il me répond que je ne comprends rien à son grand plan de carrière, qui est de conquérir le monde. Et puis, même s'il prétend le contraire, Josh *adore* l'univers de la BD. Je l'ai vu pleurer, pleurer pour de vrai, comme un bébé, quand Han Solo se fait congeler dans *L'Empire contre-attaque*.

— C'est un moment très fort du film.

— Pour un gamin de onze ans, peut-être. D'ailleurs, je pense que cette idée plaît beaucoup à Josh. Il n'a pas envie d'être enterré ou incinéré, il veut être congelé. Tu connais la dernière, au fait ?

Nora avale une gorgée de vin rouge et Stephen se prépare une fois de plus à apprendre une bonne nouvelle qui ne le concerne pas.

— On lui propose de jouer Superman.

— Bah, c'était à prévoir. Superman, James Bond ou Jésus.

— Sauf qu'il n'accepterait de jouer Jésus que s'il était armé.

— Il tire d'abord et pardonne ensuite.

— Oui, mais il faudrait quand même que le personnage soit un peu plus « physique »..., plaisante Nora en se mettant à imiter son mari.

Amusée, elle s'appuie contre les oreillers.

— Je suis sidérée qu'il ne t'en ait pas parlé. C'est censé être top secret, bien sûr, mais il le raconte à toutes ses connaissances et à tous les gens qu'il rencontre. Apparemment, si les producteurs acceptent l'idée d'un Superman à l'accent cockney, le rôle est à lui. Je n'ose même pas imaginer les conséquences sur son ego. Il se voit déjà passer en un bond d'un immeuble à l'autre. L'autre jour, je l'ai surpris en train de se regarder dans la salle de bains avec une petite mèche en accroche-cœur sur le front.

Elle prend un air sérieux et tend son poing serré devant elle.

— Je lui ai demandé ce qu'il fabriquait et il m'a dit qu'il s'étirait.

Tous deux éclatent de rire.

— Tu ne sais pas où je pourrais trouver de la kryptonite ? conclut-elle.

En un sens, Stephen en possède, mais il lui est impossible de l'avouer à Nora. Cela ne serait pas bien. Après tout, Josh a promis de changer.

— Ça m'apprendra, sans doute, continue Nora.

— À quoi ?

— À épouser un homme qui collectionne les jouets et qui m'appelle Nozza.

Stephen s'appuie à son tour contre les oreillers.

— Comment ça va ? demande-t-il, sans être sûr de la réponse qu'il espère.

— Avec Josh ? Bien. Ça va bien. Pourquoi ?

— Je me demandais si tu avais noté un petit changement chez lui.

— Ben non. Pourquoi ?

— Je me disais que peut-être...

— Je ne sais pas, Steve, l'interrompt Nora en soupirant. Parfois, j'ai l'impression qu'il regrette de ne pas avoir épousé quelqu'un qui soit plus adepte des tapis rouges.

— Mais non.

— Si, si, je t'assure !

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— La façon qu'il a de lire les magazines ou d'observer les gens dans les soirées, comme s'il choisissait son menu. « Dois-je prendre ça, ou ça ? À moins que je ne prenne ça... » Et je ne parle pas seulement des femmes. Les hommes, aussi. C'est un collectionneur. Dès que son attention se porte sur toi, c'est fini. Il se passe tant de choses dans sa vie, et si peu dans la mienne...

— Pour l'instant.

— Oui, mais je ne serais pas surprise s'il était, tu vois... déçu.

— Déçu par quoi ?

Nora hausse les épaules.

— Par moi, de temps en temps.

— Comment pourrais-tu décevoir qui que ce soit ?

Stephen a parlé sans réfléchir et Nora lui jette un regard en biais.

— Ne te moque pas de moi, Stephen.

— Je suis sérieux !

Elle se tourne de nouveau vers lui d'un air faussement sévère.

— Seriez-vous en train de flirter avec moi, monsieur McQueen ?

— Ridicule, marmonne-t-il.

— J'aime bien penser que ce n'est peut-être pas si ridicule que ça, moi, réplique-t-elle avec une moue mutine, le menton posé sur sa poitrine.

Puis elle le regarde sans tourner la tête, juste du coin de l'œil, en fronçant légèrement les sourcils et en esquissant un sourire. C'est là qu'il faudrait sauter sur l'occasion, être intrépide, oser dire quelque chose, être le héros et non plus la doublure. Lance-toi, dis-lui ce que tu éprouves pour elle, comme James Stewart dans *Indiscrétions*. Même si elle te repousse, même si elle te gifle, au moins tu auras agi, tenté ta chance. Tu te rappelles la devise de Josh ? Stephen repose prudemment son verre sur le matelas dur et se hisse un peu plus haut sur le lit de façon que son visage soit au niveau de celui de Nora.

— Oh, Stephen..., soupire-t-elle.

— Nora...

— Je crois que tu viens de t'asseoir sur mon houmous.

Stephen soulève sa fesse gauche pour ôter l'assiette et renverse son verre de vin au passage.

— Merde...

— Ce n'est pas grave.

— Je n'en reviens pas d'être aussi maladroit.

— Ce n'est rien, vraiment ! Il faut juste que j'enlève les draps avant qu'ils soient tout imbibés...

— Attends, je vais t'aider.

— S'il te plaît, Stephen, dit-elle avec une pointe d'agacement. Je peux le faire.

Peu de temps après, Stephen attend en silence dans l'arrière-cuisine que son taxi arrive. La dernière fois qu'il est venu dans cette pièce, c'était pour remplir le lave-vaisselle de verres sales, et il ne peut s'empêcher de penser que l'électroménager de Josh Harper lui est plus familier qu'il ne le souhaiterait.

— Je suis vraiment désolé, dit-il en regardant Nora s'agenouiller et mettre les draps dans la machine à laver.

— Ce n'est rien.

La serrure de la porte d'entrée fait entendre un cliquetis. Nora referme le hublot et se relève.

— On est là, Josh !

— Salut, beauté ! aboie Superman.

Il traverse la cuisine à toute blinde, déboule dans la pièce et attrape Nora si énergiquement qu'elle doit s'accrocher à la machine à laver pour ne pas tomber. Puis il l'embrasse une fois sur les lèvres, sauvagement, et encore une fois. C'est un baiser voluptueux, à pleine bouche, le genre qu'on entend même par-dessus le bruit d'un cycle de lavage. Le genre qu'on voit plutôt dans les fêtes

foraines, derrière les autos tamponneuses. Le genre vraiment, vraiment pas discret.

— Qu'est-ce qui t'arrive, don Juan ? dit Nora, gênée, en reprenant son souffle.

— Parce que j'ai besoin d'une raison pour t'embrasser ? demande Josh, qui a clairement trop bu.

— Non, mais j'ai l'impression d'avoir perdu un plombage.

Elle se tourne vers Stephen en riant, et il fait de son mieux pour l'imiter.

— Ça ne te gêne pas Steve, pas vrai ?

— Pas du tout, répond Stephen, que cela gêne en réalité bien plus qu'il ne peut l'avouer.

SUPERMAN CONTRE SAMMY L'ÉCUREUIL

ÉTANG DANS LES BOIS. EXTÉRIEUR JOUR.

SAMMY L'ÉCUREUIL est assis dans un bateau sur un lac (on tournera la scène devant un fond bleu). Dans le bateau se trouve un gâteau d'anniversaire qu'il a préparé. *(Il faut que « Joyeux anniversaire, Olivia » soit écrit dessus en GROSSES lettres, SVP, les accessoiristes !)* Il remarque les enfants derrière leur téléviseur...

SAMMY L'ÉCUREUIL

Bonjour, les enfants ! Je vais voir Olivia la Chouette. C'est son anniversaire aujourd'hui, vous comprenez, et je veux lui apporter ce gâteau au chocolat que j'ai fait spécialement pour elle...

(Il montre le gâteau. Improvisation pour faire comprendre combien il est bon, etc.)

Le problème, c'est qu'elle vit dans un vieux chêne de l'autre côté du lac. Et la seule façon d'y aller, c'est de ramer.

(Il recommence à ramer.)

Pfiou ! Par ma queue et mes moustaches, c'est vraiment dur. Très, très dur ! Si seulement je savais comment rendre ça plus facile...

(Eurêka !)

Je sais : si je chantais une chanson ? Une chanson sur un bateau ! Vous en voyez une, vous ? Moi, oui. Si vous connaissez les paroles, vous voudrez peut-être les chanter avec moi ? Par ma queue, ce serait vraiment chouette, n'est-ce pas ?

(Musique pré-enregistrée. Il se met à chanter.)

« Maman, les p'tits bateaux qui vont sur l'eau / ont-ils des jambes », etc.

(Continuer la chanson...)

Assis dans sa loge, les dents de devant appuyées sur sa lèvre inférieure, Stephen se glisse inconsciemment dans la peau de son personnage. Il contemple la page un moment en s'interrogeant sur un éventuel moyen de mémoriser son texte sans avoir à le lire. S'il pouvait absorber les mots du bout des doigts. Ce n'est pas qu'il répugne à faire des films pour enfants – ce job l'amuse beaucoup, au contraire –, mais cela réveille en lui le mauvais souvenir de sa période noire, juste après l'officialisation de son divorce, et des quatre jours qu'il a passés dans un entrepôt glacial de Mill Hill, à chanter « Tourne, tourne, petit moulin... » vêtu d'un costume d'écureuil qui lui a donné de l'eczéma.

Il frissonne, s'appuie contre son dossier en roulant les épaules comme pour se débarrasser de quelque chose, puis se penche de nouveau sur son texte. À 20 h 48 précises, comme il l'a déjà fait cent vingt-deux fois très exactement, et comme il le fera encore vingt-deux fois – ou dix-neuf, si l'on prend en compte les trois représentations où il interprétera Byron –, il descend les marches traîtresses qui mènent à la scène côté cour pour suivre la pièce depuis les coulisses. Il s'avance (d'une démarche spectrale), ouvre la porte (lentement), s'incline (lugubrement), referme la porte

(lentement) et sort (rapidement). Il s'apprête à remonter dans sa loge quand Josh le retient par sa cape.

— Hé, viens me voir tout à l'heure, d'accord ? J'ai un grand service à te demander.

— Mais il faut que...

— Juste deux minutes.

Sans attendre sa réponse, Josh exécute sa petite pirouette et retourne saluer le public.

Après le spectacle, Stephen va frapper à la porte de la loge de la star. Un grognement affirmatif lui parvient par-dessus un morceau de hip-hop diffusé à plein tube.

Il entre et découvre Josh étendu par terre sur le ventre, vêtu de son seul slip. L'acteur gémit et, l'espace d'un terrible/merveilleux instant, Stephen se dit qu'il s'est blessé en tombant et qu'il lutte en vain pour se relever. Il veut lui demander s'il peut l'aider lorsqu'il s'aperçoit que Josh fait en réalité des pompes élaborées : il se propulse en l'air avec un grognement et tape des mains après chaque mouvement comme une otarie de cirque anormalement musclée.

— Oh, désolé..., dit Stephen en reculant.

— Hey (*clap*), salut ! (*Clap.*) Vas-y (*clap*), entre ! (*Clap.*) Assieds-(*clap*) toi...

Stephen s'installe dans le fauteuil pivotant de la coiffeuse et manque de peu mettre le coude sur les quatre gros rails de coke alignés sur un CD – *Fear of a Black Planet*, de Public Enemy. Un billet roulé de vingt livres et une carte de crédit Platinum sont posés à côté, près d'une bouteille de champagne et d'une tasse à l'effigie des *Misérables*.

— Sers- (*clap*) toi (*clap*), Stéphanie (*clap*)...

Ce n'est pas une bonne idée, bien sûr, pas avec les dix heures de tournage qui l'attendent sous les projecteurs brûlants d'un studio. Mais Josh le lui propose et il est là, devant lui. Stéphanie se sert donc, avant de grimacer et d'avaler du champagne tiède dans la tasse des *Misérables*.

Josh remet pendant ce temps son pantalon.

— Tu veux voir un truc super marrant ?

— Quoi ? dit Stephen en clignant fort les yeux et en se pinçant le nez.

— C'est trop drôle.

— Vas-y.

— Tu ne dois dire à personne que je t'ai montré ça, d'accord ?

Josh ouvre le tiroir de sa coiffeuse, passe la main sous une pile de scénarios et en sort une enveloppe matelassée.

— Et tu dois me promettre aussi de ne pas te foutre de moi.

Tout sourire, il sort de l'enveloppe un rectangle cartonné aux couleurs criardes qu'il retourne lentement, comme un prestidigitateur, faisant apparaître une toute petite poupée protégée par une bulle de plastique transparent.

— Josh Harper est fier de te présenter... (bruit de tambour)... sa... figurine de super-héros !

— Oh... j'y crois pas ! s'exclame Stephen en éclatant de rire malgré lui.

Il se lève pour lui prendre le jouet des mains. Sur un fond noir, en lettres capitales gaufrées et métallisées, se détachent les mots *Mercury Rain*, accompagnés d'une photo de Josh en tenue militaire futuriste avec une arme spatiale sur la poitrine. Stephen sent sa mâchoire se contracter et le sang cogner bruyamment dans sa tête.

— Lieutenant Virgil Salomon, de la Force d'expédition planétaire ! braille Josh. C'est moi ! Produit à l'autre bout du monde dans un atelier taïwanais. Des gamins de douze ans colorent mes

cheveux pour soixante-quinze cents par jour. C'est révoltant, vraiment, ajoute-t-il, incapable pourtant de masquer sa joie.

Stephen examine attentivement la figurine. Il y a une vague ressemblance, se dit-il, mais rien de flagrant. Deux petites taches bleu clair pour les yeux, un gros nez, un cou épais, des cheveux bruns et lisses et une petite cicatrice rouge sur une joue.

— D'où vient cette cicatrice ?

— D'un combat contre des mantes géantes, répond Josh en boutonnant une belle chemise blanche toute propre.

Stephen regarde de plus près encore la figurine.

— La vache, qu'est-ce que t'es moche ! dit-il, hilare.

— Je sais ! Tu as vu comme j'ai l'air gras, aussi ? Un vrai petit cochon. Tu ne trouves pas ?

— Non.

— T'es sûr ? insiste Josh en touchant ses abdos pour se rassurer.

— Bon, un tout petit peu, peut-être.

— Ah, tu vois ! Salauds de Taïwanais. Je vais leur coller un procès.

— Mais on dit toujours qu'on a l'air d'avoir pris cinq kilos, en figurine.

Josh veut la lui reprendre et, pendant un instant, tous deux ressemblent à des gosses, des amis presque, qui se disputeraient un jouet dans une cour de récré.

— Je veux l'ouvrir ! gémit Stephen, qui s'amuse plus qu'il ne le devrait.

— Non. Je vaudrais plus cher dans mon emballage d'origine. Si tu en veux une, tu n'as qu'à aller l'acheter.

— Et à part tenir debout, tu fais quelque chose ?

— Comme lancer une roquette ou un truc dans le genre ? Nan.

Josh pince les narines, renifle et déglutit.

— Ma ceinture brille dans le noir, c'est tout. Enfin, j'ai quand même mon propre engin spatial à dix-sept livres et quatre-vingt-dix-neuf cents pièce.

— Et on peut t'enlever tes habits ?

— Pas avant que j'aie sniffé quelques rails de plus, répond Josh en ricanant et en montrant le reste de la cocaïne.

À ces mots, Stephen sent qu'il est urgent de changer de sujet.

— Un BAFTA, une figurine à ton effigie...

— Ouais, la vie est belle, hein ? Sauf que je ne retrouve toujours pas ce foutu BAFTA.

Silence. Stephen ne sent plus ses dents et entend le bruit de son cœur qui cogne dans sa poitrine. Josh le perçoit-il aussi ? Et pourquoi l'a-t-il fait venir ici ? Certainement pas pour lui montrer ce jouet. Par amitié ? Le considère-t-il comme un ami, maintenant, ou voulait-il juste que quelqu'un le regarde faire des pompes ?

— Écoute, Steve..., dit Josh en baissant la musique.

Il s'assoit dans le fauteuil pivotant et croise les bras en agrippant ses biceps. Le sang de Stephen se fige dans ses veines.

— J'ai dit à Nora que j'irais boire un pot avec toi après le spectacle, ce soir.

— Ah oui ? Euh..., j'aimerais beaucoup, Josh, mais je préfère ne pas me coucher trop tard. Avec le 18 qui approche et tout le reste...

En fait, c'est surtout l'ombre du gros écureuil rouge qui approche, mais ça, Josh n'a pas besoin

de le savoir.

— Non, non, t'inquiète, moi non plus, je n'en ai pas envie. Mais, hum, il me faut... eh bien... un alibi.

— Un alibi ?

Josh fait claquer ses dents deux ou trois fois et examine le bout de ses doigts.

— Je vais plus ou moins boire un verre avec quelqu'un. Au club de la dernière fois.

— Josh...

— Ce n'est pas ce que tu crois, Steve. J'y vais pour discuter. Le truc, c'est que cette personne, cette femme... est une de mes amies et... euh... elle s'est mis dans le crâne qu'elle était tombée amoureuse de moi.

Il plisse le nez et grogne devant une telle tuile comme on le ferait en découvrant son poisson rouge mort.

— Elle n'en démord pas et passe son temps à m'envoyer des SMS, des lettres et tout et tout. Du coup, je lui ai dit que j'irais boire un verre avec elle pour en parler. Je veux essayer de la calmer avant qu'elle me joue un remake de *Liaison fatale*. C'est pour ça que si Nora te le demande, il faudrait lui dire que tu étais avec moi.

— Mais il n'y a rien entre cette femme et toi ?

— Rien du tout.

— Tu es sûr, Josh ?

— Oui.

— Parce que je sais qu'on a conclu un marché, mais...

— Pas un marché.

— Un... arrangement, alors.

— Ça n'a rien à voir.

— Mais je n'aimerais pas penser...

— Je comprends parfaitement.

— ... que tu te sers de moi.

— Je sais. Et ce n'est pas le cas.

Quelqu'un frappe à la porte de la loge. Josh se lève aussitôt et entrouvre le battant pour passer la tête au-dehors. S'ensuit un échange rapide et à voix basse avec une femme. Josh, d'un petit signe, lui fait comprendre qu'il n'est pas seul et qu'il faut faire attention. La femme se penche pour voir qui est avec lui, et Stephen l'aperçoit alors. Abigail Edwards, l'Agent Sally Snow, sa partenaire dans *Summers and Snow*.

— Bonsoir ! dit-elle en souriant poliment.

— Bonsoir, répond Stephen aussi froidement qu'il le peut.

— On ne s'est pas déjà vus quelque part ?

— Peut-être.

— Je sais ! Vous êtes le Type Mort.

— Exact, répond posément Stephen. Je suis le Type Mort.

— Steve était l'un des serveurs à ma soirée, Abi, tu te souviens ?

— Oui, je m'en souviens, maintenant. Vous avez dit à mon meilleur ami d'aller se faire foutre.

— C'est bien moi.

Après quoi, il n'y a pas grand-chose à ajouter.

— Bon, je te rejoins dans dix minutes, d'accord ? lance Josh à Abigail.

— OK, chéri, ne me fais pas attendre, murmure Abigail en l'embrassant sur la joue.

Puis, avec un sourire factice, elle lance à Stephen :

— Ravie de vous avoir revu, le Type Mort.

Josh referme la porte.

— Nos agents de police ne sont-ils pas merveilleux ?

— C'est ta nouvelle maîtresse, Josh ?

— Pas du tout, répond-il d'un air hautain. Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Elle t'a appelé « chéri ».

— Et alors ? Des tas de gens m'appellent « chéri ».

— Je n'en doute pas.

— Bon, d'accord, on s'est vus une ou deux fois.

— Josh !

— Mais je te jure que je n'ai pas pris mon pied...

Et Josh éclate de rire. Penché sur les rails de coke, il en sniffe un, fort, puis appuie ses mains sur ses yeux.

— Waouh ! s'écrie-t-il, avant d'avaler une lampée de champagne. Je ne sais pas à quoi ça tient. Peut-être l'uniforme...

— Tu veux que je te dise quel est ton problème, Josh ? réplique Stephen en attrapant son pardessus.

— Non, quoi ?

— Tout dans la bite et rien dans le cœur.

— Oh, Steve, ne le prends pas comme ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Comme ma mère, putain ! Je ne suis qu'un homme, mon vieux. Un être de chair et de sang.

— Ouais, tu le répètes en permanence.

— Et de toute façon tu sais ce qu'on dit, dans le milieu : ça ne compte pas quand on est sur un tournage.

Stephen soupire.

— Tu n'es pas sur un tournage, Josh.

— Non, mais c'est tout comme, réplique-t-il en poussant la cocaïne vers lui. Tu es sûr que tu n'en veux pas encore un peu ?

— Tu ne te rends pas du tout compte de la chance que tu as, hein ?

— Je ne comprends pas.

— Nora. Tu ne vois pas à quel point elle est...

— Bien sûr que si ! C'est pour ça que je vois Abi, ce soir. Pour mettre fin à cette histoire.

— Et après ?

— Quoi, après ?

— Qui sera la suivante ? Maxine, Aby, Dieu sait qui d'autre encore... Qui sera la prochaine à avoir droit à ce traitement spécial ?

— Hé, on peut aimer une personne sans lui être fidèle, rétorque Josh, qui s'efforce toutefois de paraître vaguement honteux. Bon, d'accord, je reconnais que je me suis peut-être marié un peu vite, et peut-être aussi que je ne suis pas prêt à assumer un tel engagement. Mais j'adore Nora, je t'assure.

Elle est drôle et intelligente, et j'aime savoir qu'elle est à mes côtés.

Ses yeux deviennent humides. Il parle de sa voix la plus « émue », celle qui est légèrement fêlée et tremblotante. Va-t-il lui sortir le grand jeu et se mettre à pleurer.

— Nora est mon rocher, Steve. Elle est mon étoile Polaire. Elle est...

Josh s'interrompt en cherchant comment poursuivre sa tirade.

— Le vent sous tes ailes ? suggère Stephen.

— Ouais. Ouais, si tu veux. C'est si terrible que ça ? Et de toute façon, continue Josh en voyant Stephen prêt à ouvrir la porte, on a conclu un marché. Tu me couvres vis-à-vis de Nora, et en échange je te donne une chance de connaître la gloire, tu te souviens ?

— Ce n'est pas ce qui était convenu au départ.

— Ah oui ? Pourtant ça me paraît très honnête, à moi. Enfin, si tu veux tirer un trait sur le 18, pas de problème. Mais tu me connais. Je tombe très, très rarement malade. Il est peu probable qu'une occasion pareille se représente pour toi.

Stephen le sait bien. Jamais un piano ne s'écrasera sur la tête de Josh Harper. Sauf si quelqu'un le pousse.

Il soupire et referme la porte.

— Tu promets de rompre avec Abigail ?

— Promis.

— Ce soir ?

— Oui.

— Pas d'excuse, pas de détour par chez elle ?

— Parole d'honneur.

— Bon, d'accord, déclare Stephen d'un ton très calme.

— Quoi ?

— J'ai dit... j'ai dit d'accord.

— Tu me couvriras ?

— Oui, Josh. Je te couvrirai.

Le temps qu'ils sortent du théâtre, les chasseurs d'autographes, découragés, se sont évaporés dans la nuit. Les deux hommes s'attardent quelques instants dans Wardour Street.

— Tiens, dit Josh en attrapant la main de Stephen entre les siennes et en pressant quelque chose contre sa paume. Je te l'offre.

Stephen baisse les yeux sur la petite figurine du lieutenant Virgil Solomon de la Force d'expédition planétaire, puis les relève vers Josh, qui le regarde en souriant. Stephen serait curieux de savoir jusqu'où il pourrait la lui enfoncer dans le nez.

— Je ne sais pas quoi dire, avoue-t-il en toute sincérité.

— Oh, ce n'est rien, et merci de... enfin, tu vois, de me servir d'alibi. Tu ne le regretteras pas. Le 18, OK ? Deux soirées et une matinée.

Il se jette sur Stephen pour lui donner une accolade digne de Superman, et, après un dernier clin d'œil, s'éloigne vers le nord et son club privé.

— À demain, Stéphanie ! lance-t-il en se retournant.

— Josh !

— Quoi ?

— Tu ne pourrais pas utiliser mon vrai prénom ? dit Stephen, lentement et posément.

Josh revient vers lui.

— Quoi, tu n'aimes pas « Stéphanie » ?

— À ton avis ?

— Mais je t'ai toujours appelé comme ça. Depuis que je te connais !

— Oui. Mais je n'aime ni Stefano, ni Stevester, ni Steevy, ni Bullitt, et encore moins Stéphanie.

— Désolé, vieux. Je l'ignorais, répond Josh, tout penaud.

Mais il lui donne ensuite une tape sur le bras et recule avec un grand sourire.

— À demain, *Stéphanie* !!!

Stephen sourit, les lèvres pincées, et pointe sur lui un revolver invisible dont il presse la détente.

Josh réplique en mimant l'explosion de sa cervelle et en éclatant de rire. Puis il fait demi-tour et disparaît vivement dans la foule.

CE DERNIER « STÉPHANIE » A ÉTÉ CELUI DE TROP.

À la gare Victoria, Stephen se glisse dans une vieille cabine téléphonique, comme le ferait Clark Kent, et referme la porte. Il pourrait utiliser son portable, mais son côté parano lui fait craindre d'être identifié. Après avoir repoussé les emballages alimentaires du revers de la main et essuyé le combiné sur son pardessus, il appelle les renseignements. Quelques instants plus tard, il laisse tomber une autre pièce dans la fente, inspire profondément, renifle et compose le numéro qu'on lui a communiqué.

Au dernier moment, il décide de déguiser sa voix et de prendre un accent... gallois, peut-être ? Et il posera quelque chose sur le téléphone, aussi. Dans un film, ce serait un mouchoir blanc, mais il n'a dans sa poche qu'une serviette en papier violet. Il l'étale vivement sur le combiné, où elle exhale une légère odeur de sauce américaine. Un accent gallois... Ou bien du nord-est de l'Angleterre ? Cardiff ou Newcastle ? Puis quelqu'un décroche et son intonation se perd quelque part entre les deux régions.

— Pourrais-je parler au bureau du show-biz, s'il vous plaît ?

Au bureau du *show-biz* ? « Show-biz » ? Même avec un bon accent, le mot paraît absurde.

— Pardon ?

— Le bureau du show-biz, répète-t-il en optant cette fois pour l'accent du sud-ouest du pays.

— Désolé, je ne vous entends pas...

Il ôte la serviette et franchit la mer d'Irlande.

— J'aimerais parler au bureau du show-biz, s'il vous plaît.

— Le bureau du *show-biz* ?

— Vous voyez, quoi, dit-il avec un fondu enchaîné vers sa voix normale. La rubrique sur les célébrités, le show-biz, ce genre de truc.

— Puis-je savoir qui est au bout du fil ? demande la standardiste.

— En fait, je préférerais rester... anonyme.

Même en s'exprimant normalement, il sent bien qu'il est ridicule. Il doit tout de même y avoir un moyen de faire ça en conservant un minimum de dignité, et sans répéter le mot « show-biz ». Ou bien non. Peut-être ferait-il mieux de raccrocher...

Mais, sans prévenir, une autre employée reprend la communication.

— Bonjour, Anonyme, dit-elle avec une parfaite élocution. Que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour, je suis bien au bureau du show-biz ?

Arrête de dire « show-biz », bordel !

— Oui, répond-elle d'une voix douce et pleine de sous-entendus.

Stephen ne s'attendait pas à ça. Il pensait qu'il aurait affaire à un vieux type cynique et ravagé, pas à une jeune femme sceptique au ton mordant.

— Bonjour. Voilà... c'est un sujet délicat, mais... vous voyez Josh Harper, le célèbre acteur ?

Il l'entend souffler par le nez.

— Nous savons qui il est, oui. Et alors ?

— Eh bien, euh... j'étais tout à l'heure dans un club privé de Berwick Street, le Lounge... vous connaissez ?

— J'en ai entendu parler, en effet.

— Bref, il était avec quelqu'un... une femme, et ça n'avait pas l'air d'être la sienne.

— Je vois.

L'employée s'interrompt, le temps de prendre quelques notes.

— Vous avez une idée de la personne dont il s'agissait ?

— Elle me disait quelque chose... On aurait dit la policière de la série télé *Summers and Snow*.

Comment s'appelle-t-elle, déjà... ?

— Abigail Edwards ?

— C'est ça. Abigail Edwards.

Silence à l'autre bout du fil. Au même instant, le haut-parleur de la gare Victoria hurle une annonce, faisant naître chez Stephen une nouvelle bouffée de paranoïa à l'idée que cet indice trahisse son identité.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils ne sont pas allés boire un verre en toute amitié ? demande la jeune femme.

— Je suis presque certain que c'est plus que de l'amitié.

— Vous en êtes certain, dites-vous ?

— Tout à fait.

Nouveau silence, long et gênant. Écrit-elle quelque chose ? Fait-elle durer l'appel pour permettre à ses collègues de le localiser ? Il commence à transpirer derrière les oreilles, ce qui ne lui est encore jamais arrivé. À l'évidence, il n'a pas assez réfléchi avant d'agir. Il devrait raccrocher...

— Bien, monsieur Anonyme, avez-vous un nom, ou un numéro où l'on puisse vous joindre ? Un portable, peut-être ?

— Je préfère ne pas vous le donner.

— Parce que je dois vous prévenir que nous ne versons pas d'argent d'habitude pour ce genre de renseignement.

— Oh non, non ! Je ne veux pas d'argent.

— D'accord. Bien, nous allons étudier ça.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— OK, alors. Bonsoir.

— Mais avant que vous raccrochiez, puis-je vous poser une question ? dit-elle, soudain très amicale et enjouée.

— Oui, bien sûr.

— Désolée, ça ne me regarde pas, mais je suis curieuse. Puis-je simplement vous demander... pourquoi vous faites ça ?

— « Pourquoi » ?

— C'est vrai, un homme de votre âge... Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Que cherchez-vous ?

Très bonne question, mais Stephen n'est pas prêt à y répondre dans l'immédiat. Pour Nora ? Le fait-il pour Nora ? A-t-il imaginé qu'elle serait un tant soit peu *ravie* ?

— Menez-vous une sorte de croisade morale ? continue la jeune femme. Agissez-vous pour le bien public ? Essayez-vous de vous venger ? Avez-vous personnellement quelque chose à reprocher à Josh Harper ?

Stephen raccroche.

Dans la version « comédie romantique » de sa vie, cet instant aurait dû normalement être celui où il aurait fait preuve d'héroïsme en accomplissant par amour pour Nora un acte un peu fou mais charmant et romantique, que les spectateurs n'auraient pu qu'accueillir avec un tonnerre d'applaudissements. Mais il a beau essayer, il ne voit rien de très romantique dans un appel téléphonique anonyme. Il reste donc là, la tête appuyée contre la paroi vitrée, les pieds dans les boîtes de hamburgers et les vieux journaux du soir, en se demandant s'il s'est déjà senti plus mal un jour.

Puis il sort de sa poche la figurine à l'effigie de Josh Harper et la laisse tomber parmi les détritux.

Lorsqu'il émerge de la cabine, il est toujours dans la peau de Clark Kent.

UN TRAVAIL COSTUMÉ

LE LENDEMAIN MATIN, LES CONSÉQUENCES SONT À LA FOIS meilleures et pires qu'il ne pouvait l'espérer.

Il se trouve dans la cantine d'un grand studio de Twickenham, vêtu d'un costume d'écureuil en nylon très rembourré, avec une énorme noisette en fibre de verre posée sur la table à côté de son sandwich au bacon. En face de lui, le régisseur de plateau feuillette le journal. Il lève les yeux en entendant Stephen grogner :

— Je peux vous l'emprunter ?

Insensible à son charme animal, l'homme prend un air revêché, et Stephen doit de nouveau se faire à l'idée que jouer le rôle-titre d'un film ne lui confère pas d'emblée une once d'autorité.

— Juste une seconde ? S'il vous plaît ?

Le régisseur soupire fort avant de lui passer le journal et de quitter la table. Stephen agrippe fermement les pages entre ses pattes.

De même qu'il n'existe pas de petit rôle, il n'y a pas de mauvaise publicité, dit-on. Pourtant, il en a une sous les yeux, ça ne fait aucun doute. Les photos de célébrités mêlées à une rixe ne sont jamais très impressionnantes – les bras semblent s'agiter vainement, les coups de poing paraissent toujours manquer leur cible. Ce genre de scène évoque plus une cour de récré qu'un ring de boxe, et cette photo-là ne fait pas exception à la règle. À bien des égards, c'est un cliché banal, de ceux qui figurent tous les jours dans les journaux. Une célébrité de plus aux yeux vitreux qui s'effondre, ivre morte, qui colle sa tête contre la poitrine d'un videur ou qui s'écroule en sortant d'un taxi. Malgré tout, Stephen trouve bizarre de découvrir un type aussi classe que Josh Harper dans une telle situation, de le voir perdre son sang-froid et choir de son piédestal de Numéro 12. Sur le côté, une photo plus petite complète l'histoire : Abigail et Josh à leur sortie du Lounge, sous la pluie, elle masquant d'une main une partie de son visage, lui s'avancant galamment devant elle, le doigt tendu vers l'un des paparazzis, l'air hargneux, les yeux rouges dans la lumière d'un flash. Puis vient la photo principale : Josh comme suspendu au-dessus de Berwick Street, une jambe lancée en l'air, tandis qu'un paparazzi en blouson de cuir tombe à la renverse. « Josh-uis foutu », déclare la légende.

Le célèbre Josh Harper était de sortie avec une jolie brune, hier soir. Cela n'a rien de remarquable en soi, à ceci près que la jeune femme n'était pas Mme Harper, mais Abigail Edwards, vedette de la série policière à succès *Summers and Snow*. « Ils étaient plongés dans une conversation très intense, a déclaré un témoin. Ils avaient l'air de vraiment bien s'entendre. Mais quand ils ont quitté le club ensemble et que Josh Harper a aperçu les appareils photo, il a complètement pété les plombs. Il jurait et donnait des coups comme une bête sauvage... »

Dans son costume de bête sauvage, Stephen sent tous ses pores se dilater en même temps.

« “Hé, là !” a-t-il crié, avant d'essayer de me prendre mon appareil pour le balancer par terre », rapporte le photographe free-lance Terry Dwyer, qui souffre de plusieurs entailles et contusions suite à cette agression. « Il était fou de rage. Moi, je ne comprends pas pourquoi. Ce n'était qu'un petit cliché innocent, après tout... »

Stephen jette le journal sur la table et se prend la tête – sa vraie tête – entre les pattes.

Il se doutait bien en passant son appel anonyme que tout cela risquait d'arriver, mais il pensait que Josh s'en tirerait, comme toujours, que les photographes ne se donneraient pas la peine de se déplacer, ou que la photo se révélerait trop anodine pour que le journal la publie. Maintenant, le résultat est là. Qu'est-ce qui lui a pris ? Et Nora ? Elle a sûrement vu l'article, elle aussi. Doit-il lui téléphoner ? Qu'est-ce que Josh a pu lui raconter ? Sera-t-elle en colère ? Évidemment, elle sera dévastée, détruite, et tout sera sa faute à lui. Il se sent minable ; il n'a pas éprouvé une telle honte depuis l'enfance, et son costume n'arrange rien.

— ... Ça va ? demande Olivia la Chouette en posant son petit déjeuner près du sien.

— Quoi ? Oh, c'est juste qu'il y a une de mes connaissances dans le journal.

— Josh Harper ! Tu connais Josh Harper ? C'est un de tes amis ?

— Ouais, si on veut...

— Vraiment ! s'exclame-t-elle, les yeux écarquillés. Un *bon* ami ?

— Non, pas un *bon* ami à proprement parler...

Mais elle ne l'écoute plus et, toute joyeuse, se penche sur le journal.

— Josh, Josh, Josh... qu'est-ce que tu as fabriqué, petit coquin ? Et avec elle, en plus !

— Monsieur McQueen ! On vous attend ! crie Geoff, le réalisateur, un homme trapu à l'air dépressif qui ne semble guère aimer les animaux.

Sa grosse noisette sous le bras et la queue littéralement entre les jambes, Stephen se dirige vers le plateau.

La première chanson au programme est son grand solo : « Maman, les p'tits bateaux... » Lorsque la musique démarre, il se force à sourire de manière consciencieuse, dévoilant ses longues dents de rongeur, et, durant une bonne partie de la matinée, s'escrime à ramer en improvisant une conversation d'écureuil avec des enfants imaginaires sur le fait que, mon Dieu, par sa queue et ses moustaches, comme il est dur de payer, le tout sans cesser de penser à Nora, de se demander comment elle va, quand il la reverra, et comment il pourrait se faire pardonner. Enfin, après avoir parcouru des kilomètres à la rame, il passe le relais à Olivia la Chouette, laquelle, pour des raisons qui ne résisteraient pas à un examen trop poussé, doit interpréter une chanson sur des saucisses grillées. La dernière séquence prévue ce matin comporte beaucoup de gags improvisés avec des enfants de la région, et parce qu'il aura besoin de toutes ses forces pour gérer un studio rempli de gamins surexcités, Stephen retourne à la cantine dans l'espoir de s'éclaircir un peu les idées. Par sa queue et ses moustaches, il se sent franchement mal.

Le journal est resté ouvert sur la table et la photo de Josh est maintenant maculée d'empreintes beurrées. Les traits déformés, en nage, le teint livide, l'acteur pointe vers lui un doigt accusateur aux pages 5 et 6. Une autre pensée affreuse traverse soudain l'esprit de Stephen. Et si Josh ne pouvait pas jouer ce soir ? Si jamais il se défilait en invoquant « des difficultés personnelles » ? S'il s'était livré à une nuit de beuverie autodestructrice ? Un bref instant, Stephen imagine Josh, brisé, les yeux rouges, trébuchant en slip dans une chambre d'hôtel après avoir avalé le contenu du minibar. Ou encore Josh inconscient dans une baignoire pleine à ras bord pendant que son téléphone portable sonne dans le vide. *Coupez*. Place maintenant à un théâtre rempli de journalistes impatients qui suivent le scandale de près et se demandent où se trouve l'acteur principal. Stephen est dans les coulisses, vêtu du costume de Josh. Les lumières s'éteignent. Les critiques qui paraissent le lendemain, font la une des journaux... LA DOUBLURE DE LA STAR ABSENTE A SU BRILLER À SA PLACE ... *Coupez*. Retour sur Josh

dans sa baignoire à l'hôtel et sa tête qui s'enfonce lentement sous l'eau...

Stephen plonge la main dans la poche marsupiale à l'avant de son costume – une aberration d'un point de vue zoologique, mais très pratique – et allume son téléphone. L'appareil se met aussitôt à vibrer, comme une créature vivante, et il se retient de justesse de le lancer à l'autre bout de la pièce. Il regarde l'écran. Nora. Reste calme, se dit-il. Contente-toi d'être gentil et d'essayer de l'aider. C'est la moindre des choses. Il colle le téléphone contre son oreille, avant de repousser sa capuche en fourrure rouge en constatant qu'il n'entend rien.

— Stephen, tu es là ? murmure Nora d'une voix rauque.

— Salut, répond-il avec compassion, tout en ôtant ses fausses dents et en filant vers le couloir.

— Oh, merde, tu l'as vu. Je le sens bien. J'entends la pitié dans ta voix. Une voix qui veut dire : « Pauvre Nora. » Merde, merde, merde...

— Je viens de voir l'article.

— Putain, je déteste ces torchons. C'est tellement humiliant ! Quel connard...

— Je suis sûr qu'il n'a rien fait de mal.

— Tu parles, Josh m'a tout raconté. Quelle pourriture, ce mec... Il n'a pas avoué tout de suite, bien sûr. Il est rentré à deux heures du matin avec les poings en sang et il m'a dit qu'il avait été *agressé*. Non mais tu le crois, ça ? Et moi, comme une pauvre conne, je lui ai essuyé le front et j'ai soigné ses blessures, jusqu'à ce que sa petite cervelle finisse par piger que la presse allait forcément parler de tout ça. Là, il a craché le morceau. J'ai passé la nuit à l'écouter me présenter des excuses pathétiques en se tordant les mains.

— Ce devait être...

— L'horreur. Un vrai cauchemar. La pire dispute qu'on ait jamais eue. On a hurlé pendant des heures, on s'est balancé des objets à la figure...

— Il est toujours là ?

— Non, il est parti. À un moment donné, il a essayé de me faire avaler une histoire bidon selon laquelle tout était dû à son manque d'estime de soi. Ça m'a rendue folle. J'ai balancé son Faucon Millenium par la fenêtre et quand ce connard est sorti le récupérer, j'ai fermé la porte à clé derrière lui. C'était il y a trois heures. Depuis, je ne l'ai pas revu.

— Et quelle est sa version des faits ?

— D'après lui, cette actrice – comment s'appelle-t-elle, déjà...? Abigail ou un nom dans ce goût-là... – est obsédée par lui. Il dit qu'elle l'a séduit, le pauvre petit ange, et qu'il n'est qu'un être humain fait de chair et de sang, qu'il a eu un moment de faiblesse, bla-bla-bla. En gros, sa défense se résume à : « Je n'y peux rien si je suis à ce point irrésistible. » Non mais quel con...

— Où est-il, maintenant ?

— Il se terre quelque part, peut-être chez son agent. Seulement maintenant, il y a des types armés d'appareils photo qui traînent devant la maison et j'ai peur de répondre au téléphone. Je ne peux même pas mettre le pied dehors pour aller racheter de l'alcool. Je crois que je vais devenir cinglée.

— Racheter de l'alcool ? Est-ce bien raisonnable ?

— Pour moi, oui.

— Il est 11 h 45, Nora.

— Tu as une meilleure idée ?

Il faudrait qu'il aille la voir, bien sûr, qu'il quitte ce costume ridicule et saute dans un taxi pour filer à son secours. Mais peut-on parler de secours quand on est à ce point responsable de la

situation ? Peut-être devrait-il plutôt se confesser. Peut-être. Essayer de la convaincre qu'il a agi au nom d'une conception bizarre et tordue de la loyauté, lui dire qu'il est amoureux d'elle, qu'il a tout foiré de façon irrémédiable, et lui demander ensuite si, malgré tout, il n'y aurait pas une petite chance, une infime possibilité qu'elle éprouve des sentiments à son égard. C'est la seule chose à faire, mais il est attendu pour tourner sa séquence avec les enfants – une longue scène éprouvante et en partie improvisée qui culmine avec l'interprétation d'« Une souris verte ».

— Stephen, j'ai une question à te poser.

Le ton de sa voix a changé et il comprend qu'elle s'est allongée. Pour la deuxième fois en vingt-quatre heures, il a l'étrange impression de sentir ses oreilles transpirer.

— Je t'écoute.

— Hier soir, Josh m'a dit qu'il était avec toi, et comme il se révèle maintenant qu'il a menti, je me demandais... tu étais au courant, toi ?

Garde ton sang-froid. On joue en puisant dans son vécu. Aie l'air indigné.

— Non !

— Tu ne te doutais de rien ?

« Non » trop indigné. Évite d'en faire des tonnes.

— Non...

— Tu ne l'as pas couvert, hein ?

L'incrédulité. Essaie l'incrédulité.

— Nooonnn !

— Parce que ça me ferait mal de penser que ces histoires avaient lieu dans mon dos et que tout le monde... eh bien... se moquait de moi.

— Non, je ne ferais jamais une chose pareille.

— C'est vrai ?

— Je n'oserais pas.

Elle lâche un petit rire amer.

— Non, évidemment que non.

Ils restent silencieux un moment, et Stephen songe une fois de plus qu'il est loin d'être aussi gentil qu'il veut le faire croire.

— Stephen, j'ai besoin que tu me rendes un service.

— Dis-moi.

— Est-ce que... est-ce que je pourrais venir chez toi ?

A-t-il bien entendu ? Il écarte ses moustaches.

— Venir chez moi ?

— Je n'ai pas envie de rester toute seule ici, avec le téléphone qui sonne sans arrêt et les photographes qui font le pied de grue dehors. J'ai pensé retourner à New York, mais il faudrait que j'explique la situation à tout le monde et pour l'instant je ne m'en sens pas capable. Je pourrais bien sûr aller à l'hôtel, sauf que je finirais par descendre le minibar et... et... je ne sais pas, je sens qu'il ne faut pas rester seule. J'ai besoin de voir un visage ami, alors j'ai pensé à peut-être... me cacher... chez toi. Pendant quelques jours seulement. Tu serais d'accord ?

Stephen essaie d'imaginer Nora Harper dans son studio et n'y arrive pas. Il est touché qu'elle lui demande de l'aide et enchanté à l'idée de l'avoir près de lui et rien qu'à lui, même si ce n'est pas pour très longtemps. Mais, malgré ses efforts, il ne la voit pas dans sa chambre meublée à la

périphérie de Battersea. Il pense au linoléum décollé de la cuisine, à la salle de bains rouge sang, aux chaussettes raides qui sèchent sur les radiateurs...

— Si tu trouves que c'est une mauvaise idée..., reprend doucement Nora.

— Non, non... mais ce n'est pas le grand luxe, chez moi. Je veux dire que mon appartement est très différent du tien. C'est une chambre meublée, à dire vrai. Enfin, pas une chambre, un studio.

— Tu as un canapé, non ? Ça m'ira pour dormir, dit-elle en soufflant par le nez d'un air amusé. Ou alors c'est toi qui le prendras. Et si tu as peur que je te saute dessus au beau milieu de la nuit, je veux bien te jurer que je serai sage et que tu ne seras pas obligé de te taper une fille en larmes.

Stephen ferme les yeux et cogne deux fois contre le mur sa tête recouverte de fourrure rouge.

— OK, si tu me le promets, ça va.

— Promis.

— Mais je n'ai même pas de frigo, Nora. Pas pour le moment. J'en avais un, mais...

— Stephen, je n'ai pas besoin d'un frigo, juste d'un peu de compagnie et d'un endroit où... où remettre mes idées en ordre et réfléchir à ce qu'on va faire, Josh et moi. Je n'ai simplement aucune envie d'être seule, c'est tout.

Stephen effectue une dernière inspection mentale de son appartement, scrutant tous les coins à la recherche du moindre détail qu'il ne voudrait pas laisser à sa vue – des sous-vêtements traînant par terre, des assiettes sales empilées dans l'évier. Il regrette de ne pas avoir eu le temps d'entasser quelques livres intellos près de son lit, mais non, il n'y a rien de trop honteux, rien d'impardonnable.

— Bien sûr que tu peux venir, dit-il. Et reste aussi longtemps que tu veux.

— Super. Merci, Stephen. Où es-tu ? Je peux te rejoindre tout de suite.

— Tout de suite ?

— Pour prendre les clés. À moins que tu ne préfères que je défonce la porte ?

— NON ! Non, non, pas maintenant !

— Pourquoi ?

— Eh bien... le moment est mal choisi, dit-il en lissant sa grosse queue broussailleuse avec ses pattes.

— Oh, dit-elle, d'un air déçu. Pourquoi ? Il y a une femme avec toi ?

— Pas vraiment, non. Mais je suis en tournage, aujourd'hui.

— En tournage ? Oh, mais oui ! Ton film policier, c'est ça ?

— Celui-là même, marmonne-t-il en ayant conscience de s'empêtrer dans ses mensonges.

— Monsieur McQueen ! crie le régisseur de plateau depuis le seuil. « Une souris verte », s'il vous plaît !

— C'était quoi, ça ? demande Nora.

— Rien, rien. Écoute, je dois y aller. Je finis à 17 heures. Je t'appelle à ce moment-là et on conviendra d'un endroit où se retrouver, disons... vers 18 heures. Je te donnerai les clés et l'adresse et je te rejoindrai à l'appart après le spectacle.

— OK.

— Nora, repose-toi, hein ? Débranche le téléphone, fais-toi un café et va te coucher. On discutera plus longuement ce soir. D'accord ?

— Ça me paraît un bon programme.

— Tout va s'arranger, Nora, je te le promets.

— Ouais, on verra...

— Et... Nora ?
— Quoi ?
— Je suis vraiment, vraiment désolé.
— Pourquoi ? Ce n'est pas ta faute.
— Non, mais quand même.
— Merci, Stephen.
— Pour quoi ?

— Pour tout ce que tu as fait. Tu es un véritable ami. Ça me touche. Ça me touche beaucoup.

Et elle raccroche. Stephen se laisse glisser au pied du mur. Il se sent à la fois fier et misérable à l'idée qu'elle s'est tournée vers lui en cette période de crise, même s'il est à l'origine de celle-ci. Mais il ne s'appesantit pas sur ce dernier point. De toute façon, des petits écoliers ont commencé à entrer en file indienne dans le studio à l'autre bout du couloir, sous l'œil d'Olivia la Chouette, qu'ils dévisagent avec un scepticisme fort compréhensible.

À force de travailler avec des enfants, Stephen a constaté que l'attitude la plus efficace et la plus simple à adopter avec eux consiste à rester dans la peau de son personnage. Il remet donc sa prothèse dentaire et effectue un petit galop sautillant d'écureuil derrière la porte du studio avant d'entrer. Et là, il la repère tout de suite.

Sa fille, Sophie, est en pleine conversation avec une petite copine dans un coin. Stephen la contourne par-derrière, s'accroupit, puis pose ses deux grosses pattes rouges sur ses épaules en lui faisant faire demi-tour, de telle sorte que son visage se retrouve à quelques centimètres du sien.

— Surprise ! crie-t-il.

On imagine rarement combien le cri d'un enfant peut être long et perçant.

L'HORRIBLE VÉRITÉ

— COMMENT DIT-ON : « JE SUIS DÉSOLÉ » EN FRANÇAIS ?

— Je ne sais pas. On ne l'a pas encore appris.

— Bon, tu me le diras, quand tu le sauras ?

Sophie acquiesce avec gravité.

Elle s'est installée à distance de son père dans le petit local enfumé des artistes. Avec ses cendriers, ses gobelets en plastique et ses vieux tabloïds, l'endroit semble particulièrement miteux et inapproprié pour une petite fille, et il est évident que Sophie aussi s'en rend compte. Mal assise sur le bord d'une chaise orange, elle fixe d'un air absent une page de son livre. Par compassion, on a autorisé Stephen à enlever son costume un moment, mais le temps manque pour envisager de le remaquiller et il a dû conserver ses moustaches ainsi qu'un rond rouge et marron au milieu du visage. Sophie a du mal à le regarder en face – non sans quelques raisons peut-être.

— Alors comme ça, tous ces enfants viennent de ton atelier théâtre ?

Elle hoche la tête.

— Tu es sûre de ne pas vouloir les rejoindre avec moi ?

Elle secoue la tête.

— Parce que je me disais que ça pourrait être sympa qu'on joue tous les deux pour la première fois. Ce serait marrant de faire nos débuts ensemble à l'écran, non ?

— Ce n'est pas marrant, marmonne Sophie en regardant le sol. C'est stupide.

Stephen se penche en avant sur sa chaise pour lui effleurer le genou.

— Ce n'est qu'un jeu, Sophie. Je gagne ma vie en faisant ça. C'est mon métier.

— Eh bien c'est un métier stupide !

— Non, Sophie. Pas toujours, réplique-t-il calmement, avant d'ajouter tout bas : Et ne dis pas : « Stupide. » Dis : « Nase. »

Sophie lève vers lui des yeux rouges et emplis de colère.

— Ce n'est pas « nase », c'est stupide ! Stupide, stupide, stupide...

— Sophie...

— Stupide, stupide...

— Sophie, ne...

— Stupide, stupide, STUPIDE !

La porte du foyer s'ouvre sur le régisseur, qui fait entrer Alison et Colin dans la pièce. Tous deux portent de lourds manteaux et des costumes sombres intimidants, si bien que, l'espace d'un instant, Stephen a l'impression d'être un prisonnier à qui on rend visite. Alison lui jette un bref regard, plisse les yeux avec dédain, puis tend les bras vers sa fille.

— Viens là, ma chérie.

Tête baissée, Sophie traverse la pièce vers elle.

— Salut, Colin, dit Stephen.

— Salut.

— Je l'ai fait sursauter sans le faire exprès, n'est-ce pas, Sophie ?

Elle ne répond pas.

— Colin, tu veux bien m'attendre avec Sophie dans la voiture ? Je n'en ai pas pour très

longtemps, dit Alison d'un ton neutre et professionnel.

Colin prend la fillette par la main et sort avec elle. Sophie ne tourne pas une seule fois la tête vers son père.

— Je t'appellerai plus tard, Sophie, d'accord ? lance Stephen.

Mais elle est déjà partie.

Alison s'assoit sur la chaise que vient de libérer sa fille, appuie sa tête sur une main et le fixe posément, comme le ferait un avocat de la défense ou un procureur, peut-être – il ne saurait le dire. Elle est très belle dans sa longue jupe crayon noire, sa veste assortie et son chemisier blanc, et Stephen en prend conscience de façon tout à fait inopportune.

— Tu as bonne mine, Steve.

— Merci, Alison. Toi aussi.

— Merci, répond-elle en lissant sa jupe sur ses jambes. C'est ma tenue de tous les jours pour le bureau. Ce que portent la plupart des gens normaux.

— Je crois... je crois que j'ai fait un peu peur à Sophie.

— Il semblerait, oui.

— Je ne comprends pas pourquoi. Le personnage est censé être mignon.

— Peut-être qu'elle a été légèrement...

Elle s'interrompt pour trouver le mot juste.

— ... surprise. C'est donc ça, le grand film dont tu nous as parlé ? La comédie romantique transatlantique ? Celle dont tu devais jouer le rôle-titre ?

— Non, ça c'est autre chose.

— Je vois.

— Mais j'ai le rôle-titre dans celui-là aussi. Sammy. Je suis un écureuil.

— Oui. Sammy l'Écureuil.

Stephen passe les mains dans ses cheveux et soupire.

— Je sais que ça ne t'intéresse pas forcément, Alison, mais je suis très, très bon dans ce film.

— Je n'en doute pas, Steve.

— Je fais un carton en Europe de l'Est. Et ça me plaît de travailler avec des gamins. Ça n'a rien de honteux. Tu devrais le savoir, toi. Tu as fait de la pantomime et des pièces de théâtre pour enfants.

— Oui, je le sais ! réplique-t-elle, indignée. Il n'y a aucun mal à faire des spectacles pour enfants, pas si c'est ce que tu as vraiment envie de faire.

— Alors pourquoi tu ne me prends pas au sérieux ?

— Mystère. Peut-être à cause de la moustache.

Ils restent silencieux un moment, les yeux dans les yeux.

— Tu ne me trouves pas doué, hein ? dit-il enfin.

— Non.

— C'est pourtant l'impression que tu donnes, Alison. C'est vrai, ça. Si vraiment tu me trouves doué, pourquoi tu ne me soutiens pas ?

— Stephen, je suis désolée, mais je crois que tu ne m'as pas bien comprise. Ce que j'ai voulu dire, c'est non, je ne trouve pas que tu sois doué.

Quelques instants s'écoulent.

— Non ?

— Non.

Nouveau silence.

— Depuis quand ?

Alison ferme les yeux.

— Depuis toujours.

— Waouh, attends... Tu n'as jamais pensé que j'avais du talent ?

— Eh bien... pas vraiment, dit-elle en haussant les épaules.

— Ma foi... ce n'est que ton avis.

— Non, je ne pense pas que ce ne soit que mon avis. Plutôt celui de tout le monde en fait.

— Tout le monde ?

— Tout le monde.

Les lèvres de Stephen s'entrouvrent sans qu'aucun mot en sorte.

— Attends, articule-t-il enfin, tu me connais depuis des années et rien de ce que j'ai fait pendant tout ce temps n'a été bon ? Rien de rien ? Tout ça, c'était du gâchis et j'ai toujours été mauvais. C'est ce que tu veux dire ?

— Non, pas complètement mauvais... Mais... pas bon non plus. Désolée.

— Pas même dans *La Cerisaie* ?

— Je n'ai pas adoré, Steve.

— Et l'épisode d'*Emergency Ward* ?

— Pas génial.

— *Under Milk Wood* ?

— Ton accent t'a trahi.

— Benvolio dans *Roméo et Juliette* ?

— C'était Benvolio. Personne ne le remarque.

— Tu m'as dit que j'étais le meilleur élément de la pièce !

— Parce que la distribution était vraiment très mauvaise, Steve.

— Et... je ne sais pas, moi... *Godspell* ?

— Très bien : a) c'était il y a neuf ans, b) non, tu n'étais pas si bon que ça, c) c'était *Godspell*, quoi !

— Je vois. Tu es cruelle dans mon intérêt ou tout simplement cruelle ?

— Je dis ça parce que je tiens à toi.

— Et moi, je n'appréciera pas du tout que tu essaies de me blesser, Al, déclare-t-il, surpris et horrifié de sentir bouillonner en lui de la colère, de la haine même – cette même rage qu'il a éprouvée à la fin de leur mariage.

Luttant pour garder son calme, il reprend :

— Désolé, Alison, mais tu vas devoir t'expliquer un peu plus.

Les traits d'Alison s'adoucissent légèrement. Les mains jointes, elle soupire et se penche sur sa chaise, de telle sorte que son visage se rapproche du sien.

— Quand on a commencé à sortir ensemble, toi et moi, on était pleins d'optimisme et d'enthousiasme. Il y a une chose que tu me répétais, en général quand tu avais un verre dans le nez. Tu me disais que la clé du bonheur, c'était de trouver ce pour quoi on était le plus doué, ce qu'on aimait le plus, de s'y accrocher quelles que soient les difficultés et de le faire du mieux possible. Je me souviens que je t'admirais, que cette idée me plaisait et, bon, pour être honnête, je t'aimais pour ça.

— Mais maintenant tu as changé d'avis ?

— Pas du tout. Non, je n'ai pas changé d'avis. Je pense que c'est une belle philosophie. Découvrir ce pour quoi on est doué et le faire en y mettant tout son cœur... Mais, Stephen... ce n'est pas ce que tu fais. Quand je te regarde, je ne vois pas un homme qui a trouvé le secret du bonheur. Quelqu'un d'inquiet, de frustré et d'amer, oui, mais pas quelqu'un d'heureux. Et c'est parce que tu ne vis pas dans le monde réel. Ça ne serait pas ennuyeux si tu étais plus jeune, mais tu ne peux pas rester là à attendre qu'un miracle se produise ou que la roue tourne. Ça ne marche pas comme ça, ou seulement dans les films. Et tu ne peux pas dire non plus que c'est la faute à pas de chance. La roue ne tourne pas si on ne l'y oblige pas. Il faut que tu reprennes ta vie en main. Fais quelque chose de sensé, pour une fois.

— Tu ne devrais pas rejoindre Sophie ?

Alison se lève en fouillant dans la poche de sa veste.

— Si tu venais me voir à mon bureau, Stephen ? Dans mon cabinet de conseil...

— Tu ne vas quand même pas me donner une carte de visite professionnelle ?

— Il y a des gens à qui tu pourrais t'adresser, des gens en mesure de t'aider.

— S'il te plaît, s'il te plaît, ne me donne pas ta carte...

— Tu pourrais suivre une formation. Tu es doué pour tout ce qui touche à la technologie, aux activités créatives ou en rapport avec les enfants. Et les enfants t'adorent.

Stephen contemple la carte qu'elle tient à la main.

— Non, désolé. Merci pour la proposition, mais non.

Le régisseur surgit à l'entrée de la pièce.

— Excusez-moi, Steve, mais on va bientôt avoir besoin de vous, et en costume.

— OK, donnez-moi cinq minutes.

Alison et Stephen gardent le silence, jusqu'à ce qu'elle range la carte dans sa poche.

— Très bien. Bon, je ferais mieux d'y aller, dit-elle en lissant sa jupe d'un geste expert et professionnel.

Elle passe devant lui sans réussir tout à fait à le regarder en face.

— Alison ?

Elle s'arrête sur le seuil et fait demi-tour, les yeux rouges et humides.

— Tu as tort, déclare Stephen d'une voix calme et ferme. Je sais que tu as l'habitude d'avoir raison, mais cette fois tu as tort. Je suis un bon acteur, un très, très bon acteur, même, et je vais vous le prouver, à toi et à Sophie. Je vais la rendre fière de moi. Et bientôt. Tiens-toi prête, parce que je te jure que ça va arriver d'un jour à l'autre.

Alison le contemple longuement.

— J'espère que tu dis vrai, Stephen. Je l'espère vraiment.

Puis, tête baissée, elle se retourne et ferme la porte derrière elle.

BRÈVE RENCONTRE

ILS CONVIENNENT DE SE RETROUVER à 18 heures devant le Burger King de la gare Victoria, exactement là d'où il a passé son appel anonyme la veille. Comme dans un film, il revient sur les lieux du crime.

Le tournage dure évidemment plus longtemps que prévu et il est 17 h 30 lorsque Stephen sort tout engourdi du studio. Bien entendu, c'est le moment que choisissent les nuages pour crever et déverser de grosses gouttes huileuses et grises qui lui piquent les yeux. Ivre de son pouvoir, Frank a insisté pour que la société de production mette à la disposition de la star du film une voiture chargée de l'emmener au théâtre, mais Stephen ne la repère pas tout de suite dans le parking, et le temps qu'il se jette à l'arrière du monospace, il est déjà trempé. Il demande au chauffeur de l'emmener à Victoria, puis s'affaisse sur la banquette arrière, dégoulinant, et tente d'ôter ses dernières traces de maquillage en essuyant désespérément son visage avec une poignée de feuilles de papier-toilette en lambeaux. Scrutant son reflet dans le rétroviseur du conducteur, il a l'impression d'avoir une tache de naissance de couleur fraise parfaitement circulaire au milieu de la figure. Il forme une boule avec le restant de papier-toilette et continue à frotter jusqu'à ce qu'elle se désintègre et tombe en miettes sur ses genoux. Il a le souffle court et la poitrine prise dans un étau – conséquence, soit du stress provoqué par tous les événements de la journée, soit d'un début de pleurésie.

Une demi-heure plus tard, ils arrivent devant la gare. Nora a éteint son téléphone et il est terrifié à l'idée de l'avoir ratée. Il se redresse pour sortir de la voiture quand le chauffeur l'interpelle :

— S'il vous plaît, monsieur ?

— Oui ?

— Pourrais-je avoir une signature ?

Hébété, Stephen regarde le stylo que l'autre lui tend. Voilà donc l'effet que ça fait. On ne l'a jamais reconnu avant, mais peut-être que le chauffeur a des gamins fans de *Sammy l'Écureuil*. À moins que ce ne soit son Coursier Asthmatique à Vélo, ou l'Homme à la Banque, le Jeune Prostitué 2, l'Homme d'Affaires 3, la Victime d'une Agression. Ou peut-être qu'Alison se trompe et que quelqu'un a remarqué son interprétation de Benvolio, après tout. « Pourrais-je avoir une signature, s'il vous plaît ? » Il contemple le grand sourire plein d'impatience du chauffeur. Ce sont les premières paroles gentilles qu'on lui ait adressées de toute la journée. Il sourit modestement et se rassoit.

— Bien sûr, très volontiers. C'est pour qui ?

— Pardon, monsieur ?

— L'autographe. À qui voulez-vous que je l'adresse ? Vos enfants, peut-être ?

— Il me faut juste votre nom, monsieur. C'est pour la facture.

Stephen hoche la tête, prend le stylo et la tablette pour signer le papier, puis se dépêche de rejoindre Nora.

L'idée d'un rendez-vous dans une gare lui a paru romantique au départ, comme s'il espérait que la scène aurait le charme mélancolique d'un vieux film en noir et blanc. Mais les gares ont beaucoup changé depuis cette époque et, devant le Burger King, Nora a l'air traquée et inquiète. Vêtue d'une robe noire et d'un épais manteau long dont elle a relevé le col, elle tourne le dos à la cabine téléphonique qu'il a utilisée la veille. Sa frange mouillée lui colle au front tandis qu'elle jette des

coups d'œil inquiets à la foule des voyageurs humides et renfrognés. Non loin de là, une fanfare d'écoliers joue « In the Bleak Midwinter », juste au cas où quelqu'un n'aurait pas remarqué le temps pourri de cette journée.

— Désolé, je suis en retard, dit Stephen, tout essoufflé.

— Ce n'est pas grave, répond Nora en réussissant à sourire. Merci d'être venu.

Elle enroule un bras autour de son cou et appuie sa joue contre la sienne. Il éprouve une bouffée d'angoisse à l'idée que la figurine de Josh soit toujours au milieu des détritiques, au fond de la cabine derrière elle, mais, par chance, tout a été nettoyé durant la nuit. Il tourne la tête vers Nora. Les yeux rouges, le souffle chaud et imprégné de whisky, elle semble épuisée. Il est si près d'elle qu'il distingue un petit bouton rouge naissant au bord de sa narine. Une furieuse envie de l'embrasser le submerge, et il est à la fois surpris et enchanté lorsque Nora prend son visage entre ses mains et l'attire plus près pour le scruter intensément. Il ressent un plaisir vertigineux en pensant qu'elle va l'embrasser et, sous le coup d'un réflexe enfoui depuis longtemps, il s'humecte vite les lèvres. *Pose ta main dans le creux au bas de son dos, penche-toi en avant et...*

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton visage ?

— Mon visage ?

— Oui. Il est tout rouge et marron.

— Ah oui ? dit-il en se frottant vigoureusement avec sa manche mouillée.

— Comme si tu t'étais pris des coups de poing dans le nez.

— Pas du tout. Enfin, pas encore...

— Comment ça, « pas encore » ?

— Rien, rien. C'est du maquillage, explique-t-il en s'essuyant les deux joues en même temps du revers des mains – un geste que n'aurait pas tout à fait désavoué Sammy l'Écureuil. Il le fallait pour le rôle du policier tireur d'élite que j'ai joué aujourd'hui. C'est... euh... du camouflage. Tu vois, quoi. Toujours les mêmes trucs de macho à la con.

Nora le regarde de plus près, puis pince quelque chose entre deux doigts et tire dessus.

— On dirait... un poil de moustache ? s'exclame-t-elle en montrant l'épaisse fibre noire synthétique qu'elle vient d'arracher.

— Ah oui ? répond-il en tâchant de sourire.

Il récupère la fibre et la laisse tomber par terre. Il est temps de changer de sujet.

— Comment te sens-tu ?

— Oh, tu sais, pour quelqu'un dont le couple vient de voler en éclats et qui voit sa vie étalée dans les journaux, ça ne va pas si mal.

— Tu lui as parlé ?

— Non. Enfin, si, brièvement. Je lui ai dit de partir et de me laisser seule, même si ce ne sont pas exactement les mots que j'ai employés.

Elle sourit.

— Dis donc, tu ne vas pas être en retard pour le spectacle ?

— Si, en effet. Bon, tu as l'adresse, voilà les clés. Le prochain train est dans trois minutes, voie numéro 7. Après, prends un taxi à la sortie de Clapham Junction, d'accord ? Et ne descends qu'en bas de chez moi. Il y aura peut-être des gamins qui traîneront dans le coin et qui t'insulteront, mais essaie de ne pas répondre, ça n'en vaut pas la peine. Ignore-les.

— OK.

— Tu as besoin d'argent pour le taxi ?

— J'en ai.

— Quand tu seras arrivée, ferme la porte, mets-toi à l'aise et regarde un vieux film ou ce que tu veux. Il y a des DVD et des cassettes vidéo sur l'étagère. Je serai de retour dans... quoi... trois ou quatre heures. Prends ce que tu veux dans les placards – à supposer que tu y trouves quelque chose. Ne t'embête pas à chercher le frigo, je n'en ai pas. C'est-à-dire que j'en avais un, seulement il a rendu l'âme. Mais j'en aurai bientôt un nouveau. En attendant, le lait est sur le rebord de la fenêtre et il y a un fast-food en bas de l'immeuble, si ça ne te fait pas peur. Ils proposent surtout du poulet frit, mais ils ont aussi des travers de porc. Par contre, je ne sais pas ce qu'ils valent. En fait, si j'étais toi, je m'abstiendrais. Je te rapporterai de quoi manger en rentrant.

— Merci, Stephen. Tu es un amour.

— Je n'irais pas jusque-là...

Mais, coupant court à ses protestations et toujours éméchée, elle le serre affectueusement dans ses bras. Ils restent ainsi quelques instants, Stephen humant l'odeur de shampooing et de fumée des cheveux de Nora et celle de laine mouillée de son manteau. Après une aussi longue et éprouvante journée, ce moment est pour lui divin. Il ferme les yeux en appuyant ses mains dans le dos de la jeune femme. La fanfare des écoliers entonne un « Jingle Bells », et, malgré ça, il s'attarderait volontiers ici. Sauf que l'horloge de la gare indique 18 h 25.

Il embrasse Nora sur le sommet du crâne.

— Il faut que j'y aille. Tu veux que je transmette un message à Josh ?

— Dis-lui d'aller se faire foutre.

— Et à part ça ?

— Rien de plus.

— OK, je lui dirai.

Nora s'écarte pour lever les yeux vers lui.

— En fait, non. Peux-tu ne rien lui dire ? Ni qu'on s'est vus, ni où je dors ce soir ? Ce n'est pas que je veuille le punir – du moins ce n'est pas que pour ça –, mais je n'ai pas particulièrement envie de lui parler ni de le voir. Tu sais combien il peut se montrer persuasif, avec son air de chien battu. J'ai envie de rester encore un peu en colère contre lui. Disons que ce sera notre secret, d'accord ?

— D'accord.

Sur ce, Stephen lui presse les mains, puis fait demi-tour et fend à contre-courant la foule des voyageurs pour rejoindre la station de métro.

L'HOMME INVISIBLE

— TU SAIS, S'IL EXISTE UN PLUS GRAND CONNARD dans toute la ville, j'aimerais bien le rencontrer, Steve. Franchement.

Assis sur le bord du canapé-lit dans sa chemise blanche bouffante, Josh Harper se tient la tête entre les mains. Son teint pâle et ses yeux rouges et gonflés n'ont pas altéré sa beauté, mais il paraît très secoué, comme s'il rentrait tout juste d'une charge de cavalerie désastreuse.

— J'aurais dû t'écouter. Qu'est-ce qui m'a pris, Steve ? À quoi j'ai joué ?

Il se martèle les tempes avec ses poings.

— Quel con, quel con, quel con, quel con...

Steve envisage de mettre un bras autour de ses épaules, ne serait-ce que pour stopper cette litanie de « con », mais il se ravise en songeant que cela passera sûrement pour de l'hypocrisie. Il se contente de lui presser le genou.

— Tu lui as parlé ?

— À peine. Elle m'a dit qu'elle allait rester quelques jours chez des amis. Je me demande bien lesquels – elle n'en a pas, à part ceux que je lui ai présentés. Hé, tu ne sais pas où elle est, par hasard ?

Elle est chez moi à cet instant, dans mon appartement, où elle m'attend...

— Je n'en ai aucune idée.

Josh pose sur lui un regard perçant, avant d'ôter la cuillère à café glissée dans le col d'une bouteille de champagne entamée la veille. Il en verse une rasade dans sa tasse et la vide d'un trait en grimaçant – ce qui n'est pas exactement sa réaction habituelle au champagne.

— De toute façon, elle ne veut plus entendre parler de moi. Je ne peux pas le lui reprocher, cela dit. Putain, Steve, je te souhaite de ne jamais avoir à vivre un truc pareil.

— Tu sais, quand j'ai divorcé...

— On a crié, hurlé, balancé des objets. Parfois on pleurait, parfois on s'insultait. Quand j'ai essayé de m'expliquer, elle est partie en vrille en cassant mes jouets de *La Guerre des Étoiles*. Un vrai massacre.

— Mais tu ne lui as *rien* répété de ce que tu m'as dit, hein ?

— Quoi ?

— Tu sais... Ta dépendance au sexe, ton manque d'estime de soi...

— Si, je lui en ai peut-être un peu parlé, avoue Josh piteusement.

Stephen ne cache pas sa désapprobation.

— Elle est devenue folle, Steve ! Je ne lui en voudrais pas si certains de ces objets ne dataient pas d'il y a vingt-cinq ou trente ans. Ce sont presque des antiquités, et elle, elle les faisait tomber par terre pour shooter dedans ! Mon Faucon Millenium est totalement détruit...

— En scène dans cinq minutes ! annonce une voix dans le haut-parleur. Monsieur Harper, c'est à vous dans cinq minutes. Cinq minutes, s'il vous plaît !

— ... on devait partir en vacances aussitôt après la fin des représentations. Deux semaines à Sainte-Lucie. C'est fichu, maintenant. Si ça se trouve, je ne pourrai même pas récupérer mon fric.

Il attrape la bouteille de champagne et se ressert.

— Tu crois que c'est une bonne idée, Josh ?

— Et il y a la première de *Mercury Rain*, la semaine prochaine ! Qu'est-ce que je vais faire, Steve ?

— Y aller avec Abigail Edwards ? suggère Stephen. Désolé, se reprend-il en voyant la tête de Josh. Ce n'est pas drôle. Tu as parlé à Maxine, au fait ?

— J'ai essayé, mais elle m'a jeté son fer à repasser à la figure. J'ai l'impression que toutes les femmes ne font que ça, en ce moment. Me jeter des trucs à la tête.

Il s'interrompt brusquement, sa tasse figée en l'air.

— Tu sais, je ne serais pas surpris qu'elle soit derrière tout ça.

— C'est complètement ri-i-idicule, bafouille Stephen avec un rire factice.

— Ah oui ? Je n'en suis pas si sûr, moi. Les paparazzis nous attendaient, quand on est sortis du club.

Reste calme. Ne te mets pas sur la défensive.

— Tu es en train de virer parano. Il y a toujours des photographes qui traînent devant ces endroits-là.

— Pas le Lounge. C'est pour ça qu'on va là-bas. Et puis Maxine est tout à fait capable de ce genre de vacherie. Mais je ne peux pas lui en vouloir, hein ? C'est ma faute. Quel con, quel con, quel con, quel con...

Josh se plie en deux et noue les doigts sur sa nuque en tirant dessus à s'en déboîter les cervicales. Stephen pose une main sur son épaule.

— Tu es en état de jouer, ce soir ?

— Évidemment ! réplique Josh, furieux, en le repoussant. Pas la peine de flipper, mon vieux. Tu l'auras, ton triomphe.

— Ce n'est pas ce que je sous-entendais.

— Ah oui ? On aurait pourtant dit que tu me voyais déjà mort et enterré.

— Pas du tout.

— Pas de panique, Steevy, le marché tient toujours.

— Ce n'est pas...

— Tu auras ta chance. Trois représentations à partir du 18, comme...

— Josh, pour une fois dans ta vie, tu veux bien la fermer et écouter les autres parler ?

Josh reste bouche bée, comme s'il avait reçu un coup. L'effet est si stupéfiant que Stephen se demande s'il est trop tard pour lui coller son poing dans la figure aussi.

Certain d'avoir toute son attention, il continue :

— Je ne faisais pas allusion à notre « marché », qui n'a jamais été un marché de cette nature, si tu te souviens bien. Évidemment que tu dois jouer, ce soir. J'essayais d'être... compatissant, rien de plus. Je voulais t'aider.

— Ouais, bien sûr, tu as raison, reconnaît Josh en se passant les mains dans les cheveux. Désolé, vieux, je suis un peu à cran.

— Normal. Dis-toi aussi qu'il y aura probablement des journalistes dans le public, ce soir, et alors ? Tu y vas et tu fais ton boulot. C'est le principal, non ? On les emmerde !

— Exactement. On les emmerde !

Josh prend la main de Stephen et la serre fort, puis Stephen appuie une main sur l'épaule de Josh et la serre fort lui aussi. Ils restent ainsi immobiles, agrippés l'un à l'autre comme de vieux, vieux amis, jusqu'à ce que le haut-parleur crépite et crachote.

— Dernier appel, s’il vous plaît. Dernier appel avant le spectacle. Monsieur Harper, en scène, s’il vous plaît.

Stephen décoche une petite bourrade à Josh, qui réplique en faisant de même.

Une chose saute tout de suite aux yeux, ce soir-là : Josh se donne à fond. Loin de nuire à son jeu, sa détresse l’améliore. Il se sert d’elle, comme disent les acteurs, pour gratifier le public de sanglots, de gouttes de sueur éloquentes, d’expressions hébétées, de regards éplorés et d’émotions bloquées dans la gorge – tant et si bien que les sons qu’il produit sonnent un peu comme des rots qu’il voudrait réprimer. Mais cela passe la rampe, apparemment. Stephen voit Donna pleurer dans les coulisses de l’autre côté de la scène. Il croyait jusque-là qu’elle était née sans glandes lacrymales, ou qu’elle les avait bouchées avec du ruban adhésif, mais force est de constater que des larmes coulent bien sur ses joues et qu’elle se tamponne les yeux avec le coin de son gilet de costume en cuir noir. Même Maxine, la femme répudiée, est émue. Résultat, les gens sont encore moins nombreux que d’habitude à remarquer la Silhouette Fantomatique qui s’avance (d’une démarche spectrale), ouvre la porte (lentement), s’incline (lugubrement), referme la porte (lentement) et s’éloigne (rapidement). La tension est palpable dans le public et le temps semble soudain suspendu lorsque Josh le rejoint en coulisse, comme quand une étincelle crépète le long de la ficelle qui mène à un détonateur. L’explosion est assourdissante. Josh hausse les épaules, l’air de dire : « Moi aussi, je suis sidéré par mon incroyable pouvoir », puis il effectue sa traditionnelle pirouette et trotte vers la scène pour accepter une fois de plus tout ce qui lui est dû.

Stephen est de retour dans sa loge avant la fin des applaudissements. Il enfle son manteau, passe ni vu ni connu devant la loge de Josh, à présent pleine d’amis et de personnes venus le féliciter, puis contourne la foule compacte des journalistes, des fans, des chasseurs d’autographe, des badauds curieux et des paparazzis en quête d’une nouvelle altercation qui se sont massés à l’entrée des artistes. Toujours invisible, il resserre les pans de son manteau pour se protéger du froid et se dépêche de repartir chez lui, où l’attend la femme de Josh.

LE DIAZÉPAM

PRESQUE AUSSITÔT, IL COMPREND QUE QUELQUE CHOSE de terrible s'est produit.

Cela fait un moment qu'il écrase la sonnette à l'extérieur de l'immeuble. Ne recevant pas de réponse, il recule tout au bord du trottoir et crie en direction de sa fenêtre faiblement éclairée pour tenter de se faire entendre malgré le bruit des voitures qui roulent sur la chaussée mouillée. En vain.

— Nora ! crie-t-il de nouveau en essayant d'ignorer les railleries des clients du Fried Chicken Idaho.

Il revient dans le hall d'entrée pour composer le numéro de la jeune femme sur son portable, mais jure tout bas lorsqu'il tombe de nouveau sur sa messagerie. Faute d'une meilleure idée, il prend son courage à deux mains et retourne près de l'interphone pour sonner chez Mme Dollis.

La vieille femme passe une tête prudente par la fenêtre, telle une marionnette déroutante avec sa cigarette serrée entre ses doigts déformés par l'arthrose.

— Allez-vous-en !

— Bonsoir !

— J'ai dit, allez-vous-en ! Saletés de gamins...

— Madame Dollis, c'est...

— Foutez le camp !

— Madame Dollis, c'est moi, Stephen. Stephen McQueen, votre voisin du dessus.

— Il est 23 heures !

— Je sais, je suis désolé, mais je suis enfermé dehors, madame Dollis.

— Non, c'est faux.

Stephen pousse un juron à voix basse.

— Je vous assure que si, madame Dollis.

— Alors comment se fait-il que j'entende votre télé au-dessus de chez moi ?

— C'est quelqu'un d'autre, madame Dollis.

— Qui ? Pas des cambrioleurs...

— Une amie. J'ai donné mes clés à une amie.

— Vous ne devriez pas confier vos clés à n'importe qui.

— Je sais, madame Dollis, et ce n'est pas le cas. C'est une amie à moi.

— Mais pourquoi elle ne vous ouvre pas ? Si c'est une...

— C'est ce que j'aimerais comprendre.

Mme Dollis met une éternité à venir lui ouvrir.

— Des renards ont encore fouiné dans les poubelles...

— Pas maintenant, madame Dollis.

Stephen passe devant elle et gravit en hâte les quatre volées de marches jusque chez lui, où il trouve porte close. Paniqué, il martèle le battant.

— Nora ? Nora, c'est moi. Tu es là ? Nora ! Ouvre...

Pas de réponse. Il distingue un ruban de lumière grise tremblotante par l'interstice sous la porte et le rugissement d'une bande-son – *Certains l'aiment chaud*, peut-être. Il dévale un étage pour aller frapper chez Mme Dollis et patiente en se balançant sur ses talons jusqu'à ce que, enfin, elle apparaisse sur le seuil de son appartement, d'où s'échappe une odeur suffocante de vinaigre et

d'oignons frits.

— Quoi encore ?

— J'ai besoin du double de ma clé, madame Dollis.

— Pourquoi ?

— Parce que mon amie n'ouvre pas.

— Pourquoi ?

— JE NE SAIS PAS POURQUOI, C'EST BIEN POUR ÇA QUE J'AI BESOIN DE MA CLÉ !

— Ne me parlez pas sur ce ton, jeune homme !

— OK, je suis désolé, excusez-moi, mais j'ai vraiment besoin de mon double le plus vite possible.

Mme Dollis se renfrogne, mais va tout de même lui chercher sa clé, laissant Stephen faire les cent pas sur le palier, affolé, en proie à de terribles visions sur le spectacle qui l'attend peut-être chez lui. Des images de vieux classiques défilent dans sa tête :

Plan panoramique montrant un message posé sur le manteau de la cheminée, puis gros plan très serré sur un flacon vide de médicaments qu'une main laisse tomber par terre...

Il arrache la clé que lui apporte Mme Dollis, remonte les marches en courant et entre chez lui.

Vêtue de sa robe noire, Nora est étendue sur le canapé, dans la lueur grise vacillante de l'image projetée au mur – la scène sur le yacht entre Curtis et Monroe dans *Certains l'aiment chaud*. On pourrait la croire endormie si elle ne restait pas appuyée sans bouger sur la télécommande alors que les haut-parleurs hurlent à vous crever les tympans. Stephen lui soulève doucement la tête pour couper le son, puis s'agenouille devant elle. Il remarque tout de suite que son haleine sent le whisky, puis il aperçoit une bouteille vide qui a à moitié roulé sous le canapé et deux cigarettes déchirées sur la table basse.

— Oh non, non, non. Nora, tu m'entends ? Nora, réveille-toi...

Il approche son visage du sien et sent son souffle chaud et âcre sur sa joue. Le maquillage de la jeune femme a coulé autour de ses yeux en lui dessinant comme des hématomes, et il se dégage d'elle une odeur de transpiration, d'alcool et de vieux parfum.

— Nora, tu m'entends ? Si oui, ouvre les yeux.

— Qui c'est ? marmonne-t-elle à travers ses lèvres scellées. Josh ?

— Non, Stephen. C'est moi, Stephen.

— Hé, Stevie ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'habite ici, Nora. Tu te souviens ? Comment ça va ? Comment te sens-tu ?

— Moi ? Jamais été aussi bien. La pleiiiiine forme. Hé, Joshy est avec toi ?

— Non.

— Il est où, alors ?

— Je ne sais pas, Nora.

— Avec elle ?

— Non.

— Ici ?

— Non.

— TANT MIEUX ! TAAAANT MIEUX ! Je ne veux plus jamais, jamais revoir ce gros con, ce

salaud...

— Nora...

— Ce fils de pute, ce traître...

— Tu crois que tu peux te redresser, Nora ?

— Oh, ça m'étonnerait, répond-elle, amusée.

— Mais tu peux essayer ?

— Nan !

— Je crois vraiment que tu devrais...

— Nan !

— S'il te plaît ?

— Laisse-moi dormiiiiir ! Je veux me recoucher...

Ses yeux papillotent et son corps s'alourdit dans les bras de Stephen.

— Nora, écoute-moi. Est-ce que tu as avalé quelque chose ? Il faut que tu me dises si tu as pris des médicaments.

— Pour quoi faire ?

— Réponds-moi, Nora.

— Je ne sais pas. Juste les trucs habituels...

— C'est-à-dire ? Nora ? Nora ? Nora !

Mais elle a de nouveau perdu conscience. Stephen l'étend sur le canapé et va chercher son sac à main, dont il vide le contenu par terre : des mouchoirs en papier gluants et roulés en boule, des rouges à lèvres, des tampons, une pince à épiler, une brosse à dents, un tire-bouchon, les restes d'un rouleau de papier-toilette, une mini-ombrelle à cocktail, un énorme trousseau de clés, un petit couteau suisse et un flacon en plastique marron au fond duquel ne s'entrechoquent plus que trois cachets. « Diazépam », lit-il, écrit sur l'étiquette décolorée. « Éviter l'alcool. » Sans le lâcher, Stephen retourne s'agenouiller près de Nora et, pour la seule et unique raison qu'il a vu faire ça dans des films, il lui soulève une paupière. L'iris est bien là, plutôt normal quoique tremblotant, et les pupilles sont dilatées, mais il ignore complètement si c'est bon signe ou pas. Presque toutes ses connaissances en matière de premiers secours lui viennent de son expérience de Coursier à Vélo Asthmatique dans *Emergency Ward*. Malgré tout, il a la vague impression que le scénario actuel est de ceux qui imposent de gifler le sujet. Il appuie doucement sa main sur la joue de Nora, comme pour bien viser, l'éloigne un peu d'elle, la rapproche, l'éloigne davantage, puis la rabat brutalement.

— Aïe... Merde...! crie Nora, qui riposte en le frappant à l'oreille.

— Aïe !

— Hé, c'est toi qui as commencé, connard, gémit-elle.

Elle veut le frapper encore, mais par chance son coup ne fait qu'effleurer le crâne de Stephen. Il l'attrape par les poignets tandis qu'elle retombe en arrière, toute molle.

— Nora, il faut que tu me dises...

— Quoi encore ?

— Ces cachets... le diazépam... combien en as-tu pris ?

— Qu'est-ce que ça peut...? Oh, je vois. Tu crois que j'essaie de me foutre en l'air, c'est ça ?

Que ce bon vieux Joshy m'a brisé le cœur...

— Il faut que je sache.

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur le flacon, docteur Steve ?

— « Prendre un demi-comprimé une heure avant le coucher. »

— C'est exactement ce que j'ai fait.

— Un seul ?

— Un, ou peut-être deux.

— Peut-être plus de deux ?

— Je ne m'en souviens pas ! s'écrie-t-elle en ramassant un coussin pour le plaquer sur sa tête.

Maintenant, Stephen, va te coucher et laisse-moi dormir, tu veux ?

Stephen lui arrache le coussin.

— Tu ne peux pas dormir, pas tout de suite. Je vais te faire un café.

— Je ne veux pas de café.

— Mais tu as beaucoup bu, Nora.

— Et alors ? Je tiens bien l'alcool, moi, contrairement à d'autres dont je ne citerai pas le nom.

— Assieds-toi, au moins, et parle-moi.

Il grimpe sur le canapé, enroule un bras autour d'elle et la redresse sur son séant.

— Ou sinon regardons le film, propose-t-il en la tournant de force vers l'écran, qui passe à cet instant la scène du baiser entre Monroe et Curtis. Je trouve que Curtis est très sous-estimé en tant qu'acteur.

— Steeeeve McQueen, grommelle-t-elle d'une voix rauque en appuyant un doigt sur son torse. Putain... Quelle connerie, ce nom. Tes parents t'ont vraiment pas fait un cadeau, petit Stevie...

— Regardons le film, d'accord ? dit-il en restant calme.

— Merde, Steve, qu'est-ce que tu peux être chiant parfois...

— J'essaie juste de t'aider.

— Je sais, répond-elle en s'affalant sur lui. Mais ce côté serviable, mignon tout plein, eh bien parfois c'est trop chiant. Ça frôle la niaiserie. En fait, pour être franche, ça te rendrait presque un chouïa flippant...

— Tu es sûre que tu ne veux pas de café ?

Elle s'écarte brusquement et rampe vers l'autre extrémité du canapé, où elle se retourne pour le fusiller du regard.

— T'ES SOURD, OU QUOI ? J'AI DIT NON ! PUTAIN DE MERDE, STEVE, PAS ÉTONNANT QUE TA FEMME T'AIT LARGUÉ !

Le silence qui suit est tel qu'on entendrait une mouche voler. Assis chacun de son côté, ils se regardent en chiens de faïence dans la lumière grise vacillante. Ces paroles ont fait l'effet d'un coup de poing à Stephen, qui a porté une main à sa tête. Sa bouche s'ouvre et se ferme tour à tour en commençant à former des mots qu'il se retient de prononcer.

Nora s'essuie la commissure des lèvres du revers de la main puis se laisse aller contre le dossier du canapé, les yeux clos, et se roule en boule en ramenant sa robe sous elle.

— Je t'emmerde, Nora, dit Stephen comme s'il se parlait à lui-même.

— Hé, je t'emmerde aussi, Stevie, réplique-t-elle, tranquillement mais sans conviction, en se ramassant encore plus sur elle-même.

Stephen se lève lentement et passe dans la cuisine, dont il referme la porte derrière lui. Enfant, quand il entendait les adultes déclarer : « J'ai besoin d'un verre », il se demandait toujours ce qu'ils voulaient dire par là. Maintenant, il sait. Ces derniers jours, il a eu bien trop souvent envie de boire lui aussi. Mais surtout, il se surprend maintenant à envier l'abrutissement de Nora. Peut-être que s'il

se soûlait et se droguait autant qu'elle, il prendrait mieux les choses. Cela lui semble non seulement une bonne idée, mais encore une absolue nécessité. Il sort donc une bouteille de vodka du placard, en verse une bonne rasade dans un verre et y ajoute de l'eau gazeuse devenue plate et tiède. Puis, constatant qu'il serre toujours dans sa main le flacon marron de comprimés, il dévisse le bouchon, gobe un cachet et vide son verre d'un trait, sans bien savoir ce qui en résultera.

Il se ressert un doigt de vodka.

Il entend soudain un bruit dans la pièce à côté. Un gros choc assourdi, comme un corps qui tomberait, disons, d'un canapé. Stephen résiste à la tentation d'aller aider Nora et reste où il est pour vider de nouveau son verre. Un long gémissement de douleur lui parvient peu après – le genre de gémissement que l'on émet quand on vient de tomber, disons, d'un canapé. Il perçoit des pas titubants, jusqu'à ce que Nora apparaisse sur le seuil de la cuisine, où elle s'accroupit en se tenant à la poignée et à l'encadrement de la porte. Avec son paquet de cigarettes à la main, ses lèvres mouillées et son teint livide à l'exception des traînées noires autour de ses yeux, elle ressemble à une actrice de cinéma muet.

— Coucou, dit Stephen en s'efforçant de garder un air sévère. Comment te sens-tu ?

— Super... mal.

— T'inquiète, on dit tous des choses qu'on ne...

— Non, je veux dire : j'ai envie de vomir, lâche-t-elle, avant de se précipiter dans la salle de bains.

ILS SE SERRENT TOUS LES DEUX DANS LA PETITE PIÈCE. Stephen passe doucement la main dans le dos de Nora, repousse ses cheveux humides de son front. Une telle intimité aurait certes pu être excitante, mais même si la colère de Stephen est retombée, le fait que Nora vomisse dans le lavabo – de façon abondante et répétée, qui plus est – n’est pas franchement propice au romantisme. Cela dure longtemps, si longtemps qu’il finit par apporter deux chaises qu’il fait entrer tant bien que mal dans la salle de bains afin qu’elle puisse rendre tripes et boyaux dans un relatif confort.

Ils restent assis là en silence, ou du moins sans parler.

— J’adore ta déco, finit par dire Nora d’une voix éraillée.

— Merci.

Elle écarte la tête du lavabo.

— Bon, je crois que c’est fini.

— Espérons.

Elle s’affaisse sur sa chaise et lui sourit.

— Eh bien, même après une journée aussi merdique, on arrive toujours à s’éclater, toi et moi.

— Comment ça va ?

— Oh, oh, le Dr Steve est de retour, réplique-t-elle, avant d’appuyer une main sur son front, puis sur son ventre. Je me sens dans un état... bizarre. Ne t’inquiète pas, je ne vais pas te demander de me prêter ta brosse à dents. J’ai la mienne dans mon sac.

Stephen va la lui chercher et emporte les chaises au passage. De retour dans la salle de bains, il regarde Nora se laver laborieusement les dents d’une main et attraper ses cigarettes de l’autre. C’est fou comme elle lui fait penser parfois à un capitaine de chalutier aux mœurs inhabituellement urbaines.

— Tu veux prendre une douche, histoire de te rafraîchir un peu ?

— Peut-être. Ouais, peut-être.

Il se penche près d’elle pour ouvrir le robinet, puis repart dans le salon chercher des vêtements propres. Après avoir sorti un tee-shirt d’un tiroir et un pantalon de jogging de son sac à linge, il revient dans la salle de bains désormais pleine de buée.

La scène sous ses yeux lui rappelle d’emblée celle, dans *Witness*, où le flic de Philadelphie blasé joué par Harrison Ford observe Kelly McGillis, la veuve amish, tandis qu’elle prend son bain, et où tous deux échangent un regard brûlant. Mais il n’y a aucun désir à l’horizon dans le cas présent, ou aucun qu’il puisse percevoir, dans la mesure où Nora s’emploie en vain à faire passer sa robe pardessus sa tête. C’est celle qu’elle portait le soir de leur rencontre, à la fête d’anniversaire de Josh – une vieille robe noire, très belle, lustrée aux épaules et aux fesses –, mais elle a voulu l’enlever sans défaire les boutons des épaules, de sorte qu’elle se contorsionne en tous sens, dévoilant sa peau marbrée et pâle, ses genoux cagneux, ses sous-vêtements dépareillés et son collant noir filé. Tirant d’une main sur le tissu afin de dégager son menton, elle s’aide de l’autre, celle qui tient sa cigarette allumée, pour garder l’équilibre et ne pas basculer la tête la première dans la douche. Face à ce spectacle, Stephen se sent soudain l’âme d’un amish et tente galamment de se concentrer sur un carreau en polystyrène du plafond.

— Besoin d’un coup de main ? dit-il pour signaler sa présence.

— Quelqu'un a éteint la lumière, docteur, glousse-t-elle sous sa robe.

— OK, attends.

Il s'avance juste au moment où elle trébuche et tombe sur lui en le repoussant contre le mur. Hilare, elle reste collée à lui pendant qu'il s'efforce avec beaucoup de précautions de déboutonner sa robe de l'intérieur.

— Aïe ! Mes cheveux ! Mes cheveux !

— Ne bouge pas.

— J'essaie...

Un bouton se détache, que Stephen récupère au vol.

— C'est bon, je l'ai. Attends...

Il remonte la robe et tire fort dessus en espérant que Nora ne l'entendra pas se déchirer. Au bout de quelques instants, elle ouvre un œil barbouillé de noir, puis l'autre, mais reste contre lui. Elle se rapproche même encore, et quelques secondes s'écoulent ainsi sans qu'aucun d'eux fasse un geste. Stephen soutient Nora, les mains sur son dos nu que la buée de la pièce et la transpiration ont rendu moite. Ils sont nez contre nez et la hanche de la jeune femme s'enfonce durement dans son ventre – une pose à mi-chemin entre un slow et une mêlée.

Elle éclate de rire, toujours éméchée.

— Ma foi, voilà qui est... intéressant, murmure-t-elle, sa joue collée contre la sienne.

— En effet.

— Ça te dit de te joindre à moi ? lui souffle-t-elle à l'oreille.

La main de Stephen s'est frayé un chemin sous l'attache de son soutien-gorge. Nora a la peau douce et chaude, mais son haleine empest la cigarette, le dentifrice et le whisky, et une autre chose à laquelle il n'a pas envie de penser.

— Je te proposerais bien de danser, mais je crois que mon collant est en train de glisser, ajoute-t-elle.

Avec toute la suavité dont il est capable, Stephen tend le bras derrière elle pour attraper le tissu et le remonter.

— Et voilà.

— Merci beaucoup, jeune homme. On danse, alors ?

— Danser ? Non, je crois que je ferais mieux de te laisser.

— Oh, fait-elle avec une moue. Très bien, espèce de rabat-joie.

— Une autre fois, peut-être.

— Oui, peut-être. Peut-être, répète-t-elle en souriant, avant de lui décocher un clin d'œil charbonneux.

— J'emporte ça ou tu veux la garder sous la douche ? demande-t-il en montrant la cigarette incandescente qui, pour l'heure, fume contre le rideau en plastique.

Nora fronce les sourcils et approche le mégot de ses yeux pour l'examiner avec curiosité, comme si quelqu'un l'avait coincé entre ses doigts sans sa permission.

— Peut-être pas, dit-elle.

Puis elle hausse les épaules, tire une dernière bouffée et passe la cigarette à Stephen, qui la porte à sa bouche en remarquant que Nora en a un peu humidifié le bout. La jeune femme l'observe fixement sous ses paupières lourdes, les lèvres légèrement en avant en une parodie enivrante et enivrée de séduction. Ne sachant pas quoi faire, Stephen se penche sous la douche pour tapoter le

dessous du pommeau.

— Ça brûle ? s'enquiert Nora.

— Un peu. Tu veux que je mette plus d'eau froide ?

— Non. Certains l'aiment chaude, et moi la première.

Stephen commence à émettre son bourdonnement.

— Hé, vous êtes nerveux, docteur ?

— Pourquoi le serais-je ?

— Vos narines frémissent.

— Ouais, ça m'arrive parfois, dit-il en se pinçant le nez. Désolé.

— Ne soyez pas désolé, docteur. J'adooooore ça.

Nora appuie encore plus sa hanche contre la sienne, tant et si bien qu'il éprouve une brusque douleur dans l'entrejambe, comme s'il avait heurté le coin d'une table. Les yeux fermés, elle a incliné la tête vers lui. Il pourrait l'embrasser en toute impunité, ça ne fait presque aucun doute. Il médite cette possibilité. Embrasser quelqu'un, est-ce un acte que l'on peut commettre « en toute impunité » ? Certes, la situation a un caractère érotique un peu gênant amplifié par l'alcool, mais si ce n'est pas quelque chose de complètement répréhensible, les « docteur » que Nora lui adresse l'agacent, tout comme l'idée que ce petit jeu aguicheur résulte moins d'une attirance muette que d'un mélange de whisky, de médicaments et d'un désir de vengeance. Quant à cette réplique, « Certains l'aiment chaude, et moi la première »..., il est trop vieux et trop sage pour saisir des perches pareilles. Non sans effort, il se résout à ne pas l'embrasser – une décision simplifiée par le renvoi bilieux que Nora réprime juste avant de changer de couleur et de le pousser pour s'approcher du lavabo.

— Ça va ? s'inquiète-t-il, de nouveau en mode docteur.

— Je crois. Je ferais peut-être bien... de prendre cette douche.

— Tu arriveras à te débrouiller toute seule ?

— Je pense. Sinon, je crierai.

— Bon, tu sais où me trouver...

— Je sais, oui, dit-elle en levant les yeux et en lui décochant un sourire nauséeux.

Il sourit en retour, ferme la porte et s'allonge sur le canapé au moment où Marilyn chante « I'm Through With Love » au piano, le son toujours coupé.

Nora réapparaît un quart d'heure plus tard, démaquillée, pâle et l'air un peu plus sobre dans son tee-shirt propre. Se tenant le ventre, elle s'étend à côté de lui, tête baissée, souriante et renfrognée à la fois. Un moment s'écoule durant lequel ils contemplent la lueur des fausses braises du chauffage électrique pendant que les cheveux de Nora mouillent les vêtements de Stephen.

— Chaque fois que je ferme les yeux, la pièce se met à tourner.

— Ne les ferme pas, alors.

— Mais il le faut. Je suis crevée.

— Reste ici avec moi. Tu te sentiras bientôt mieux.

— Bientôt ?

— Tôt ou tard.

Elle change de position pour fixer le plafond, ses jambes posées sur celles de Stephen.

— Ces dernières vingt-quatre heures ont été les pires de ma vie.

— Moi aussi. Enfin, elles entrent dans le Top 5.

— Pourquoi ? demande Nora, inquiète.

— Je t'expliquerai un autre jour.

Elle soupire et se roule en boule.

— Qu'est-ce qu'on va faire, Stephen ?

— Tu veux dire, au sujet de Josh ?

— Lui. Et tout le reste aussi.

— Pour ce soir, rien. Attendons demain matin. On en reparlera.

— Tu crois que les choses s'arrangeront d'ici demain ?

— S'arranger, non. Mais on y verra plus clair, peut-être.

— Pourquoi tu te donnes autant de mal, Steve ?

— Comment ça ?

— Avec moi. Pourquoi tu supportes tout ça ? Qu'est-ce que tu espères ?

— Je n'en ai aucune idée.

Nora soupire longuement en fermant les yeux. Stephen se penche vers elle pour voir son visage. Deux petits croissants de dentifrice sèchent au coin de ses lèvres et il éprouve une envie soudaine de les essuyer avec le pouce et l'index. Elle a dû sentir qu'il l'observait parce qu'elle change de position pour se tourner vers lui.

— Quelle heure est-il ?

— 2 h 30.

— Oh, merde, grogne-t-elle. On devrait essayer de dormir.

— OK. Prends le lit, je reste ici.

— Je sais que je suis censée protester, mais je ne tiens plus debout. À moins...

— Quoi ?

— À moins qu'on dorme ensemble. En tout bien tout honneur, hein. Juste... pour se réchauffer, quoi.

— Je ne peux pas, Nora.

— Pourquoi ? murmure-t-elle après un silence.

Il pourrait le lui dire, évidemment, mais elle a déjà refermé les yeux et sa respiration est devenue plus lente et plus profonde. Se confier à elle pendant qu'elle dort ne servirait à rien. De plus, il a des crampes dans la jambe et celle-ci tressaute de façon déconcertante, ce qui risquerait de tout gâcher. Comme pour lui donner raison, Nora laisse échapper un ronflement étonnamment fort. Un ronflement de capitaine de chalutier citadin.

— Une autre fois, dit-il doucement.

Dans un film ou une pièce de théâtre, le héros la prendrait dans ses bras pour la coucher dans le lit sans la réveiller, mais il faut être réaliste : il est très probable qu'il l'assommerait contre la table basse en faisant ça.

— Viens te coucher, lui dit-il tout bas à l'oreille.

Et il l'accompagne jusqu'au lit.

— Je peux dormir, maintenant ? marmonne-t-elle.

— Oui.

Il s'étend ensuite tout habillé sur le canapé, remonte son manteau sur lui et, après un dernier coup d'œil à Nora, sombre dans un sommeil de plomb.

UNE TENSION SEXUELLE INAPAISÉE

IL EST RÉVEILLÉ AU MATIN PAR L'ODEUR DE SES PROPRES AISSELLES.

Ôtant le coussin sur son visage, il s'assoit et se tourne vers Nora. Elle est étendue sur le dos, vissée à son téléphone, l'air très pâle et fragile. Stephen la regarde froncer les sourcils, soupirer, effacer un message, en écouter un autre, froncer encore les sourcils, soupirer, l'effacer...

— Que se passe-t-il ?

— J'écoute mes messages.

— Deux des appels sont de moi.

— Et les quarante-trois autres ?

— Ah. Comment va-t-il ?

— Eh bien, les cinq ou six premiers messages sont pleins de regrets, les suivants furieux, puis geignards, puis défensifs, insultants, et maintenant, le ton est plutôt... sarcastique, je crois... Difficile à dire. Il semble bourré, ou bien à cran. Il est à la porte sans ses clés, alors, va savoir d'où il m'appelle.

Elle éteint le téléphone.

— Il est dans un sale état. Je devrais lui passer un coup de fil, peut-être.

— Oui, mais... pas tout de suite.

— Non, pas tout de suite, grommelle-t-elle en se tournant vers lui. Bien, je te dois des excuses. Pour les choses dont je me souviens, en tout cas. Je suis désolée, je n'ai pas été aussi torchée depuis le jour de mon mariage.

— Tu n'as pas à t'excuser.

— Je voudrais quand même te dire deux ou trois choses. Mais il va falloir que tu viennes ici. J'ai les jambes en coton.

Stephen la rejoint sur le lit.

— Le truc, c'est que j'avais le cafard et que j'ai un peu trop bu, voilà. J'ai voulu noyer mon chagrin et je crois que je l'ai plongé un peu trop longtemps dans l'alcool. Je ne voudrais pas que tu interprètes ça de façon trop... mélodramatique, d'accord ?

— Sauf que tu n'as pas avalé que de l'alcool, dit-il en lui prenant la main.

— J'ai juste voulu oublier toute cette histoire un moment. Tu peux le comprendre, non ?

— Sans doute.

— Le sujet est clos, alors ?

— Si tu veux.

— Oui, je le veux.

— Très bien, le sujet est clos.

Elle lui donne un petit coup d'épaule et s'incline vers lui.

— Il y a autre chose dont il faut qu'on parle ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, j'ai de drôles de bleus sur les hanches et j'ai très peur de me les être faits en me jetant sur toi.

— Il y a eu un peu de ça, oui.

— Ça n'a pas dû être marrant pour toi. Une fille bourrée, en larmes et en train de te baver

dessus...

— En temps normal, ça ne m'aurait pas gêné, mais le timing n'était peut-être pas idéal.

— Et est-ce qu'on a... Tu vois ?

— Je t'ai aidée à remonter ton espèce de caleçon, mais rien de plus.

Elle grimace et se bouche les oreilles.

— Mon « caleçon » ? Quel mot horrible !

— Désolé. Ton collant.

— Ah, c'est beaucoup mieux. Je devais être irrésistible, hein ?

— Oui, tu l'es... Tu l'*étais* en effet, mais tu avais aussi un peu trop bu et... euh... il y a des règles éthiques. Et puis j'avais peur que tu me vomisses dessus.

— Oh non...

— ... sans compter que tu es mariée...

— Bah, si peu.

— ... et, pour être honnête, j'étais en colère contre toi.

Ces mots font ciller Nora.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Parce que tu venais de me frapper.

— Moi ?

— Oui, oui.

Elle se redresse et le prend par le menton pour l'examiner.

— Mince, où ça ?

— Sur l'oreille. Je t'ai giflée d'abord, mais c'était pour des raisons médicales.

— Ah oui ? Ben... peut-être que moi aussi...

— Je ne crois pas.

— Excuse-moi. Pour ça, et pour toutes les horreurs que j'ai pu dire. Merci aussi d'avoir résisté à mes avances larmoyantes. Tu es un vrai gentleman, conclut-elle avec son plus bel accent anglais.

— Je t'en prie.

Aucun d'eux ne souffle mot après ça. Étendus côte à côte sur le lit, ils fixent le mur en face d'eux, jusqu'à ce que Nora montre une photo accrochée dessus.

— Ta femme et ta fille, hein ? Enfin, j'imagine, à moins que tu ne fasses partie de ces types qui traînent dans les maternités avec un appareil photo.

— Non, ce sont elles.

— Elles ont l'air sympas.

— Elles le sont.

Nora tourne la tête vers lui.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On reste ici ?

— Ici ? répète-t-elle sans enthousiasme.

— Je vais aller chercher à manger, et pendant que je serai parti, tu n'auras qu'à appeler Josh, lui dire que tu es dans un hôtel, que tout va bien et que tu le recontacteras quand tu te sentiras prête. À mon retour, on prendra une douche – séparément –, on fermera toutes les portes à clé, on éteindra tous les téléphones, je préparerai un petit déjeuner avec un peu de café et on pourra... tu vois, quoi... traîner. Regarder des films. Il faudra que j'aille jouer ce soir, mais je reviendrai tout de suite après.

A 22 heures au plus tard. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Ce sera comme si j'étais prise en otage ?

— Non, plutôt comme si... on était en vacances.

Devant le regard qu'elle jette sur la pièce autour d'eux, il se reprend :

— Bon, d'accord, peut-être pas en vacances. Mais simplement... à l'abri.

— On ne peut pas rester enfermés toute la journée à regarder des films, Stephen.

— Je sais.

— À un moment donné, il faudra bien qu'on sorte et qu'on affronte le monde réel.

— Je le sais aussi.

Se sentant réprimandé, il se lève et enfle vivement son manteau.

— Je reviens dans cinq minutes.

— Stephen ?

Il se retourne. Toujours étendue sur le lit, Nora le dévisage.

— Tu as conscience que je devrais partir, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Mais pas tout de suite, d'accord ?

— D'accord. Pas tout de suite.

Et Stephen sort avant qu'elle puisse changer d'avis.

LE GRAND DISCOURS

« TU AS CONSCIENCE QUE JE DEVRAIS PARTIR, N'EST-CE PAS ? »

La journée est sombre, oppressante, et il fait un froid de canard. Le ciel est gris et bas, comme s'il allait neiger ou qu'une tempête menaçait de s'abattre. Tout en longeant la rue vers la galerie marchande, Stephen C. McQueen se dit qu'il est sûr et certain de deux choses : il aime Nora et il va devoir le lui avouer à la première occasion.

Au Pricefavers, il inspecte les rayons sinistres en quête de mets délicieux de nature à donner envie à Nora de ne pas bouger de chez lui – ou, à défaut, de provisions ayant une quelconque valeur nutritionnelle. Il achète de l'aspirine effervescente, du lait, une miche de pain brunâtre, de l'eau pétillante et deux Mars, tout en réfléchissant à ce qu'il pourrait faire d'autre pour persuader Nora de rester, pour l'amener à voir au-delà de son studio miteux et de sa carrière au point mort, pour lui révéler le potentiel derrière la matière brute. Et pour la convaincre d'échanger une star infidèle contre un raté fou d'amour pour elle.

Il va falloir qu'il fasse un grand discours.

Dans un film, les mots lui viendraient naturellement, avec fluidité, sans effort. Les déclarations d'amour passionnées et éloquentes sont aussi répandues au cinéma que : « Je vous retire cette enquête, vous en faites une affaire trop personnelle », « Je ne veux pas que tu meures, tu entends ? » ou : « Je ne sais pas ce que c'est, mais cette créature n'est pas de ce monde. » Diverses formules conventionnelles défilent en accéléré dans son esprit – une succession aléatoire de mots et d'expressions rebattus : *je te vénère t'adore depuis qu'on s'est rencontrés plus que ma vie ne peux pas vivre sans toi on est faits pour être ensemble pense à toi à chaque instant de la journée dans mes rêves aussi tu es mon rocher mon étoile du Nord l'air que je respire...*

Il est évident que rien de tout ça ne va. Il sait aussi que, en l'état actuel des choses, il ne fait pas le poids et n'a aucune chance. Le timing est tout sauf idéal, il serait plus avisé de patienter, d'attendre le bon moment. Mais s'il n'agit pas, s'il ne dit rien, là, maintenant, Nora risque de retourner voir Josh, et même de lui pardonner. Pas tout de suite, bien sûr, mais au final. Il faut qu'il plaide sa cause sans tarder et qu'il montre à Nora une autre version de lui-même, une version meilleure, qui vaille la peine qu'on reste à ses côtés, du moins jusqu'à ce que la roue tourne pour lui. Il doit lui prouver qu'il n'y a pas que l'argent, le succès, les voyages, le statut social, le charisme, la confiance en soi, le charme, le glamour, la célébrité, les prouesses sexuelles et la beauté physique qui comptent dans la vie. Et qu'il possède des qualités bien plus précieuses comme...

Aucune ne lui vient à l'esprit, mais il en trouvera. Il improvisera, parlera avec son cœur, pas avec sa raison. Une évidence s'impose déjà : il faudra que ce discours soit mémorable.

« Tu as conscience que je devrais partir, n'est-ce pas ? »

Et si elle n'était plus là à son retour ?

Soufflant des nuages de vapeur dans l'air, il se met à courir avec ses sacs de provisions qui lui battent les mollets. Il répète des phrases qu'il pourrait prononcer, réfléchit à une façon de s'exprimer qui ne sonne pas comme un mauvais dialogue, ou une tirade trop conventionnelle, ou un plagiat : *depuis que je t'ai rencontrée plus que de simples bons amis vraiment envie de t'embrasser je t'adore te vénère on est faits pour être ensemble tu me complètes je t'aime j'ai besoin de toi j'ai envie de toi etc. Blablabla...* Doit-il se doucher d'abord et se laver les dents au cas où ils...? Non, sois spontané, reste dans l'instant présent. Les mots s'accumulent dans sa tête tandis qu'il monte

l'escalier, prêt à faire sa grande entrée et à laisser jaillir ses sentiments. Mais, alors qu'il insère la clé dans la serrure, il entend, pour la deuxième fois en douze heures, un bruit qui le pétrifie.

Sa propre voix. En train de chanter.

— *Tourne, tourne, petit moulin...*

Il a soudain l'impression que son cœur cesse de battre. Il ouvre la porte et découvre Nora assise sur le canapé avec sa brosse à dents dans la bouche et une couverture autour des épaules. *Sammy l'Écureuil chante les comptines les plus populaires* passe en 240 × 180 sur le mur en face d'elle, et elle tient sur ses genoux le BAFTA de son mari. Sans détacher les yeux de l'image, elle plonge la main dans les plis de la couverture pour chercher la télécommande, baisse un peu le volume, puis reprend sa brosse à dents dans la main.

— Salut, dit-elle d'un ton neutre, le regard fixe.

— Salut, répond Stephen aussi calmement que possible en venant se placer devant elle, dans la lumière du projecteur. Qu'est-ce que tu fais ?

— J'apprends à compter.

Et elle se remet à suçoter sa brosse à dents tout en se penchant pour pouvoir continuer à regarder le DVD.

— Non, sérieusement, Nora. Qu'est-ce que tu fais ? insiste-t-il, les yeux rivés sur le trophée avec le nom de son mari gravé dessus.

— Bon, puisque tu veux le savoir, j'essaie de déterminer ce qui est le plus bizarre. Voler le BAFTA de Josh ou jouer un gros écureuil dansant et chantant. En temps normal, j'aurais dit voler le BAFTA. Mais c'était avant que je voie ça. Maintenant, j'ai un doute...

Une nouvelle chanson vient de commencer :

— *Si vous êtes contents, criez : « Nous sommes contents ! »*

— « Nous sommes contents », répète doucement Nora avec un petit sourire à l'intention de Stephen.

Il pose ses sacs et tend la main vers le projecteur pour l'éteindre.

— N'y pense même pas ! s'écrie-t-elle en lui assenant un coup sur les doigts avec le trophée.

Il se résout à s'asseoir près d'elle et contemple la projection de son propre visage, rouge, énorme et ridicule sur le mur.

— Quel look, dit-elle d'un ton pincé.

— N'est-ce pas ? ironise-t-il faiblement.

— *Si vous êtes contents, tapez du pied...*

Nora tape du pied.

Stephen décide de passer en mode offensif, de transformer sa honte en indignation.

— L'autre question que je pourrais te poser, c'est : qui t'a autorisée à fouiller dans mes affaires ?

— Hé, écoute, *Sammy*, je comprends très bien. Tu n'es pas content et je le sais. Mais je n'ai pas fouillé dans tes affaires. J'avais froid et j'ai regardé dans ta penderie s'il y avait un pull ou une couverture. C'est là que je suis tombée sur... ça.

— Tu n'avais pas pour autant le droit de...

— J'allais tout ranger et faire comme si je n'avais rien vu, mais... désolée, certaines choses sont difficiles à ignorer, Steve.

— *Si vous êtes contents, criez : « Hourra ! »...*

— Tu sais, continue-t-elle, la plupart des hommes cachent seulement des films pornos au fond de

leurs armoires.

— Tu trouves ça mieux ou pire ?

— Ça se discute. S'il s'agissait d'un DVD de toi en costume d'écureuil faisant l'amour au BAFTA de mon mari, là, éventuellement, je pourrais considérer que c'est pire. Tu es très bon, au fait.

— Je suis né pour jouer ce rôle.

Elle sourit, encore une fois très brièvement.

— Je crois que c'est à ce stade que l'on dit : « Je peux tout t'expliquer. »

— Je le peux, oui.

— Vas-y, je suis tout ouïe, déclare-t-elle en se tournant vers l'image de Sammy et de ses grandes oreilles projetée au mur. Comme toi, du reste.

— Bon, ça, commence-t-il en montrant sa grosse tête rouge d'écureuil, je le fais en partie pour l'argent, en partie parce que j'aime...

— Tu le fais ?

— Pardon ?

— Tu as dit : « Je le fais », pas : « Je l'ai fait. »

— Je tourne la suite en ce moment.

— C'est pour ça que tu étais pris, hier ?

— Hum... oui.

— Tu ne m'avais pas parlé d'un film policier hyperviolent ?

— Dont l'action se situe dans les bois.

Nora éclate de rire. Stephen en profite pour essayer de récupérer la télécommande, mais elle lui donne un coup avec sa brosse à dents et cache le boîtier sous la couverture. Sammy l'Écureuil a heureusement cessé de chanter et s'efforce maintenant d'expliquer la différence entre une addition et une soustraction à l'ours Brian.

— Pour ma défense, je pense que je m'en tire très bien.

— En effet. Mais il n'y a pas un problème d'échelle entre l'ours et toi, là ?

— C'est exactement ce que j'ai fait remarquer au réalisateur.

— Quel crétin, ce Brian.

— Je suis bien d'accord.

— ... *quatre* noisettes ! Tu lui dois *quatre* noisettes, espèce d'idiot...

— Nora, tu m'écoutes, oui ou non ?

— Désolée, j'ai du mal à me concentrer sur autre chose.

— Tu pourrais essayer, au moins ? S'il te plaît ? Tu ne me facilites pas la tâche.

— Je n'ai aucune intention de te faciliter la tâche, réplique-t-elle. Stephen, ce DVD... ça n'a pas d'importance. *Ça*, je m'en fiche. C'est même presque mignon – quoique, un peu flippant, quand même. Pour être honnête, ce qui m'embête, c'est l'histoire du BAFTA, dit-elle en posant ce dernier sur la table basse devant eux.

Le trophée les fixe de son œil valide¹.

— Ce ne serait pas aussi grave si tu avais volé... je ne sais pas, moi... de l'argent, par exemple.

— Je n'ai rien volé.

— Que s'est-il passé, alors ?

— Tu te souviens de la soirée où on s'est rencontrés ? Tu... S'il te plaît, ça t'ennuie si j'éteins ça ?

— Appuie sur Pause. Je ne veux rien rater.

Stephen s'exécute.

— Je disais donc : tu te souviens de cette fête où j'ai un peu trop bu et où j'ai fait une drôle de réaction à cause des antibiotiques que j'avais pris ? Eh bien, quand je me suis retrouvé dans ta chambre à la fin, j'ai vu le BAFTA de Josh. Je l'ai soulevé, juste pour le regarder, et... je faisais l'idiot devant le miroir quand tu es revenue me dire que mon taxi était arrivé. Tu te rappelles ?

Nora acquiesce. Un peu réconforté, Stephen poursuit laborieusement :

— Je ne devais pas avoir toute ma tête parce que j'ai fourré le BAFTA sous mon manteau, et avant que je comprenne ce qui se passait, j'étais dans le taxi qui me ramenait chez moi et j'avais toujours ce... ce truc.

— J'aimerais être sûre de bien tout saisir. Tu as volé le BAFTA de mon mari...

— Je ne l'ai pas volé. Je l'ai... rangé au mauvais endroit. Temporairement.

— Tu as temporairement rangé au mauvais endroit le BAFTA de mon mari parce que tu étais sous antibiotiques ?

— Non, ce n'est pas seulement à cause des médicaments. J'avais beaucoup trop bu aussi, mais...

— Et la liaison de Josh ?

— Sa liaison ?

— « Liaison » n'est sans doute pas le bon terme. Disons plutôt cette femme, ou ces femmes qu'il fréquente...

Reste calme. Improvise, et bien. Joue ton rôle.

— Quoi, ces femmes ?

— Tu étais au courant ?

Secoue la tête, lève les yeux au plafond, éclate de rire d'un air surpris et incrédule.

— Non-on-on.

— Ça veut dire quoi ?

— Quoi ?

— Ce « Non-on-on ».

— Ça veut dire que je n'étais pas au courant.

— Vraiment ?

— Oui.

Un silence.

— Je pense que tu mens.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Tes narines qui frémissent. Et ce « non-on-on » très bizarre. J'ignore où tu as appris à faire ça, Steve, mais crois-moi, aucun être humain n'a jamais émis un tel son. Jamais...

— Bon, d'accord.

— Tu savais ?

— Oui.

— Tu m'as menti ou c'est encore à cause des antibiotiques ?

— Non, non, je t'ai menti.

— Pour protéger Josh ?

— Non.

— « Non » ?

— Non, j’ai menti pour te protéger, toi.

— En quoi est-ce que cela me protégeait, Stephen ? demande Nora avec un rire amer.

— Je... je n’avais pas envie de te voir souffrir, et Josh m’avait promis qu’il changerait. J’avais aussi... d’autres raisons de ne pas vouloir être celui qui te l’apprendrait. Et puis je pensais que cela ne me regardait pas.

— Moi non plus, visiblement. Eh bien, j’espère que tu joues mieux que tu ne mens, Stephen, parce que tes bobards sont vraiment pourris.

— Je ne mens pas ! Je savais que tu le découvrirais tôt ou tard, mais je ne voulais pas que ce soit par mon intermédiaire. Je ne pouvais pas te prévenir moi-même.

— Pourquoi ?

— Parce que...

— Parce que quoi ?

— Parce que je t’aime.

Un silence.

— Tu...?

— Oui.

Un temps.

— Tu m’aimes ?

— Oui, je t’aime. Je crois que je t’aime, Nora. En fait, j’en suis certain. Je t’aime très, très fort.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis le début. Depuis qu’on s’est rencontrés.

— Et comment le sais-tu ? soupire-t-elle.

— Comment je sais quoi ?

— Que tu m’aimes.

— Parce que c’est un supplice.

Nora réfléchit, puis se tourne vers la grosse tête rouge aux dents en avant qui tremblote légèrement sur le mur.

— Je vois.

Stephen veut lui prendre la main, mais elle s’écarte et, pointant la télécommande comme un pistolet, appuie sur Play. L’image s’anime. Sammy l’Écureuil et Brian l’Ours se remettent à compter leurs noisettes : une noisette, deux noisettes, trois noisettes, quatre noisettes...

— Où vas-tu ? demande Stephen en voyant Nora ramasser sa robe et son manteau et se diriger vers la salle de bains.

— Chez moi, Stephen. Je rentre chez moi.

[1](#). Le visage représenté par le trophée présente la particularité d’avoir un œil évidé et l’autre non. (*N.d.T.*)

RÈGLEMENT DE COMPTES À L'IDAHO FRIED CHICKEN

POUR UNE SCÈNE D'AMOUR, on ne peut pas parler d'un franc succès. L'endroit était très mal choisi, le timing aussi et, s'il avait eu le choix, Stephen n'aurait rien eu contre une chance de tout reprendre depuis le début. Mais il est trop tard, maintenant. Nora quitte la scène. Une main sur sa tête, comme si c'était la seule chose qui la maintenait sur ses épaules, elle descend l'escalier d'un pas lourd. Il la suit quelques pas en arrière.

— Où vas-tu, Nora ?

— Je te l'ai dit, je rentre chez moi.

— Mais... et Josh ? Il ne sera pas là ?

— Qui sait ? Probablement.

— Tu ne veux pas rester pour qu'on discute de tout ça ?

— Pas maintenant, non, dit-elle en tirant sur la porte d'entrée de l'immeuble.

— C'est fermé. Il faut... Attends, laisse-moi faire.

Il lui ouvre la porte et elle sort dans la rue.

— Tu veux que je t'accompagne jusqu'à l'arrêt de bus ?

— Ça ira, merci, répond-elle, incapable de le regarder en face.

— D'accord. Alors autant que tu récupères ça, je suppose, dit-il en lui tendant le BAFTA mal rangé de Josh dans un sac en plastique Pricefavers.

Elle soupire et le prend en le tenant à distance, avec dégoût.

— Évidemment, continue Stephen, si tu pouvais lui raconter... je ne sais pas, moi... que tu l'as trouvé sous le lit, par exemple. Ce serait moins humiliant et ça rendrait les choses plus faciles pour moi. Mais si tu dois lui dire la vérité... j'allais le lui rapporter un jour ou l'autre, de toute façon. Je te jure que je n'ai pas agi intentionnellement. Si je n'avais pas avalé ces antib...

— Stephen, l'interrompt Nora en brandissant le sac avec le trophée comme s'il s'agissait d'un gourdin. Si tu prononces encore une fois le mot « antibiotiques », je te fais bouffer ce machin.

— Très bien. Désolé.

Dans le silence qui suit, Nora jette des coups d'œil autour d'elle comme si elle cherchait un moyen de s'échapper.

— Tu m'en veux, dit-il.

Elle soupire et se force enfin à lui faire face.

— Non, ce n'est pas ça. Je te suis reconnaissante de t'être occupé de moi et ça me touche que... tu éprouves des sentiments si forts à mon égard. Je m'en doutais un peu, je crois. Mais il faut quand même avouer que la situation est assez tordue.

— Je sais.

— J'ai besoin de me poser pour faire le point.

— Tu as une idée du temps qu'il te faudra ? demande-t-il, avant de faire machine arrière devant son haussement de sourcils menaçant. Non, ne réponds pas. Mais soit dit en passant, j'étais sérieux, tout à l'heure. Très sérieux, même. Je t'adore. Depuis toujours.

— Et je suis censée réagir comment, Stephen ?

— Eh bien... peut-être que tu pourrais y réfléchir ?

— Tu ne penses pas que j’ai assez de sujets de réflexion, là ?

— Je sais. Désolé. Il fallait que je te l’avoue, c’est tout. Ça devait sortir.

Nora lui prend la main par le bout des doigts.

— Quel numéro, marmonne-t-elle avec un petit sourire. Je dois y aller, maintenant.

Elle s’avance pour le serrer dans ses bras, en veillant à moins se coller contre lui que d’habitude – l’illustration parfaite d’une étreinte platonique. Puis Stephen pose une main au bas de son dos et, ouf, elle se rapproche et appuie légèrement sa joue contre la sienne. Ils restent ainsi un moment, jusqu’à ce que, derrière la jeune femme, il aperçoive une Audi TT gris métallisé qui démarre soudain de l’autre côté de la rue et se dirige vers eux. Il reconnaît la voiture, le visage du conducteur au volant, et pousse aussitôt Nora contre la porte de son immeuble – juste à temps. L’Audi traverse la rue à toute allure, monte sur le trottoir surélevé et s’échoue là dans un affreux froissement métallique, son capot à quelques pas seulement de la vitrine de l’Idaho Fried Chicken, ses roues avant tournant toujours.

Josh sort de sa voiture sans prendre la peine de couper le moteur. Il se coince la jambe dans la ceinture de sécurité, trébuche, tombe sur le trottoir, puis se redresse et fonce vers Stephen. Curieusement, il a encore son costume de scène et, avant qu’il ait le temps de comprendre quoi que ce soit, Stephen se retrouve soulevé de terre et plaqué contre la vitrine du fast-food, le menton douloureusement bloqué par un bras habillé d’une chemise blanche bouffante.

— Salut, Bullitt ! Tu ne t’attendais pas à me voir, hein, espèce de sale traître...

Les cheveux collés au visage par la transpiration, les yeux exorbités et rouges, le regard fou, les mâchoires serrées, Josh empeste la sueur et l’alcool. Un résidu de poudre jaunâtre se distingue sur le pourtour d’une de ses narines. Au contact d’un objet dur contre sa hanche, Stephen prend conscience que l’acteur porte aussi son épée. Il est attaqué dans la rue, aux abords de Battersea, par un acteur mondialement connu, ivre et défoncé, habillé en Byron et armé d’une épée. Ce n’est pas une situation qu’il se sent en mesure de gérer.

— JOSH ! crie Nora. JOSH, REPOSE-LE TOUT DE SUITE. TU ES RIDICULE !

— Mon amour, mon cœur, je veux juste avoir une petite conversation avec notre ami ici présent, rétorque Josh, les traits tordus et l’air mauvais. Juste une toute petite conversation amicale.

— D’accord, mais allons à l’intérieur, articule péniblement Stephen.

— Non, on est bien ici.

— Josh, je suis censée te trouver héroïque, là ? lance Nora en ricanant.

— Lâche-moi, Josh.

— Sinon quoi ? Sinon quoi, Bullitt ? Qu’est-ce que tu comptes faire ?

Josh le plaque encore plus fort contre la devanture du fast-food, si bien que Stephen sent presque celle-ci ployer derrière lui.

— Tu sais, Steve, je ne suis peut-être pas parfait, et j’ai peut-être fait un certain nombre de conneries, mais moi, au moins, je ne suis pas un hypocrite. Moi, au moins, je ne suis pas un mouchard. Moi, au moins, je n’utilise pas les gens, je ne fais pas semblant d’être sympa, je ne leur lèche pas les bottes pour aller chez eux draguer leur femme et coucher avec elle...

— Oh, arrête, Josh ! s’exclame Nora. Grandis un peu, tu veux ?

Mais Josh ne l’écoute pas.

— Je t’ai posé la question hier soir, n’est-ce pas, Steve ? Je t’ai supplié parce que je te faisais confiance. « Où est Nora, où est-elle ? — Aucune idée », m’as-tu répondu. Et pourtant, surprise ! Le

lendemain matin, la voilà qui sort de ce taudis, après avoir baisé avec toi.

— Josh, ne sois pas ridicule ! proteste Nora.

— Eh bien, tu peux oublier notre marché, mon vieux. Il n'y a plus aucun accord qui tienne entre nous.

— Il n'a jamais été de cette nature, tu le sais, très bien.

— Un marché ? demande Nora en les dévisageant tour à tour, perplexe. Quel marché ?

— Quant à toi, ma chérie, tu es gonflée. Oser me faire une scène pareille pour rejoindre ensuite le petit nid de Bullitt...

— C'est stupide, Josh. Nous sommes amis, rien de plus.

— Je pensais que tu avais meilleur goût, ma douce. Tu aurais quand même pu trouver mieux que cette...

Josh se tourne vers Stephen, le visage tout contre le sien, et, avec un mépris infini, ajoute :

— ... cette *doublure*.

L'expérience qu'a Stephen de la lutte à mains nues lui vient essentiellement de ses cours de combats scéniques. Pour donner un coup de poing, son instinct l'incite donc à viser un point juste au-dessus de sa cible avec sa main droite tout en claquant sa cuisse avec la gauche. Mais cette technique risque de ne pas être efficace face à un type fou furieux muni d'une épée. Contraint d'improviser, il réussit à enrouler une jambe autour de la cheville de Josh et à le pousser de toutes ses forces. Josh bascule en arrière et heurte durement le flanc de sa voiture.

— Bon, ça suffit, tous les deux ! s'interpose Nora, les bras tendus entre eux comme un arbitre.

Mais Josh s'est déjà redressé. Hilare, il se masse le dos et saisit son épée.

— Appelle la police, dit Stephen à Nora.

— Hors de question.

— Merde, Nora, il a une épée !

— Josh, écoute-moi. RANGE CETTE ÉPÉE.

— D'accord, d'accord, dit-il en ôtant sa ceinture et en jetant l'arme dans la voiture. Ça ira, comme ça ?

Stephen se dit qu'il ne peut pas rester sans rien faire, aussi adopte-t-il une posture défensive, une jambe en avant, les poings levés, ce qui lui donne l'air d'un personnage sur une affiche de cirque. Josh éclate de rire.

— Je suis formé aux arts martiaux, espèce de petit merdeux.

— Oh, c'est pas vrai... Arrêtez, bordel ! s'exclame Nora.

Josh l'ignore complètement.

— Allez, vas-y, mets le paquet, dit-il en prenant une pose digne d'une figurine de super-héros.

Une pose que Stephen se rappelle avoir vue lors du combat final de l'acteur contre le cyborg dans *TomorrowCrime*. Mais, si elle en jetait à Mégapolis 4, elle paraît un peu ridicule dans la banlieue de Battersea.

— Josh, dit-il en riant à son tour, est-ce que tu te rends compte à quel point tu as l'air con...

L'instant d'après, Josh est comme suspendu au-dessus du sol. Il tourne sur lui-même, son pied botté entre en contact avec la tête de Stephen, et le mouvement qui s'est révélé si efficace contre le cyborg l'est pareillement dans le cas présent. Alors même que le trottoir se rapproche à vitesse grand V de son visage, Stephen doit reconnaître que cela est assez impressionnant...

Josh le traîne ensuite à terre en le tirant par l'épaule, avant de s'asseoir sur sa poitrine et de le

saisir par le revers de son manteau pour approcher de lui sa tête enlaidie et déformée. Stephen note vaguement la pâleur et le regard paniqué de Nora, qui tente sans succès de faire bouger son mari en l'attrapant par le cou, et la réaction de ce dernier, qui la repousse si fort qu'elle tombe en arrière contre la devanture du fast-food.

Puis il sent le souffle âcre et brûlant de Josh à son oreille.

— Je sais que c'est toi qui as appelé ces photographes, Bullitt. Je ne peux pas le prouver, mais je le sais. J'ai tout compris la nuit dernière. Et je sais aussi pourquoi tu l'as fait. Parce que tu es *jaloux*, petit merdeux. Tu n'as jamais rien réussi dans ta vie, tu n'es qu'un raté, tu n'as pas supporté de voir quelqu'un qui, lui, y est arrivé, quelqu'un qui a tout ce que tu veux, et tu as tout fait pour me pourrir la vie. Tu veux que je te dise pourquoi tu es un loser ? Pourquoi c'est toi, la doublure ? Parce que tu le *mérites*. Tu n'es rien, mon pote, rien du tout. Personne ne s'intéresse à toi, personne ne sait même que tu existes, tu n'es qu'un pauvre type invisible, sans talent, médiocre...

La tirade n'est pas encore finie lorsque Stephen sent un mouvement dans l'air. Quelque chose vole devant ses yeux et heurte de façon audible la tête de Josh, avec un bruit qu'il n'a jamais entendu avant – celui du bronze entrant en contact avec des dents. Presque aussitôt, Josh bascule en arrière sur le trottoir où il reste étendu, les yeux papillotants, terrassé par son propre BAFTA du meilleur acteur.

Stephen se redresse avec peine. La statue de bronze toujours à la main, Nora est penchée sur Josh, dont elle essuie la bouche maculée de sang avec le coin de son manteau.

— Josh, je suis désolée, désolée. Ouvre les yeux, chéri, parle-moi...

Derrière eux, Stephen entend une fenêtre s'ouvrir en grinçant au premier étage de son immeuble. Il se retourne et aperçoit Mme Dollis qui regarde la scène, bouche bée.

— Nom de Dieu ! s'écrie-t-elle. Vous avez tué Josh Harper !

Acte 5

EN SCÈNE DANS CINQ MINUTES...

« Rappelez-vous toujours une chose avant d’entrer en scène : regardez-vous dans la glace et récitez vos trois “S” : Star, Super, Sourire. »

Woody ALLEN
Broadway Danny Rose

« Il y a les applaudissements et c’est immense... C’est comme des vagues d’amour qui franchissent la rampe. »

Joseph L. MANKIEWICZ
Ève

UNE ÉTOILE EST NÉE

UNE JOURNÉE DU MOIS D'AOÛT au cours du long et décevant été 1983.

À onze ans, à la piscine municipale de Ventnor, Stephen a cherché à impressionner Beverley Slater, la fille qu'il aimait plus que tout au monde, avec ses talents de plongeur. Après s'être assuré qu'elle le regardait, il est monté sur le plus haut plongoir, s'est posté au bout de la planche et, à ce moment-là seulement, alors qu'il se tenait seul sous un soleil brûlant, les yeux rivés sur le bassin et les gens, loin, très loin en contrebas, il a compris qu'il ne pourrait ni plonger ni nager, du moins pas sans l'aide de divers dispositifs de flottaison. Il avait peur de l'eau, de la hauteur, de la chute et de l'inévitable claque qu'il recevrait lorsque son corps percerait la surface à plat ventre comme un bout de viande jeté du haut d'un gratte-ciel. Il n'était absolument pas fait ni préparé pour être à cet endroit précis, à cet instant précis, tout au-dessus des nuages, à peine vêtu d'un maillot de bain bien trop petit, sous le regard sceptique de Beverley Slater et de toute la population de l'île de Wight. Le plongoir ressemblait soudain à une potence.

Et pourtant, il avait grimpé à l'échelle de son propre chef. Personne ne l'avait harcelé ni ne lui avait mis la pression. Il n'y était pas du tout obligé, mais il l'avait fait parce qu'il voulait que les autres le voient accomplir un acte impressionnant, surprenant et inattendu, un acte *extraordinaire*, pour une fois. Et à présent qu'il était là, il s'apercevait avec horreur que plonger et tomber sont deux choses très différentes.

Selon le *Livre Guinness des records* de l'année 1983, il était possible de faire tenir tous les habitants de la planète sur l'île de Wight. Les yeux baissés, Stephen a en effet eu la très nette impression qu'ils avaient tous fait le déplacement. Tout le monde le fixait du regard. Les gens avaient cessé de nager et de parler, de sauter dans l'eau et de se peloter, et tous les visages étaient tournés vers le ciel, dans l'attente du plongeur spectaculaire que ce jeune garçon de Shanklin allait exécuter. Serrant le bout du plongoir de ses orteils, il s'est penché. Il distinguait à peine Beverley Slater, qui se mordait la lèvre et l'incitait à y aller. Aucun doute possible, il n'y avait qu'une solution s'il voulait éviter l'humiliation totale.

Il a inspiré profondément et la foule est restée sidérée devant le calme, la maîtrise et le talent extraordinaires avec lesquels il a fait demi-tour, puis redescendu l'échelle avec beaucoup, beaucoup de précautions.

— Je veux et j'exige d'exquises excuses, je veux et j'exige d'exquises excuses...

Assis dans la loge de Josh Harper, devant le miroir de Josh Harper, vêtu du costume de scène de Josh Harper, Stephen C. McQueen essaie de toutes ses forces de se rappeler comment respirer.

L'approche traditionnelle qu'il privilégie depuis plus de trente-deux ans maintenant – celle qui consiste à inspirer en gonflant la cage thoracique puis à expirer – ne semble plus fonctionner en mode automatique. Il est passé au contrôle manuel en se remémorant chaque étape l'une après l'autre – inspire, expire, maintenant inspire, puis expire encore –, mais si pour l'instant cela semble fonctionner à peu près, il est évident que ce ne sera pas tenable sur la durée. Pris de vertiges, nauséeux, il a tout juste assez d'air dans le corps pour rester assis en se regardant dans le miroir. Inutile d'espérer réussir à se lever, à se déplacer et à faire ce qu'il a à faire. Il jette un coup d'œil à sa montre sans la voir. Depuis qu'il est arrivé au théâtre, le temps semble avoir perdu sa qualité

chronologique conventionnelle. Il se distend, s'arrête, et parfois même revient en arrière, si bien qu'il n'a absolument aucune idée de la marge dont il dispose avant de...

— Monsieur McQueen, en scène dans dix minutes ! gronde le haut-parleur. Dix minutes, monsieur McQueen.

Il se lève pour s'étirer les jambes et se rassoit aussitôt. Marcher, respirer... Il n'y parvient plus du tout, pas plus qu'il ne parvient à lire l'heure. Et parler ? Peut-il encore parler ? Il se penche vers le miroir.

— « Fou, mauvais et dangereux... »

Il remarque que ses narines frémissent. Recommence, sans les faire bouger.

— « Fou, mauvais et dangereux... »

Non, elles remettent ça. Comme si, douées de volonté, elles s'ouvraient et se refermaient au rythme de ses paroles, tel un organisme primitif sur un récif corallien. Il essaie une fois de plus, en les bloquant physiquement. C'est mieux, mais tout de même pas très pratique, pas pour un spectacle de quatre-vingt-dix minutes. Il devrait peut-être avertir Donna qu'il ne peut pas aller plus loin. Ce serait plus facile. Dire qu'il est malade, qu'il s'est fracturé le crâne par accident ou qu'il souffre d'un collapsus pulmonaire. Peut-être est-ce pour ça qu'il ne peut pas respirer, d'ailleurs. Peut-être l'un de ses poumons s'est-il bel et bien affaissé exprès.

Ou peut-être devrait-il filer sans se justifier, sortir en douce par l'issue de secours, ou passer par la fenêtre de la loge et descendre le long d'une gouttière, ou nouer des draps bout à bout pour rejoindre Shaftesbury Avenue et la liberté. On ne peut pas l'obliger à jouer, après tout. On ne peut pas l'y forcer.

Quelqu'un frappe à la porte, faisant naître en lui une brusque bouffée d'espoir. Il a neigé presque tout l'après-midi. Peut-être le spectacle doit-il être annulé à cause du mauvais temps. Ou peut-être y a-t-il eu une coupure de courant, ou un effondrement du poulailler, ou toute autre intervention divine, mais non, ce n'est que Michael, le régisseur adjoint, porteur d'un bouquet de roses de supermarché légèrement abîmées. Il sourit gentiment à Stephen derrière ses fleurs – le genre de sourire sinistre qu'on voit plutôt dans les unités de soins intensifs.

— Elles viennent d'être livrées à l'entrée des artistes, Steve.

Stephen regarde la petite enveloppe adressée à « M. Stephen C. McQueen » d'une écriture bleue et soignée, tout en rondeur, avec un smiley au milieu du Q. Il ne connaît qu'une personne qui remplisse tous les espaces disponibles avec de tels symboles.

— Tout va bien ? demande Michael, une main sur son épaule.

— Nickel. Des nouvelles de Josh ?

— Ça va. Il se repose chez lui.

— Tout seul ?

— Non, Nora s'occupe de lui, je crois.

— Bien. Bien. Il est peu probable qu'il saute dans un taxi pour venir ici, j'imagine ?

— J'en ai peur. Désolé.

— Non, non. C'était juste une idée, comme ça.

— Bon, mets-leur-en plein la vue, hein ?

— Je vais essayer.

— Encore dix minutes, OK ?

— Je sais.

Stephen attend que la porte se soit refermée pour lire la carte.

Cher papa,

Bonne chance. Je sais que tu seras excellent ce soir.

Bisous

Sophie

Elles sont là. Le sort en est jeté, impossible de reculer. Il range la carte dans l'enveloppe, se lève en vacillant un peu, puis longe le couloir qui mène à la scène côté cour.

— À tout à l'heure, champion ! lui lance Maxine dans son peignoir blanc en passant la tête hors de sa loge.

— Merci.

— Au fait... le baiser pendant la scène dans la chambre à coucher. Ne mets pas la langue, hein ? Stephen éclate de rire.

— Je croyais que je devais tout faire comme Josh ?

— Seulement jusqu'à un certain point, chéri, dit-elle en l'embrassant sur la joue. Tu vas cartonner.

Donna l'attend dans les coulisses, souriante, tel un bourreau joyeux près de sa potence.

— Bon, tout le monde est là.

— Tout le monde ? Tant mieux.

— Il y a un peu moins de spectateurs à cause du temps, mais la salle est presque pleine.

— Parfait, parfait...

— Vous êtes sûr que ça va ?

— Oh oui, absolument.

— Parce que vous êtes tout pâle.

— Ah oui ?

— Vous voulez que je retarde le lever de rideau ?

— Pendant une semaine et demie, c'est possible ?

Cela ne fait pas rire Donna.

— Si vous y tenez vraiment, Stephen, soupire-t-elle, je peux renvoyer les spectateurs chez eux.

— Non, non. Allons-y, Donna.

— Vous êtes sûr ?

— Oui.

— Parce que si vous ne pensez pas en être capable...

— Si, j'en suis capable.

— OK. Il n'y a personne pour vous ouvrir la porte à la fin, vous devrez le faire vous-même. Ça ira ?

— Je devrais y arriver.

— Un verre d'eau ?

— Non, ça va.

— Bon, alors... Vous êtes prêt ?

— J'y vais.

— Au fait, Stephen...

— Oui ?

— Merde.

— Oh, je finirai probablement dedans.

Et Stephen s'avance sur la scène d'un pas aussi prudent que s'il marchait sur une fine couche de glace. Le rideau est baissé et il se fige un instant pour écouter le terrible silence de la salle.

Mon but, se dit-il, est d'être fort, charismatique et byronien. Rappelle-toi que Sophie et Alison sont là. Je veux qu'elles soient fières de moi.

Il va s'asseoir au bureau, ramasse la plume et s'appuie contre le dossier de son siège. La chemise adhère aussitôt à sa peau couverte de sueur. Les lumières faiblissent au-dessus de lui pour laisser apparaître un chandelier dont les ampoules électriques imitent la lueur des bougies. Stephen constate que la plume tremble dans sa main et il ressent soudain tous les besoins possibles et imaginables que l'on peut souhaiter soulager aux toilettes.

Trop tard, la musique démarre, bien plus forte et plus puissante que lorsqu'elle s'échappait du haut-parleur dans sa loge. Il inspire profondément, puis une deuxième et une troisième fois, puis expire, puis inspire de nouveau deux fois et expire, puis inspire et expire deux fois, puis inspire deux fois et expire, tout ça avant de s'humecter les lèvres et de répéter la première réplique dans sa tête : « Foumauvaisetdangereuxc'estcequ'onditdemoifoumauvais etdangereuxc'estcequ'onditdemoi... »

Il perçoit un *clic*, suivi d'un ronronnement mécanique tandis que le rideau se lève lentement, très lentement, telle la lame d'une guillotine que l'on hisse. L'air de la salle se mêle à celui de la scène, comme si un sas s'ouvrait dans un vaisseau spatial. D'instinct, il s'accroche d'une main au bureau pour ne pas être aspiré par le vide. Essayant d'oublier combien il est absurde de faire semblant d'écrire de la poésie avec une grande plume blanche, il griffonne ces mots sur le parchemin maculé de taches de thé, avec une encre imaginaire et une belle calligraphie byronienne :

Au secours

Au secours

Auuuuuuu

Secouuuuuuuuurs.

Une fois le rideau complètement levé, la musique baisse. La chaleur du projecteur braqué sur lui fait dégouliner une goutte de sueur le long de son nez. Il commence à compter dans sa tête – 1, 2, 3 –, une technique qui se révèle toujours si efficace – 4, 5, 6 – lorsque Josh l'emploie –, 7, 8, 9.

Parvenu à 26, il entend un toussotement dans le public. « Ça vient ? » semble-t-on demander. Stephen comprend qu'il ne peut plus reculer, il va devoir redresser la tête, dire quelque chose. Mon but est d'être... extraordinaire, songe-t-il, au moment où la goutte de sueur au bout de son nez vacille, tombe et s'écrase sur le parchemin avec un bruit qui résonne dans tout le théâtre. Le regard dans le vide, il fixe la lumière et prononce sa première réplique :

« Mauvais, fou et dangereux ! C'est ce qu'on dit de moi en Angleterre, maintenant. »

Sa voix se réverbère dans sa tête comme si un magnétophone la lui repassait à une vitesse inappropriée, de sorte qu'elle lui paraît trop aiguë, fluette, un peu étranglée et nasillarde. Et n'a-t-il pas dit « Mauvais, fou » au lieu de « Fou, mauvais » ? Oui ou non ? C'est le titre de la pièce,

comment a-t-il pu se tromper ? Comment peut-on être aussi stupide ? Doit-il reprendre ? Non. Aucune importance, oublie ça, dis la suite, vite, tu perds trop de temps, tu es trop lent, vas-y maintenant, et sois meilleur cette fois. Rappelle-toi : montre-toi distancié, magnétique, charismatique. Josh a tort. Tu n'es pas invisible, tu peux le faire. Tu es lord Byron, connu comme le personnage le plus sulfureux qui soit en Europe. Les femmes te désirent, les hommes t'envient. Maintenant, souris d'un air un peu moqueur, pas trop, juste à moitié, et parle...

« ... enfin, à ce qu'il paraît. Et, je dois l'avouer, c'est une réputation que je n'ai guère cherché à faire mentir. »

Pas trop mal, mieux même, mais ça sonne encore trop efféminé, limite gay, on dirait que tu viens juste de sortir de chez le dentiste. Articule. Parle clairement. Quoi d'autre maintenant ? Oui, oui, je sais ! Ce serait pas mal de se lever. Faire quelques pas. Bouger. Cela retiendra leur attention. Allez, debout ! Et essaie de marcher avec une grâce féline.

Stephen repose sa plume, se lève et heurte de la hanche le bord du bureau. Une vieille citation lui revient en mémoire – « Jouer, c'est d'abord se rappeler son texte et ne pas se cogner dans les meubles ». Apparemment, il est incapable de faire l'un ou l'autre, ce soir.

Il a aussi abominablement conscience de ses bras. Ces appendices en trop semblent avoir poussé sur ses épaules tels des tentacules étranges, extraterrestres, qu'il n'aurait jamais vus auparavant, qu'il ne saurait comment utiliser ou contrôler, et qui pendraient là, inutiles, comme de la viande dans la vitrine d'un boucher. Où vont-ils ? Où peut-il les fourrer ? Il va bien falloir qu'il trouve une solution pour pouvoir prononcer la phrase suivante. Il décide de se débarrasser de l'un d'eux au moins en coinçant une main dans la poche de son pantalon.

Quatre tentatives lui sont nécessaires pour se rendre compte qu'il n'a pas de poche, mais il se rassure en se disant que Byron devait tout le temps se faire avoir lui aussi. Il ramène alors ses bras derrière lui et les laisse là en attendant d'en avoir de nouveau besoin. Quel bonheur de ne plus être gêné par eux ! Il y voit aussi un geste historiquement très authentique, propre à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Le regard toujours dans le vague en direction du projecteur, il s'avance d'un pas nonchalant et effectue une, deux, trois grandes enjambées, quand il se rappelle soudain le pied-bot de Byron. Sa quatrième foulée se transforme en boitement un tantinet excessif, juge-t-il, un boitement à la Richard III, à croire que lord Byron s'est tordu la cheville. Mieux vaut l'atténuer et rester réaliste. Sauf qu'il est trop tard maintenant, parce qu'il est à l'avant de la scène. N'ayant plus nulle part où boiter, il a l'impression de se tenir nu et ivre mort au bord d'un précipice.

Ou d'un plongeon.

Et maintenant ? La réplique suivante.

« Comme toute réputation, elle est à la fois juste et néanmoins fantaisiste. »

Il perçoit l'écho de sa propre voix, qui lui paraît meilleure. Forte. Assurée. Professionnelle. Maîtrisée. Et ensuite ? Il visualise le texte de la pièce, le parcourt jusqu'à ce qu'il voie ces mots : « Examine les spectateurs. » Qu'à cela ne tienne : il prend un air à la fois amusé, moqueur et désabusé, et, ayant recouvré une vision nette, observe la salle, scrute le public, contemple les sièges...

Les sièges vides.

Des rangées et des rangées de sièges vides.

Des centaines de sièges vides.

Ferme les yeux (lentement). Rouvre les yeux (lentement). Regarde encore (calmement).

Le temps suspend son vol.

Il n'y a rien d'aussi vide qu'un théâtre presque vide.

Pour autant qu'il puisse en juger, six personnes sont présentes. Il en reconnaît trois – Alison, Sophie et, un peu plus loin dans le fond, absorbé dans son programme, Frank. Deux jeunes Japonais sont assis côte à côte, les pieds sur les dossiers devant eux. Tout au bout d'une rangée, le sixième spectateur se lève en courbant le dos et gagne vivement l'arrière du théâtre dans la pénombre. La lumière du panneau Exit permet à Stephen d'identifier l'une des ouvreuses.

Luttant maintenant pour conserver son air amusé, moqueur et désabusé malgré la terreur qui monte en lui, il tourne les yeux vers les balcons. Les bras croisés sur la balustrade et le menton en appui par-dessus, deux autres personnes, des inconnus, le fixent du regard en attendant qu'il poursuive. Sa vision se brouille, à tel point qu'il redoute de s'évanouir – ce qui ne serait pas génial dans la mesure où les chances pour qu'il y ait un médecin dans la salle sont statistiquement très minces. Pris d'une nausée, il éprouve une folle envie de reculer de quelques pas, de faire demi-tour pour s'enfuir en courant, pied-bot ou pas pied-bot, de s'engouffrer dans les coulisses, d'emprunter l'issue de secours, d'émerger dans la nuit et de continuer à courir, de filer le plus loin possible de cet endroit cauchemardesque, jusqu'à chez lui, et de fermer la porte de son appartement pour ne plus jamais, jamais la rouvrir.

Et ensuite ?

Il scrute de nouveau les rangées vides et repère Alison et Sophie qui, penchées en avant sur leurs sièges, irradient de joie comme deux démentes. Un grand sourire extatique aux lèvres, à deux doigts d'éclater de rire, Sophie ne regarde que lui et lui adresse un double clin d'œil en levant les pouces par-dessus le siège devant elle.

Il se rappelle alors qu'il peut jouer son rôle et, plus encore, qu'il est extrêmement doué pour ça, que c'est ce dont il rêve depuis toujours. Accomplir du bon boulot. Trouver ce qu'il aime et le faire en y mettant tout son cœur, du mieux qu'il peut, quoi que les gens disent. Et pour que Sophie soit fière de lui. Il sourit à sa fille – un sourire en accord avec son personnage, un sourire plein d'assurance, le sourire de celui qui contrôle la situation. Puis il inspire de nouveau et prononce sa réplique suivante. Et la suivante.

Quatre-vingt-treize minutes plus tard, tout est terminé.

LA GRANDE ÉVASION

— TU ÉTAIS *GÉNIAL* ! dit Sophie, assise sur le bord de la coiffeuse dans sa loge.

— Non, quand même pas, répond Stephen en boutonnant sa chemise.

— Si, tu étais génial. Hein, maman ?

— Il n'était pas mal, déclare Alison, avec un grand sourire.

— C'est pas ce que tu as dit. Tu as dit que tu le trouvais génial, toi aussi. Papa, comment tu as fait pour te souvenir de toutes ces phrases ?

— Eh bien, je ne me suis pas souvenu de chacune d'elles. J'en ai oublié certaines et inventé d'autres.

— Ça ne s'est pas vu, hein, maman ?

— Non, pas du tout, approuve fermement Alison.

— Sérieux ?

— Non, non. Enfin, pas vraiment. Je ne suis pas sûre que le vrai Byron ait employé si souvent « OK », mais ça m'étonnerait que les gens l'aient remarqué.

Un silence.

— Dommage qu'il n'y ait pas eu plus de monde, dit Stephen en s'efforçant de prendre un ton philosophe, comme si ce genre de détail ne l'atteignait pas.

— Si, il y en avait un peu, proteste Alison pour tenter encore de le rassurer, mais avec moins de succès cette fois. Et tous ceux qui ont vu la pièce l'ont aimée, c'est ça le principal, non ?

— Oui, répond Stephen, qui n'en est pourtant pas tout à fait certain.

Ils restent silencieux un moment, avant qu'Alison se penche vers lui, un peu raide, et lui donne un petit coup sur le bras.

— Bravo, toi.

— Ouais, bravo, papa !

— Merci, merci..., marmonne-t-il modestement en levant une main face à une foule invisible et imaginaire, assez semblable en fait à celle devant laquelle il a joué. Mais j'aurais préféré que vous évitiez la standing ovation à la fin.

— Hé, il n'y avait pas que nous. Les autres aussi se sont levés.

— Seulement pour remettre leur manteau.

— Pas du tout ! insiste Alison.

Stephen voulait juste plaisanter, mais il a comme un doute, à présent. Le silence retombe entre eux.

— Alison, reprends donc du champagne.

— Non, ça va, merci, dit-elle en recouvrant son gobelet en plastique.

— Allez... aide-moi. Je ne peux pas boire ça tout seul.

— Moi, j'en veux bien, intervient Sophie.

— Non, Sophie, tu n'as pas le droit. Tu commences déjà à avoir du mal à parler.

— Maman non plus n'a pas le droit, hein, maman ?

— Sophie ! la sermonne Alison, mais sans pouvoir cesser de sourire.

— Pourquoi ? s'enquiert Stephen.

À peine a-t-il posé la question qu'il devine la réponse. Oh non, pense-t-il. Oh non, pitié. S'il

vous plaît. Pas ça...

— Maman est enceinte !

... non, non, non, non, non...

— Félicitations ! crie-t-il.

Il se lève de son fauteuil et serre fort Alison dans ses bras en redoutant ce qui risque de se produire, si jamais il la lâche.

— Quelle bonne nouvelle ! souffle-t-il dans son cou.

Elle s'écarte de lui pour le dévisager.

— Tu es sûr ? demande-t-elle calmement.

— Mais oui ! C'est une excellente nouvelle, je suis ravi pour toi.

— Je ne suis enceinte que de six semaines et on ne devait le dire à personne encore, explique-t-elle en ébouriffant les cheveux de Sophie en guise de légère remontrance. Ça ne te fait rien ? murmure-t-elle ensuite à Stephen.

— Bien sûr que non. Hé, il n'est pas de moi, au moins ?

Il devine son sourire contre son oreille.

— Tu es sûr ? Vraiment, ça ne te fait rien ?

— Rien du tout. Je suis... enchanté pour toi. Je t'assure, je ne pourrais pas être plus heureux.

Il n'a jamais aussi bien joué de toute la soirée.

Un peu plus tard, il accompagne Alison et Sophie jusqu'à l'entrée des artistes. La neige tombe plus dru que jamais. En la voyant, Sophie pousse un cri de joie et s'élance dans la ruelle, le visage levé vers le ciel sous la lumière des réverbères.

— Comment disent les Français, déjà ? crie Stephen depuis la porte.

— *Il neige**.

— Ah oui, *il neige**.

— Je suis désolée, l'interrompt Alison en lui prenant les mains. Je ne voulais pas t'annoncer la nouvelle ce soir, mais Sophie est si excitée et... tu es sûr que ça ne te fait rien ? répète-t-elle encore.

— Sûr de sûr.

— Parce que je craignais que ça ne te contrarie.

— Ma foi... ça devait arriver un jour ou l'autre, non ? À force de partager le même lit avec un homme... Mais je suis ravi, vraiment. Pour toi et Colin. Embrasse-le de ma part, tu veux ?

Alison plisse les yeux avec scepticisme.

— Bon, OK, peut-être pas... Dis-lui que je le félicite, plutôt.

Une petite boule de neige grise s'écrase sur sa joue.

— Sophie, ne joue pas avec la neige, c'est sale et plein de seringues ! s'écrie Alison, avant de se retourner vers Stephen. Encore bravo pour ce soir, vraiment. Tu as été formidable. Je suis très fière de toi.

— Merci.

— Excuse-moi... Pour tout ce que je t'ai dit.

— Ce n'est rien. Je sais pourquoi tu l'as dit.

— Mais quand même. J'avais tort. Ça n'arrive pas souvent, mais là, je me suis complètement plantée.

— Peut-être.

— Non, vraiment. Tu étais... extraordinaire.

Nouveau silence.

— Tu sais quand Josh doit revenir ?

— Peut-être demain, peut-être lundi.

— Bon, profite bien de tes instants de gloire, hein ?

— Compte sur moi.

— Et j'espère que ça débouchera sur d'autres projets. Je suis prête à le parier, même.

— Ouais, ouais. Croisons les doigts.

Il l'embrasse, puis soulève Sophie dans ses bras et la serre fort contre lui.

— C'est toi le meilleur, lui chuchote-t-elle.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais, c'est tout. Et je suis super fière de toi, ajoute-t-elle tout bas.

Stephen la garde encore un peu contre lui et lui rappelle qu'il la verra le dimanche suivant. Après un dernier au revoir, toutes deux s'en vont. Il referme la porte du théâtre et, en se retournant, découvre Donna qui l'attend, les bras croisés.

— Elles ont aimé, on dirait ? lui lance-t-elle.

— J'ai l'impression, oui.

— Tant mieux, tant mieux.

Elle tente de sourire, mais y renonce tant cela lui est difficile.

— Bien, Stephen, vous avez le temps pour une petite autopsie ? En privé ?

— Oui.

Donna s'est exprimée d'un ton qu'il n'a pas entendu depuis un moment – celui de l'infirmière Mildred Ratched, dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou* – et il ne peut s'empêcher de se demander si « autopsie » est le mot le plus approprié qui soit. Il la suit toutefois jusque dans les coulisses, où il s'aperçoit qu'il a recommencé à faire son drôle de bourdonnement aigu, pareil au bruit d'un appareil d'assistance respiratoire que l'on vient de débrancher.

Sur scène, les techniciens réinstallent les accessoires pour la prochaine représentation. Donna et Stephen prennent place sur deux hauts tabourets dans un coin, près du trou réservé au souffleur.

— Bien. Bravo pour ce soir.

— Oh, merci, Donna. Je me suis un peu emmêlé les pinceaux, au début.

— Oui, on a remarqué. Mais c'était mieux vers la fin, et c'est ça le principal, n'est-ce pas ?

Une fois de plus, Stephen n'est pas certain que ce soit ça le principal, mais il ne relève pas le commentaire.

— Merci, Donna, répète-t-il.

— Terence a téléphoné pour s'excuser de son absence. Il monte un spectacle à Manchester et il n'a tout simplement pas eu le temps.

— Oh, ce n'est rien. Il sera là demain, peut-être.

— Hum... Oui, sans doute.

Ils se taisent un instant, jusqu'à ce que Donna se secoue.

— Écoutez, Steve, je ne voulais pas aborder le sujet avant que vous montiez sur scène ce soir, pour ne pas risquer de vous déstabiliser, mais le truc, c'est que...

Le voilà qui s'avance vers lui, menaçant : le Truc.

— ... j'ai parlé un peu avec Josh, plus tôt dans la soirée...

Quelle est cette réplique qui revient toujours dans les films de guerre ? « Je ne parlerai que sous la torture »...

— Ah, bien. Comment va-t-il ?

— Ça va. Il rentrait des urgences. Il est encore un peu sonné par l'anesthésie, si bien que j'avais du mal à comprendre tout ce qu'il racontait, mais il va bien et ses dents vont s'en remettre.

— Tant mieux !

Donna le regarde d'un air méfiant.

— Il est chez lui, maintenant, et il se repose.

Avec Nora, rumine Stephen. Chez lui, avec Nora.

— Il dit qu'il est « tombé », continue Donna d'un ton sceptique. Dans la rue.

— C'est exact.

— Juste devant chez vous, apparemment.

— Han-han.

— Et vous étiez avec lui à ce moment-là.

— Oui, c'est vrai.

— Bon, écoutez, il reconnaît qu'il était ivre, qu'il a déraillé et que vous n'êtes pas du tout responsable. Il a beaucoup insisté sur ce point. C'est tout ce qu'il a à dire sur le sujet, et comme la production tient évidemment à ne pas contrarier notre tête d'affiche, nous sommes tous disposés à en rester là. Bref, vous serez ravis d'apprendre qu'il devrait être de retour sur scène lundi soir.

— OK. Parfait. Après la représentation d'aujourd'hui, ça me va très bien.

— Mais il m'a demandé de vous transmettre un message.

— Je vous écoute.

— Il dit qu'il est très content que vous ayez eu cette chance de percer et il espère sincèrement que tout s'est bien passé ce soir, mais à son retour, lundi, il ne veut pas vous voir. En fait, Stephen, il ne veut plus jamais vous voir, ni ici, ni ailleurs.

— Oh. OK.

Mon but est de rester digne. Tenir le coup. Ne pas m'effondrer.

— Autre chose ?

— Pas vraiment. Sauf qu'il m'a demandé plusieurs fois de vous appeler Judas.

— Je vois. Judas. Donc, si je comprends bien, je suis viré ?

— Non, pas viré. Enfin, si. Si, vous l'êtes. On vous paiera jusqu'à la fin de votre contrat, c'est-à-dire pendant les deux semaines qui nous séparent encore de Noël, et vous toucherez vos congés payés aussi. Mais il n'est pas nécessaire que... vous remettiez les pieds ici.

— Et qui va jouer la Silhouette Fantomatique ?

— Oh, moi.

— Vous serez excellente.

— Merci. Je l'espère aussi.

— Et les deux représentations de demain ?

— Annulées, malheureusement. Vous avez pu le constater vous-même, ce soir : quand un spectacle est porté de A à Z par une célébrité, c'est elle que le public veut voir. Sinon, il demande à se faire rembourser. Désolée, mais il n'y a aucun moyen de dire ça gentiment.

— À mon avis, il doit en exister un plus gentil que celui-là, Donna.

— Oui, peut-être.

Ils restent assis quelques instants encore, tous deux avec ce petit sourire si crispé qui n'en est pas vraiment un, jusqu'à ce que Stephen rompe le silence :

— Vous ne m'avez jamais vraiment apprécié, n'est-ce pas, Donna ?

— Pour être honnête, Stephen, vous ne m'inspirez rien de particulier, que ce soit dans un sens ou dans l'autre, répond-elle en se levant. Bonne chance pour la suite.

Et elle s'en va en traversant lentement la scène, telle une geôlière avec le bruit des clés qui s'entrechoquent sur sa hanche.

STEPHEN FOURRE SES AFFAIRES DANS UN SAC EN PLASTIQUE et accroche pour la dernière fois sa combinaison dans la penderie de sa loge. Il boit encore un verre de son champagne de fête, désormais tiède et éventé, sans vraiment en sentir le goût, éteint le plafonnier, les spots autour du miroir, et referme la porte. Puis, comme il l'a fait à cent vingt-trois reprises déjà, et conscient qu'il ne le refera plus, il descend les marches traîtresses de l'escalier de service menant aux coulisses côté cour.

Presque toute l'équipe est rentrée chez elle, mais il va dire au revoir aux derniers techniciens encore présents – ceux de la régie, du département des costumes, des gens qu'il aime sincèrement et qu'il va regretter. Il prend soin de ne pas les regarder dans les yeux et, heureusement, personne ne lui pose de questions embarrassantes ni ne mentionne ce qui s'est passé, même si tous semblent savoir qu'il ne reviendra pas. On lui serre la main, on lui dit : « Bravo pour ce soir, tu étais génial, Steve, bonne chance pour la suite, vieux, à la prochaine. » Il note même quelques numéros de téléphone, tout en se doutant qu'il ne s'en servira jamais.

Pour finir, il s'arrête devant la loge de Josh Harper et sort de sa poche la figurine volée de *La Guerre des Étoiles*, celle qu'il a subtilisée sans le faire exprès lors de la fête d'anniversaire de l'acteur. Il appuie le petit Han Solo contre la porte, avec sa main armée levée en signe de salut ou de défiance, il ne saurait trop dire. Ne lui reste plus qu'à saluer Kenny, le portier, et à lui souhaiter bonne continuation. Puis il sort dans la nuit.

La neige est plus épaisse maintenant, elle tombe à gros flocons gris et sales qui flottent dans l'air comme s'ils ne voulaient pas toucher le sol. Les voitures roulent au pas le long de Shaftesbury Avenue et les passants traînent les pieds plus qu'ils ne marchent sur la boue qui recouvre le trottoir. Stephen se dirige vers l'entrée du métro Piccadilly Circus, mais ne se sent finalement pas de taille à affronter la foule du vendredi soir, tous ces gens mouillés et entourés d'un nuage de vapeur qui s'appêtent à passer une soirée entre collègues ou en reviennent déjà bien éméchés. Il traverse alors la rue pour aller attendre le bus 22 devant le centre commercial Trocadero. Alors qu'il se tient à l'entrée, son téléphone émet un bip. Frank lui a envoyé un SMS.

Bravo pour ce soir c'était génial désolé ais pas pu tout voir maman fais gastro-entérite vous apellerai bientôt. F.

Stephen efface le message, puis, une fois assis à l'étage supérieur de son bus, reste immobile, engourdi et un peu ivre tandis que le véhicule chemine lentement en direction de Chelsea. En ce vendredi soir noir de monde juste avant Noël, la neige a un effet calamiteux sur la ville. Des gens montent et descendent en vacillant, mouillés, haletants et bourrés pour la plupart, et ils rient, et ils flirtent, mais sans que Stephen cesse jamais de regarder dehors par la vitre. Son sac en plastique sur les genoux, il contemple la neige et la foule qui glisse et avance le long de Piccadilly, Knightsbridge, Sloane Street, Kings Road.

Il repense à Alison. Cela lui semble si étrange qu'une femme qu'il a tant aimée puisse donner naissance à un enfant qui n'aura rien à voir avec lui, que Sophie puisse avoir bientôt un frère ou une sœur à qui ne l'attachera aucun lien. Il n'y a même pas de terme pour désigner une telle relation – celle d'un enfant avec l'ex-mari de sa mère. Il revoit le visage d'Alison lorsqu'elle lui a

confirmé la nouvelle, la joie perceptible derrière la gêne et la maladresse, et il n'est pas mécontent de sa réaction – une réaction bien meilleure, bien plus calme que celle qu'il a eue le jour où elle lui a annoncé qu'elle allait se remarier. Au moins n'a-t-il pas donné de coups de poing dans les murs, cette fois. Il s'est comporté en vrai gentleman. Il s'est montré généreux, adulte, même si au fond de lui il a eu envie de hurler.

Quant à la perte de son travail, il ne peut pas vraiment en vouloir à Josh. Il le mérite, après tout. Être appelé Judas lui paraît un peu exagéré, peut-être, mais bon, il n'a pas joué franc-jeu et une certaine justice a été rendue. Il ne peut pourtant pas s'empêcher de regretter que les spectateurs n'aient pas été plus nombreux à venir le voir, parce que, au bout du compte, il a fait son boulot... correctement. Dans sa tête, il tente d'imaginer à quoi ressemblerait le panneau publicitaire devant le théâtre si c'était lui qui figurait à la place de Josh, l'épée à la main et la chemise déboutonnée jusqu'à la taille.

« *Plus* que convenable ! » clameraient les critiques.

« Stephen C. McQueen n'est pas mal du tout ! »

« Très, très *bien*, finalement ! »

« Loin d'être aussi *mauvais* que certains le craignaient. »

« Il a fait de son mieux, *vraiment* ! »

« J'ai vu *pire* ! »

Oh, tant pis. La prochaine fois, peut-être.

Puis il décide qu'il n'y aura pas de prochaine fois.

À cet instant précis, dans le bus 22, il renonce.

Le véhicule a parcouru la moitié de Kings Road et progresse au ralenti. Pris d'un accès de claustrophobie et de panique, Stephen quitte son siège près de la vitre, descend au niveau inférieur et sort dans la rue pour longer d'un pas traînant les trottoirs verglacés en direction de la Tamise et des lumières de l'Albert Bridge, au sud.

De tous les ponts de Londres, celui-là a toujours été son préféré, avec sa structure raffinée et romantique, de celles que chérissent particulièrement les amoureux et les suicidaires. Parvenu au milieu, Stephen se tourne vers l'est. La vapeur de sa respiration reste figée dans l'air glacial et ses mains sont gelées. Il baisse les yeux sur le sac en plastique contenant tous les souvenirs rapportés de sa loge : les cartes de vœux, son exemplaire annoté du texte de la pièce, une tasse à café ébréchée et tachée, le manuscrit du oneman-show sans intérêt qu'il écrit depuis des années, le bouquet que Sophie et Alison lui ont offert ce soir. Il imagine les fleurs qui vont jaunir et se faner chez lui dans un vase, et une vague terrifiante de désespoir le submerge à cette idée, un abattement qu'il n'a pas ressenti depuis des années et qu'il espérait ne plus jamais connaître. Soudain, il a chaud, ses yeux le brûlent, la panique s'empare de lui.

Il faut qu'il se débarrasse des fleurs, qu'il jette tout ça. S'écartant rapidement du parapet, il fait tournoyer le sac à bout de bras, le lâche et le regarde avec euphorie monter haut vers le ciel, puis s'ouvrir en libérant les pages du script, qui volettent en tous sens et retombent dans la Tamise avec les flocons de neige. Il se penche autant qu'il peut pour observer les feuilles qui dansent un bref instant sur l'eau noire, illuminées par les lumières du pont avant d'être emportées par le fleuve. À sa grande surprise, il éprouve un sentiment de calme et de soulagement relatifs – comme après un accident, lorsque, la voiture cessant de faire des tonneaux, on s'aperçoit que ça va, on n'a rien, on a survécu. Le Grand Tournant qu'il attendait est bel et bien arrivé, finalement. Renoncer, rendre les

armes, s'arrêter : c'était ça. Le monde du show-business va devoir continuer à avancer sans lui, voilà tout.

Il sera une meilleure personne, dorénavant. Il ne sait pas encore quel métier il exercera, mais il essaiera de s'améliorer et de mener une vie dépourvue d'envie, d'amertume, de dépit et de regrets. Il oubliera son CV imaginaire, les occasions qu'il n'a jamais eues, ce qu'il aurait pu devenir, et il s'attachera plutôt à rendre plus belles des choses concrètes. Finies, les Silhouettes Fantomatiques ; finis, les Types Morts. Désormais, il sera bel et bien Steve McQueen, pas le célèbre acteur peut-être, mais un homme heureux. Il se montrera attentionné et bienveillant envers son ex-femme et sa fille, et il trouvera un nouveau boulot qui le passionnera, ou du moins qui lui plaira bien, une activité qu'il pourra exercer avec talent et à laquelle il se donnera à fond. Il apprendra le langage des signes, ouvrira un café ou, pourquoi pas, travaillera avec des enfants. Alison ne lui a-t-elle pas dit qu'il était doué pour ça ? Il pourra aussi retourner à l'université en septembre et faire une formation quelconque. Il est sans doute trop tard pour devenir médecin ou architecte, mais à part ça, il peut faire presque tout ce dont il a envie. Et un jour, à condition de se donner du temps, il arrivera peut-être même à oublier Nora. Plutôt chouette, comme projet, quand on y pense.

Il scrute de nouveau le fleuve, où les dernières pages s'enfoncent dans l'obscurité, et sent sa peur et sa panique s'estomper légèrement, comme si enfin, *enfin*, la roue allait tourner. Cette sensation dure une bonne minute et demie, jusqu'au moment où une voiture de police s'arrête près de lui.

ADIEU, MA JOLIE

AU FINAL, LES POLICIERS FONT PREUVE DE DISCERNEMENT.

Ils lui ordonnent de s'asseoir à l'arrière de la voiture et, après s'être assurés qu'il n'est ni ivre ni drogué, et qu'il ne comptait pas se jeter du haut du pont, ils le sermonnent au sujet des détritiques balancés dans la Tamise, critique que Stephen estime tout à fait raisonnable. Sans leur livrer la version complète de l'histoire, il leur présente des excuses et accepte de se laisser reconduire chez lui, avec un certain plaisir même : il se sent tout à coup l'âme d'un voyou, assis comme ça à l'arrière d'une voiture de police.

— Vous habitez là ? demande l'un des agents, inquiet, lorsqu'ils s'arrêtent devant chez lui.

— Han-han.

— Les gamins ne vous pourrissent pas trop la vie ?

— Oh, j'arrive à les gérer.

— Ouais, mais faites attention à vous, d'accord ? Ne répondez pas à leurs provocations, ça n'en vaut pas la peine.

— Promis. Merci pour la balade.

— Et, s'il vous plaît, pensez à utiliser les poubelles à l'avenir, hein ? Elles sont faites pour ça.

— Oui, monsieur l'agent.

Avant de s'éloigner, les deux hommes attendent dans la voiture qu'il ait franchi sain et sauf la porte d'entrée. Stephen tape du pied sur le sol pour faire tomber la neige de ses chaussures, balaie les flocons sur ses épaules et monte l'escalier avec lassitude. En franchissant le seuil de son appartement, il sent de l'air chaud sur son visage et note avec agacement qu'il a laissé le radiateur électrique allumé. Il traverse la pièce pour le baisser.

— Hé, non ! Je me pèle, moi.

Lentement, il se retourne.

Nora est blottie sur le canapé, à moitié endormie, son manteau étendu sur elle en guise de couverture. Stephen est soudain submergé par une immense vague de plaisir et de soulagement.

— J'avais toujours tes clés, alors je suis entrée. Ça ne t'ennuie pas ?

— Pas du tout.

Nora ramène ses genoux contre elle et tapote la place ainsi libérée à son côté.

— Tu rentres tard.

— Oh, tu sais, c'était de la folie, ce soir.

— Tu as signé des autographes et discuté avec tes fans ?

— Plus ou moins.

— Comment ça s'est passé ? Tu as ébloui le monde du show-biz ?

— Han-han.

— Tu leur as montré qui était le chef ?

— C'est ça.

— La foule hurlait : « Encore ! Encore ! » ?

— Bien sûr.

— Les filles... ?

— ... se jetaient du haut des balcons.

— Des vagues d’amour franchissaient la rampe ?

— La totale.

— Tout était comme tu l’avais rêvé ?

— Pas exactement.

— Oh. Mauvais public ?

— Pas de public.

— Ah.

— Disons... un tout petit.

— Petit comment ?

— Onze personnes, je crois. Enfin, au début. On est descendus à huit environ, à la fin.

— La faute au mauvais temps, peut-être.

— Non, les gens sont bien venus. Très peu sont restés, c’est tout.

— Oh. Je vois. Mais bon... Même s’ils n’étaient pas nombreux, ils ont dû être admiratifs.

— Tout à fait.

— Et ce sera mieux demain.

— À vrai dire, il n’y aura pas de demain. Professionnellement parlant, du moins. J’ai été viré.

— Par qui ?

— Je dirais Josh.

— Ah oui ? Moi aussi, lui apprend-elle en montrant un petit sac de voyage à ses pieds.

— Où est-il ?

— À la maison. J’ai pensé que ce serait un peu vache de l’obliger à dormir à l’hôtel ce soir, alors, après l’avoir ramené de chez le dentiste, je l’ai mis au lit et j’ai foutu le camp en le laissant tout gémissant et sanguinolent sur l’oreiller.

— Tu ne vas pas rester avec lui ?

Nora fronce le nez et lui donne un petit coup du bout du pied.

— Après ce qu’il m’a fait ? Tu sais, Stephen, j’ai parfois l’impression que tu surestimes largement le pouvoir de persuasion de cet homme. Même s’il voulait que je revienne – ce qui n’est pas le cas, vu ce que j’ai osé faire à ses dents –, quelle raison pourrais-je bien avoir de retourner vivre avec lui ?

— Dans ce cas... si je peux me permettre une question...

— Qu’est-ce que je fabrique chez toi ?

— Qu’est-ce que tu fabriques chez moi ?

— Tu vas sûrement trouver ça dingue, dit-elle en coinçant ses cheveux derrière une oreille et en fixant le sol d’un air solennel, mais je me suis rendu compte que je ne pourrais jamais, jamais être heureuse tant que je ne saurai pas ce qu’est devenu ce foutu écureuil.

Stephen éclate de rire et s’étonne lui-même d’en être capable.

— Je croyais que tu m’en voulais.

— Oh, oui, oui, ne t’inquiète pas. Tu as fait des trucs... vraiment nuls, Stephen. Accepter de couvrir Josh...

— Il m’avait dit qu’il mettrait fin à sa liaison.

— Je sais, mais quand même, quelles que soient tes raisons, ce n’était pas cool de ta part.

— Non, c’est vrai. Et j’en suis désolé.

— J’accepte tes excuses.

Nora pivote sur elle-même et ramène ses jambes sur le canapé pour lui faire face.

— Il y a aussi deux ou trois points qu'on devrait éclaircir, continue-t-elle.

Elle prend sa main dans les siennes, l'ouvre et l'examine avec attention, comme une chiromancienne.

— Tout ce discours sur le thème « je suis amoureux »... J'ai une théorie, à ce sujet. Ça t'intéresse ? Elle tient bien la route.

— Je suis tout ouïe.

— OK. À mon avis, tu te sentais seul et malheureux, tu as compris que moi aussi, et tu t'es dit que ça pouvait suffire. Je dois reconnaître que ça ne m'a pas déplu. J'aimais bien qu'on se voie, c'était agréable. J'avais hâte de te rejoindre et je... je pensais à toi. Quand tu n'étais pas là.

Elle soupire et lui referme le poing.

— Mais un désespoir partagé, ce n'est pas le meilleur point de départ qui soit pour une relation amoureuse, non ?

— Il n'y a pas que ça, si ?

— Tu trouves ?

— Oui.

— Qu'y a-t-il d'autre, selon toi ?

— D'abord, tu es pour moi quelqu'un... d'extraordinaire.

Nora serre fort les paupières en grimaçant.

— Et pourquoi donc, Stephen ? Qu'est-ce qui peut bien te faire croire ça ?

Il réfléchit un instant.

— Parce que, où que l'on soit, et avec qui que ce soit, je sens que tu es la seule femme avec qui j'aie envie d'être. La plus intelligente, la plus drôle, la plus sage, celle avec qui je désire parler et passer du temps. La plus formidable. De loin. Aucune autre ne t'arrive à la cheville.

Nora le regarde d'un air sceptique.

— C'est tiré d'un film, ça ?

— Non, c'est ce que je ressens. Dans la vraie vie.

Et, très vite, avant de pouvoir trop s'interroger, il se penche et pose un léger baiser sur ses lèvres. Si elle ne réagit pas vraiment, elle n'a pas non plus de mouvement de recul.

Ils restent assis, front contre front, jusqu'à ce que Stephen reprenne :

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Nora se rassoit confortablement.

— Oh, je vais essayer de trouver un billet d'avion pour rentrer à New York demain, passer Noël en famille, me consoler en me jetant sur la bouffe pendant quelque temps, écouter ma mère me dire : « Je t'avais prévenue. » J'ai hâte, tu n'imagines pas. Et toi ?

— Je vais retourner sur l'île de Wight pour Noël. Trop manger. Écouter maman et papa me dire : « Je t'avais prévenu. »

Devant le sourire de Nora, il poursuit, très calmement et très simplement :

— Ce soir, je me suis rendu compte que je n'avais rien. Pas de boulot, pas d'ambitions, pas d'idée de ce que je vais faire. Pas d'argent ni de projets. Absolument rien. Je vais devoir repartir de zéro.

— Moi aussi. Mais un nouveau départ, c'est positif, non ?

— Tu trouves ? Je n'en suis pas sûr.

— On s’y met un peu tard, c’est tout.

— Sans doute.

— Tu sais, je crois que je devrais vivre seule un moment. Du moins, ça me paraît raisonnable. Rentrer chez moi, revoir quelques amis, réfléchir à ce que je veux faire de ma vie, essayer de me rappeler qui j’étais avant de devenir Mme Harper. Mais je dois reconnaître... que tu vas me manquer, Stephen.

— Eh bien ne pars pas, dit-il spontanément.

— Et qu’est-ce que je vais faire ?

— Je ne sais pas, mais rien ne t’oblige à retourner à New York. Pas tout de suite, du moins.

Nora jette un coup d’œil à la pièce.

— S’il te plaît, ne me demande pas de rester ici. Ne le prends pas mal, Steve, mais ce trou à rats est trop déprimant.

— À qui le dis-tu. Je pense que je vais le vendre.

— Tu ferais bien. Bon. Où peut-on aller, alors ?

— Pourquoi pas à Paris ? répond Stephen, encore une fois sans réfléchir.

Nora éclate de rire.

— Paris ?

— Avec moi. En vacances. Je suis payé jusqu’à Noël, de toute façon. On pourrait y aller tous les deux, toi et moi.

— Je ne sais pas...

— Fais-moi confiance, c’est une excellente idée.

— Tu veux que je vienne à Paris...

— Oui.

— ... avec toi. Paris...

— Tu n’aimes pas cette ville ?

— Oh si, j’adore Paris !

— Bien. Moi aussi. J’ai passé ma lune de miel là-bas.

Nora éclate d’un nouveau rire tonitruant.

— Excuse-moi, Stephen, mais ce ne serait pas plutôt une bonne raison pour ne pas y aller ?

— On ne fera pas les mêmes choses, forcément.

— Encore heureux.

— Mais si on prenait le premier train ? Il part de Waterloo dans... quoi... cinq heures. On pourrait être sur place pour le petit déjeuner, se trouver un hôtel bon marché, se promener, dormir. Quelques jours, une semaine peut-être. Histoire de partir d’ici, d’oublier tout ce bordel. Juste toi et moi. S’évader un peu. Qu’est-ce que tu en dis ?

Nora le fixe en silence. La pièce est assez sombre – la seule lumière provient de la rue et du chauffage imitant un feu de bois –, de sorte que Stephen a du mal à distinguer son visage. Mais ce qui est sûr, c’est qu’elle ne sourit pas. Elle incline la tête sur le côté et cligne une fois des yeux, très lentement.

Dis oui, pense-t-il. Dis oui, et il y aura encore une chance pour moi, une chance pour que tout s’arrange.

D’une main, elle repousse sa frange sur son front.

— Je n’ai pas mon passeport.

LE PREMIER COUP DE CHANCE

Gare ferroviaire. Extérieur jour.

L'aube. La neige tombe sur un quai désert. L'air anxieux, STEPHEN consulte sa montre.

HAUT-PARLEUR

Ceci est le dernier appel avant le départ. Mesdames et messieurs, le train de 7 h 09 à destination de Paris va bientôt partir. Dernier appel pour le train de 7 h 09 à destination de Paris...

Un ultime regard sur le quai. Rien. Une indescriptible tristesse se lit sur le visage de STEPHEN. Elle ne viendra pas. Le CHEF DE TRAIN fronce les sourcils...

CHEF DE TRAIN

Désolé, monsieur. On ne peut pas différer le départ plus longtemps...

En soupirant, STEPHEN prend sa valise et se dirige vers son wagon.

UNE VOIX

ATTENDEZ ! ARRÊTEZ CE TRAIN ! ARRÊTEZ-LE ! ATTENDEZ !

Il redescend sur le quai, se retourne, et la voilà : NORA, son passeport à la main, une valise pleine à craquer dans l'autre, qui court aussi vite qu'elle peut dans la neige. Elle se jette dans ses bras.

STEPHEN

J'ai... j'ai cru que tu ne viendrais pas !

NORA

Tu plaisantes ? Je n'aurais manqué ça pour rien au monde !

STEPHEN

Je t'aime, Nora Schulz.

NORA

Tais-toi et embrasse-moi.

Il obéit, au grand amusement du gentil chef de train. Le nez collé contre leur vitre, les autres passagers les acclament et poussent des cris de joie. La neige tombe en épais flocons blancs. La musique retentit plus fort et Louis Armstrong entonne « What a Wonderful World » tandis que la caméra s'élève dans les airs et que...

Sauf que cela ne se passe pas tout à fait comme ça.

En réalité, après avoir discuté encore un peu avec Nora, Stephen glisse quelques affaires dans un sac de voyage. Puis tous deux se lavent les dents et vont s'allonger sur le lit afin d'essayer de dormir, chacun tourné de son côté. Nora ne tarde pas à émettre son ronflement de capitaine de chalutier, contrairement à Stephen, qui roule sur le dos, sommeille par intermittence et, quand il ne dort pas, regarde le plafond ou les cheveux courts sur la nuque de la jeune femme. Comme il a tendance à le faire lorsque le bonheur lui semble à portée de main, il se laisse gagner par l'inquiétude. Inquiétude à l'idée qu'ils ne puissent pas avoir de train, que la neige les empêche de démarrer, que les Eurostar soient complets, qu'ils ne réussissent pas à trouver un hôtel à Paris si peu de temps avant Noël et que cette merveilleuse idée, si spontanée et si joyeuse, vire au séjour cauchemardesque. Il se tourne sur le côté, face au dos de Nora, et, à titre expérimental, pose doucement une main sur sa hanche. Dans un demi-sommeil, elle la lui prend et tire son bras autour de sa taille. Il s'endort peu après.

Il est 6 heures lorsqu'il rouvre les yeux. Il se lève, emporte le téléphone dans la cuisine et appelle plusieurs compagnies de taxis jusqu'à ce qu'il en trouve une ouverte. Il réserve une voiture pour 6 h 30, mais réveille Nora à 6 h 25 seulement pour ne lui laisser qu'une infime possibilité de changer d'avis. Car telle est son autre grande inquiétude : qu'elle change d'avis.

Comme tout bon taxi qui se respecte, le leur arrive en retard et ils passent un quart d'heure à attendre, crispés, avec leurs sacs à leurs pieds. Enfin, à 6 h 45, la sonnette retentit. Ils descendent sans bruit l'escalier et partent très lentement vers le nord dans un break Volvo décrépit dont la banquette arrière croule sous les boîtiers de cassettes brisés et les vieux journaux. La ville déserte donne l'impression d'avoir été frappée par une catastrophe durant la nuit. Le silence semble surnaturel, troublé uniquement par le chœur matinal des alarmes antivol des véhicules, la radio qui passe des chansons d'amour et Nora qui reprend par moments les paroles de « Take My Breath Away » et « Up Where We Belong ».

Enfin, ils arrivent à Primrose Hill. Lorsque le taxi s'arrête devant la maison de Josh, Nora et Stephen se dévisagent avec angoisse.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, répond Nora.

— Mais tu ne fais qu'entrer, prendre ton passeport et revenir ? Tu ne vas pas le réveiller, hein ?

— Attends-moi dans la voiture. Si je ne suis pas de retour d'ici un quart d'heure...

Elle a voulu faire une plaisanterie, mais semble maintenant incapable de la terminer.

— Quoi ?

— Rien. Attends-moi.

Elle sort de la voiture, s'avance avec prudence dans la cour enneigée et disparaît dans la maison.

Le chauffeur – un Nigérian, peut-être – jette un coup d'œil à Stephen dans son rétroviseur.

— Elle est vraiment charmante, dit-il.

— Oui, je trouve aussi.

— C'est votre petite amie ?

— Je ne sais pas encore, répond Stephen, à qui cela paraît la seule réponse honnête.

Le chauffeur incline la tête d'un air compréhensif.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? demande-t-il au bout d'un moment.

— Je ne le sais pas non plus.

— Vous ne savez pas grand-chose, on dirait, hein ?

— Non. Non, c'est vrai.

Ce qui met un terme à la conversation. La radio passe à présent « Total Eclipse of the Heart », de Bonnie Tyler. Visiblement fan, le chauffeur monte le volume et tous deux écoutent la chanson jusqu'au bout sans échanger un mot. L'homme hoche la tête en rythme, tout en chantant le refrain et en battant le tempo sur son volant.

Elle ne reviendra pas, songe Stephen.

« The Power of Love », « I Will Always Love You » et « Unchained Melody » se succèdent. Puis des publicités. Suivent « Love is All Around », « Have I Told You Lately That I Love You » et « The Greatest Love of All ». À chaque refrain, les ongles de Stephen s'enfoncent un peu plus profondément dans ses paumes.

À la moitié de « Wind Beneath my Wings », le chauffeur se retourne sur son siège.

— Vous savez que vous devrez me payer pour le temps d'attente, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, dit Stephen en scrutant anxieusement la maison par la fenêtre embuée.

C'est sûr, elle ne reviendra pas, pense-t-il. Josh l'en a dissuadée. Elle a changé d'avis. Je lui accorde encore deux chansons – non, trois. Après, je renonce et je m'en vais. Je laisserai son sac près de la porte et je rentrerai chez moi. Trois, quatre chansons de plus, disons cinq, ensuite les pubs, et c'est bon, je rentre.

La musique continue à emplir l'habitacle comme le feraient des gaz d'échappement. Toujours en silence, ils écoutent « Every Breath You Take » et « Endless Love ». Lorsque débute « It Must Have Been Love », la tension dans la voiture est à son comble. Le soleil se lève et le chauffeur a cessé de pianoter sur son volant pour regarder l'heure à sa montre, soupirant avec impatience. Stephen sent que s'il entend encore une fois des percussions fracassantes ou un solo criard à la guitare, lui aussi va se mettre à crier. Puis, juste quand « Against All Odds » menace de rendre la situation absolument insupportable, la porte d'entrée de la maison s'ouvre et Nora, tête baissée, traverse la cour aussi vite qu'elle peut pour venir se blottir sur le siège arrière. Stephen voit aussitôt qu'elle a pleuré.

— Ça va ?

— Oui, oui, murmure-t-elle en se cachant à moitié derrière sa main.

— Tu as ton passeport ?

Elle le brandit devant lui.

— Et tu as vu...

— Stephen, je n'ai pas envie de... Partons, tu veux bien ?

— À la gare de Waterloo ?

— Oui, oui. À la gare, répond-elle sèchement.

Ils effectuent le reste du trajet sans rien dire. La tête appuyée contre la vitre de la portière, Nora se ronge les ongles. Stephen est quant à lui trop angoissé pour parler. À la lumière du jour, l'idée qu'il trouvait si belle et si romantique la nuit d'avant lui semble désormais ridicule et complètement irréaliste.

Ils retraversent la Tamise et s'arrêtent devant le terminal de l'Eurostar. Les yeux rouges, Nora se tourne vers lui en esquissant un petit sourire.

— Est-ce qu'on peut oublier cet épisode ? demande-t-elle. Laissons le passé derrière nous. Ne pensons qu'à l'avenir.

— Bien sûr.

Ils paient et surpaient le chauffeur, lui souhaitent un joyeux Noël, puis Stephen va acheter des

billets pour le prochain train – en se retournant de temps à autre pour vérifier que Nora est toujours là, qu'elle ne s'est pas enfuie. Sans un mot, ils franchissent les portiques d'enregistrement, montent dans le train et s'assoient l'un à côté de l'autre, une fois encore dans le silence le plus complet. Ce n'est que lorsque la porte se referme en chuintant et que le train s'ébranle en crissant qu'ils parviennent à échanger un regard, puis un sourire.

Ils quittent lentement la gare. Pour la première fois depuis très longtemps, Stephen doit admettre que sa ville lui semble incroyablement belle.

Le train s'éloigne de la Tamise pour serpenter vers le sud et le Kent.

— Je vais essayer de dormir un peu, dit Nora en s'enfonçant dans son siège et en fermant les yeux.

Son manteau plaqué contre la vitre, elle appuie la tête dessus – position qui se révèle très vite inconfortable. Son oreiller de fortune glisse, elle le remonte et y cale de nouveau sa tête. Cela ne marche toujours pas. Elle change alors de côté et s'appuie à la place sur l'épaule de Stephen.

— À quoi tu penses ? demande-t-elle tout doucement.

— Je suis content que tu sois là.

— Moi aussi, dit-elle. Je suis contente d'être là.

Elle le regarde sous ses paupières lourdes, puis se penche pour l'embrasser.

Ça y est, se dit-il, je le tiens peut-être, mon premier coup de chance.

— Attendons juste... de voir comment les choses évoluent, d'accord ? murmure-t-elle, les yeux fermés.

— D'accord. Attendons de voir.

Et lui aussi ferme les yeux en faisant de son mieux pour essayer de dormir.

Remerciements

Je souhaite remercier les personnes suivantes pour leur soutien, leurs commentaires et certaines blagues qu'elles m'ont gentiment prêtées : Camilla Campbell, Sophie Carter, Eve Claxton, Christine Langan, Michael McCoy, Tamsin Pike, Justin Salinger et Olivia Trench. Merci à Valerie Edmond pour cette histoire.

J'éprouve toujours une immense reconnaissance envers Roanna Benn, Mari Evans, Hannah MacDonald et Hannah Weaver. Je remercie aussi particulièrement Jonny Geller et tout le personnel de Curtis Brown, ainsi que mon éditeur Nick Sayers et la formidable équipe de Hodder, pour son indéfectible enthousiasme et la sûreté de son jugement.

Note de l'auteur

Je souhaite remercier les personnes suivantes pour m'avoir autorisé à reproduire des documents protégés par les droits d'auteur :

La Chanson d'amour de J. Alfred Prufrock, de T.S. Eliot, *Ready when you are*, M. McGill, de Jack Rosenthal, *Broadway Danny Rose*, de Woody Allen et *La Garçonnière* de Billy Wilder et I.A.L. Diamond, cités ici avec l'aimable permission de Faber & Faber Ltd. Toute reproduction sans l'autorisation écrite de Faber & Faber Ltd est interdite.

42^e Street, de Rian James et James Seymour (sorti en 1933), cité ici avec la permission de la Warner Bros. Entertainment Inc.

Extraits (et titre de chapitre p. 60) d'*Ève* © 1950, avec l'aimable autorisation de la Twentieth Century Fox. Écrit par Joseph L. Mankiewicz. Tous droits réservés.

Tout a été fait – dans la limite du raisonnable – pour contacter chaque détenteur de copyright, mais en cas d'erreurs ou d'omissions, Hodder & Stoughton intégrera très volontiers les références appropriées dans toute future réimpression de cet ouvrage.

Titre original :

THE UNDERSTUDY

publié par Hodder & Stoughton, une division de
Hodder Headline, Londres.

Tous les personnages de ce roman sont
fictifs et toute ressemblance avec des
personnes réelles, vivantes ou mortes,
serait pure coïncidence.

Retrouvez-nous sur

www.belfond.fr

ou www.facebook.com/belfond

Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.

Pour le Canada,
Interforum Canada, Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

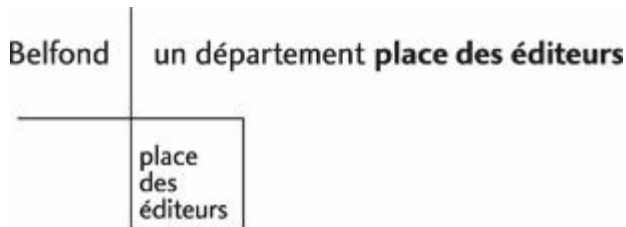
EAN 978-2-7144-5546-8

© David Nicholls 2005. Tous droits réservés.

Et pour la traduction française

© Belfond 2013.

En couverture : © Illustration ADT d'après une illustration © Pete McArthur / Corbis.



« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »